



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

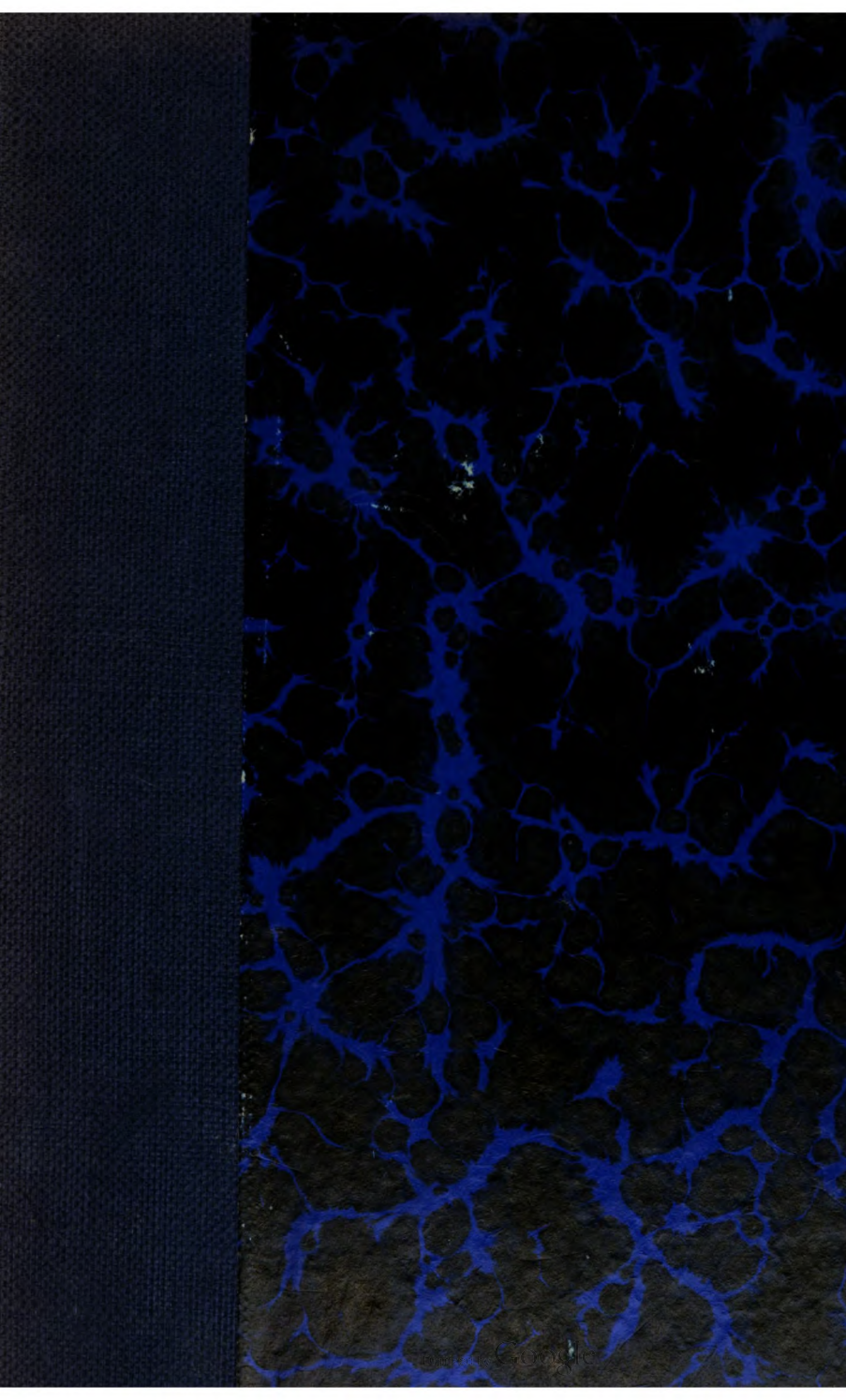
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







AD 177/4

74D. 31
AD 25 C

PRÉCIS STATISTIQUE

SUR LE

CANTON DE BEAUVAIS,

ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS (OISE).

(RÉDIGÉ EN 1851.)

Extrait de l'Annuaire de 1855.

(Trente-quatrième et dernier canton.)



PRÉCIS STATISTIQUE

SUR LE

CANTON DE BEAUVAIS,

ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS (OISE).

(RÉDIGÉ EN 1851.)

§. 1^{er}. *Topographie physique.*

LE canton de *Beauvais* est situé dans la région occidentale moyenne du département de l'Oise et dans la division méridionale de l'arrondissement dont il porte le nom. Il s'étend entre la vingt-neuvième minute 42' et la vingt-deuxième minute 16' du quarante-neuvième degré de latitude Nord, et entre la dixième minute 35' et la vingt-quatrième minute 38' de longitude occidentale de Paris.

Son périmètre, complètement irrégulier, ne peut être rapporté, même par approximation, à aucune figure symétrique. La plus grande partie du territoire placée, par rapport au reste vers le Sud-Est, se rétrécit vers le Nord-Ouest en une sorte d'étranglement que constitue la seule commune de *Fouquienies*, au-delà de laquelle sont groupées trois autres communes. Une circonscription aussi bizarre, qui ne répond à aucune division naturelle, qui n'est justifiée par aucune considération d'intérêt public, et qui nuit aux intérêts locaux, résulte de la précipitation avec laquelle on effectua, en l'an neuf de la république, la

A

réduction des cantons de l'Oise, de soixante-quinze à trente-cinq, sans tenir aucun compte de la topographie, ni des habitudes des populations.

La commune de *Notre-Dame-du-Thil* forme, vers le Nord, un prolongement considérable entre les territoires de Troisseeux et de Tillé canton de Nivillers. Le surplus du périmètre présente des saillies et des rentrants alternatifs dont la contenance paraît se compenser.

La plus grande étendue du canton, du Nord au Sud, est de quatorze mille cent quarante mètres, étant mesurée à deux perpendiculaires, dont l'une passerait à l'angle saillant au Nord du territoire de *Herchies* vers Milly, et dont l'autre couperait la chaussée Brunehaut au point méridional de contact du territoire d'*Allonne* avec celui de Saint-Sulpice.

La plus grande dimension de l'Est à l'Ouest paraît être de seize mille huit cent soixante mètres, mesurée de même sur la perpendiculaire à deux parallèles, dont l'une passerait par le sommet de l'angle saillant où le territoire d'*Allonne* rencontre ceux de Therdonne et de Warluis, et dont l'autre couperait sur la limite occidentale le chemin de *Courcelle* à Holenc-en-Bray.

La plus grande dimension est d'environ dix-huit mille huit cent trente mètres, allant à vol d'oiseau, depuis le même point du chemin de *Courcelle* jusqu'à l'angle saillant, au Sud-Est, du territoire d'*Allonne* vers celui de Warluis, canton de Noailles.

L'étrangement formé par le territoire de *Fouquenies* a quinze cent vingt mètres au plus d'étendue, dans sa moindre dimension.

La dimension transversale moyenne, dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, peut être de six mille huit cent cinquante mètres entre l'angle rentrant occupé, vers le Nord-Est, par la ferme de *l'Hôtel-Dieu*, et l'angle rentrant au sommet duquel aboutit le chemin de *Montguillain* à Rainvillers, canton d'Auneuil.

La contenance totale du canton, d'après le résultat des opérations cadastrales, est de neuf mille quatre cent dix-sept hectares douze cent. 70.

Il est limité au Nord-Ouest par le canton de Songeons; au Nord, par celui de Marseille; au Nord-Est et à l'Est, par le canton de Nivillers; au Sud-Est, par le canton de Noailles; au Sud, par celui d'Auneuil; à l'Ouest enfin, par le canton du Coudray-Saint-Germer.

Météorologie. Les variations du thermomètre ont lieu habituellement entre le dixième degré au-dessous de zéro et le vingt-

cinquième degré au-dessus ; mais ces termes extrêmes ne sont atteints que par exception. Les froids ordinaires ne dépassent pas huit degrés et la chaleur ne va pas au-delà de vingt.

Dans l'hiver de 1829 le thermomètre demeura pendant plusieurs semaines à treize degrés, circonstance qui ne s'était pas présentée depuis l'année 1788.

Les froids commencent presque toujours dans la première quinzaine de novembre, et il leur succède un temps pluvieux pendant quelques semaines, après lesquelles la température rigoureuse dure, avec des intermittences, jusqu'en février.

Les grandes chaleurs se manifestent entre le vingt juin et le dix août. Elles reprennent quelquefois avec intensité vers la fin d'août.

La région nord du canton qui approche du pays de Bray ou en dépend, est constamment plus froide ; la végétation y est en retard de plusieurs jours sur celle des environs d'*Allonne* et de *Beauvais*.

La glace est plutôt accidentelle que périodique. Il est rare que la congélation se soutienne plus d'une semaine : cependant il y a eu des exemples de glaces durant une partie de l'hiver dans les années 1785, 1812, 1820, 1829. Ce phénomène est plus constant sur les plateaux que dans la vallée du Thérain.

La neige disparaît, en temps ordinaire, plus vite que la glace ; elle fond rapidement dans les lieux bas, et s'accumule au contraire sur les plateaux et dans la région du Bray. Il tombe quelquefois des neiges jusqu'au milieu du printemps. Les mémoires locaux ont conservé le souvenir d'un accident de cette sorte arrivé le premier mai 1701, avec une telle abondance, que la circulation en fut interrompue dans la ville de *Beauvais*.

Un autre événement pareil, mais par anticipation sur la saison froide, était survenu le onze octobre 1692. On rapporte encore un exemple de neige, qu'on peut qualifier de précoce, arrivé le quatre septembre 1704.

Les gelées du printemps sont de deux sortes ; celles des vallées commencent dès le mois de mars pour se prolonger quelquefois jusqu'à la fin d'avril ; leur intensité est plus grande ; elles retardent la végétation, détruisent parfois les herbes et les jeunes pousses. Les gelées sont plus tardives sur les plateaux ; quand elles concordent avec la floraison des arbres, elles empêchent la fructification et suppriment les récoltes ; l'abandon successif de la culture de la vigne n'a pas d'autre cause.

Les brouillards sont presque continus pendant l'hiver dans la vallée du Thérain. Leur densité augmente quelquefois à l'ap-

proche du printemps, et alors ils sont regardés comme les précurseurs des gelées tardives, d'où le proverbe beauvaisin : brouillard en mars, gelée en mai.

La grêle n'est jamais qu'accidentelle, et il est rare qu'elle cause des dommages considérables. On conserve comme le souvenir d'un fait exceptionnel, la date du vingt mai 1700, jour auquel le canton entier fut ravagé par un orage, ainsi que plusieurs communes limitrophes; il y eut plusieurs personnes tuées dans les champs qui étaient comme jonchés de gibier et de petits oiseaux; la plupart des églises furent endommagées et nombre de maisons découvertes.

Quelques années auparavant, c'est-à-dire en 1692, le dix-huit septembre, pendant un orage intense, on ressentit dans la ville de *Beauvais* un tremblement de terre assez fort.

Dans l'année 1645, le jour de la Trinité, par conséquent au commencement de l'été, une pluie diluvienne couvrit presque toute la ville; il y eut, pendant quelque temps, un mètre d'eau dans la rue de la Taillerie.

En 1712, au mois de mai, autre orage considérable et chute de la foudre sur le clocheton central de la cathédrale qui prit feu et manqua d'incendier les combles. C'est à la suite de cet accident, reproduit plusieurs fois, qu'on renonça au rétablissement du clocher en forme d'aiguille pour y substituer la campanille actuelle.

Le vingt-quatre septembre 1729, tempête accompagnée de foudre, de grêle et d'une chute diluvienne d'eaux pluviales; elle dura dix-huit heures. Le vallon de Calets fut comme rempli subitement, et le courant, devenu torrentiel, entraîna plusieurs maisons. Les gros murs claustraux des abbayes de Saint-Lucien et de Saint-Quentin, déchaussés par les eaux qui formaient des ravines dans leur rapidité, s'écroulèrent sur plusieurs points. Le village de *Saint-Just* et le faubourg de Saint-Quentin furent submergés jusqu'à la porte Limaçon. Le faubourg Saint-Jean éprouva un désastre semblable augmenté par les pierres et les arbres qui étaient précipités des hauteurs sur les chaumières. C'est à dater de cet événement qu'on établit dans les deux ravins descendant de la montagne, des barrages destinés à rompre, en cas semblable, l'impétuosité des eaux; il en reste encore des traces.

Vingt-trois août 1748, orage considérable à *Beauvais*; toutes les vitres de la ville exposées à l'ouest furent brisées; des grêlons en grand nombre égalaient le volume d'un œuf de pigeon.

En 1751, autre orage qui éclata, notamment, sur la commune

d'*Allonne* et sur le faubourg Saint-Jacques de *Beauvais*. L'eau détruisit les digues ou barrages établis dans le ravin depuis le bois Quéquet, et inonda l'église dont la conservation se trouva compromise.

Le vingt-huit août 1765, autre orage et chute de la foudre sur la cathédrale; la tempête dura depuis deux heures du matin jusqu'à onze heures.

A une époque plus rapprochée, on constata, le huit août 1816, une grêle qui fit éprouver aux territoires de *Beauvais*, *Allonne* et *Saint-Martin-le-Nœud*, un dommage évalué à cent trente mille francs.

D'autres sinistres, moins considérables, sont indiqués en 1827 à *Beauvais*, en 1836 à *Fouquénies*, *Pierrefite*, *Savignies*; en 1839 à *Fouquénies* encore, où un homme fut tué, le six mai, par la foudre; à *Beauvais*, le quatre mai 1840, où la foudre mit le feu à la caserne Saint-Jean.

L'histoire du Beauvaisis conserve le souvenir de quelques époques rendues désastreuses par l'influence d'une température anormale. L'une des plus mémorables, dans les temps modernes, se rapporte aux années 1740 et 1741. « Il y eut, dit un manuscrit, plusieurs et comme de petits hivers depuis la Toussaint (1740) jusqu'à Noël. Le grand froid commença le six janvier au soir et ne cessa que le neuf mars. La misère qui avait commencé par la rigueur et la longueur surprenante de l'hiver, augmenta de plus en plus avec l'année. Une partie des blés semés mourut en terre par le froid; ceux qui résistèrent ne germèrent qu'à moitié; on vit avril sans épis. Le temps ne s'adoucit et ne devint supportable que le vingt-trois mai. Le vent du nord souffla toute l'année, et il n'y eut aucun mois où il ne gelât à glace. Le peu de blé qui sortit de terre ne put venir que très-tard et imparfaitement en maturité. Pour surcroît de mal, le blé fut flétri et noirci au mois d'août par la nielle; des pluies continuelles accompagnèrent ce fléau, presque général, mais la récolte ne fut qu'un tiers d'une année ordinaire dans le Beauvaisis.

» Le mois d'octobre fut très-froid, et dans les premiers jours, la gelée devint si forte que les vignes furent absolument perdues; aucun fruit ne parut en sa saison. On ne mangea de pêches qu'environ le mois d'octobre, et il y en avait encore fort communément à la Toussaint.

» Une nouvelle calamité termina cette année de malheurs. Des neiges continuelles, mêlées de pluie, tombèrent dans le mois de décembre et causèrent ensuite des inondations dont aucun

» pays ne fut exempt. L'eau déborda trois fois dans les faubourgs
» et dans les environs de Beauvais; elle pénétra dans toutes les
» caves. Les chaussées étaient couvertes; les voitures publiques
» et les postes furent contraints de s'arrêter plusieurs jours.

» Pendant l'hiver de 1741, famine par suite de la mauvaise
» année précédente. On distribua, par ordre du roi, du riz dans
» toutes les paroisses du canton (et dans le reste du département).

» Vint ensuite une sécheresse absolue qui dura depuis le mi-
» lieu de mars jusqu'au dix-sept mai. »

L'année 1731 avait vu aussi une sécheresse d'autant plus remarquable qu'elle régna pendant les mois de novembre et de décembre. Aucun moulin ne put tourner durant cette période dans le canton ni dans la vallée du Thérain, au-dessus de Mony.

Cette vallée est exposée à des inondations presque inévitables toutes les fois qu'une température de glace longtemps soutenue a été précédée de neiges abondantes. Le plafond de la vallée, assis sur un terrain tourbeux et par conséquent spongieux, est endurci jusqu'à une certaine profondeur. La rivière se grossit cependant au dégel, des provenances des cantons de Songeons, Formerie, Grandvilliers, Marseille, Froissy, Nivillers, etc. Le volume des eaux est subitement décuplé, et les berges naturelles ou artificielles du Thérain et de ses bras sont dépassées.

Des mémoires manuscrits constatent que le douze janvier 1488, les moulins de la ville furent détruits; l'eau vint jusqu'à l'église Saint-Thomas. Le vingt-trois janvier elle monta jusqu'à moitié des remparts, et le dix-huit elle s'élevait jusqu'à huit pieds au-dessus du chemin de Bretagne.

L'année 1658 est célèbre par la crue d'eau énorme qui emporta, le vingt-deux février, presque tous les ponts sur l'Oise, et qui étendit ses ravages aux affluents de cette rivière. « Ce
» jour-là (1) la violence des eaux fit cruler des maisons entières au faubourg Saint-Quentin. Les remparts, depuis la
» porte Limaçon jusqu'à celle de Bresles, furent grandement
» endommagés. La rivière Merdançon, extraordinairement
» grossie par les eaux du Thérain, fit irruption par la rue de
» la Frette et se divisa en deux bras, dont l'un couvrit toute la
» rue Saint-Jean, pendant que l'autre, traversant le marché
» avec la rapidité d'un fleuve, descendit par la rue de l'Écu
» jusqu'à la porte de Paris, qui devint inaccessible même aux

(1) Doyen, *Histoire de Beauvais*, I, p. 95.

» chevaux. Dans ce quartier, comme dans celui de Saint-Gilles
» et de Saint-André, on allait en bateau par les rues; la ville
» semblait menacée d'un naufrage universel. »

Le vingt-huit février 1692, un nouveau débordement détruisit les ponts et moulins de la porte Saint-Jean et de la porte Paris. Les registres constatent qu'on adjugea le vingt-huit août suivant, la reconstruction de trois arches à la porte de Paris, moyennant cinq mille trois cents livres.

« Le vingt-deux janvier 1757, dit encore un manuscrit, dégel
» considérable, inondation dans la ville de *Beauvais*. Le froid
» qui avait commencé par une grande abondance de neige dès
» le onze novembre et avait toujours continué, augmenta encore
» au mois de janvier et l'hiver fut fort rude. Le dégel étant
» venu tout-à-coup la nuit du vingt-un au vingt-deux janvier,
» causa des inondations à Chambly, Songeons, Milly, Saint-Just-
» des-Marest, faubourg Saint-Quentin et tous les bas quartiers
» de *Beauvais*. L'eau monta jusqu'au haut du premier étage
» (c'est-à-dire du rez-de-chaussée) de l'abbaye Saint-Quentin,
» vint jusqu'aux pieds des arbres du Cours-Scellier, remplit
» toutes les caves des maisons et couvrit de plusieurs pieds le
» dessus du pont de la porte-Paris. Tous les bestiaux des fau-
» bourgs furent noyés. On porta du pain sur des radeaux aux
» habitants des faubourgs montés dans leurs greniers. L'eau dis-
» parut entièrement le lendemain. »

Le moulin de Saint-Quentin fut renversé et emporté par le courant.

L'année 1785 fut marquée par une sécheresse absolue pendant les mois de mars, avril et mai. Les récoltes ne purent venir et les populations éprouvèrent les plus vives souffrances.

Le vingt-deux octobre 1708, le canal-Gonard s'accrut tellement que ses eaux couvrirent les marais, s'élevant jusqu'au pied du grand bâtiment de l'abbaye Saint-Lucien qu'on réparait alors; elles détruisirent tous les travaux faits depuis deux ans.

Le siècle actuel a vu se reproduire les inondations causées par les dégels subits. Le faubourg de Saint-Quentin, les villages de *Saint-Just*, de *Villers-Saint-Lucien*, de *Voisinlieu* furent couverts par les eaux pendant plusieurs jours de l'hiver de 1820. Le même fait s'est renouvelé, toutefois avec moins d'intensité, au mois de janvier 1830 après une température de — 13°, qui durait depuis près de cinquante jours.

A la fin de 1840, le froid rigoureux commença le vingt-cinq novembre et ne prit fin que le quatorze janvier suivant, c'est-à-dire au bout de cinquante et un jours. La crue devint énorme à

Beauvais; les rues méridionales de la ville furent submergées à une hauteur d'un mètre et demi. Les faubourgs de Saint-Jean et de Saint-Quentin furent occupés par les eaux, les communications totalement interrompues. Les habitants étaient réfugiés dans les étages supérieurs de leurs habitations, et l'on ne put les secourir, pendant trois jours, qu'au moyen de bateaux. L'inondation atteignit aussi les villages de *Fouquenies*, *Villers*, *Saint-Just*, les parties basses de *Notre-Dame-du-Thil*, de *Marissel*, de *Voisinlieu*, de *Villers-sur-Thère*, ainsi que le reste de la vallée. La crue d'eau fut générale d'ailleurs, dans toute la Picardie.

Le relief du pays y établit deux états opposés sous le rapport de l'influence des eaux. La vallée du Thérain qui comprend une étendue notable de la surface, est presque constamment humide. Le contraire a lieu sur les plateaux, où l'on ne trouve ni ruisseaux, ni sources, et où la trace des eaux pluviales est promptement effacée.

Le vent d'Ouest est, avec ses composés, celui qui occupe le plus grand nombre de jours dans l'année climatérique; le Sud-Ouest en automne et au printemps, le Nord-Ouest en hiver règnent avec persistance, sauf quelques interruptions momentanées. Le vent du Nord caractérise le grand hiver, c'est-à-dire la période froide de cette saison. L'Est s'établit entre le printemps et l'été, depuis le quinze mai jusqu'à la fin de juin. Le vent de Sud est rare, et lorsqu'il paraît il dévie promptement vers l'Est ce qui constitue la sécheresse, ou vers l'Ouest ramenant ainsi la température pluvieuse.

Les ouragans se produisent sous l'influence du vent d'Ouest, et les orages sont les composés de l'Est et du Sud.

Eaux. Le canton de *Beauvais* appartient tout entier au bassin de la rivière de Thérain, qui est un affluent direct de l'Oise.

Le *Thérain*, *Thérin*, *Tharyn* en 1269 (*Thara*, *Tara* en 988), aussi nommé rivière de *Trace* (*Tracia*), traverse le canton dans la direction générale du nord-ouest au sud-est, laissant à gauche les communes de *Notre-Dame-du-Thil*, de *Marissel*, avec une faible partie du terroir de *Beauvais*. Il y pénètre sur la limite nord, en marquant la ligne séparative du territoire d'*Herchies* et de celui de Milly canton de Marseille, par un tracé sinueux d'environ dix-huit cent soixante mètres. Le cours dessine ensuite une large anastomose, dont une branche qui est le lit naturel, pénètre dans le canton de Nivillers, tandis que l'autre continue

de former limite avec *Herchies* jusqu'au-dessous du *Petit-Bracheux*. Cette branche, appelée *nouveau Thérain*, est un fossé de dérivation ouvert en 1776 pour prévenir ou atténuer le dommage causé par les inondations; elle décrit une ligne très-sinueuse quoiqu'artificielle. La rivière longe la falaise de *Montmille* pour arriver jusqu'à *Fouquénies*, en suivant la limite du canton de Nivillers; elle entre devant ce village dans le canton de *Beauvais*, traverse la vallée pour se reporter à gauche vers le coteau du bois de Brulet et arriver au moulin de *Miauroy*.

A six cents mètres environ au-dessous de *Miauroy*, on rencontre le système de vannage connu sous le nom de grand-Relai ou Relai-Gaillard, à partir duquel le cours naturel de la rivière a été modifié et divisé en trois branches. Ces changements qui remontent à différentes époques, ont été exécutés pour divers motifs tels que le désir de prévenir les inondations, l'intérêt des abbayes de Saint-Lucien et de Saint-Quentin, le partage des communaux, la défense militaire de la ville de *Beauvais*. Il n'est plus possible de reconnaître le lit primitif de la rivière; on peut présumer, vu la parfaite horizontalité des marais qu'elle traverse avant d'atteindre la ville, que le premier cours décrivait des anastomoses dont on aura tiré parti pour établir les canaux accessoires.

La dérivation du grand-Relai, pratiquée sur la droite, se partage, à deux cent quatre-vingts mètres de distance, au moyen d'un déversoir nommé le petit-Relai, en deux branches, dont l'une dite *rivière de Saint-Just*, forme dans le marais une limite rectiligne entre les territoires de *Saint-Just* et de *Beauvais*, passe près de l'église de *Saint-Just*, coupe la route de Rouen et la grande rue du chef-lieu, et après avoir alimenté les rigoles nombreuses qui arrosent les jardins maraîchers, se réunit à l'Avelon, vis-à-vis l'ancienne ferme de *Pentemont*.

L'autre branche, nommée *rivière de Saint-Quentin*, trace d'abord une limite sinueuse entre les terroirs de *Notre-Dame-du-Thil* et de *Beauvais*; elle vient border les jardins de la Préfecture, dont elle alimente les canaux, court à droite de la rue, passe sous la route de Rouen à l'entrée de *Saint-Just*, de là vis-à-vis la poterne Saint-Louis, et se réunit, près de la Tour-Boileau, au canal de ceinture avec l'Avelon.

Le *Thérain*, à partir du relai-Gaillard, se continue dans un lit artificiel nommé *canal-Gonard*, dont la direction rectiligne semblerait indiquer le cours naturel de l'eau, mais dont l'exhaussement considérable au-dessus des prairies fait reconnaître aisément la main de l'homme. Le canal-Gonard fournit à droite quelques prises d'eau, après lesquelles il parvient à l'ancienne forti-

fication de la ville de *Beauvais*, près de la poterne Sainte-Marguerite. Il se divise là en deux branches pour former le grand fossé de ceinture rappelant, à quelques égards, l'enceinte fortifiée. La branche à gauche a une chute de trois mètres et demi au déversoir du mont-Capron, une prise d'eau en aval de la porte de Clermont pour alimenter la *Mare à Galets*, une deuxième chute de cinquante-trois centimètres au déversoir d'Hésèque, et en aval du pont Saint-André une autre prise d'eau qui donne le ruisseau de *Bracheux* ou de *Wage*.

Le canal fournit une dérivation qui pénètre dans la ville jusqu'à la rue du Poivre-Bouilli où elle se divise près du pont Marlot en deux bras, dont l'un borde les rues des Trois-Cailles, du Pont-Godard, le quartier Saint-François, longe le boulevard jusqu'à la porte de Paris, et dont l'autre coule par les rues du Lion-Rampant, des Tanneurs, des Teinturiers, du Boisseau et du Moulin-à-l'Huile, jusqu'au lit de la rivière en aval du moulin-Allard.

La branche du grand fossé de ceinture, à droite de Sainte-Marguerite, a une dérivation appelée le *Petit-Thérain* qui dessine l'enceinte de la cité romaine par les rues dites du Petit-Thérain, de Beauregard et du Théâtre, jusqu'à la poterne Saint-Louis où elle rejoint le canal principal. Elle était dénommée *Medemchon* en 1225, d'où est venu plus tard le nom de *Merdanson*.

Cette branche se réunit vers l'angle sud-ouest de la circonscription urbaine aux rivières de Saint-Quentin, de Saint-Just et à l'Avelon pour former un bassin large de cinquante mètres à cause des petites îles qu'il entoure. Le cours artificiel du *Thérain* ainsi constitué, est grossi au-dessous de la porte de Paris par les eaux de l'autre branche du canal de ceinture qui complète ainsi la clôture de la ville. La rivière coule ensuite vers le sud-est par *Voisinlieu* et *Thère* en décrivant des méandres irréguliers et formant quelques anastomoses; arrivée près de *Villers-sur-Thère* elle se détourne vers le nord-est et limite par un cours sinueux d'environ mille mètres, les territoires d'*Allonne* et de *Therdonne*, avant de pénétrer dans le canton de Nivillers.

Le cours direct du *Thérain* peut être évalué à neuf mille deux cents mètres en amont de *Beauvais*, à mille mètres pour le trajet (rectiligne) de la ville, et à quatre mille cinq cent cinquante mètres en aval; en tout à quatorze mille sept cents mètres. Quant au parcours réel ou naturel, il n'est pas possible de le constater, puisque le lit primitif a été dérangé dans la plus grande partie de sa longueur.

Sa largeur très-mobile, et souvent modifiée de main d'homme, varie entre dix et seize mètres.

La hauteur moyenne d'eau paraît être de quatre-vingts centimètres pour les sections naturelles du parcours.

Le *Thérain* coule presque constamment sur une alluvion tourbeuse recouvrant un dépôt diluvien de cailloux siliceux.

Cette rivière est la cause immédiate des inondations qui envahissent de temps immémorial la vallée, aux époques de grands dégels. Une partie des ouvrages artificiels que son cours a subis, a été combinée précisément pour couvrir d'eau les approches de *Beauvais* pendant les longues guerres du moyen-âge. Il en reste encore quelques effets, alors que ce moyen de défense est devenu tout-à-fait inutile.

Le *Thérain* a pour affluents, à gauche :

1° Le rû de *Calets* ou *Calais* venant du canton de Nivillers et coulant du nord-est au sud-ouest, par *Villers-Saint-Lucien*, jusqu'au canal-Gonard qu'il rencontre au-dessus de *Notre-Dame-du-Thil*. Son cours, très-sinueux, peut être évalué à trois mille six cents mètres.

Le rû de *Calets*, large et profond autrefois, est réduit maintenant à un filet d'eau ; c'est une de ces sources sortant de la craie, qui semblent s'épuiser depuis quelques siècles. Ce ruisseau déborde cependant dans les dégels et couvre le vallon étroit qu'il parcourt, au point d'intercepter totalement les communications. On a pratiqué à droite du lit, depuis la limite du canton jusqu'à la rencontre de la route de Paris, un fossé de décharge dont le secours est insuffisant pendant les grandes eaux.

2° Le rû de *Wage*, ruisseau sortant du canal de ceinture de *Beauvais*, près du pont Saint-André, coulant dans le sens rectiligne de la vallée, passant au sud de *Marissel*, au moulin de *Bracheux*, et de là sur le territoire de Therdonne, canton de Nivillers. Son parcours peut être de deux mille huit cents mètres ; il alimente les rigoles des jardins maraîchers nommés *aires*.

Et à droite :

1° Un ruisseau naissant dans les prairies d'*Herchies*, coulant parallèlement à la rivière, mais en sens inverse, se perdant entre le village et le moulin ; c'est plutôt un fossé d'irrigation qu'un véritable ruisseau ; cependant il est désigné dans les titres sous le nom de *Corbeval*, nom qu'on a transporté quelquefois par erreur au rû de *Wage*, parce que ces ruisseaux traversent chacun un village du nom de *Bracheux*.

2° Le rû de *la Fontaine* : il naît dans la prairie, au sud-est du

village d'*Herchies*. Il coule pendant neuf cents mètres environ , jusqu'au lieu nommé la Corniolle, où il se réunit au Thérain.

3° L'*Avelon* (*Avelo*) ; cette petite rivière qui est une provenance du pays de Bray, marque, en sortant du canton d'Auneuil, la séparation entre les territoires de Rainvillers et de *Goincourt*, et entre ceux de *Goincourt* et de *Saint-Martin-le-Nœud* ; toutefois, cette limite, malgré sa configuration sinueuse, est un ouvrage artificiel exécuté pour remédier aux inconvénients des crues d'eau subites. Le lit primitif ou *vieil Avelon* est à gauche de celui-ci, avec lequel il se confond cependant sur plusieurs points ; il redevient limite lui-même en tournant vers le nord, passe à l'est de la *Vitriole* et de *Goincourt*, au moulin de la *Terre-Tortue* après lequel il se dirige vers l'est, entre les terroirs de *Saint-Just* et de *Beauvais*, et longe la ferme de *Pentemont* et le faubourg Saint-Jean, pour se réunir, comme il a été dit plus haut, au canal de ceinture de la ville.

Le lit artificiel, après avoir quitté la limite de *Goincourt*, vient passer au hameau d'*Auxmarest*, pour se réunir ensuite à la rivière entre *La Vitriole* et *Goincourt*. Il y a deux anastomoses entre *Goincourt* et la *Terre-Tortue*, et une troisième au-dessus du moulin.

Le trajet de l'*Avelon* dans le canton de *Beauvais* peut être évalué à six mille cinq cents mètres, abstraction faite des nombreuses sinuosités du lit.

Sa largeur moyenne ne dépasse pas quatre mètres.

Le rû de *Saint-François*, qui est un affluent de l'*Avelon*, prend naissance au pied de la montagne des Corbeaux, près de *Savignies*. Il s'écoule vers La Chapelle-aux-pots, canton du Coudray, pour rejoindre la rivière.

4° Le rû de *Berneuil* ; il coule exclusivement sur le territoire d'*Allonne*. Il y pénètre par la limite occidentale en venant de Frocourt, canton d'Auneuil ; il passe au-dessous de *Bongenoult*, d'*Allonne*, traverse la route de Paris à Calais, de là dans *Villers-sur-Thère*, et dans les prairies où son cours a été rectifié, jusqu'à la rencontre du Thérain, vis-à-vis les moulins de Therdonne, canton de Nivillers. Ce gros ruisseau a cinq mille huit cent soixante mètres, ou à-peu-près, de développement dans le canton. On ne trouve dans le trajet ni anastomose, ni autre accident ; la pente, assez rapide, a déterminé la direction presque rectiligne des eaux.

Le rû de *Berneuil* a pour affluent le ruisseau de *Senéfontaine*, qui naît à l'ouest de ce village, et qui entre sur le territoire de Frocourt après un trajet de six cent soixante mètres.

Le plafond de la vallée de *Thérain* présente, dans la plus grande partie de son étendue, des fossés et rigoles ouverts soit pour égoutter les prairies, soit pour l'irrigation des jardins voisins de la ville. Quelques-uns ressemblent par leur dimension à des affluents naturels; tels sont entr'autres le grand fossé de *Posta*, pratiqué depuis *Voisinlieu* jusqu'au marais de *Thère*, et celui qui partant des aunois de *Therdonne* passe à l'est de *Villers-sur-Thère* et au-dessous du *Petit-Bruneval*, pour se réunir au fossé d'*Orgueil* sur la limite du canton de *Noailles*.

Il y a quelques sources, en petit nombre toutefois, dans l'étendue du pays. Une des plus remarquables est la fontaine de *Pentemont*, au faubourg *Saint-Jean* de *Beauvais*; elle donne un volume d'eau considérable, sortant du bas en haut, par plusieurs orifices, au pied d'un coteau crayeux.

On ne connaît pas d'autre source immédiatement dans la craie. Les fontaines du *Marais* dans le marais *Saint-Quentin*, *Brocard* à la *Poterne*, des *Marmousets* à *Marissel*, du *Pré du Maire* dans les *Aires*, et de *Saint-Martin* près de *Voisinlieu*, proviennent de la tourbe. Celle du *Prince* près de *Bongenoult* appartient aussi à un sol marécageux.

Les terrains de la vallée d'*Avelon* sont couverts de pleurs et de suintements, parce qu'ils ont pour base les argiles puissantes inférieures à la craie blanche. Cependant on y trouve peu de sources abondantes ou caractérisées. Il y en a quelques-unes sur le territoire de *Saint-Martin-le-Nœud*, une notamment sur la route de *Beauvais* à *Gisors*, une autre appelée fontaine l'*Ecu* près du hameau d'*Auxmairest*, une troisième formant une assez grande mare sur la glauconie crayeuse à l'état de sable.

Les fontaines de *Rouge-vétue* et les sources dites de *Fontaineux* à l'est de *Goincourt* ont eu, pendant le dix-huitième siècle, quelque célébrité à cause de leurs propriétés ferrugineuses. Leur exploitation fut même concédée, par arrêt du neuf décembre 1752, au sieur *Vallot*, apothicaire de *Beauvais*, avec le titre d'inspecteur général. Ces eaux sont en effet très-ferrugineuses, comme toutes celles qui proviennent des couches néocomiennes du pays de *Bray*: cependant leur usage n'a pas prévalu.

Les coteaux néocomiens de *Savignies* ont aussi des sources ferrugineuses tant sur le versant du village que du côté de la vallée de *Bray*. On y rencontre à chaque pas des suintements irrisés qui déposent un enduit couleur de rouille. Les eaux d'une fontaine situées au mont *Bénard* sont amenées dans le village de *Savignies* par une conduite de près d'un kilomètre.

A *Beauvais* même, les puits un peu profonds donnent des eaux ferrugineuses, quoique la ville repose sur la craie, parce que le voisinage du pays de Bray permet d'atteindre à quelques mètres les sables qui règnent au-dessous du calcaire crétacé. L'ingénieur Fontenay qui perça dans l'année 1745 le premier puits artésien pratiqué dans le Beauvaisis, vit son entreprise échouer à cause de l'enduit de rouille dont la *mère-eau* couvrait tout ce qu'elle touchait. On était descendu à quarante mètres sur l'emplacement de l'hôtel-de-ville actuel.

Le même fait s'est reproduit lorsqu'on a ouvert, il y a vingt-cinq ans, le puits qui alimente la prison municipale. On est obligé de laisser l'eau reposer pendant vingt-quatre heures avant de l'employer.

Configuration du sol. La superficie du canton est divisée naturellement en trois sections par les rivières du Thérain et d'Avélon qui en parcourent l'étendue et se réunissent à-peu-près au centre. La section placée à gauche du Thérain est elle-même sous-divisée par le vallon de Calets. La section méridionale est sillonnée vers le Bray par le val du Nœud et par la dépression dans laquelle coule le rû de Berneuil. Ces accidents de relief nombreux pour un espace aussi restreint, impriment au pays un aspect tourmenté, quoiqu'il appartienne essentiellement au grand plateau crétacé de Picardie.

La région à gauche du Thérain ou section orientale, fait plus spécialement partie de ce plateau; c'est l'un des bords de ces plaines immenses qui descendent des environs de Crevecœur, de Bretenil, de Maignelay vers le cours de l'Oise et de ses affluents. Elle se prolonge du nord-est au sud-ouest dans une étendue d'environ sept mille trois cents mètres. La direction opposée, perpendiculaire à la vallée, n'a pas beaucoup plus de dix mille cinq cents mètres de largeur moyenne. Ses pentes sont dirigées vers le Thérain, et en approchant de la vallée elles décrivent des terrasses très-adoucies.

Le vallon de Calets, qui divise la plaine à son tiers supérieur, constitue une dépression semi-cylindrique à bords escarpés dont les crêtes sont distantes de sept cents mètres et dont le plafond est rétréci; elle vient du nord-est et se courbe un peu au sud pour s'ouvrir dans la vallée principale à *Villers-Saint-Lucien*. Un ravin partant du *Plouy-Saint-Lucien*, divise la berge du nord.

La plaine au nord du vallon, qu'on pourrait appeler plateau du *Plouy*, a donné les altitudes ci-après : limite sur le chemin

de Juvignies, vis-à-vis le bois d'En-haut, 123 mètres; — limite sur la route de Crevœœur à l'angle du bois de Rieux, 124 mètres; — ferme du *Plouy*, 116 mètres, — ferme du *Bois*, 110 mètres.

L'autre section semble horizontale à l'œil, quoiqu'elle soit divisée en longs gradins ou terrasses parallèles au Thérain, mais si peu prononcées que les travaux de l'agriculture en déguisent le relief. La bordure de la vallée, abrupte du côté qui fait suite au vallon de Calets vers *Notre-Dame-du-Thil*, s'adoucit en approchant de *Beauvais*, vers le faubourg Gaillon, le Franc-Marché, la Poterne, pour redevenir abrupte au-dessus de *Bracheux*.

L'altitude est la suite graduée des côtes observées sur le plateau du *Plouy*. Le château de *Bauséjour*, sur la crête méridionale du vallon de Calets, est porté à 105 mètres de hauteur. Plus au sud et par conséquent plus bas, l'atelier d'équarrissage voisin de la route de Breteuil, est indiqué à 100 mètres. Les champs au nord du territoire de *Marissel* ont pour altitude 93 mètres, et 87 mètres dans la dépression où le chemin de *Bracheux* à Morlainc croise la route départementale de Montdidier.

On a trouvé 80 mètres sur la berge au calvaire de *Marissel*, 87 mètres sur la route de Clermont au nord de *Bracheux*, et 95 mètres au tertre de la Justice ou butte sableuse si connue par les fossiles qu'elle recèle.

L'église de *Notre-Dame-du-Thil* est à 99 mètres de hauteur, et celle de *Marissel* à 76 mètres.

La section limitée vers le sud-est par le Thérain, et vers le nord par l'Avelon, comprend les coteaux de Saint-Jean et de Saint-Symphorien, limitant au sud la vallée de Bray, ayant ses pentes vers le Thérain et sa continuité interrompue par des ravins perpendiculaires au cours de la rivière; la superficie est moins un plateau qu'une rampe, dont le versant méridional est abrupte, tandis que le côté opposé décroît en terrasses adoucies jusqu'à la crête de la vallée, dont la berge, abrupte aussi vers le faubourg de Saint-Jean et le chemin de Bretagne, se confond vers l'est avec les champs de *Saint-Lazare*.

L'arête de la croupe a une altitude de 173 mètres sur l'ancienne voie de Gisors; on trouve 128 mètres seulement au tournant de la route d'Evreux, récemment déclassée sur le coteau en face de *Goincourt*, tandis qu'à l'origine du ravin de Saint-Jean l'altitude est 131 mètres, et à l'ancienne abbaye Saint-Symphorien 105 mètres. On descend de soixante-huit mètres depuis les hauteurs de *Saint Martin-le-Nœud* jusqu'à Saint-Symphorien.

On décroît par une pente plus douce vers l'est. Les altitudes

constatées dans cette direction sont 130 mètres sur la chaussée Brunehaut dans le bois Quéquet (1), 115 mètres à l'angle occidental du bois Gibois, 97 mètres à l'est du bois Quéquet, et 75 mètres à *Saint-Lazare*.

En continuant vers le sud-ouest, on arrive au vallon de Berneuil ou d'*Allonne*, qui divise cette section précisément comme le vallon de Calets partage le plateau du nord. Il peut avoir mille mètres de longueur. Ses flancs tellement escarpés vers *Bongenoult*, qu'il a fallu changer le tracé des grandes routes, s'adoucissent vers *Allonne* et s'effacent après, à tel point que la dépression est réduite à un simple pli en entrant dans la vallée du Thérain. L'église d'*Allonne*, sur le flanc gauche, est cotée à 82 mètres, et le pont sur la route de Paris à 64 mètres.

Le plateau de Fecq, dernière partie du canton au sud de *Bongenoult*, conserve une élévation moyenne de 109 mètres sur la lizière du Bray, et de 90 mètres seulement vers l'est dans le bois Saint-Lucien.

Les hauteurs de *Saint-Martin* bordent au nord une autre dépression nommée le Val de Nœud (*Vallis Nodi*), qui semble être un prolongement ou une section de la précédente, mais qui en diffère essentiellement par son origine et sa direction. Ce val de Nœud fait partie de la vallée de Bray et de la dépression qui prolonge au nord-ouest l'axe de relèvement dont elle suit la direction, tandis que le vallon d'*Allonne* est un déchirement de la bordure du pays de Bray dans une direction transverse à l'axe. Le val de Nœud contient les hameaux de *Senéfontaine*, de *Flambertmont*, et l'église *Saint-Martin*, sur le talus inférieur de la bordure, cotée à une hauteur de 88 mètres.

Les tertres du bois de *Belloy*, qui longent ce vallon au sud, sont dans l'axe de soulèvement du haut-Bray.

La troisième division du canton, limitée au nord-est par le Thérain, au sud par l'Avelon, n'atteint pas toutefois cette rivière dans toute son étendue. L'Avelon ne la borde pas au-delà de *Goincourt*, parce qu'il appartient en amont au canton d'Aueneuil. La section dont il s'agit constitue ce prolongement resserré vers *Fouquénies*, que la circonscription administrative a placé au nord-ouest de *Beauvais*.

Elle présente aussi deux divisions dans son relief, mais elles sont dues à des causes géologiques et non à la présence de cours

(1) Aujourd'hui défriché.

d'eau intermédiaires. La division contiguë au Thérain est une suite de la bordure crayeuse du pays de Bray. La superficie est rendue inégale par les plis multipliés dont la réunion forme plusieurs ravins qui débouchent dans la vallée : on compte six de ces petits vallons depuis les *Forges* jusqu'à *Fouquénies*. Le coteau dont ils rompent la continuité est une véritable falaise rectiligne, remarquable par l'escarpement de sa pente, notamment au-dessous de *Montmille*. Un vallon principal, rameux commençant vers *Pierrefite*, passe entre les bois de Toarte et de Saint-Quentin pour déboucher vers le Thérain dans le marais de *Fouquénies*.

Les altitudes constatées ont donné, pour le coteau à l'est d'*Herchies*, sur le chemin du Catillon, 118 mètres; — au point où le chemin d'*Herchies* au *Plouy* rencontre celui de *Pierrefite*, 121 mètres; — *Herculez*, 140 mètres; — chemin de *Savignies* au *Détroit*, sur la bordure du Bray, 178 mètres; — église de *Savignies*, 156 mètres; — *Pierrefite*, 135 mètres; — le *Plouy-Louvet*, 122 mètres; — tertre à l'est du *Plouy*, 140 mètres; — four à chaux d'*Herchies*, 125 mètres; — origine du ravin du petit-*Bracheux*, 121 mètres; — église de *Montmille*, 125 mètres; — bois des Soyès, touchant à la route de *Beauvais* à *Savignies*, 161 mètres; — étoile du bois du Parc, 121 mètres; — lisière du bois du Parc vis-à-vis *Goincourt*, 155 mètres; — bordure du côté opposé, près de la briqueterie de la garenne de *Saint-Just*, 89 mètres.

La deuxième section qui dépend du pays de haut-Bray, constitue une série de coteaux élevés subitement au-dessus de *Savignies* et du *Détroit*, à pentes inégales et tourmentées, portant quelques mamelons, désignés par les noms de buttes *Saint-Samson*, *Marcayenne*, *Mont-Benard*, *Montchel*, butte de *Courcelle*, etc; les versants au sud-ouest, du côté de la vallée de Bray, sont profondément ravinés. Les altitudes de ces sommets ont été constatées de 233 mètres au signal de *Courcelle*; — 215 mètres à l'ancien moulin de *Savignies*; — 205 à *Marcayenne*; — 180 mètres à la butte *Saint-Samson*. Leur élévation moyenne au-dessus du plateau de *Pierrefite* et *Savignies*, peut être fixée à 80 mètres.

Le petit vallon de la *Frenoye*, sur la limite sud de la section et du canton, donne pour altitude 146 mètres au village, 137 mètres dans le ravin qui descend du mont-Benard.

La vallée de Thérain, à peu-près rectiligne depuis la limite du canton jusqu'à *Miauroy*, tourne le saillant qui porte le bois de Brulet, pour reprendre sa direction vers *Beauvais*; puis après

la ville, elle est alignée à-peu-près vers le sud-ouest. La berge droite vue d'ensemble, est escarpée, tandis que le bord opposé est une pente très-adoucie, qui relie insensiblement le plafond aux plateaux limitrophes. L'altitude du moulin des *Forges* est à 87 mètres; — celle du moulin du *petit-Bracheux* à 73 mètres. Le pont de *Fouquemies* est à 69 mètres. On a trouvé à *Beauvais* 71 mètres au pied de la cathédrale et 69 mètres à l'hôtel d'Angleterre; — au moulin de *Voisinlieu*, 62 mètres; — 55 mètres à ceux de *Villers sur-Thère*, et 53 mètres sur la limite entre *Villers* et *Bruneval*. La pente totale de la vallée est de trente-quatre mètres, dans un prolongement d'environ seize mille trois cents mètres.

La vallée d'Avelon résulte, comme celle d'*Allonne*, d'une rupture de la berge du pays de Bray. L'écartement entre les parties élevées des deux flancs est de plus de dix mille mètres, mais il se réduit à onze cents mètres si l'on mesure l'intervalle au bas des talus et à la ligne où commence de chaque côté le profil du bassin dans lequel coulaient les anciennes eaux. Le plafond proprement dit n'a pas plus de cinquante mètres. Après avoir dépassé la bordure crétacée, cette dépression se confond avec la vallée de Bray dont la superficie est une alternative de tertres et de plis ondulés. Les altitudes constatées dans cet espace inégal sont 91 mètres pour l'*Italienne*; — 104 mètres à *Outrebos*; — 73 mètres à l'église de *Goincourt*.

Le lit de l'Avelon est coté à 71 mètres près de *Mont-Guillain*; — à 69 mètres au pont de *Goincourt*; — à 66 mètres devant la ferme de *Valoires*; — à 64 mètres devant *Pentemont*.

Le pays présente la variété et les accidents de paysage que déterminent partout les mouvements de terrain dans une étendue restreinte. L'aspect général est celui d'une contrée riche par sa culture, mais il est plutôt sérieux, plutôt heurté dans ses effets, que gracieux ou pittoresque. Les plateaux ont des horizons assez étendus; c'est ainsi que des collines de Saint-Jean, l'œil atteint la trouée de Nourard vers l'est, les hauteurs de la forêt de Hez et de Sainte-Geneviève, la grande falaise du Bray. « En quittant » Beauvais, dit Cambry (1), pour se rendre à Rouen, l'œil est » arrêté sur la gauche par une montagne à pic (Saint-Jean) que » l'active industrie des habitants essaie de cultiver; les terrains » bas et trop humides qu'on a sur la droite sont couverts d'arbres

(4) Description du département de l'Oise, 1, p. 24.

» fruitiers de toute espèce; les bords de l'Avelon offrent des
» promenades délicieuses. A mesure qu'on s'élève, sur la monta-
» gne, le riant village de Goincourt, les sauvages bâtiments de la
» manufacture de vitriol, le village du Marais, les bois de Belloy
» se déploient à vos yeux; ce superbe point de vue est encore
» terminé par la montagne du Point-du-Jour, qu'un long rideau
» de la route de Rouen coupe dans sa largeur, et par les enfon-
» cements vaporeux de la vallée du Bray.

» La route de Paris, dit le même auteur, est riche d'aspect
» et variée de forme; outre le grand tableau que présente sur
» la gauche la vallée de Voisinlieu et de Villers, et le vaste am-
» phithéâtre qui s'élève de Marissel et de Therdonne jusqu'à la
» ligne de Tillé et de Laversines; outre ces monts qui se croi-
» sent à l'horizon derrière Bourguillemont, vous avez sur la
» droite le bois et la vallée d'Allonne, le bois de Warluis et des
» vallons délicieux.

» La route de Calais traverse les villages de Duthil, de Vil-
» lers, en laissant sur la gauche le joli paysage de Miauroy.
» Le commencement de la route est formé de vallons et de
» monticules qui laissent apercevoir toutes les variétés de
» la vallée de Saint-Lucien, de jolies habitations champêtres,
» riches de pâturages et de vergers délicieusement ombragés.
» Les alentours de Villers, espèce de labyrinthe, sont un des
» lieux les plus tranquilles, les plus fleuris et les plus frais
» qu'on puisse parcourir dans les jours ardents de l'été.... A la
» ferme du Bois, avant la descente qui conduit à la plaine de
» Troissereux, vous découvrez un vaste bassin, fermé par le
» prolongement de la montagne de Montmille, et les bois qui
» couronnent la fin du coteau de Villers; cette vue étendue est
» embellie par les contours du Thérain qui serpente dans la
» prairie, par de belles moissons, par des bosquets agréable-
» ment disposés, etc. »

On doit ajouter à ce tableau dont le fond est vrai, mais dont les détails sont embellis par l'imagination, que les coteaux de *Savignies* ne découvrent pas un paysage aussi grandiose que leur exhaussement au-dessus du plateau commun aurait pu le faire présumer. Le rayon est un peu plus prolongé vers le nord et vers l'est où la vue atteint les cantons de Grandvilliers, de Crevecœur, de Froissy. On découvre la cathédrale de *Beauvais* dans le lointain par-dessus le bois du Parc. Mais au midi, l'œil est arrêté par la falaise méridionale du Bray, dont l'égalité de niveau forme une barrière infranchissable. Les pentes rapides des collines, les ravins plongeant en ligne droite jusque dans

la vallée, les bois couvrant les hauteurs, la présence des friches dénudées, impriment d'ailleurs à cette contrée un aspect sauvage et comme subalpin auquel aucune autre vue, dans le département, ne peut être comparée.

Géognosie. Le canton de *Beauvais* est compris entre l'étage de la craie blanche qui constitue les grands plateaux de Picardie, et les couches inférieures propres au pays de Bray.

La craie occupe toute la section orientale. On la voit à nu sur les pentes du vallon de Calets, au-dessous du bois de Brulet, au-dessus de *Villers-St-Lucien*; elle affleure au franc-marché de *Beauvais* sur la rampe de la route de Breteuil. Les routes de Saint-Just et de Clermont sont pratiquées aux dépens de cette roche, à la *Porterne*, à *Saint-Antoine*; on la voit de même à découvert sur le versant dans *Marissel*, ainsi qu'au-dessus de *Bracheux*. Les assises superficielles appartiennent à la craie tendre, blanche, tachante, fragile, que l'influence des agents atmosphériques divise en fragments irréguliers plus ou moins rectangulaires. Lorsqu'elles sont tranchées perpendiculairement sur une certaine épaisseur, on y remarque ces lits espacés et horizontaux de silex pyromaqueux tuberculeux indiqués comme caractéristiques de l'étage. On en voit notamment aux carrières de *Villers-Saint-Lucien*, à la descente du *Thil*, dans le vallon de Calets et à la marnière de *Bracheux*.

Les escarpements du vallon de Calets et de *Villers* découvrent, à quelques mètres, la craie dure, noduleuse, grisâtre, interposée entre la roche tendre et le calcaire usité comme marne; elle existe au fond des carrières de *Villers* avec ses fossiles propres. C'est l'indication d'une destruction puissante dans la masse supérieure de l'étage, et du voisinage des couches inférieures. Aux approches de *Marissel*, on ne voit au contraire que les dernières assises; elles y sont divisées en fragments remaniés, jaunâtres, dont l'ensemble présente un aspect bréchoïde; ces strates ainsi rompus touchent par une face à la craie blanche régulière, et par l'autre aux sables tertiaires.

La craie recèle, comme on sait, des pyrites en sphéroïdes tuberculeux; ce minéral y est assez rare, et on le rencontre plus communément dans le terrain superficiel mêlé avec les fragments de silex. Il existe en outre, à la montée de *Saint-Antoine*, sur la route de Clermont, un filon sinueux d'alophaue ou hydrosilicate d'alumine, que sa couleur blanche aurait empêché de distinguer de la craie, si elle n'eût été comprise dans une enveloppe translucide, à cassure vitreuse, couleur jaune de miel; c'est la même substance

avec moins d'alumine et une plus grande proportion d'eau.

Le terrain de craie est recouvert d'argile remaniée, mélangée de sable, fournissant le massif du sol arable, contenant vers sa base une couche énorme de silex brisés. Cette argile est peu puissante dans le canton de *Beauvais*, qui est à l'extrémité d'un grand plateau; les silex, trop rapprochés de la superficie, y nuisent à la qualité des terres, ou du moins à la facilité de la culture. Les anfractuosités de la roche crayeuse sont remplies par une marne argilo-ferrugineuse empâtant des silex brisés et empêchant, dans les moments de grande pluie, l'imbibition immédiate des eaux. On peut remarquer cette disposition à la pente du Franc-Marché sur la route de Breteuil, à la rampe de la route de Calais au-delà de *Villers*, sur le chemin de *Villers* au *Plouy*, etc.

La craie supporte, vers le sud-ouest de cette section, quelques lambeaux de sables tertiaires. On voit déjà du sable sur les hauteurs du mont-Capron qui dominant la ville de *Beauvais*.

Un peu plus loin, entre les routes de Saint-Just et de Clermont, les vignes sont plantées dans des sables qui appartiennent à la zone glauconieuse inférieure. Il y a des extractions pratiquées dans un massif à grain assez fin dont la partie inférieure est d'un gris-verdâtre, tandis que la supérieure est colorée en jaune; des filets irréguliers d'argile ou plutôt de sable argileux concret, traversent toute l'épaisseur ainsi que des veines de fer hydroxidé. Une couche d'argile plastique grisâtre règne au-dessus.

La butte de la Justice de *Bracheux*, bien connue pour ses fossiles, située à l'est de *Saint-Antoine*, sur la limite du canton, constitue un tertre ovale, déprimé, ayant au plus huit mètres de puissance à partir de la craie. On y voit de haut en bas :

un limon argilo-sableux superficiel;

sable argileux remanié avec des valves de grandes huîtres disséminées et des fragments d'autres coquilles;

trois lits horizontaux d'huîtres posées à plat, à test brisé et percé de trous comme les coquilles abandonnées sur les plages, avec débris de poissons et d'autres fossiles; ces lits réguliers sont espacés de soixante centimètres;

fer hydroxidé en veines irrégulières et contournées, présentant des vides remplis de sable et des parties dures où le sable est agglutiné en grès ferrugineux. Cette roche n'est pas continue; on la remarque plutôt vers l'ouest du tertre;

lit de coquilles écrasées, abondantes, remplacées en quelques points par un calcaire blanc, friable et désagrégé;

sable argilo-quarzeux, d'un jaune-roussâtre, contenant en petit

nombre des coquilles entières, et même des bivalves complètes ; sable plus fin , gris-blanchâtre , chlorité , avec les mêmes coquilles , plus nombreuses et fragiles ;

lit de coquilles écrasées très-abondantes, dans le même sable ; encore sable gris chlorité , avec fossiles entiers et galets de toute dimension ;

en dessous , craie avec son dépôt superficiel de silex brisés.

La section méridionale comprend une petite partie du pays de Bray avec les coteaux crayeux qui limitent la vallée. Cette bordure présente au sud de *Beauvais* un accident remarquable dû au renversement de ses couches perpendiculairement à l'axe du Bray. La différence d'altitude signalée entre les hauteurs de *Saint-Martin-le-Naud* et les coteaux de *Saint-Jean* est due au dérangement de l'horizontalité primitive, et les bancs de craies sont parallèles à la ligne de décroissance. Il suit de là que la craie moyenne noduleuse est à jour sur le flanc du pays de Bray à une altitude d'environ cent mètres, tandis que les collines de *Saint-Jean*, constituées par les dernières assises de la craie blanche, n'atteignent pas soixante-dix mètres. Ce mouvement très-sensible a dû favoriser l'ouverture des vallées d'Avelon et d'Allonne , qui interrompent la continuité de la berge.

Tout le versant méridional de la vallée du Thérain est en craie blanche et tendre ; les bancs supérieurs sont brisés en fragments couverts d'un enduit ferrugineux. On y voit aussi , indépendamment des lits horizontaux de silex pyromaque , des plaques siliceuses continues qui traversent obliquement et comme des filons tout le massif. La craie blanche se continue à l'est vers *Saint Lazare* où elle est recouverte par des couches diluviennes.

Du côté de l'ouest et du sud , elle disparaît , lorsque après avoir monté , on atteint la côte du versant du Bray. Le calcaire noduleux constitue les carrières en activité en face de *Goincourt* et les anciennes extractions de la pointe Saint-Clair. On voit une large entaille pratiquée à ses dépens aux carrières de *Flambermont* ; les bancs assez puissants inclinent vers le nord-est ; la roche est dure ; certaines couches ont une coloration jaune-pâle ; d'autres tout-à-fait blanches se distinguent par la couleur grisâtre de leurs nœuds. Les silex ne forment plus des lits , mais on les rencontre épars dans le massif qui contient aussi des fossiles assez nombreux.

Le plateau de *Bongenoult* appartient à la craie blanche ; ses bordures vers *Allonne* et vers le canton de Noailles sont recouvertes d'une nappe de sable glauconieux blanchâtre avec des

zones rouges, fauves, et d'un jaune ochracé; on n'y trouve point de fossiles, mais seulement des cailloux disséminés et en petit nombre. La nouvelle route de Pontoise est pratiquée sur le flanc du vallon d'*Allonne* aux dépens de ce massif sableux qui s'étend sur les pâtures aujourd'hui défrichées, jusqu'à l'emplacement de l'ancien bois de Fecq.

La division du plateau rapproché de *Frocourt* et du pays de Bray est en craie dure, grisâtre, parsemée de nœuds et de points noirs; c'est aux dépens de cette roche qu'ont été pratiquées les carrières dites de Saint-Pierre dont l'étendue est partagée entre le territoire d'*Allonne* et le canton d'Aunueil.

En revenant de là vers *Saint-Martin-le-Nœud*, on remarque près de *Senéfontaine* une bande de craie chloritée friable, verdâtre, mêlée de nœuds ou conglomérats calcaires et siliceux très-durs, et de fer phosphaté en nodules; elle est pétrie d'ammonites et autres fossiles. Cette glauconie passant à l'état de sable arrive jusque dans le village, et il existe au-dessous un dépôt considérable d'argile-gault bleuâtre, compacte, contenant quantité de fossiles passés à l'état de pyrites, mais conservant pour la plupart leur test nacré.

La craie chloritée se continue au pied des coteaux de *Flambermont* jusqu'à l'église de *Saint-Martin*. Le chemin creux qui descend de là vers la route de Gisors est pratiqué dans le sable vert, qui contient vers la partie supérieure un petit lit de calcaire compacte, dur, couleur gris de fumée, et plus bas une roche poreuse, jaunâtre, tellement légère que, mise dans l'eau, elle surnage pendant quelques instants.

En continuant vers l'ouest, on atteint près d'*Auxmarest* l'assise la plus basse de la glauconie crayeuse, qui consiste dans un sable calcaire terreux, entièrement vert, un peu grossier, sans aucun mélange d'autres roches, ni de fossiles.

Le système crayeux finit au thalweg du vallon de Nœud; dès que l'on remonte vers le bois de Belloy, on se trouve sur les sables ferrugineux, mêlés de grès et d'argiles, qui représentent, dans ce pays, l'étage néocomien.

Le chemin qui conduit de *Senéfontaine* à *Vaux*, ouvert dans le sable, montre sur ses talus des lits horizontaux de fer hydraté en rognons, divisés par des cloisons dont les parois sont enduites d'oxide jaune; quelques-uns de ces fragments sont pleins et affectent l'apparence de certaines scories compactes.

Le tertre du bois de Belloy est en sable ferrugineux superficiel, avec des lits ou des amas d'argile rouge, et des blocs de grès

épars. On peut remarquer, à la montée de la route de Gisors, d'abord du sable avec des grès, de l'argile rougeâtre, au-dessous de l'argile bleu-foncé, compacte, et au-dessous du sable ferrugineux, en sorte que les autres roches sont contenues dans le dépôt arenacé. Il en est de même jusqu'aux limites du canton d'Auneuil. Les argiles affleurent par place, suivant les inflexions du terrain, rendant la contrée presque impraticable pendant la saison pluvieuse.

La troisième section du canton est partagée comme la précédente, entre la craie et les terrains inférieurs, mais dans des conditions différentes. La craie occupe le plateau compris entre la vallée du Thérain, les approches du *Détroit* et de *Savignies* et l'extrémité du bois du Parc, au-dessus de *Saint-Just-des-Mares*; c'est évidemment un lambeau du grand plateau de Picardie qui en a été séparé par l'ouverture de la vallée du Thérain. La roche est à nu dans les moindres plis de la surface, à la ravine de *Plantoignon*, entre *Herculez* et le *Détroit*, dans le vallon de *Pierrefite*, à la garenne du bois du Parc, etc.; elle constitue les talus escarpés qui règnent sur le bord droit de la rivière jusqu'au delà d'*Herchies*. Examiné au-dessous de *Montmille*, le calcaire crayeux paraît plus dur que les bancs supérieurs de la formation; il y a moins de fossiles et de silex, ou du moins ceux-ci n'y dessinent pas nettement ces lignes horizontales propres à la craie supérieure.

Le calcaire crayeux finit, vers le *Détroit* et vers *Savignies*, par une dépression qui forme, dans ce canton, la limite du haut-Bray. L'argile gault est presque à la surface depuis l'Héraule, canton de Songeons, jusqu'au-delà de *Savignies*; les parties basses du village sont bâties dessus. On extrait cette couche entre *Savignies* et le *Détroit*, sous le nom de terre gane (jaune) que lui donnent les potiers. Elle est recouverte d'un lit d'argile rougeâtre grossière, remaniée par les eaux; la partie supérieure, à cause de son contact avec cette couche superficielle, est quelquefois d'un ton fauve ochracé, d'où est venu le nom de terre jaune; le reste du dépôt est d'un gris-verdâtre; il est mêlé de fossiles irisés, de bois pyriteux et de nodules calcaires.

On voit nettement, près du *Détroit*, la superposition de la craie sur l'argile, et les fosses d'extraction descendent jusqu'au sable ferrugineux: ainsi le niveau géologique de cette assise est certain.

Les coteaux de *Savignies*, du mont-Benard, de Courcelle, sont composés de sables ferrugineux, de grès et de diverses

couches d'argile; ils s'élèvent immédiatement de quatre-vingts mètres au-dessus de la craie blanche qui les entoure, et ils fournissent un exemple très-net, dans un développement borné toutefois, d'un terrain soulevé.

En montant, du village de *Savignies* au mont-Benard, on franchit de grands massifs de sable rose, coupé de bandes brunes, dont la stratification incline à l'est; on y trouve interposés de petits lits de sable ochracé et de grès ferrugineux. Il y a un peu plus haut une couche de sable gris-fauve compacte, mêlé d'argile, donnant un niveau d'eau, et contenant de nombreux débris de fougères et d'autres végétaux; elle est très-pyriteuse et représente la partie inférieure de l'étage sableux, qualifiée de terrain veldien.

Le plateau de la colline est un sable blanc maculé de jaune, couvert de petits fragments de fer hydraté oxydé. C'est ici qu'on extrait la plus grande quantité de terres employées par l'industrie de la poterie. Les puits qui descendent jusqu'à vingt-cinq mètres laissent voir sous le sable, dont la puissance moyenne est de six à sept mètres :

1° un autre lit de sable blanchâtre, traversé par des veines d'argile grossière jaune, contenant des parcelles de mica et des fragments de grès; l'argile interposée contient un niveau d'eau : ce sable est distingué du précédent sous le nom de *blanc-pierreux*;

2° argile grossière variée de gris et de jaunâtre, mêlée de sable et de petits filets de fer et de grès : *pierra*. Il y a un deuxième niveau d'eau;

3° argile gris-bleuâtre compacte, qui sert à la confection des poteries, et qu'on nomme par ce motif, *terre à grais*;

4° argile gris-pâle, savonneuse, fenilletée, également employée par les potiers;

5° lit aminci de grès ferrugineux, devenant, par places, du fer hydraté brun;

6° sable gris qu'on atteint seulement pour procurer l'épuisement des fosses.

La coupe des autres coteaux est la même, sauf des variations dans l'épaisseur des différentes couches; toutefois, la puissance du lit n° 3 est constamment de trente centimètres.

En descendant du mont-Benard vers le village de *La Frenoye*, on rencontre une carrière de grès ferrugineux, inférieure aux sables et argiles dont il vient d'être parlé. Ce grès, exploité pour les constructions hydrauliques sous le nom de *pierre grise* et de *pierre de Savignies*, ne forme pas d'assises bien distinctes; c'est plutôt un seul massif divisé en blocs irréguliers par des fissures.

Il constitue une roche dure de coloration brune, d'un tissu grossier, présentant sans ordre appréciable des parties presque compactes à grain fin, et d'autres à grains et fragments quartzeux très-abondants ; ces derniers sont quelquefois dépourvus de coloration ferrugineuse. D'autres parties sont presque converties en oxyde rouge, tandis que certaines cassures ont le reflet de l'iris. Les débris de bois changés en fer abondent ; ils sont indiqués par des vides dont les surfaces présentent des empreintes, ou bien lorsqu'il reste quelque trace d'organisation, on ne voit qu'un minéral caverneux moulé sur les fibres principales, tout le reste du tissu ligneux ayant été détruit.

Ces grès ferrugineux constituent une des roches principales du pays de Bray ; on les rencontre partout en blocs isolés, et on les extrait sur tous les points où leur puissance permet d'en tirer des matériaux de construction. La carrière de *La Frenoye* est, de beaucoup, la plus considérable.

Il y a immédiatement au-dessous du grès, un autre lit d'argile de couleur gris-blanchâtre argentin, d'aspect savonneux, que les potiers distinguent sous le nom de terre à plommure ou plombure, parce qu'ils l'emploient à la confection des ouvrages enduits d'une couverte. On y trouve quelquefois des empreintes de fougères.

Les environs de *Courcelle-sous-bois*, à l'extrémité orientale du canton, découvrent une roche inférieure aux couches néocomiennes. Après avoir descendu le mont-Benard par le bois des Fosses, on voit au-dessous des sables ferrugineux, des calcaires en plaques dures, pétris d'huîtres, de trigonies et autres fossiles, épars dans un sable à gros grains quartzeux verdâtres, semi-translucides. Le sable, lié par un ciment spathique, donne à la surface de la roche l'apparence rugueuse du *calcareous-grit* des anglais.

La roche varie d'ailleurs de texture et d'aspect. C'est quelquefois un grès calcaire grossier ; d'autres lits, notamment les supérieurs, paraissent marneux ou marno-argileux sans mélange de sable ; ils alternent avec les couches dures. Il y a aussi des assises plus sablonneuses, où le calcaire marneux forme des noyaux irréguliers, imprimant à la strate un aspect bréchoïde. Les fossiles, nombreux, sont tantôt entiers, plus souvent brisés, quelquefois à l'état de moule, surtout dans les lits calcaires, et le test est devenu spathique.

Ce terrain appartient à l'étage portlandien qui est ici à son extrême limite vers l'ouest, et qui constitue l'une des assises principales du haut-Bray.

Il supporte évidemment tout le massif des coteaux de *Savignies*, et l'on en retrouve quelques indices en affleurement en descendant de *La Frenoye* vers la vallée, tout à fait à la rencontre des cantons d'Auneuil et du Coudray.

Si l'on se maintient sur la limite du canton, en sortant de *Savignies*, pour aller vers le sud, on est constamment sur la craie blanche qui sert de base au bois du Parc; elle couronne les hauteurs du Mont-Saint-Adrien et la crête de la vallée d'Avelon. En descendant vers *Goincourt* par les vignes, on voit la roche devenir dure et grisâtre à mesure qu'on s'abaisse. Les carrières ouvertes au bord de la route de Gournay donnent un calcaire solide, un peu marneux, à fissures chargées de dendrites; les bancs inférieurs contiennent des ammonites et équivalent à la glauconie crayeuse, mais on arrive aussitôt sur les argiles rouges et les sables ferrugineux qui constituent la surface de la vallée de Bray.

Les fouilles pratiquées dans le bois de l'Italienne ont fait reconnaître la succession suivante :

argile jaunâtre mélangée de sable.....	1 ^m	60 ^c
argile grisâtre, plus pure.....	1	30
sable à veines grises et blanchâtres avec fragments de grès ferrugineux.....	1	60
deux petits lits de grès ferrugineux, appelés <i>pierra</i> par les ouvriers.....	»	02
argile sableuse contenant des fragments de minerai de fer oxidé rouge : <i>terre rouilleuse</i> des ouvriers.	1	»
argile compacte, grisâtre, avec pyrites et bois charbonneux.	1	60
sable blanc, micacé, donnant un niveau d'eau.....	2	» et plus.
	9 ^m 12	

Les environs de *Goincourt* montrent de tous côtés l'argile rouge à la surface ou en affleurement. Il y en a, entre le village et l'*Italienne*, un massif puissant dont les parties supérieures ont un ton violacé. On y rencontre des cristaux de chaux sulfatée.

La même argile existe aussi vers le tertre de mont-Guillain; tout le territoire de *Goincourt*, dans la vallée, consiste en alternances de sables ferrugineux et d'argiles rouges, jaunes, grises ou maculées de ces diverses nuances. Toutes les sources sont ferrugineuses.

Il y a sur le sable, entre le cours de l'Avelon et le mont-Guillain, près d'*Outrebos*, un dépôt d'alluvion pyriteuse qui est

exploité depuis près de cent années pour la fabrication de la couperose. La tranche de cet amas remarquable comprend les détails ci-après :

tourbe grisâtre, un peu terreuse, avec ossements nombreux de bœuf, cheval, chevreuil, cornes et bois de cerf; on y rencontre quelquefois des cristaux de chaux phosphatée.	2 ^m	»
tourbe noire, compacte.....		20
tourbe pyriteuse noire, compacte.....	2	»
sable grossier, pyriteux, grisâtre.....	»	60
lits de galets, de pyrites roulées, de fossiles silicifiés de la craie, avec incrustations pyriteuses.....	1	»
argile remaniée gris-bleuâtre.....	1	30 et
quelquefois plus, sur le sable ferrugineux.		

La partie supérieure conserve des racines et des troncs d'arbres en place, dont les tiges se continuent quelquefois dans le sable que les eaux ont déposé à la surface de la tourbe. On y trouve aussi des fragments de bois revêtu d'écorce, des fruits, et même des feuilles incrustées de fer pyriteux.

La présence du fer sulfuré indique l'analogie apparente de ce dépôt avec les lignites tertiaires de la glauconie, mais l'association de celui-ci avec la tourbe exclut toute assimilation. La pyrite vient d'ailleurs de couches veldiennes existant à la base des sables ferrugineux dans toute la vallée de Bray.

La vallée du Thérain est remplie d'un terrain de transport formé de silex brisés provenant de l'étage de la craie; on n'y rencontre guère d'autres éléments, si ce n'est quelques débris osseux extrêmement rares. Ce terrain s'élève assez haut sur les pentes des berges, ce qui est un indice de l'ancienne largeur de la rivière.

Les silex décolorés, à demi-roulés, paraissent sur le bord des marais près de *Fouquénies*, et de l'autre bord au-dessus de *Miauroy*; ils occupent les bosquets de la partie basse de la vallée, surnommés les Canadas, et remontent vers la ferme du *Gros-Chêne* jusqu'à la lisière de la forêt du Parc, près de laquelle on les extrait pour l'entretien des routes.

Ils forment, à cinq mètres de profondeur, une couche de deux ou trois mètres sous la ville de *Beauvais*.

Ils se montrent en aval de la ville, dans les lieux dits les aunois de *Marissel* et de *Bracheux*, entre la craie qui descend jusqu'au bas du talus et le sol tourbeux des prairies.

Le terrain de transport existe aussi dans les parties basses du hameau de *Voisinlieu* et sur la plaine inclinée qui s'étend entre

Saint-Lazare et Villers-sur-Thère ; visible dans plusieurs escarpements, il se raccorde au sud-ouest avec la couche superficielle de l'étage crétacé.

Toute la surface de la vallée est une alluvion tourbeuse formant sur quelques points des amas de véritable tourbe, et dans le reste de l'étendue un terreau noirâtre argilo-sableux servant de base à des prairies trop humides. Les silex dont il vient d'être question sont constamment au-dessous, mais ils paraissent en affleurement sur la continuité de la ligne où la couche marécageuse atteint de chaque côté de la vallée les roches anciennes.

La tourbe, vis-à-vis *Fouquénies*, est recouverte d'un dépôt alluvien formé avec le temps, par les terres que les eaux atmosphériques ont entraînées des coteaux voisins.

Les prairies au voisinage de la ville de *Beauvais* reposent sur un fond de tourbe qui détermine l'horizontalité remarquable du plafond : cette matière est chanvreuse ou remplacée en certains lieux par une couche grisâtre terreuse remplie de racines non décomposées, sur laquelle est déposé le limon noirâtre qui constitue la terre de marais. Sous la ville même, l'alluvion et la couche superficielle, provenant d'anciennes constructions qui ont ensemble trois ou quatre mètres, recouvrent un lit de tourbe noire ayant soixante centimètres d'épaisseur ; celle-ci repose sur une argile grisâtre remaniée, à laquelle succède le banc diluvien de silex qui n'a pas moins de quatre mètres de puissance.

Le terrain tourbeux constitue aussi le fond des marais en aval de la ville, connus sous le nom d'aires et de pré Martinet ; les coquilles lacustres y sont communes, quoique la couche superficielle, la seule que les travaux de fossage attaquent, soit presque à l'état de bouzin. Le sol de la vallée continue ainsi jusqu'à la limite vers *Therdonne*.

Les argiles superficielles diluviennes de l'étage crayeux, entraînées par les eaux et devenues terreuses par le lavage, forment dans les inflexions de terrain, des amas situés plutôt sur les pentes qu'au fond des dépressions ; ces dépôts ont en général une coloration uniforme, fauve ou roux-clair, sans maculatures ni mélanges. On en voit de pareils entre *Savignies* et *Pierrefite*, et sur la lisière orientale du bois du Parc. Ils constituent encore l'argillère de la Trupinière, dont la terre est assez fine, compacte, grisâtre, divisée par des fissures de retrait dans lesquelles les eaux pluviales entraînent des coquilles de mollusques terrestres.

Un amas, exactement semblable, existe aussi dans la vallée du *Thérain*, près de *Saint-Lucien*, où il alimente une briqueterie.

On voit d'après cet exposé que la constitution géognostique du canton présente, dans une superficie restreinte, une assez grande variété.

- L'échelle des terrains doit être ainsi établie de haut en bas :
- tourbe : vallée du Thérain ;
 - tourbe pyriteuse remaniée avec galets : à *Outrebos*, pays de Bray ;
 - diluvium caillouteux : dans la vallée du Thérain.
 - sables glauconieux tertiaires inférieurs, avec fossiles : à la justice de *Bracheux* ; — et sans fossiles : à *Marissel*, au mont Capron, à *Allonne* ;
 - craie blanche (avec sa couche de recouvrement) : dans tout le canton ;
 - craie noduleuse : à *Flambermont*, *Goincourt*, *Bongenoult* ;
 - craie grisâtre à ammonites : au-dessus de *Goincourt* ;
 - craie chloritée : bordure de la vallée de Bray, depuis *Saint-Martin-le-Nœud* jusqu'à *Senéfontaine* ;
 - argile gault : à *Senéfontaine*, *Savignies*, *Le Déroit* ;
 - sables néocomiens verdâtres : entre *Saint-Martin-le-Nœud* et *Aumarest* ;
 - sables ferrugineux gris et argiles rouges : dans toute la vallée de Bray et sur les hauteurs de *Savignies* ;
 - argiles bleues et grises néocomiennes, dans les sables ferrugineux : coteaux de *Savignies*, *bois de Belloy*, *l'Italienne* ;
 - argiles marneuses et sables veldiens à lougères : au mont-Bernard ;
 - calcaire de Portland : autour de *Courcelle-sous-bois*.

Règne végétal. La végétation forestière qui couvrait autrefois presque tout le canton, est concentrée aujourd'hui sur la section nord-ouest, le reste montrant seulement quelques bouquets épars dans l'étendue des plaines.

La région crayeuse a pour essences principales le hêtre qui occupe les trois quarts du terrain boisé, ensuite le charme, le chêne, les alizier, sorbier, peuplier, etc. Les sols argilo-sableux du Bray sont très-favorables à la végétation du chêne qui domine partout, et qui, réuni au bouleau, forme le peuplement presque complet de certains massifs. L'orme, le tilleul, le pommier sauvage ou *bocquetier*, le sorbier, et les arbustes forestiers tels que saules, cornouillers, néfliers, boursaudes, aunes, etc., fournissent le complément des bois. Le châtaignier, devenu rare depuis l'hiver de 1709, n'existe guère que par pieds isolés.

Il n'y a plus de vieilles futaies ni même d'arbres datant de plusieurs siècles.

Les reliefs nombreux du terrain, la variété du sol, la présence de friches brûlantes, de marais et de surfaces tourbeuses ont facilité la propagation et maintenu l'existence d'une végétation herbacée ou spontanée plus riche en espèces qu'on ne pourrait le supposer eu égard à la présence d'une assez forte population agglomérée. Elle est propre surtout aux terrains hauts et bas compris dans le pays de Bray, et aux bois contigus, la région orientale étant consacrée à-peu-près exclusivement à la multiplication des céréales, dont la culture incessante détruit et fait disparaître les productions naturelles.

L'ensemble de la végétation appartient à la flore de Paris, comme on pourra en juger par la nomenclature suivante des plantes les plus caractéristiques :

Ranunculus hederaceus, marais de l'Italienne et de Senéfontaine.

———— *peucedanifolius*, dans le Thérain, à Voisinlien et au-dessous, dans le canal-Gonard.

———— *polyanthemos*, prairies de Saint-Just-des-Marest.

———— *gramineus*, coteaux de Savignies, au-dessus de la carrière de La Frénoye.

Anemone pulsatilla, bords de la route de Savignies, entre les bois du Parc et de Saint-Quentin.

Thalictrum flavum, prairies marécageuses entre Fouquénies et Miauroy, bois dit les Canadas.

Corydalis lutea, vieux murs, à Beauvais.

Helleborus fœtidus, coteaux à droite du Thérain, depuis Herchies jusqu'à Fouquénies.

Nymphæa alba, dans l'Avelon, territoire de Goincourt.

Parnassia palustris, vallée de Bray.

Cardamine amara, bords du canal Gonard et de la rivière Saint-Quentin.

Thlaspi perfoliatum, coteaux crayeux de Saint-Jean.

Guepinia lepidium, sables du Bray, au marais de Belloy, hauteurs de Savignies.

Gypsophila muralis, champs cultivés après la moisson, autour de Saint-Lazare, environs de Fouquénies.

Dianthus deltoides, coteaux de Bongenoult.

Sagina erecta, anciennes friches communes de Bongenoult.

Spergula nodosa, prairies tourbeuses.

Stellaria aquatica, lieux humides, environs de Goincourt.

Arenaria rubra, marais de Belloy.

Cerastium semi-decandrum, plateau de Bongenoult.

Linum tenuifolium, friches au-dessus de Saint-Martin-le-Nœud.

Radiola millegrana, marais de Belloy.

Malva moschata, lisière du bois de Saint-Quentin.

Hypericum tetrapterum, fossés des prairies, vallée de Thérain.

———— *hirsutum*, } communes dans les grands bois.
 ————— *pulchrum*, }

———— *montanum*, autrefois au bois Quéquet.

———— *humifusum*, champs argileux, autour de *Saint-Ea-*
zare et à *Savignies*.

Oxalis acetosella, bois de Belloy.

Genista anglica, friches du mont-Benard, au-dessus de *Savignies*.

Trifolium ochroleucum, lisière du bois du Parc, vers le *Gros-*
Chêne.

———— *medium*, même localité.

———— *microphyllum*, Desv., marais de Belloy.

Ornithopus perpusillus, friches de *Bongenoult*, vallée de Bray,
 près d'*Aumarest*.

Ervum gracile, ferme du *Gros-Chêne*.

Lathyrus sylvestris, bois du Parc.

———— *palustris*, prairies de *Villers-sur-Thère*.

Astragalus glycyphyllos, ravine de Saint-Jean, environs de la
 ferme du Bois.

Geum rivale, commun dans la vallée de Thérain.

Rosa tomentosa, haies des coteaux, à Saint-Jean.

———— *rubiginosa*, coteaux secs, à *Brulet*, *Montmille*, *Herchies*.

Crataegus torminalis, bois du Parc et de Belloy.

Epilobium spicatum, commun dans les bois, dont il est l'orne-
 ment.

———— *molle*, vallée de Thérain.

Enothera biennis, marais de *Voisinkieu*.

Lythrum hyssopifolium, au marais de Belloy.

Montia fontana, sables humides, vallée de Bray, hauteurs de
Savignies.

Tillæa muscosa, pâtures de *Bongenoult*.

Sedum cæpea, chemins creux, autour de *Courcelle-sous-bois*.

Chrysosplenium alternifolium, bosquet de Rouge-Vêue, entre
 l'*Italienne* et *Goincourt*.

———— *oppositifolium*, mélangé avec le précédent.

Adoxa Moschatellina, buissons au-dessous de *Brulet*, touchant
 au Thérain, haies à *Goincourt*, *Pierreffe*.

Caucalis grandiflora, commune dans les moissons, notamment
 à *Notre-Dame-du-Thil*.

———— *daucoides*, moissons.

———— *latifolia*, moissons, à *Notre-Dame-du-Thil*, *Senefontaine*.

Buplevrum rotundifolium, pelouses des coteaux de Saint-Jean.

Athamantia Libanotis, friches inclinées, entre la pointe Saint-Clair et le bois de la Frenoye.

Egopodium podagraria, vallée de Thérain.

Ammi majus, moissons à l'ouest de Notre-Dame-du-Thil.

Rubia tinctorum, haies dans le chemin de Tilloy, après le mont Capron; de semis faits en 1762.

Galium supinum, marais de Belloy.

——— *Bocconi*, lisière du bois du Parc.

Asperula odorata ou *muguet*, commune dans les bois ombragés.

Senecio paludosus, bords de l'Avelon.

Doronicum plantagineum, bois de Saint-Queutin, sous la futaie.

Inula britannica, bords de l'Avelon, à Goincourt.

——— *helenium*, bois des Fosses, au-dessus de Savignies.

Achillea ptarmica, vallée de l'Avelon, depuis Pentemont jusqu'à Goincourt.

Gnaphalium dioicum, pâtures de Bongenoult, friches sur les co-teaux de Savignies.

——— *sylvaticum*, commune en été dans les grands bois avec l'*Epilobium spicatum*, le *Solidago virgo aurea*, l'*Hypericum hirsutum*.

Cirsium anglicum, prairies tourbeuses.

——— *eriphorum*, plus commun que les espèces vulgaires, autour de Beauvais.

Bidens cernua, marais de Fouquénies.

Echinops sphærocephalus, petits bosquets de la vallée de Thérain, au-dessous des aires.

Serratula tinctoria, commune dans les bois autour de l'Italienne.

Lactuca perennis, commune dans les moissons.

Crepis tectorum, faubourgs de Beauvais.

Prismatocarpus hybridus, moissons autour d'Allonne.

Vaccinium myrtillus, hauteurs de Savignies. On mange les fruits sous le nom d'*Abrets noirs*.

Pyrola rotundifolia, n'est pas rare au bois du Parc.

——— *minor*, bois du Parc, près de la route de Savignies et du bois de Saint-Quentin.

Monotropa hypopithys, garenne du bois du Parc.

Gentiana cruciata, friches de Bongenoult.

——— *amarella*, friches crayeuses au-dessus de Miauroy.

Physalis alkekengi, vignes de Goincourt.

Atropa belladonna, bois du Parc et de Saint-Quentin.

Digitalis lutea, pentes sèches à Saint-Jean, près Beauvais, à Herchies, à Montmille.

——— *purpurea*, commune dans les bois avec la Verge-d'Or,

le Laurier-Saint-Antoine, etc.; variété à fleur blanche, dans le bois d'*Allonne*.

Melampyrum cristatum, coteaux du vallon d'*Allonne*.

Rhinanthus hirsuta, une des raretés de la vallée de Thérain.

Stachys alpina, bois du Parc, route de Savignies, près le Gros-Chêne.

———— *germanica*, au-dessus de *Miauroy*.

Nepeta cataria; *Saint-Martin-le-Nœud*, ferme de l'*Hôtel-Dieu*.

Pinguicula vulgaris, marais de Belloy.

Lysimachia nemorum, bois autour de l'*Italienne*.

Anagallis tenella, marais de Belloy.

Primula elatior, bosquets de la vallée de Thérain.

Daphne mezereum, bois du Parc, taillis au-dessus de la *Trupinière*.

Euphorbia dulcis, bois de Saint-Quentin.

———— *lathyris*, coteaux de Saint-Jean.

Betula pubescens, bois du Parc.

Satyrion viride, prairies du vallon de Nœud.

———— *hircinum*, bosquets entre le Thérain et le bois de Brulet.

Orchis morio, friches de *Bongenoult*, coteaux de *Goincourt*.

———— *coriophora*, prairies de *Goincourt*, marais de Belloy.

———— *fusca*, commune dans les bois et bosquets.

———— *laxiflora*, vallée de Bray.

Ophrys antropophora, coteaux de *Saint-Martin-le-Nœud*.

———— *myodes*, lisières du bois de Brulet et du bois du Parc.

———— *apifera*, coteaux au-dessus de *Senéfontaine*.

———— *monorchis*, friches à l'entrée de la garenne du bois du Parc, coteaux de *Montmille*.

Epipactis nidus avis, garenne du bois du Parc.

———— *ensifolia*, bois de Brulet.

Neottia spiralis, coteaux de *Goincourt*.

Limodorum abortivum, bois de Saint-Quentin, vers *Montmille*.

Iris foetidissima, coteaux de *Montmille*.

Galanthus nivalis, haies à *Pierresite* route de Savignies, près de *Plantoignon*; ferme de *Valoires*.

Hatoma umbellatus, vallée de Bray, à *Goincourt*.

Triglochin palustre, prairies tourbeuses.

Alisma ranunculoides, vallée de Bray, marais de Belloy.

Paris quadrifolia, bois du Parc, de Saint-Quentin, avec quatre, cinq, six et huit feuilles.

Tulipa sylvestris, vignes de *Saint-Antoine*, à *Marissel*.

Phalangium ramosum, bois de Saint-Quentin, vers *Montmille*.

Scilla bifolia, taillis du bois du Parc, au-dessus de la *Trupinière*.

Gagea villosa, champs à *Saint-Antoine de Marissel*, aux coteaux de Saint-Jean, en face de *Goincourt*.

Sparganium simplex, dans le Thérain, à *Miauroy*.

Cyperus flavescens, marais de *Goincourt*, mont-Benard à *Savignies*.

Carex stellulata, coteaux de *Savignies*.

— *peudocyperus*, bords de l'Avelon, à *Goincourt*.

— *vesicaria*, vallons des coteaux de *Savignies*.

Sesleria cærulea, friches crayeuses à l'entrée de la garenne du bois du Parc, coteaux de Saint-Jean.

Ophioglossum vulgatum, vallée de l'Avelon, près de *Vatoures*.

Botrychium lunaria, anciennes communes de *Bongenoult*.

Osmunda regalis, tourbières de *Goincourt*.

Règne animal. Le loup, commun autrefois dans le pays de Bray, en a disparu avec les forêts. Les bois de *Savignies*, du Parc, de Saint-Quentin en recèlent quelquefois; mais cet animal y multiplie rarement et cause peu de dommage.

Le sanglier séjourne quelquefois aussi dans les mêmes lieux; il ne peut être considéré comme un habitant ordinaire. Les grands hivers le chassent des Ardennes vers la Normandie; sa présence autour de *Beauvais* n'est jamais qu'accidentelle et temporaire.

Le cerf et le chevreuil étaient très-communs autrefois dans les bois voisins de la ville, et l'on pourrait citer des exemples de rois venus exprès pour les chasser. Ces animaux ont disparu depuis une époque déjà reculée. On n'y voit jamais de cerfs, et les chevreuils qu'on peut y rencontrer, comme par hasard, sont des bêtes échappées des forêts de Hez, Lahérelle, etc.

Le hérisson est commun, dans le vallon de Nœud spécialement.

Deux espèces de musaraignes, le putois, la fouine, habitent les petits bois; le lérot est assez fréquent sur les coteaux couverts de *Savignies*.

Le renard est commun; le blaireau, un peu plus rare, habite de préférence la partie du canton qui dépend du pays de Bray.

Le gibier de toute sorte abonde en tous lieux.

La loutre est rare; cependant on en trouve de temps à autre des individus dans le Thérain, territoire de *Fouquenies* et quelquefois à *Bracheux*.

L'orvet est assez répandu.

La couleuvre à collier multiplie dans tous les marais.

La couleuvre vipérine a été rencontrée dans le bois de Brélet.

La vipère, rare heureusement, a été trouvée plusieurs fois dans l'étendue du canton. On peut citer un individu tué, en 1824, près de *Courcelle-sous-bois*; un autre, en 1827, à la butte des Corbeaux au-dessus de *Savignies*; un autre encore, en 1835, près du bois Lagrange en face de *Flambergmont*.

La salamandre à crête est plus commune que les autres espèces, même que la grande, dans la vallée de Thérain.

Les autres reptiles propres au nord de la France existent dans le canton comme ailleurs.

Parmi les poissons, les truites du Thérain jouissent d'une certaine célébrité. Avec elles se trouvent l'anguille, le brochet, le goujon, etc.

La classe des insectes fournirait un immense contingent à un catalogue complet de la zoologie locale.

Les écrevisses sont communes dans les rivières.

Plusieurs espèces de sangsues habitent les marais.

§. 2. Population.

Le tableau suivant présente l'état numérique de la population de chaque commune à huit époques successives, dans une période de cent vingt-six années. Les éléments en ont été puisés, pour l'année 1720, dans le *Dénombrement du Royaume par Généralités*; pour l'année 1760, dans la *Description de la Généralité de Paris*, et pour les autres époques, dans les recensements administratifs. Les dernières colonnes font connaître le rapport de la population à la contenance territoriale.

COMMUNES.	ANNEES.								Contenances (fractions négligées).	contenance moyenne par individu.	
	1720.	1760.	1790.	1806	1821.	1831.	1836	1846.			
Allonne.....	1109	1190	1555	1528	1561	1405	1476	1590	2056	1,29	
Beauvais.....	10154	11400	12165	12791	12798	12867	15082	14527	765	0,05	
Fouquénies.....	455	478	214	207	206	209	206	212	655	2,96	
Goincourt.....	245	280	415	405	597	452	505	544	652	1,20	
Herchies.....	228	264	518	520	511	515	275	276	440	1,59	
Marissel.....	642	640	651	724	684	775	797	865	747	0,86	
N.-D.-du-Thil ...	791	864	969	992	977	1028	1069	1450	974	0,67	
Pierrefite.....	595	402	476	501	527	554	521	458	567	1,25	
S.-Just-des-Marest	545	405	602	600	519	578	570	668	480	0,71	
S.-Martin-le-Nœud	448	512	554	642	676	774	765	859	1118	1,55	
Savignies.....	521	524	716	768	755	775	755	885	982	1,10	
TOTAUX.....	15029	16659	18410	19278	19201	19704	20015	22089	9415		
	ajoutant pour fractions négligées....								4		
									9417	0,42	
et en déduisant la ville de <i>Beauvais</i> , dont la population									14527	765	
est hors de proportion avec celles des autres communes.....									7562	8652	1,44

La population, dans l'intervalle des cent vingt-six années comprises entre 1720 et 1846, s'est accrue de 7,060 individus ou de huit-quinzièmes environ du contingent de 1720.

L'augmentation, entre 1720 et 1760, est de 1,630 ou d'un peu plus d'un neuvième.

De 1760 à 1790, on trouve un autre accroissement de 1,751, équivalent à un neuvième et demi.

Ainsi, l'augmentation générale de la population, entre 1720 et 1790, a été de 3,381 individus, ce qui constitue un rapport de 1 : 4 $\frac{1}{4}$ avec le contingent de 1720.

La période de 1790 à 1806 présente un accroissement de 868 individus, ou d'un peu plus du dixième.

Le contingent reste à peu près stationnaire de 1806 à 1821, car une réduction de soixante-dix-sept, pendant un intervalle de quinze années, mérite à peine d'être mentionnée.

Il y a progression constante à dater de 1821.

L'augmentation est de 503, ou d'un 38^e, entre 1821 et 1831;

de 311, ou d'environ un 63^e, entre 1831 et 1836;

et de 2,074, ou d'un dixième, entre 1836 et 1846.

Ce dernier accroissement paraît anormal; mais comme le précédent était relativement très-faible, il est probable que le recensement de 1846 a été grossi, en apparence, par la réparation d'omissions dans celui de 1836.

L'augmentation générale, entre 1790 et 1846, est de 3,679, ou d'un cinquième.

L'augmentation moyenne annuelle est de 48 $\frac{2}{100}$, entre 1720 et 1770;

de 65 $\frac{6}{100}$, entre 1790 et 1846;

et de 56 $\frac{3}{100}$, entre 1720 et 1846, ce qui équivaut à la deux cent soixante-huitième partie du contingent de 1720.

L'accroissement s'est étendu à toutes les communes, mais avec des proportions différentes.

Il est d'un sixième seulement à *Pierrefite*; — d'un cinquième à *Herchies*; — de plus du tiers à *Allonne*, *Fouquénies*, *Marissel*; — de plus de moitié à *Goincourt*; — de plus de trois quarts à *Saint-Martin-le-Nœud*, à *Savignies*. La population a presque doublé à *Notre-Dame-du-Thil* et à *Saint-Just*.

La population de *Beauvais* s'est accrue, depuis 1720, de 4,373 individus, ou de plus de trois septièmes.

L'augmentation est d'un cinquième entre 1720 et 1790. De 1790 à 1806, on trouve un accroissement de 626 individus; de là jusqu'en 1821, la population est stationnaire, car une augmentation de sept individus en quinze années est plutôt un ré-

suhat accidentel qu'une progression naturelle. La période décennale suivante offre un accroissement de 69, et la période de 1836 à 1846 une augmentation de 1,660 ou de près d'un septième, à laquelle on doit rapporter l'observation ci-dessus concernant le mouvement général de la population du canton pendant l'intervalle dont il s'agit.

L'accroissement moyen annuel a été, dans cette ville, de 28 ‰ pendant la période de 1720 à 1790, et de 42 ‰ entre 1790 et 1846.

La population moyenne actuelle par commune est de mille huit, et, déduction faite de la ville de *Beauvais*, de sept cent six individus.

La population de *Beauvais* comprend près des deux tiers de celle du canton.

Les communes rurales les moins peuplées, eu égard à leur superficie, sont celles de *Fouquénies* et de *Herchies*. Celles de *Notre-Dame-du-Thil* et de *Saint-Just* présentent les agglomérations les plus nombreuses, eu égard à l'étendue du territoire.

Le tableau suivant fait connaître la division de la population par sexe et par état civil des individus, selon les résultats du recensement nominatif exécuté dans l'année 1831 :

COMMUNES.	Garçons.	Filles.	Hommes mariés.	Femmes mariées.	Veufs.	Veuves.	Militaires aux armées.	Total.
Allonne	526	553	304	504	25	84	7	1408
Beauvais	3044	3642	2534	2464	287	840	89	12867
Fouquénies	48	51	44	44	4	15	5	209
Goincourt	107	117	91	91	15	51	3	452
Herchies	71	80	72	72	3	12	3	315
Marissel	166	181	176	177	26	59	8	775
Notre-Dame-du-Thil	244	255	229	229	23	42	6	1028
Pierrefite	108	109	156	156	11	30	4	554
Saint-Just-des-Mares	129	144	121	124	12	58	10	578
St.-Martin-le-Nœud	185	196	173	175	15	51	5	774
Savignies	172	177	177	177	11	58	4	775
TOTAUX	4598	5275	4057	3988	452	1218	136	19704

Voici le résumé de ce tableau, rapproché des résultats donnés par les recensements effectués dans les années 1806 et 1821 :

	1806	1821	1831
Garçons	4699	4572	4598
Filles	5486	5332	5275
Hommes mariés	3643	3824	4057
Femmes mariées	3677	3907	3988
Veufs	435	411	432
Veuves	947	1035	1218
Différence en plus dans le nombre des veuves	512	624	786
Proportion à la population totale.	37°	30°	25°
Proportion à la population masculine	17°	13°	11°
Population militaire	391	120	136
Sa proportion à la population mâle	23°	74°	67°
Sa proportion à la population totale	49°	160°	144°
Total des hommes	9168	8927	9223
Total des femmes	10110	10274	10481
Différence en plus dans le nombre des femmes	942	1347	1258
Proportion à la population totale.	20°	14°	15°
———— à la population masculine	9°	6°	7°
Population libre	10185	9904	9873
———— mariée	7320	7731	8045
———— veuve	1382	1446	1650
Sa proportion à la population totale	14°	13°	11° $\frac{2}{10}$
Sa proportion à la population mariée	5° $\frac{1}{2}$	5° $\frac{3}{5}$	4° $\frac{4}{5}$

Le tableau suivant présente la division de la population par âge, selon le recensement de 1831 :

COMMUNES.	5 ans et au-dessous.	5 à 10.	10 à 15.	15 à 20.	20 à 30.	30 à 40.	40 à 50.	50 à 60.	60 à 70.	70 à 80.	80 à 90.	90 à 100.	TOTAL
Ilonne.....	144	155	151	154	187	180	180	162	89	50	41	»	1403
Beauvais.....	1153	1057	1251	1105	1960	1915	1552	1270	944	547	125	8	12867
Quenies.....	22	16	19	21	37	28	23	24	15	5	1	»	209
Incourt.....	51	41	43	59	59	64	71	27	28	25	6	»	452
Archies.....	39	26	23	54	35	34	30	40	17	12	3	»	315
Arissel.....	78	66	62	49	120	130	97	63	72	56	»	»	773
S.-D.-du Thil...	107	98	98	101	132	145	152	82	61	48	4	»	1028
ierrefite.....	40	38	40	45	84	75	79	65	43	20	7	»	554
Saint-Just.....	61	48	54	52	90	87	71	50	33	25	4	1	578
Saint-Martin...	88	86	66	71	105	117	88	72	53	28	2	»	774
avignies.....	75	51	65	64	120	123	110	84	57	14	10	»	775
TOTAUX....	1858	1642	1852	1715	2947	2896	2435	1959	1412	808	173	9	19704

Le nombre des enfants de cinq ans et au-dessous comprend la onzième partie du contingent total. Ce rapport, faible eu égard à la situation des autres cantons, existe notamment pour la ville de *Beauvais*, dans laquelle la mortalité pendant le jeune âge est proportionnellement plus forte.

La population au-dessous de quinze ans (5,352) est, avec le nombre total, dans le rapport de 1 : 3 $\frac{3}{5}$.

Celle comprise entre quinze et trente années (4,662), équivaut au 4° $\frac{1}{5}$.

Le nombre des sexagénaires est dans le rapport de 1 : 8 $\frac{1}{5}$.

Celui des septuagénaires égale la vingtième, et celui des octogénaires la cent huitième partie.

Il y a un nonogénaire sur 2,142 habitants. Tous les individus de cette catégorie appartiennent à la population de *Beauvais*, car celle de *Saint-Just*, qui en compte un, est matériellement une annexe de la ville.

La ville de *Beauvais* est, de tous les lieux du département de l'Oise, celui dans lequel la durée moyenne de la vie est la plus longue.

Le tableau ci-après présente l'état du mouvement de la population pendant la période décennale comprise entre les années 1822 et 1833 :

COMMUNES.	NAISSANCES.	PROPORTION annuelle à la population.	MARIAGES.	PROPORTION annuelle à la population.	Décès.	PROPORTION annuelle à la population.
Allonne.....	568	58°	256	59°	401	54°
Beauvais.....	4424	29	1952	66	4034	51
Fouquénies.....	45	46	40	52	52	40
Goincourt.....	104	45	72	62	87	51
Herchies.....	67	46	60	52	78	40
Marissel.....	177	45	110	70	152	50
Notre-Dame-du-Thil...	248	41	148	69	221	46
Pierrefite.....	89	60	90	59	76	70
Saint-Just-des-Marest..	172	55	94	61	182	51
Saint-Martin-le-Nœud..	224	54	128	60	192	40
Savignies.....	145	52	148	52	155	50
	6055	52°	5058	64°	5648	54°

Le rapport des naissances à la population est supérieur de deux unités à celui des décès. La proportion des mariages aux naissances est comme 1 : 1 $\frac{9}{100}$; celle des mariages aux décès, comme 1 : 1 $\frac{8}{100}$. Le rapport des décès aux naissances est comme 1 : 1 $\frac{7}{100}$.

Le nombre total des naissances excède celui des décès de 407, ce qui équivaut à-peu-près à un quatorzième.

La population du canton de *Beauvais* forme un peu plus de la sixième partie de celle de l'arrondissement, et à-peu-près la dix-huitième partie de la population totale du département.

Constitution physique. La population des communes rurales, ou du moins des villages situés en plaine, a conservé le type picard, reconnaissable à la forme arrondie du visage, à la prédominance du système musculaire, à la couleur rousse ou châtain de cheveux. Toutefois, cet ensemble primitif est altéré dans les lieux qui touchent à la ville, par l'effet des mélanges et des unions croisées.

Le tempérament lymphatique domine dans la ville. L'espèce s'y trouve modifiée ou affaiblie par les affections endémiques dont le moyen-âge présente un tableau continu, et dont la cause pre-

mière, après l'excès d'humidité provenant de l'assiette sur un sol tourbeux, était dans la disposition malsaine des rues, l'insalubrité résultant des fortifications, et l'entassement des individus sur un espace trop restreint. La population est généralement de **taille moyenne, imparfaitement développée, à cheveux noirs, à coloration pâle**; les membres inférieurs s'y engorgent avec facilité; l'ampleur des pieds contraste avec l'aspect grêle ou amaigri des bras. La fraîcheur de la jeunesse disparaît avec rapidité, et les signes de la vieillesse y devancent quelquefois l'âge, quoique la **vie y soit proportionnellement plus longue que dans aucune** autre partie du département. L'édentation y est très-commune, même chez les jeunes filles. Les affections de l'œil ou plutôt des parties accessoires de la vision, se rencontrent fréquemment; les engorgements de toute sorte, et les scrophules, sont communs dans le jeune âge; les cas de phthisie sont fréquents chez les adultes.

Les dispositions physiques sont les mêmes dans toutes les classes, d'où l'on doit tirer la conséquence qu'elles résultent de l'état des lieux et non des habitudes sociales.

Elles existent aussi à *Saint-Just-des-Marais*, à *Voisinlieu*, à *Villers-Saint-Lucien*, à *Fouquénies*, villages placés dans les mêmes conditions.

Le relevé des opérations du recrutement militaire pendant les dix années comprises entre 1831 et 1840, a fait constater les résultats numériques exposés ci-dessous, relativement à la taille des jeunes gens et aux causes des réformes :

Individus ayant moins de	1 ^m	598 (4 pieds 11 pouces) ..	33	ou environ un ...	12°
	—	625 (5 pieds)	55	—————	7°
	—	652 (5 pieds 1 pouce) ...	64	—————	6°
	—	679 (— 2 pouces) ...	67	—————	6°
	—	706 (— 3 pouces) ...	73	ou moins de	5°
	—	733 (— 4 pouces) ...	54	ou environ un ...	7°
	—	761 (— 5 pouces) ...	27	—————	15°
	—	788 (— 6 pouces) ...	16	—————	25°
	—	815 (— 7 pouces) ...	12	—————	34°
	—	842 (— 8 pouces) ...	8	—————	51°

409

La taille moyenne est d'un mètre six cent soixante-treize millimètres, ou cinq pieds un pouce neuf lignes et demie.

Nombre total des individus ayant concouru au tirage : 1,570.

— Nombre moyen par an : 157. — Nombre d'individus examinés :

en conseil de révision : 901. — Nombre moyen par an : 90. — Remplacés : 121 (un peu moins du septième). — Nombre d'individus réformés : 369. — Nombre moyen par an : 37.

<i>Causes des réformes.</i>	<i>Nombre.</i>	<i>Proportion au nombre total.</i>
Perte de doigts.....	6	61°
Perte de dents.....	20	18°
Perte de membres ou autres organes	8	46°
Goîtres.....	4	92°
Claudication.....	6	61°
Autres difformités.....	50	7°
Myopie.....	10	37°
Maladies des yeux.....	9	41°
Teigne.....	8	46°
Maladies de la peau.....	8	46°
Scrophules.....	19	19°
Affections de poitrine.....	6	61°
Hernies.....	21	17°
Epilepsie.....	1	»
Maladies diverses.....	59	6°
Faiblesse de constitution.....	98	3°,76
Défaut de taille.....	36	10°

Le nombre des réformés est à celui des individus examinés dans le rapport de 1 : 2 $\frac{44}{100}$.

Les réformes pour défaut de taille et faiblesse de constitution comprennent plus du tiers des cas. Cette proportion considérable est due, indépendamment de l'état général de la population dont il a été question tout-à-l'heure, à l'âge légal du recrutement, trop précoce pour le département de l'Oise.

Le nombre connu des sourds-muets était, en 1840, de sept, et celui des aveugles-nés, de onze.

Les épidémies caractérisées sont devenues rares dans le canton, et on n'en connaît guère d'exemple pour les communes rurales, depuis le commencement du siècle, que dans la fièvre typhoïde qui frappa vers 1810 la population de *Pierrefita*.

La ville de *Bouvais* est particulièrement exposée aux fièvres intermittentes et aux affections chroniques produites par un séjour permanent dans les lieux humides.

Cette ville a été ravagée autrefois par des épidémies tenaces qualifiées de *pector*, qui décimaient la population. On en trouve la mention à presque toutes les époques de troubles ou de guerres depuis le douzième siècle.

Il y eut, le neuf octobre 1348, une procession célèbre à l'église de Saint-Etienne dite alors de Saint-Vaast, à cause de la grande mortalité causée par la *peste noire* qui parcourut toute l'Europe, et que l'on croit maintenant avoir été une première apparition du choléra asiatique.

Les registres du chapitre mentionnent des processions générales le dix-huit mai 1484, à l'occasion de la *peste* qui commençait à se répandre; on y porta la châsse de saint Germer.

Depuis 1579, dit M. Doyen, des épidémies meurtrières, confondues sous le nom de peste, n'avaient pas cessé de désoler *Beauvais*. Elles commencèrent au mois de janvier de cette année à *Villers-Saint-Lucien*, et se répandirent dans la ville, emportant beaucoup de monde. Après s'être quelque peu ralenties, elles sévirent avec toutes leurs fureurs en octobre. On souffrait en même temps d'une disette affreuse, parce que les seigneurs de la province empêchaient les paysans de leurs terres de venir vendre au marché de *Beauvais*. Les ateliers demeuraient fermés, parce que les villes voisines proscrivaient sévèrement toute communication avec les malheureux pestiférés et tout achat de draps de leurs fabriques (1).

En février 1580, la contagion parut au faubourg Saint-Quentin; on y compta jusqu'à trente malades par jour, dont beaucoup succombèrent.

En mai, juin et septembre 1581, le mal recommença, dit le même auteur; il envahit les couvents et les familles bourgeoises; on compta un jour jusqu'à cent maisons pestiférées. Les religieux et religieuses abandonnèrent leurs monastères pour fuir. Ce fléau était devenu général; Paris perdit plus de quatre-vingt mille individus, Amiens vingt mille, Laon six mille, etc.

En octobre 1582 et au printemps de 1583, nouvelles recrudescences.

Autre apparition de la peste en 1584, accompagnée de famine et de misère extrême. « On fit défense, dit un manuscrit, de ne » plus exécuter les débiteurs en leurs biens; on les mettait prisonniers; mais il y en eut si grand nombre que les galériens » s'en plaignirent à la justice, et pour leur faire meilleure » place, on fit le procès des criminels dont on exécuta un grand » nombre. »

Nouvelle épidémie au mois de septembre 1586, sur les pa-

(4) Hist. de la ville de Beauvais, I, p. 191.

roisses de Saint-Laurent et de Saint-André. Au commencement de l'année 1587, la contagion qui semblait avoir acquis droit de cité dans *Beauvais*, infecta plus de cent maisons. Cette persistance indique assez que le mal avait sa cause dans l'état des lieux, plus que dans la disposition des personnes; mais les horreurs de la guerre civile et l'extrême misère qui s'en suivait, lui fournissaient un puissant véhicule.

La peste reparut dans l'année 1619, époque à laquelle ce fléau tourmentait aussi les provinces voisines. Elle se maintint avec des intermittences jusqu'en 1637. Le mal redoubla de violence en 1623; la maladrerie de Saint-Lazare ne pouvait suffire à contenir les malheureux qu'on lui amenait de toute part. On fut obligé de créer un nouveau cimetière sur le chemin dit de Bretagne, et cependant il y en avait alors autant que de paroisses.

En 1625, la mortalité devint si grande que tout ce qui pouvait sortir de la ville se réfugia dans Gerberoy. Le faubourg Saint-Jacques était comme dépeuplé en 1629. La contagion s'affaiblit enfin vers l'année 1635, en se répandant dans la campagne; la paroisse de *Notre-Dame-du-Thil* perdit un grand nombre de ses habitants.

Il est singulier que de semblables fléaux aient ravagé pendant plusieurs siècles des provinces entières, sans qu'on n'ait conservé aucun document qui permette d'en apprécier exactement la nature.

Ils disparurent avec le règne de Louis XIV, comme si le rétablissement de l'ordre politique avait exercé une action immédiate sur l'hygiène publique et sur la situation naturelle du pays.

On arrive, en effet, jusqu'au tiers du dix-huitième siècle, sans trouver la mention d'aucune épidémie; mais au printemps de l'année 1732, la ville vit se développer la maladie du *pourpre*, c'est-à-dire l'affection si connue depuis, sous le nom de suette-miliaire ou de suette des Picards. Il est probable qu'elle avait déjà sévi à d'autres époques, mais on ne l'avait pas observée rationnellement et elle fut regardée comme un mal inconnu jusqu'alors. Elle causa une assez grande mortalité.

La suette se répandit de là dans la Picardie et l'Isle-de-France, à Crevecœur, Marseille, Chambly, Beaumont-sur Oise. *Beauvais* la vit reparaitre au printemps de l'année 1750, dont le souvenir s'est conservé comme l'époque d'une grande calamité. La miliaire s'était montrée dès le mois d'avril, par cas isolés, dont le nombre croissait sans qu'aucun aboutit à une issue funeste. Mais la corta-

gion prit des proportions immenses au commencement de juin. La mortalité rapide qui caractérise toujours le début de ces sortes d'épidémies, jeta l'épouvante en rappelant la mémoire des ravages causés par les anciennes pestes. On déserta la ville; les esprits étaient démoralisés et les malades manquaient de soin. M. Etienne Potier de Gesvres, alors à la tête du diocèse, revint exprès de son château de Bresles s'enfermer à *Beauvais*. On vit alors tout ce que peuvent, dans un malheur général, la charité chrétienne et le dévouement d'un homme de bien. M. de Gesvres usa non seulement de l'autorité attachée à sa dignité et à son pouvoir de seigneur temporel, afin de donner satisfaction à toutes les exigences de la police locale, mais il prodigua sa fortune, multiplia ses démarches et ses sollicitations pour procurer à cette malheureuse population les secours de l'art, en même temps qu'il relevait l'esprit public par l'exemple de son courage personnel et d'une sérénité persévérante au milieu de dangers incessants. Le gouvernement envoya, sur sa demande, deux médecins dont les noms doivent être conservés, MM. Boyer, ordinaire du roi, et Audoin de Chaignebron, qui avait déjà traité la suette de Chambly en 1747. Il y eut jusqu'à trois mille malades à la fois dans la ville, et l'affliction n'était pas moins grande à la campagne.

La mortalité s'affaiblit rapidement, et dès le mois de juillet la consternation était dissipée, mais l'épidémie ne disparut tout à fait que dans les premiers jours du mois d'août. On estime que les deux tiers des habitants furent frappés successivement. Il n'a pas été tenu une note exacte du nombre des morts, que la terreur publique avait exagéré.

Les mémoires ou documents administratifs ne signalent, depuis 1750, aucune autre épidémie caractérisée à *Beauvais* ni dans le canton, jusqu'à l'invasion cholérique de 1832.

Cependant, la fièvre catarrhale régnait épidémiquement dans la ville au mois de janvier 1782; elle atteignit un grand nombre d'individus, mais il y eut peu de décès.

La miliaire sévit encore à *Saint-Martin-le-Nœud* au mois de janvier de l'année 1791, et dans la commune de *Marissel* pendant le mois de mars suivant. Son apparition, presque instantanée, causa dans ces localités plus de frayeur que de mal réel; on compta à peine quelques victimes.

Le choléra de 1832 sévissait depuis plusieurs semaines dans les cantons méridionaux du département lorsqu'il atteignit, le neuf avril, les environs immédiats de *Beauvais*.

Il se déclara d'abord à *Marissel* sous une forme bénigne, et se

continua dans cette commune jusqu'au mois de septembre, par cas isolés qui n'auraient pas excité l'attention si la violence de cette terrible affection n'eût répandu l'effroi dans toute la France.

Elle s'étendit successivement à *Beauvais*, *Allonne*, *Notre-Dame-du-Thil*, *Saint-Just*. La commune de *Goincourt* n'eut qu'un seul cas, et celle de *Saint-Martin-le-Nœud* un seul aussi, au mois d'août, sans issue funeste.

A *Beauvais*, l'épidémie commença le vingt avril et se maintint sans interruption jusqu'au dix-sept septembre, produisant tous les jours ou tous les deux jours un petit nombre de cas et de décès. Le quatre mai, jour le plus fatal, compta quinze nouveaux malades; il y eut ensuite décroissance jusqu'au vingt-quatre juin, puis une recrudescence moins pénible toutefois, que la première période.

Les villages de *Notre-Dame-du-Thil* et de *Saint-Just* furent atteints, à cause de leur proximité de la ville.

La durée des invasions fut de cent cinquante-huit jours.

Le tableau suivant indique la date des invasions et des disparitions dans chaque localité, le nombre et le sexe des malades et des victimes.

COMMUNES.	DATE de L'INVASION	MALADES.		DÉCÈS.		DATE de la CESSATION.
		Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	
Allonne.....	25 avril...	44	5	4	5	18 août.
Beauvais.....	20 avril...	151	154	82	81	17 septemb.
Goincourt.....	7 mai....	4	»	»	»	»
Marissel.....	9 avril....	4	4	2	»	8 septemb.
Notre-Dame-du-Thil....	2 mai....	4	5	4	2	9 juillet.
Saint-Just-des-Marest....	5 mai....	9	15	2	4	17 juillet.
Saint-Martin-le-Nœud....	2 août....	4	»	»	»	»
		478	480	91	90	
		558		181		

A *Beauvais*, où le développement de l'épidémie fut plus grand et plus constant que sur aucun autre point, il n'y eut cependant d'atteint qu'un habitant sur quarante-trois. La mortalité dépassa la moitié des cas.

Il y eut une période de morts foudroyantes; presque tous les décès arrivèrent dans la période de réaction, ou bien après un intervalle de quinze, vingt, vingt-cinq jours, par l'épuisement des sujets.

Le rapport général de la mortalité au nombre des cas est : 1 : 1 $\frac{9}{10}$.

Le résultat de cette épidémie ne demeura pas aussi désastreux, à tout prendre, que dans les cantons méridionaux. Le nombre des victimes fut, avec la population des communes attaquées, dans le rapport de 1 : 98.

Les sexes se compensent à-peu-près pour le nombre des malades et celui des décès.

Le procédé de la vaccine, introduit vers 1804, sous l'administration vigoureuse de M. de Belderbuch, a fait disparaître la petite vérole qui était, à Beauvais notamment, un fléau redoutable pour la population enfantine.

Habitations. Le tableau ci-dessous donne le nombre des maisons de chaque commune, en 1790, 1806, 1831, avec le rapport de chaque contingent au chiffre de la population.

COMMUNES.	NOMBRE DES MAISONS.					
	1790.	Nombre moyen d'habitants par maison.	1806.	Nombre moyen d'habitants par maison.	1831.	Nombre moyen d'habitants par maison.
Allonne.....	575	3 $\frac{1}{2}$	597	3 $\frac{3}{10}$	415	5 $\frac{3}{10}$
Beauvais.....	2950	3 $\frac{1}{2}$	2812	4 $\frac{1}{2}$	2740	4 $\frac{7}{10}$
Fouquénies.....	48	4 $\frac{3}{10}$	54	5 $\frac{4}{5}$	59	5 $\frac{1}{2}$
Goincourt.....	101	4	100	4	151	5 $\frac{2}{5}$
Herchies.....	74	4 $\frac{3}{10}$	82	5 $\frac{9}{10}$	90	5 $\frac{2}{5}$
Marissel.....	145	4 $\frac{2}{5}$	205	5 $\frac{1}{2}$	222	5 $\frac{2}{5}$
N.-D.-du-Thil.....	297	5 $\frac{1}{5}$	274	5 $\frac{3}{5}$	516	5 $\frac{1}{5}$
Pierrefite.....	159	5 $\frac{2}{5}$	160	5 $\frac{1}{10}$	176	5
Saint-Just.....	148	4	154	5 $\frac{4}{5}$	127	4 $\frac{1}{2}$
Saint-Martin.....	166	5 $\frac{3}{10}$	198	5 $\frac{1}{5}$	225	5 $\frac{2}{5}$
Savignies.....	174	4 $\frac{1}{10}$	208	5 $\frac{3}{5}$	245	5 $\frac{1}{10}$
	4620	5 $\frac{3}{5}$	4642	4 $\frac{1}{10}$	4712	4 $\frac{1}{10}$

Le nombre des maisons s'est accru de vingt-deux seulement pendant l'intervalle compris entre 1790 et 1806. Cet accroissement

n'est pas proportionnel au développement de la population, qui dans le même temps s'est trouvé dans le rapport de 1 : 21; mais on remarquera que pendant les années qui suivirent la crise révolutionnaire, des chaumières, en assez grand nombre, furent détruites et remplacées par des habitations plus vastes, pouvant réunir plusieurs ménages. Cette modification eut lieu surtout dans les faubourgs de la ville de *Beauvais*, dont le recensement présente une réduction de cent trente-huit maisons, quoique en réalité le nombre des logements soit devenu plus considérable.

L'augmentation entre 1806 et 1831 est seulement de soixantedix, chiffre qui équivaut à peine à la soixante-sixième partie du contingent de 1806, tandis que la population s'est accrue dans le rapport de 1 : 45.

La cause indiquée ci-dessus a continué d'agir pendant cette période tant à *Beauvais* que dans la commune de *Saint-Just* qui, physiquement, est un faubourg de la ville.

L'accroissement total entre 1790 et 1831 est de 92, formant au plus la cinquantième partie du contingent de 1790, pendant que la population s'est augmentée d'un quatorzième.

Le nombre des habitants a baissé d'un cinquième sur le territoire de *Beauvais*. Il s'est accru d'un quinzième environ à *Notre-Dame-du-Thil*, d'un dixième à *Allonne*, d'un cinquième à *Herchies*, du quart à *Fouquenies*, *Goincourt*, *Pierrefite*; d'un tiers à *Saint-Martin-le-Nœud* et *Savignies*, et de près de moitié à *Marissel*.

L'accroissement moyen annuel, *Beauvais* déduit, a été de $9 \frac{1}{5}$.

Le nombre moyen des maisons par commune est de quatre cent vingt-huit, et déduction faite de la ville de *Beauvais*, de deux cents.

Les villages de *Bracheux*, *Bongenoult*, *Marissel*, *Saint-Antoine*, *Villers-Saint-Lucien* sont disposés en une seule rue à laquelle se rattachent des maisons isolées sur des chemins latéraux. Ceux d'*Herchies* et de *Senéfontaine* comprennent deux rues en équerre.

Le hameau de *Flambermont* est formé de maisons éparses ou espacées.

A *Saint-Just* et à *Notre-Dame-du-Thil*, on peut distinguer l'ancienne paroisse entourant l'église ou l'avoisinant, et une longue rue plus nouvelle, bâtie sur l'alignement d'une grande route.

Les autres communes rurales constituent des agglomérations plus ou moins considérables autour de l'église ou d'une place qui représente un ancien cimetière, et de laquelle divergent plusieurs rues.

Toutes les voies sont en terrain naturel et dépourvues d'alignement rectiligne ou régulier.

Il existe encore un grand nombre d'habitations en torchis ou argile battue mêlée de paille : ce genre de construction, dont l'usage remonte à une haute antiquité, ne disparaît guère qu'à la suite des incendies. Les bâtisses récentes sont ou en parpaing de craie dure, ou en grès venant des environs de Songeons, ou bien en grès ferrugineux, comme à *Savignies*, etc. On emploie pour les immeubles considérables des calcaires grossiers tirés des carrières de Mérard, Mello, Rousseloy, etc. Toutefois, les carrières de craie de Saint-Jean près *Beauvais*, de *Goincourt*, de *Flambermont*, de *Bongenoult*, fournissent aussi des pierres d'appareil très-dures et recherchées.

On ne fait qu'un usage très-restreint du plâtre dans les constructions.

Le tableau ci-après présente l'état numérique de chaque espèce de toiture, par commune, constaté dans les années 1806 et 1836 :

COMMUNES.	1806.					1831.				
	MAISONS COUVERTES EN					MAISONS COUVERTES EN				
	Ardoises.	Tuiles.	Tuiles et chaume.	Chaume.	TOTAL.	Ardoises.	Tuiles.	Tuiles et chaume.	Chaume.	TOTAL.
Allonne	2	72	8	515	597	7	150	8	248	415
Beauvais	8	2152	120	552	2812	14	2642	59	15	2710
Fouquenies	»	1	5	48	54	»	12	5	44	59
Goincourt	»	11	25	66	100	2	52	1	76	131
Herchies	»	»	8	74	82	»	18	5	67	90
Marissel	»	16	12	175	205	5	125	2	92	222
N.-D.-du-Thil ...	1	57	49	187	274	5	100	13	198	316
Pierrefite	1	6	1	152	160	4	55	6	155	176
Saint-Just	»	22	45	87	154	»	75	56	16	127
Saint-Martin	1	28	29	140	198	1	49	8	167	225
Savignies	»	90	6	112	208	2	102	8	151	245
	15	2455	506	1888	4642	40	5556	129	1187	4712

RÉSUMÉ COMPARATIF : EN 1806. EN 1831. DIFFÉRENCE.

Nombre total des maisons.	4642	...	4712	...	70 en plus.
Toits en ardoises.....	13	...	40	...	27 en plus.
— en tuiles.....	2435	...	3356	...	921 en plus.
— en tuiles et chaume.	306	...	129	...	129 en moins.
— en chaume.....	1888	...	1187	...	701 en moins.

Le nombre des maisons pourvues de toits incombustibles était, en 1806, de 2,448, et en 1831, de 3,396, ce qui établit un accroissement de 948, ou d'environ deux cinquièmes.

Le rapport des couvertures solides au nombre des maisons était, en 1806, de $1 : 1 \frac{4}{5}$, et en 1831, de $1 : 1 \frac{3}{10}$.

Pendant le même intervalle, le nombre de chaumières a diminué dans la proportion des deux tiers. Cette amélioration est due à la fréquence des incendies et à la mesure administrative en vertu de laquelle les secours délivrés aux incendiés sont accordés, sous condition de couvrir en matières incombustibles leurs maisons reconstruites.

Les toitures en chaume, interdites dès longtemps dans la ville de *Beauvais*, ont disparu presque totalement des faubourgs.

Les chaumières comprennent encore les sept dixièmes des maisons à *Herchies*, le cinquième à *Fouquenies* et *Pierrefite*, villages placés loin des grandes routes et du mouvement de la civilisation.

Elles comptent pour les deux tiers à *Allonne* et à *Notre-du-Thil*, pour un quart à *Saint-Martin-le-Nœud*, communes mieux situées, mais ayant des hameaux considérables éloignés du chef-lieu;

à *Marissel* et à *Saint-Just-des-Marest*, les toitures solides dépassent au contraire le nombre des toits de paille.

Les tuiles et briques employées viennent des usines de *Saint-Just*, mais en plus grand nombre de *Saint-Germain-la-Poterie* canton d'*Auneuil*, et de briqueteries intérieures du pays.

Le canton de *Beauvais* est un de ceux dans lesquels les incendies ont été les plus fréquents jusqu'à ces dernières années, et où ces sinistres ont causé les dommages les plus considérables, à cause du grand nombre des chaumières, de la multiplicité des lieux publics dans les villages rapprochés de la ville, et de l'absence de secours locaux organisés.

On peut dire que les habitations des communes rurales ont été renouvelées presque entièrement depuis le commencement du dix-huitième siècle, à la suite d'incendies. En se bornant au dix-neuvième, on indique : en 1817, la disparition sous les flammes

de la grande rue de *Marissel*, et le même accident reproduit en 1818, l'incendie d'*Allonne* en 1824, ceux du *Plouy* en 1831, de *Goincourt* en 1832, de *Fouquénies* le trois juillet 1836, etc. La fréquence des sinistres a enfin déterminé l'acquisition de pompes dans toutes les communes, et l'organisation de compagnies régulières dont l'action immédiate arrête le progrès du feu quand on ne peut en prévenir le développement.

On a compté vingt-deux incendies dans la période décennale de 1830 à 1840. Ils ont détruit vingt bâtiments et causé un dommage évalué à-peu-près à deux cent douze mille francs. La commune de *Goincourt* est comprise dans cette appréciation pour quatre-vingt-deux mille francs, et celle de *Fouquénies* pour soixante-treize. Deux de ces événements ont été attribués à la malveillance.

On remarquera que le village de *Savignies*, couvert plus d'à-moitié en chaume, dont les maisons sont entremêlées avec de nombreux fours à poteries et des approvisionnements immenses de menu bois, n'offre cependant aucun exemple d'incendie sérieux, ce qu'on doit attribuer à la surveillance incessante des ouvriers potiers pendant le temps de la cuisson.

Mœurs, instruction, etc. Le respect de la propriété et des usages établis, l'amour de l'ordre, l'observation des lois, l'esprit de travail et d'économie, caractères qui distinguent partout les populations de Picardie, sont développés au plus haut degré dans le canton du chef-lieu.

La ville de *Beauvais* exerce une influence toute naturelle et légitime sur les communes rurales qui, sous le rapport des relations, pourraient en être considérées comme des faubourgs ou hameaux.

Il n'en est pas de même à l'égard du département. *Beauvais* n'était, avant 1789, le centre d'aucun grand service administratif ou judiciaire, qui eût pu lui conférer, dès longtemps, une certaine suprématie sur les villes voisines. L'évêché était sa grande et puissante institution, mais le pays avait dans son sein les diocèses de Noyon et de Senlis, riches et vénérés comme celui-ci, et se rattachait d'ailleurs dans plusieurs de ses cantons pour des parties considérables, aux diocèses de Soissons, d'Amiens, de Rouen. La domination morale du clergé, bien qu'unie à l'exercice du pouvoir temporel, ne s'étendait donc pas fort loin autour de la ville.

Les habitudes religieuses ont de profondes racines dans cette population. On s'en étonnerait presque après les luttes incessantes

de la commune et de l'évêque comme seigneur temporel, si les événements du seizième siècle n'avaient effacé toutes les traces des anciennes divisions. Le diocèse de Beauvais fut du nombre de ceux dans lesquels le protestantisme s'introduisit avec une sorte de facilité, précisément à cause de la résistance obstinée des communiers aux envahissements prétendus ou réels des évêques-comtes; mais ce désordre amena bientôt sa réaction, et la ville de *Beauvais* devint, par esprit de catholicisme, une des plus ligueuses du royaume. A dater de cette époque, la population fut avant tout religieuse; elle a conservé à travers les changements politiques des convictions profondes, empreintes quelquefois d'un léger sentiment d'intolérance, comme d'un reflet affaibli de la ligue.

L'esprit public est calme dans ce pays, mais constant dans sa direction. Les événements généraux ne l'émeuvent que secondairement, et lorsque leur influence peut compromettre les intérêts locaux; on n'y connaît ni la turbulence des populations méridionales, ni leur légèreté insouciant. L'opinion y est froide, réfléchie, persévérante, empruntant quelque chose à la tenacité qu'on dit être un des attributs du caractère picard.

La vie de famille est en honneur, ce qui donne la garantie d'une civilisation éclairée; on a plus de tendance aux rapports entre concitoyens qu'aux relations à l'extérieur. Les nouveaux venus restent longtemps étrangers, fait qui n'est pas spécial à la ville de *Beauvais*, mais que l'on retrouve dans la plupart des lieux qui avaient des chartes de commune, où l'on ne considèrerait comme bourgeois ou citoyens actifs que ceux qui avaient juré le pacte communal, et qui étaient attachés au pays par des intérêts positifs et non par une simple résidence. Cette disposition est une preuve de l'influence que les anciennes institutions exercent sur les mœurs et les habitudes; elle est aussi une condition d'ordre public, car l'intervention trop brusque des étrangers dans les affaires locales est souvent une cause de trouble.

La bienfaisance est une vertu commune à toutes les classes de la société. Elle croît avec les besoins; il n'y a point de contrée où les malheurs subits reçoivent plus vite autant de secours ou d'adoucissement.

La mendicité qui comprenait dans son exercice, en 1794, un tiers de la population du canton, en a disparu, en tant qu'usage permanent. Elle reparait presque toujours à la suite des grands sinistres, tels que les incendies ou les disettes, mais elle s'éteint avec les circonstances temporaires qui l'ont rendue inévitable. Les mendiants ambulants dans les communes rurales viennent

des cantons voisins, quelquefois même du département de la Somme.

La nourriture est généralement bonne et substantielle, comprenant une notable quantité de viande, de pain moyen, des fruits et des légumes que le pays produit avec abondance. Les villages ont reçu, à cet égard, une impulsion salubre des faubourgs de la ville.

La boisson générale est le cidre, et secondairement le vin récolté dans quelques communes; l'usage du vin décroît comme les récoltes, et celui du cidre s'étend dans le même rapport.

Les vêtements, les chaussures, les moyens de transport, la disposition des logements, ont reçu depuis cinquante années d'heureuses modifications dues au voisinage de la ville et à son influence constante, quoiqu'inaperçue.

Le langage est le français mêlé d'expressions picardes, assez rares à *Beauvais* même, mais très-fréquentes dans les communes éloignées.

Les noms de famille sont au nombre de six cent quatre-vingts pour les localités rurales. On peut citer comme les plus répandus, ceux de *Carpentier*, *Dupuis*, *Lévêque*, *Lormier*, *Cantrel*, *Evrard*, *Louvet*, *Defrocourt*, *Boullenger*, *Delamarre*, *Dedreux*, *Fourdraine*, *Dauboin*, *Machue*, *Levasseur*, *Rendu*, *Thourain*, *Lefèvre*, et les noms de *Carbonnier*, *Hutan*, *Laffineur*, qui semblent spéciaux pour les familles adonnées à l'industrie de la poterie.

On compte dans la ville de *Beauvais* seule douze cent quatre-vingt-cinq noms distincts de famille. Entre les plus communs, on retrouve ceux de *Lévêque*, *Lefèvre*, *Boullenger*, *Carpentier*, *Delamarre*, *Dupuis*, *Machue*, et l'on peut y joindre les noms de *Caron*, *Dobigny*, *Tavernier*, *Danse*, *Masson*, *Bourgeois*, *Courtois*, *Fournier*, *Fontaine*, *Martin*, *Leroux*, *Gilles*, *Mulot*, *Oudaille*, *Vérité*, *Varangot*, etc.

Les établissements d'instruction comprennent, dans la ville, un collège communal dans lequel l'enseignement embrasse onze chaires, deux pensionnats, une école tenue par les frères de la doctrine chrétienne, une école primaire supérieure, deux pensions primaires;

et pour l'éducation des jeunes filles, une institution dirigée par les dames de l'Instruction Chrétienne, une autre par la congrégation de Saint-Joseph, huit pensionnats, cinq écoles primaires.

On peut y ajouter une salle d'asile pour les garçons et deux

pour les petites filles, chaque maison religieuse ayant la sienne propre.

Le séminaire diocésain est installé à *Beauvais*, et l'une des écoles secondaires ecclésiastiques à *Brulet*, commune de *Notre-Dame-du-Thil*.

Le nombre des écoles primaires rurales est de seize, savoir : une école publique dans chaque commune, une classe privée à *Notre-Dame-du-Thil*, une école publique au village d'*Aumarest* indépendamment de celle du chef-lieu communal, des écoles de filles à *Goincourt*, *Notre-Dame-du-Thil*, *Savignies*, et une maison d'orphelins à *Goincourt*.

Le tableau ci-dessous fait connaître le nombre des élèves des écoles primaires à trois époques, celui des individus qui savaient lire et écrire en 1806 et 1831, avec le rapport de ce dernier nombre à la population totale.

COMMUNES.	NOMBRE d'écouliers en			NOMBRE d'individus sachant lire et écrire en		PROPORTION relative- ment à la population.
	1806.	1831.	1846	1806.	1831.	
Allonne.....	80	120	126	410	512	2 1/10
Beauvais	1520	1750	1907	6220	7365	1 1/10
Fouquénies	18	40	50	54	77	2 1/10
Goincourt.....	54	69	72	78	182	2 2/5
Herchies.....	22	60	40	81	158	2 1/5
Marissel.....	95	150	50	217	285	2 1/10
Notre-Dame du-Thil...	52	66	149	558	555	5
Pierrefite.....	41	50	55	66	286	1 4/5
Saint-Just-des-Marest ..	25	50	76	198	242	2 1/10
Saint Martin-le-Nœud..	62	98	128	182	212	5 3/5
Savignies.....	54	70	107	206	574	2
	1825	2485	2720	8050	10006	1 9/10

Le nombre des écoliers s'est accru de six cent soixante entre 1806 et 1831, et de deux cent trente-sept entre 1831 et 1846. L'augmentation totale est donc de huit cent quatre-vingt-dix-sept, ou d'environ quatre neuvièmes comparativement au contingent de 1806.

Le tableau indique d'ailleurs, dans la situation comparative des communes, des différences qui tiennent à des circonstances locales, telles que le morcellement de la population en plusieurs

hameaux, l'existence simultanée de plusieurs écoles, la vacance extraordinaire de l'enseignement par décès de l'instituteur, etc.

Le nombre actuel équivaut à la population âgée de cinq à douze ans, et pour la ville de *Beauvais*, à la population de cinq à quatorze ans.

On compte en tout quatorze cent dix-sept garçons et treize cent trois filles.

L'enseignement primaire paraît avoir atteint, dans le canton de *Beauvais*, l'extension à laquelle on pouvait rationnellement espérer de le voir parvenir. Les familles pauvres résistent moins que dans d'autres localités à envoyer en classes leurs jeunes enfants. Les locaux ont été, pour la plupart, améliorés depuis quinze ans, de manière à réunir les conditions désirables de salubrité et de propreté. L'instruction est meilleure et mieux donnée.

L'éloignement des hameaux est, d'ailleurs, un obstacle à la fréquentation régulière, par leur jeune population, des écoles sises aux chefs-lieux ; l'empêchement devient presque absolu pendant la saison d'hiver, qui est cependant l'époque à laquelle les classes sont le mieux tenues.

La période d'instruction est comprise, dans les communes rurales, entre cinq et treize ans. Elle cesse aussitôt que le développement des individus permet qu'ils puissent être utiles à leur famille, et elle ne dépasse presque jamais l'accomplissement de la première communion.

Les classes tiennent depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril. Leur population diminue avec le retour des travaux agricoles, et les écoles se ferment, en fait, pendant une partie de l'été plus ou moins longue, suivant les habitudes anciennes ou les exigences des localités.

L'enseignement est donné par la méthode simultanée. Il comprend partout la lecture, l'écriture, le calcul élémentaire; on y ajoute dans les fortes communes des notions d'orthographe, de grammaire et d'arpentage, et dans quelques-unes, le plain-chant, ou plutôt on y apprend les chants usités dans le service paroissial. Cette partie de l'instruction est souvent donnée, en dehors des leçons communes, aux enfants destinés au service du chœur.

On connaît l'insuffisance générale des émoluments affectés à la profession d'instituteur primaire, et l'obligation où se trouvent, dans l'intérêt de leur famille, ceux qui l'exercent d'y joindre d'autres occupations. La situation est, dans le canton de *Beauvais*, comme dans le reste de l'arrondissement, et les prescrip-

tions des législations modernes successives ne peuvent y apporter que des améliorations imparfaites.

Le nombre des individus sachant lire et écrire s'est accru de dix-neuf cent cinquante-six dans l'intervalle compris entre les années 1806 et 1831, c'est-à-dire d'environ un cinquième, et d'un sixième dans la ville de *Beauvais*. Il était en 1806, avec la population, dans le rapport de $1 : 2 \frac{3}{10}$. Il est aujourd'hui comme $1 : 2 \frac{1}{5}$.

Le rapport n'est pas le même pour la ville. On trouve pour *Beauvais* $1 : 1 \frac{9}{10}$, ce qui laisse pour la population rurale une proportion de $1 : 2 \frac{4}{5}$.

Crimes et délits. Le tableau ci-après présente l'état numérique des crimes et délits qui ont été constatés, dans l'étendue du canton, pendant la période décennale comprise entre 1830 et 1840.

NATURE DES FAITS.	1831.	1832.	1833.	1834.	1835.	1836.	1837.	1838.	1839.	1840.	TOTAL.
Infanticide	»	»	»	»	»	»	2	»	»	1	5
Meurtre	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1
Viol	»	»	»	»	2	1	»	»	»	»	5
Blessures	4	4	»	»	»	1	»	4	2	2	8
Séances	4	»	»	5	5	12	7	7	18	5	61
Mort involontaire	»	»	»	1	»	»	»	4	»	»	2
Incendie	»	4	»	1	»	»	»	»	»	2	4
Vol avec escalade et effraction	41	5	4	5	2	5	7	8	6	»	49
— avec escalade	4	»	5	1	1	2	»	4	2	1	14
— avec fausses clefs	»	»	»	»	»	»	»	4	2	»	5
— de récoltes	1	»	»	»	4	4	5	4	5	1	14
— d'argent	7	5	6	15	4	5	5	6	15	10	74
— d'outils aratoires	»	»	1	1	»	5	1	4	1	1	9
— de bois	1	»	»	2	»	1	1	5	»	2	10
— d'animaux	1	»	1	1	5	9	2	2	2	1	24
— d'effets	9	2	5	16	17	15	19	19	25	20	145
— dans une église	1	»	»	1	»	1	1	»	»	1	5
Rébellion	»	»	»	»	1	»	»	»	»	2	3
Insultes à l'autorité	1	»	1	»	»	1	2	2	5	1	15
Eserquerie	»	»	1	»	»	»	»	4	5	1	9
Destruction d'arbres fruitiers	»	»	1	1	»	»	1	»	»	»	5
Menaces d'incendie	2	»	»	»	»	»	»	»	»	5	7
— d'assassinat	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	2
Extorsion de signatures	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1
Tapage nocturne	»	»	2	»	1	»	»	»	»	»	5
Attentat à la pudeur	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	1
	45	40	27	44	40	58	51	60	82	56	474

Le terme moyen est de 47 par an, et de $42\frac{4}{5}$ par commune.

Déduction faite de la ville de *Beauvais*, le terme moyen n'est plus que de 20.

Les faits sont ainsi répartis entre les communes : *Beauvais*, 268 ; — *Marissel* et *Notre-Dame-du-Thil*, 44 chacune ; — *Allonne*, 41 ; — *Goincourt*, 20 ; — *Saint-Just-des-Marest*, 13 ; — *Pierrefite*, *Saint-Martin-le-Nœud*, *Savignies*, chacune 12 ; — *Fouquénies*, 3 ; — *Herchies*, 2.

Les contingents des communes de *Marissel*, *Notre-Dame-du-Thil*, *Allonne*, paraissent plus considérables, proportionnellement à leur population, que ceux des autres localités. Mais on doit remarquer que ces trois villages étant presque contigus à *Beauvais*, et formant des lieux de promenades, les jours de repos, pour la population du chef-lieu, une partie des faits doit être attribuée, sans doute, aux habitants de la ville ou de ses faubourgs.

Le nombre moyen annuel des délits est égal à la quatre cent vingt-sixième partie de la population.

En ce qui concerne la ville de *Beauvais* seule, le rapport est de $1 : 48\frac{4}{5}$.

Le tableau suivant présente l'état numérique des condamnations prononcées par la cour d'assises et par la justice correctionnelle, contre des individus habitant le canton, pendant la période de 1830 à 1840.

NATURE DES FAITS.	PEINES PRONONCÉES.	1851.	1852.	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	TOTAUX.
Par la cour d'assises.												
Incendie.....	La mort.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	4
Vol avec escalade et effraction.....	Travaux forcés à temps....	1	1	»	»	1	1	»	1	1	»	6
Vol avec escalade....	Réclusion temporaire.....	»	»	»	»	»	»	»	1	1	»	2
Vol domestique avec fausses clefs.....	Travaux forcés à temps. . .	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	1
Vol domestique.....	Réclusion temporaire.....	1	»	»	»	1	2	1	1	1	»	7
Vol sans discernement	Détention jusqu'à majorité	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1
Vol criminel, circonstances atténuantes.	Emprisonnement temporaire..	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	1
Viol.....	Travaux forcés temporaires..	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1
Attentat à la pudeur. <i>Id.</i> sans violence	<i>Idem</i>	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1	2
	Réclusion temporaire.....	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	1
Avortement.....	Réclusion temporaire.....	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	1
Meurtre.....	Travaux forcés temporaires.	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1
Faux en écriture privée.....	Réclusion.....	1	»	»	»	1	»	»	»	»	»	2
Soustraction d'actes en dépôt par un notaire.....	Travaux forcés temporaires.	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1
Abus de confiance domestique.....	Réclusion temporaire.....	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1
Extorsion de signatures.....	Travaux forcés temporaires.	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	2
		5	4	»	4	4	5	5	5	5	2	51

NATURE DES FAITS.	PEINES PRONONCÉES.	1831.	1832.	1833.	1834.	1835.	1836.	1837.	1838.	1839.	1840.	TOTAUX.
Par le tribunal correctionnel.												
Vol.....	Prison.....	4	5	2	5	5	10	8	15	5	7	60
Homicide involontaire	Prison.....	»	1	»	»	»	1	»	»	»	»	2
Blessures.....	Prison, amende	1	1	»	»	»	2	1	»	2	1	8
Outrages publics à la pudeur.....	Prison, amende	1	2	1	»	5	1	1	»	»	»	9
Coups.....	Prison.....	1	6	4	»	5	4	7	8	11	2	46
Rébellion.....	Prison.....	»	2	1	»	5	2	1	»	2	2	13
Enlèvement de bois..	Amende.....	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	2
Insultes à l'autorité..	Prison.....	1	1	1	1	2	5	2	1	5	1	16
Bris de clôture.....	Prison.....	1	»	1	»	1	1	»	1	2	»	7
Mendicité en troupe	Prison et sur- veillance....	2	1	2	»	»	5	2	5	1	1	20
Diffamation.....	Prison.....	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	1
Outrages au culte ca- tholique.....	Prison.....	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	2
Escroquerie.....	Prison.....	»	»	1	»	1	»	»	1	1	2	9
Récél d'objets volés..	Prison.....	»	1	»	»	1	1	»	5	»	»	6
Abus de confiance...	Prison.....	»	1	»	»	»	»	1	»	2	1	5
Banqueroute.....	Prison.....	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	2
Coalition d'ouvriers..	Prison.....	»	»	»	»	»	»	1	»	1	»	1
Evasion par bris de clôture.....	Prison.....	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1
Usage de faux poids..	Prison, amende	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1
Excitation à la débau- che.....	Prison, amende	»	»	»	»	»	1	»	1	»	1	5
Insultes à un témoin.	Prison, amende	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1
Violences sur des en- fants.....	Prison et sur- veillance....	»	»	»	»	»	»	»	1	2	»	5
Achats d'effets mili- taires.....	Prison, amende	»	»	»	»	»	1	»	»	1	»	2
		11	21	15	7	17	51	25	54	58	21	220
TOTAL GÉNÉRAL....		16	22	15	8	21	56	28	59	45	25	251

Les arrêts rendus par la cour d'assises ont frappé vingt-cinq hommes, trois femmes, un garçon et deux jeunes filles ayant moins de seize ans.

Les jugements correctionnels ont atteint cent soixante-huit hommes, deux jeunes garçons et cinquante femmes.

Le terme moyen des condamnations est de 15 $\frac{1}{2}$ par commune, et, déduction faite de la ville de *Beauvais* à laquelle cent soixante-

quatorze arrêts ou jugements sont afférents, de 7 $\frac{2}{10}$ seulement.

Le nombre moyen annuel est de dix-sept.

Le nombre total est à la population dans le rapport de 1 : 79 $\frac{7}{10}$.

Il y a eu, pendant l'intervalle de 1830 à 1840, trente-quatre morts accidentelles : quinze par submersion, huit par écrasement sur la voie publique, cinq par enfouissement dans des carrières, trois à la suite de chutes, une par le feu, une autre par empoisonnement, une autre causée par la chute de la foudre, le six mai 1839, dans les champs de *Fouquenies*.

La même période a vu commettre vingt-un suicides : sept ont été consommés par immersion, sept autres par pendaison, un au moyen de poison, un autre par strangulation, un au moyen de chute, un par asphyxie résultant de la combustion du charbon, et trois autres par l'emploi d'armes à feu.

Trois ont été le résultat d'aliénation mentale, un autre a été commis par un ivrogne, trois ont été causés par le chagrin, deux par le désespoir provenant de maladies incurables.

Quatorze de ces événements ont eu des hommes pour auteurs et victimes; les sept autres ont été perpétrés par des femmes.

Professions et métiers. Voici l'état numérique des professions exercées dans le pays :

PROFESSIONS ET MÉTIERS.	COMMUNES rurales.	VILLE de Beauvais	TOTAL.
Agent d'affaires	»	8	8
Agréés près les tribunaux	»	4	4
Apprêteurs d'étoffes	»	4	4
Architectes	»	4	4
Armuriers	1	6	7
Arpenteurs	5	3	8
Aubergistes	40	51	44
Avocats	»	10	10
Avoués	»	11	11
Banquiers	»	2	2
Bergers	45	4	49
Bijoutiers	3	3	6
Bimbelotiers	»	5	5
Blanchisseurs	4	25	29
Boiseliars	»	5	5
<i>A reporter</i>	58	425	463

PROFESSIONS ET MÉTIERS.	COMMUNES rurales.	VILLE de Beauvais.	TOTAL.
<i>Report</i>	38	125	165
Bonnetiers.....	7	29	36
Bouchers.....	18	38	56
Boulangers.....	6	71	77
Bourrelliers.....	8	10	18
Boutonniers ou fabricants de boutons.....	»	24	24
Bouviers.....	1	»	1
Boyaudiers.....	1	»	1
Brasseurs.....	»	9	9
Brioleurs.....	»	2	2
Briquetiers et tuiliers.....	70	14	84
Brodeuses ..	»	8	8
Bûcherons.....	12	5	17
Cabaretiers.....	45	59	104
Cafetiers.....	»	29	29
Carriers.....	58	7	45
Carrossiers.....	»	9	9
Chanvriers.....	»	8	8
Chapeliers.....	1	16	17
Charcutiers.....	5	15	18
Charpentiers.....	44	21	65
Charretiers.....	28	27	55
Charrons.....	25	12	37
Chasubliers.....	»	1	1
Chaudronniers.....	2	11	15
Chiffonniers.....	1	7	8
Clercs d'avoués, etc.....	»	56	56
Cloutiers.....	»	6	6
Coiffeurs et perruquiers.....	1	42	45
Colporteurs.....	»	2	2
Commissionnaires de roulage.....	»	2	2
Commissaires-priseurs.....	»	1	1
Commis.....	»	82	82
Cordiers.....	5	14	19
Cordonniers et bottiers.....	37	171	208
Corroyeurs.....	1	8	9
Couteliers.....	»	10	10
Couturières.....	1	155	156
Couvreurs en chaume.....	2	3	5
— en tuile.....	»	7	7
Cultivateurs.....	224	23	247
Dentistes.....	»	1	1
Dessinateurs.....	2	»	2
Dévideuses.....	2	»	2
Domestiques.....	72	549	624
<i>A reporter</i>	695	1469	2564

PROFESSIONS ET MÉTIERS.	COMMUNES rurales.	VILLE de Beauvais.	TOTAL.
<i>Report</i>	695	4669	2364
Doreurs.....	»	5	5
Ebénistes.....	2	28	30
Employés.....	»	417	417
Entrepreneurs de bains.....	»	5	5
----- de bals.....	»	2	2
----- de diligences.....	»	2	2
Epiciers.....	18	74	92
Epinceuses.....	4	45	49
Equarrisseurs.....	1	»	1
Fabricants de cardes.....	»	2	2
----- de cendres.....	»	3	3
----- d'étoffes.....	44	14	25
----- de couvertures.....	4	»	4
----- de formes.....	»	4	4
----- de pompes.....	»	3	3
----- de peignes.....	»	4	4
----- de savon.....	»	2	2
Faïenciers.....	25	1	26
Ferblantiers.....	»	27	27
Filateurs.....	1	10	11
Fileurs.....	7	29	36
Fondeurs.....	»	7	7
Fontainiers.....	»	4	4
Forgerons.....	»	6	6
Fouleurs de bas et foulonniers.....	4	»	4
Frippiers.....	»	42	42
Frotteurs.....	»	5	5
Fumistes.....	4	4	2
Gardes-bois.....	41	»	41
Gardes-champêtres.....	10	2	12
Gardes-moulins.....	4	5	9
Gendarmes.....	»	19	19
Graveurs.....	4	5	6
Horlogers.....	»	45	45
Huissiers.....	»	44	44
Imprimeurs.....	»	37	37
Imprimeurs sur indiennes.....	4	»	4
Instituteurs.....	44	44	25
Jardiniers.....	56	50	66
Laitiers.....	»	5	5
Laveurs et ouvriers en laine.....	4	67	68
Lingers.....	16	425	439
Liquoristes.....	»	2	2
Logeurs en garni.....	»	22	22
Lunetiers.....	»	4	4
Maçons (notamment à Allonne et Notre-Dame-da-Thil).....	84	44	125
<i>A reporter</i>	945	2442	2387

PROFESSIONS ET MÉTIERS.	COMMUNES rurales.	VILLE de Beauvais	TOTAL.
<i>Report</i>	945	2442	2587
Maîtres de pressoirs.	»	5	5
Manouvriers et journaliers.	510	499	809
Marchands d'allumettes.	»	5	5
— d'avoine	»	5	5
— de blouses	»	2	2
— de bois	4	5	9
— de cendres	1	»	1
— de chanvre	»	2	2
— de charbon	»	5	5
— de chaux	»	4	4
— de chevaux	5	1	6
— de cuirs	»	4	4
— de draps	»	1	1
— de farine	1	8	9
— de faïence	»	7	7
— de fer	»	6	6
— de fromages	»	6	6
— de fruits	»	14	14
— de grains	»	4	4
— de laine	2	»	2
— de légumes	2	12	14
— de meubles	»	11	11
— de musique	»	2	2
— de nouveautés	1	11	12
— de parapluies	»	5	5
— de poissons.	»	19	19
— de pores	5	»	5
— de tissus	»	58	58
— de toile cirée	»	2	2
— de tabac	1	9	10
— de vaches	2	»	2
— de vin	1	17	18
— de volailles	1	4	5
Marchands forains	»	5	5
Maréchaux	19	18	57
Matelassiers	»	5	5
Mécaniciens	2	2	4
Médecins, officiers de santé, etc.	1	15	14
Mégissiers	»	7	7
Menuisiers	27	99	126
Merciers	»	52	52
Meuniers	31	25	56
Meuniers à huile	5	»	5
Modistes	»	45	45
Musiciens	»	7	7
Notaires	1	5	6
<i>A reporter</i>	1565	3442	4717

PROFESSIONS ET MÉTIERS.	COMMUNES rurales.	VILLE de Beauvais.	TOTAL.
<i>Report</i>	1565	5412	4777
Orfèvres.....	»	8	8
Papetiers.....	»	11	11
Passemmentiers (notamment à <i>Saint-Just</i>)..	420	50	450
Pâtisseries et traiteurs.....	»	15	15
Paveurs.....	1	7	8
Peintres.....	5	52	55
Pépinieristes.....	»	2	2
Pharmaciens.....	»	5	5
Plombiers.....	»	1	1
Portefaix.....	»	9	9
Postillons.....	»	7	7
Potiers (à <i>Pierrefite et Savignies</i>).....	195	»	195
Prêtres.....	11	24	55
Propriétaires.....	69	153	222
Quincailliers.....	1	4	5
Ramoneurs.....	»	11	11
Regatiers.....	2	»	2
Relieurs.....	»	9	9
Religieuses.....	»	70	70
Rémouleurs.....	»	7	7
Rentiers.....	15	255	270
Repasseuses.....	»	25	25
Revendeurs.....	11	8	19
Sabotiers.....	6	17	23
Sages-femmes.....	»	5	5
Scieurs de bois.....	»	24	24
Scieurs de long (à <i>Marissel, Notre-Dame- du-Thil</i>).....	26	14	40
Selliers.....	»	8	8
Serruriers.....	2	59	41
Tabletliers.....	»	200	200
Taillandiers.....	2	8	10
Tailleurs.....	20	99	119
Tanneurs.....	16	52	48
Tapissiers.....	2	88	90
Teinturiers.....	»	21	21
Tisserands.....	29	142	171
Tondeurs.....	6	7	15
Tonneliers.....	26	22	48
Tourneurs.....	5	14	19
Vanniers.....	4	16	20
Vétérinaires.....	»	2	2
Vignerons (à <i>Allonne, Goincourt, Marissel, Notre-Dame-du-Thil, Saint-Martin-le- Nœud</i>).....	277	25	502
Vitriers.....	1	2	5
Vitriol, fabricants et ouvriers.....	44	»	44
Voituriers.....	16	2	18
TOTAL	2273	4910	7185

§. 3. Administration.

Le canton de *Beauvais* occupait le centre de la cité gauloise des *Bellovaci*, et plus tard celui du *Pagus Bellovacensis*, qui était seulement une division du pays des Bellovaques.

La cité (*Civitas Belloacorum*), constituée sous la domination romaine pour gouverner l'ancienne circonscription gauloise, donna naissance au diocèse de *Beauvais*.

Les paroisses du canton, quoiqu'en petit nombre, se trouvaient réparties entre trois doyennés et deux archidiaconés.

Appartenaient, en effet, au doyenné et à l'archidiaconé de Bray, les églises de *Beauvais*, *Fouquenies* avec *Herchies*, *Saint-Just-des-Marest*, *Savignies* et son annexe *Pierrefite*;

au doyenné de Montagne, dans le même archidiaconé de Bray, *Marissel* et *Notre-Dame-du-Thil*;

et au doyenné de Mouchy, archidiaconé de Clermont, *Allonne*, *Bracheux*, *Goincourt* et *Saint-Martin-le-Nœud*.

Tout le canton était compris dans le bailliage de *Beauvais*, et la coutume du bailliage de Senlis était la principale, parce que le bailliage de *Beauvais* avait été formé aux dépens de l'autre. Toutefois, les coutumes d'Amiens et de Clermont en Beauvaisis régissaient en partie les populations de *Fouquenies*, *Herchies*, *Saint-Martin-le-Nœud*. *Savignies* était soumis aux trois coutumes, et *Notre-Dame-du-Thil* reconnaissait celle d'Amiens.

Le canton appartenait en entier à l'élection de *Beauvais*, dans la généralité de Paris.

La division territoriale décrétée en 1790, assigna à la ville de *Beauvais* un district composé de quatre-vingt-quinze municipalités réparties en dix cantons, dont les chefs-lieux furent Auneuil, *Beauvais*, Bresles, Gerberoy, Noailles, Ois-en-Bray, Saint-Germer, *Savignies*, Tillé, Troissereux.

La ville de *Beauvais* seule constitua le canton de ce nom.

Les autres communes furent attribuées, savoir :

Allonne et *Saint-Martin le-Nœud*, au canton d'Auneuil dont l'administration siégeait à Frocourt;

Fouquenies avec *Herchies*, *Goincourt*, *Pierrefite*, *Saint-Just-des-Marest* et *Savignies*, au canton de *Savignies* qui comprit en outre Hodenc-en-Bray, La Chapelle-aux-Pots, Saint-Germain-la-Poterie, Saint-Paul et Ville-en-Bray;

Bracheux et *Marissel*, au canton de Tillé;

et *Notre-Dame-du-Thil*, à celui de Troissereux.

Cette organisation fut modifiée par l'arrêté du gouvernement du vingt-trois vendémiaire an dix, qui, en exécution de la loi du huit pluviôse an neuf, réduisit à trente-cinq le nombre des justices de paix dans le département de l'Oise.

Les cantons de *Savignies* et de *Troissereux* furent supprimés.

La commune d'*Allonne* passa du canton d'Auneuil dans celui de Noailles.

On attribua au canton de *Beauvais* les communes de *Bracheux*, de *Marissel* retirées du canton de *Tillé*, *Notre-Dame-du-Thil* provenant de celui de *Troissereux*, et *Saint-Just-des-Marest* de l'ancien canton de *Savignies*.

On réunit *Fouquenies*, *Herchies* au canton de *Tillé*;

Goincourt à celui d'Auneuil,

Pierrefite et *Savignies* au nouveau canton de *Senantes*.

Mais dès le trois ventôse an dix, de nouvelles modifications furent effectuées dans la circonscription des justices de paix.

On partagea en deux le canton de *Beauvais*.

Le canton du sud-ouest comprit une partie du territoire de *Beauvais* avec la commune d'*Allonne* retirée du canton de Noailles, celles de *Goincourt* et de *Saint-Martin-le-Nœud* reprises à celui d'Auneuil.

Le canton du nord-est fut composé de l'autre partie du territoire de *Beauvais*, de *Bracheux*, *Marissel*, *Notre-Dame-du-Thil* et de *Saint-Just*, auxquels on réunit la commune de *Fouquenies* ainsi qu'*Herchies* provenant du canton supprimé de *Tillé*, plus *Pierrefite* et *Savignies*, repris au canton de *Senantes* également supprimé.

Depuis ce moment, la circonscription générale des cantons de *Beauvais* n'a pas varié, et quoique l'organisation des justices de paix du département ait encore reçu des modifications, on a laissé subsister un état de choses qui partage, sans motif et sans utilité, une ville de population médiocre, et qui lui adjoint des communes éloignées de plus de deux lieues, tandis que des villages situés à une distance moindre de moitié appartiennent à d'autres divisions territoriales.

Les seuls changements intervenus dans l'arrangement intérieur consistent dans la suppression de la commune de *Bracheux* et dans la création de celle de *Herchies*.

Les deux cantons comprennent ensemble onze territoires communaux.

ALLONNE, *Alomne*, *Allone*, *Alogne* (*Alona*, *Allona*, *Alunna*), entre *Marissel* au nord, *Beauvais* au nord-ouest, *Saint-Martin*.

le-Nœud à l'ouest, Frocourt du canton d'Auneuil au sud-ouest, Saint-Sulpice du canton de Noailles au sud, Warluis du même canton à l'ouest, Therdonne du canton de Nivillers au nord-est.

Le territoire communal d'*Allonne*, le plus grand du canton, embrasse une partie de la vallée du Thérain, une partie du coteau crayeux qui s'étend au sud jusqu'à la vallée du Bray; il remonte vers le nord-ouest jusqu'aux portes de *Beauvais*. Le vallon dans lequel coule le rû de Berneuil le traverse complètement. Le sol aujourd'hui découvert était garni de bois, il y a peu d'années, dans la section méridionale.

Allonne est une des communes primitives du Beauvaisis, et peut-être le territoire actuel de *Beauvais* en a-t-il été détaché, du moins en partie.

Le chef-lieu comprend trois rues à peu-près parallèles sur la gauche du rû de Berneuil; on y compte quatre-vingt-huit maisons.

Le chapitre de la cathédrale possédait de tout temps la seigneurie du village qui lui avait été donnée dans le onzième siècle par le chantré *Heilo*. Louvet rapporte qu'en 1109, les chanoines excommunièrent un certain Gallon qui se voulait emparer de la terre et seigneurie.

Le chapitre avait aussi les grosses dîmes.

L'évêque nommait à la cure, dédiée sous l'invocation de Notre-Dame, devenue aujourd'hui une succursale de la paroisse Saint-Etienne de *Beauvais*. On y reconnaît Saint-Symphorien pour deuxième patron.

L'église est double, c'est-à-dire formée de deux vaisseaux juxtaposés dans le sens de leur longueur. Le premier édifice, placé du côté sud, datant de l'époque romane, est aujourd'hui un latéral de la nef plus récente. Il ne reste de cette construction primitive que le portail et le clocher.

L'ancien portail, maintenant bouché, décrivait une arcade à plein-cintre, ornée de tores, et dont le tympan est occupé par un ouvrage réticulé enrichi de petits cercles et d'entailles diagonales, sorte d'ornements rares dans cette contrée, et d'un effet élégant. Les chapiteaux sur lesquels retombaient les boudins de l'arcade paraissent encore dans le mur. On voit au-dessus de cet ordre deux petites fenêtres simples à plein-cintre, et à la hauteur des impostes une sorte de corniche à têtes plates et à dentelures, qui s'élève au-dessus de chaque baie et se continue sur toute l'étendue de la façade.

Le portail actuel est une grande arche fleurie dans le style du seizième siècle, à moulures alternativement creuses et prismati-

ques, ornées de pampres, embrassant deux portes carrées et un vaste tympan flamboyant. Il y a trois niches à dais carrés, des pilastres et des panneaux.

La nef est éclairée par quatre baies comprenant chacune trois ogives tertiaires, bouchées à moitié hauteur. Elle est entourée de larges contreforts.

Le chœur, rectangulaire, est percé d'une grande baie divisée en trois ogives simples, et latéralement de deux autres fenêtres à ogives géminées. Le côté dépendant de la première église est orné d'une corniche à grandes consoles chargées de feuilles et soutenue par des contreforts plats, à retraits, terminées en un pilastre carré dont le chapiteau prend place dans la corniche.

Le clocher placé de ce côté est une tour carrée, percée sur chaque face de deux arcades romanes, inscrivant chacune deux arcades étroites en retraite dont les retombées ont pour supports des colonnettes à chapiteaux chargés de feuilles. La corniche dessine une série d'arcatures inscrivant des contre-corbeaux et descendant sur des corbeaux plats à têtes grimaçantes. Il n'y a pas, ou il n'y a plus de pyramide; un chapeau d'ardoises en tient lieu.

Le vaisseau vu à l'intérieur paraît vaste à cause de la hauteur de ses voûtes du seizième siècle, ornées de nervures prismatiques qui partent en s'épanouissant des piliers séparatifs des deux nefs.

Le latéral unique est l'ancienne nef dont les voûtes ont été refaites. Les deux travées du clocher ont des voûtes méplates romanes, et des colonnes à gros chapiteaux ornés de dessins variés.

L'église primitive paraît dater du onzième siècle. Les parties récentes sont de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle. Il est probable que l'édifice fut ruiné avec beaucoup d'autres, pendant le siège de Beauvais en 1472, et qu'on rétablit les parties détruites lorsqu'on éleva les transepts de la cathédrale; c'est du moins le même style.

L'église fut peinte à fresque en 1604 aux frais du chapitre; on avait représenté dans le latéral la danse de la mort, qui a disparu sous un badigeon moderne.

Le clergé de la cathédrale allait anciennement en procession à *Allonne* le jour de l'annonciation.

Lorsque le czar Pierre-le-grand vint en France dans l'année 1717, il ne s'arrêta pas à *Beauvais*, quoiqu'en aient dit les écrivains modernes; mais il vint descendre à *Allonne* chez M. Auxcousteaux, conseiller au présidial qui lui offrit à dîner;

c'est alors qu'il fit la réponse connue : J'ai été soldat , il me suffit d'un pot de bière et d'un pain.

Ce village est l'un de ceux où les protestants établirent un prêche, pendant les désordres du seizième siècle, sous l'épiscopat et avec la protection du cardinal de Châtillon.

Le hameau de *Bongenoult*, *Bongenout*, *Bougenout*, *Bongenouil* (*Bovis Genu*, *Bonum Genu*), un peu plus fort que le chef-lieu, constitue une seule rue longue de treize cents mètres, au-dessus et près d'*Allonne*, en remontant le vallon. Il y a près de quatre cents habitants.

Le plateau au sud de *Bongenoult* où étaient des friches qui ont été partagées et mises en culture, constituait ce qu'on appelait au douzième siècle *Mons de Fisco*, d'où est dérivé le nom de bois de Fecq. L'archidiacre Thibaut de Mello en fit don à l'abbaye de Saint-Lucien, sur qui Guillaume de Mello, cousin de Thibaut, le reprit. Excommunié pour ce fait par l'évêque Barthélemy, Guillaume vint à résipiscence en 1172.

Le petit-Bruneval, qui comprend trois ou quatre maisons, est situé à l'est du chef-lieu très-près de la limite; ces habitations sont contiguës au hameau de Bruneval, commune de Warluis, canton de Noailles.

Villers-sur-Thère (*Villare ad Tharam*, *Villare supra Tharam* en 1169), hameau de soixante-dix feux dans la vallée de Thérain, forme deux rues disposées en T. On y voit un château orné de jardins et de canaux, ancienne propriété des familles Danse, et de Nully.

La seigneurie appartenait à l'abbaye de Saint-Lucien, qui eut quelques contestations avec la maison de Mello, sur quoi intervint une charte de Louis-le-jeune, datée de Beauvais, l'an 1169. En 1178 Renaud de Mello obtint, de l'abbé, permission de bâtir un moulin à foulon près de celui du monastère. En 1173, permission avait été donnée au même d'établir un pont sur la rivière pour aller à Therdonne.

En 1575, un incendie détruisit trente-quatre maisons de ce village, entr'autres celle de Pierre Varangot, riche cultivateur, qui avait depuis longtemps l'intention de bâtir une chapelle, en l'honneur de saint Mathurin. Le désastre qu'il éprouva le fortifia dans cette résolution. La chapelle fut bénie le vingt-huit avril 1582, par Nicolas Fumée évêque de Beauvais. On la voit encore près du rû de Berneuil, sur le chemin d'*Allonne* à *Villers*.

La ferme de *Thère*, qui appartenait au chapitre de la cathé-

drale, est à un kilomètre au-dessus de *Villers*, dans un îlot circonscrit par une anastomose du Thérain.

Un lieu nommé *Allorette* (*Alunetta*, *Alunnellula*), aujourd'hui détruit, était voisin de *Thère*.

Voisinlieu (*Viciniaacum*, *Viciniacus*) comprend un tiers de la population de la commune. Ce hameau, situé à l'angle nord-ouest du territoire, est composé de maisons agglomérées dans la vallée de Thérain formant la partie ancienne du village, d'une rue montant vers la route de Paris, et d'une autre rue sur la route même, en continuité du faubourg Saint-Jacques de Beauvais, ayant l'aspect d'un bourg. Il relevait du comté de *Beauvais*.

Une partie du village était distinguée anciennement sous le nom de *Fosse aux chiens* ou *Fosse des Cordeliers* (*Fossæ*).

A l'extrémité de *Voisinlieu*, dans la plaine, et sur la route de Paris, on rencontre la ferme de *Saint-Lazare* présentant une ruine de bâtiments remarquables par leur construction et leur antiquité.

Ce lieu a commencé, comme son nom l'indique, par une léproserie (*Leprosaria sancti Lazari prope Bellovacum*), dont la fondation n'est plus connue. Il devint l'objet de donations considérables. Il y eut jusqu'au quinzième siècle une communauté double, indépendamment des frères voués au soin des malades. En 1472, on renvoya les moines et les religieuses, sans doute à la suite de la ruine survenue pendant le siège de *Beauvais*. *Saint-Lazare* devint alors le lieu où l'on transportait les pestiférés, durant les grandes épidémies dont la ville fut affligée.

Les biens furent unis à ceux de l'Hôtel-Dieu de *Beauvais* au dix-septième siècle, en vertu de la mesure générale prise à l'égard des maladreries.

Saint-Lazare était du comté de *Beauvais*.

L'église, passée maintenant à l'état de grange et de cellier, est un des édifices historiques les plus remarquables du Beauvaisis. Sa forme est celle d'une croix régulière. Sa longueur totale est de vingt-sept mètres dont un tiers pour le chœur; la longueur de la nef est de douze mètres, et l'intervalle entre le fond des transepts, de près de dix-neuf mètres.

Le portail est dessiné en arcade romane ornée de tores, entourant un tympan, décoré d'une broderie élégante de plaques hexagones marginées, et retombant sur des colonnettes annelées à chapiteaux chargés de palmes et de feuillages en volute.

Au-dessus est pratiquée une petite fenêtre en plein-cintre, en retraite, dont l'archivolte est inscrite dans une baguette qui se

continue jusqu'aux contre-forts; ceux-ci sont plats et à retraits.

Les fenêtres de la nef et des latéraux sont pareilles à celle de la façade; les murs sont couronnés par une série de modillons simples.

Chaque transept a un pignon uni, une fenêtre en plein-cintre, et sur les côtés une corniche d'arcatures, avec contre-corbeaux et corbeaux à masques ou dessins variés. Le chœur à pignon aussi, est éclairé par des baies romanes entourées d'un cordon de doubles dentelures, qui s'étend jusqu'aux contre-forts angulaires.

Le clocher central, carré, terminé en selle, est percé de deux étages de baies étroites, allongées, simples, à têtes presque arrondies. Il y a des meurtrières sur les faces du pignon, et un couronnement de petits modillons sur les autres côtés.

La travée du clocher est voûtée à plein-cintre avec de doubles boudins croisés, arrêtés dans l'angle des murs à la naissance de la courbe. Les autres parties des voûtes ont été détruites.

Les arches à plein-cintre descendent sur des piliers octogones à socles carrés, et à chapiteaux décorés de larges feuilles.

Les latéraux sont beaucoup plus bas que la nef.

Tels sont les caractères principaux de ce monument, qui paraît dater du onzième siècle, et qui se recommande à tous égards à l'étude des archéologues.

Les bâtiments assez nombreux qui avoisinent l'église ont leurs pignons soutenus par de gros contre-forts étroits, et des fenêtres ogivales géminées, sans ornement, avec une moulure anguleuse autour de l'archivolte.

Le chapitre de la cathédrale faisait autrefois une station à Saint-Lazare, le dimanche de la Passion.

La route impériale de Paris à Calais traverse le territoire en passant à l'extrémité du chef-lieu, autrefois éloigné, mais touchant aujourd'hui à la voie au moyen de constructions intermédiaires récentes.

La route départementale de *Beauvais* à Pontoise commence près du pont d'*Allonne*, sur la route précédente. Elle était dirigée, avant 1840, de *Beauvais* sur le hameau de *Bongenoult* qu'elle traversait.

Les propriétés communales comprennent un presbytère, une école, deux sablonnières, des terrains à l'état de bois, de marais et de pâture sèche.

Les sections de *Voisinlieu* et de *Thère* possèdent séparément une contenance de trente hectares dans le marais appelé le Pré Martinet.

Le cimetière qui tient à l'église, est entouré de bornes fichées. Il y a un bureau de bienfaisance.

Les sections d'*Allonne*, de *Voisinlieu* et de *Villers-sur-Thère* ont chacune une pompe et une compagnie ou subdivision de pompiers.

On trouve des carrières, des sablières, deux fabriques de grès bronzé, cinq moulins à eau, une filature de laine peignée, deux filatures de laine cardée, un moulin à foulon, deux moulins à tan, une tannerie, dans l'étendue du territoire.

Les usines et ateliers dépendent, pour la plupart, de la section de *Voisinlieu*.

La population est composée de cultivateurs, d'ouvriers industriels et de manouvriers travaillant, la plupart, sur les chantiers de la ville de *Beauvais*.

Contenance : Terres labourables, 983 h. 40,25. — Terres plantées, 9 h. 73,45. — Jardins, 20 h. 64,90. — Vergers, 14 h. 73,20. — Vignes, 105 h. 81,65. — Forêts et bois, 624 h. 56,45. — Prés, 137 h. 56,30. — Prés plantés, 6 h. 81,65. — Pâtures, 72 h. 13,45. — Oseraies, 0 h. 83,85. — Aunaies, 5 h. 03,40. — Friches, 2 h. 71,10. — Friches plantées, 2 h. 39,85. — Carrières, sablonnières, argilières, 3 h. 65,55. — Eaux, 8 h. 89,10. — Routes, chemins, places, 39 h. 54,05. — Propriétés bâties, 18 h. 48. — Total : 2,056 hect. 96,20.

Distance de *Beauvais*, 4 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 1,590. — Nombre de maisons, 413. — Revenus communaux, 3,603 fr.

BEAUVAIS, *Biauvaiz*, *Biauvez* (*Belloaca Urbs* au sixième siècle, *Belloacus*, *Belvacus*, *Belvagum*, *Bellovacus* au neuvième, *Belgevacus* au neuvième siècle encore, *Bellovacum*, *Belgivacum*, *Belvacum*), à-peu-près au centre du canton, entre *Notre-Dame-du-Thil* au nord, *Marissel* à l'est, *Allonne* au sud-est, *Saint-Martin-le-Nœud* au sud, *Goincourt* au sud-ouest, *Saint-Just-des-Marest* à l'ouest. — Longitude (occidentale) en grades, 0° 28' 36". — Latitude, 54° 92,59. — Altitude (sur la place de la cathédrale, au bas du perron), 70^m 7.

Le territoire de *Beauvais* est le seul qui soit complètement intérieur, c'est-à-dire qui n'atteigne point, en quelque partie, le périmètre du canton. Il est assis dans la vallée de Thérain, s'élevant au nord-est sur les pentes douces de la berge gauche, occupant au sud une assez grande partie du plateau qui couronne la colline dite de Saint-Jean ou de Saint-Symphorien. L'ensemble constitue une figure irrégulière, dont la principale dimension

est dirigée à-peu-près du sud-sud-est au nord-nord-ouest. La moindre étendue suit la direction de la vallée. On remarque vers le nord-nord-ouest un prolongement étroit, resserré à la base, entre les prairies de *Saint-Just* et de *Notre-Dame-du-Thil*; ce saillant bizarre est limité par des dérivations artificielles de la rivière de Thérain, ce qui indique qu'il doit sa configuration à la cessation d'un indivis avec les paroisses limitrophes.

L'ancienne route de *Beauvais* à Pontoise forme une partie de la limite avec le territoire d'*Allonne*. La ville est tout entière dans la vallée. L'exiguïté de son territoire spécial et l'irrégularité du périmètre tendent à démontrer, d'accord avec les monuments historiques, que ce lieu a commencé par être un point fortifié, sous la protection et sur les bords duquel se sont formés des faubourgs qui ont déterminé, avec le temps, des adjonctions diverses de terres, et plus tard des partages de communaux.

Le territoire est presque entièrement découvert depuis que le bois Quéquet, qui occupait l'extrémité méridionale vers *Bongenoult*, a été défriché dans les années 1838 et suivantes. Les plateaux, ou parties élevées, sont affectés à la production des céréales. Les pentes sont boisées ou garnies de vignobles; l'étendue de la vallée est partagée en culture maraîchère et en pâturages.

La rivière d'Avelon se réunit, à la porte Saint-Jean, au canal de ceinture dérivé du Thérain.

Beauvais était la capitale de la cité des Bellovaques, dans l'étendue du *Belgium* qui embrassait la plus grande partie de la Picardie, et qui fut compris dans la province qualifiée de seconde Belgique lors de la division des Gaules, exécutée vers l'an 403 par Dioclétien.

La cité des Bellovaques était l'une des plus considérables de la Gaule, et quoiqu'elle ait donné naissance au diocèse de *Beauvais*, elle allait bien au-delà des limites de cet évêché; elle comprenait, en effet, une partie du diocèse de Senlis; César lui donne le cours de la Seine pour limite méridionale. Le territoire de Pontoise, avec une partie du Vexin, en dépendaient probablement, ce qui, dans la suite, souleva des contestations entre les évêques de *Beauvais*, de Paris et de Senlis, sur la possession de cette contrée qui ne fut attribuée que sous le règne de saint Louis à l'archevêché de Rouen.

On ne sait rien de positif sur les Bellovaques avant la venue des Romains dans les Gaules. Les commentaires attribués à César les représentent comme les plus nombreux et les plus puissants entre les peuples du *Belgium*. Renommés pour leur vaillance,

ils soutinrent pendant douze années, contre les conquérants, une lutte qui fut une alternative incessante de soumissions et de révoltes; vaincus une dernière fois, environ l'an 46 avant J. C., ils acceptèrent enfin la domination de l'étranger, entraînant par leur exemple la reddition de la Belgique entière.

Pendant cette guerre, et vers l'an 57 avant l'ère chrétienne, César prit par capitulation l'opidum gaulois, que les commentateurs nomment *Brantuspantium*. L'emplacement de ce lieu a soulevé, depuis le seizième siècle, entre les historiens, des discussions qui n'ont abouti, jusqu'à ce moment, à aucun résultat positif. Les uns ont pensé que *Brantuspantium* étant représenté comme une forteresse tellement considérable qu'à l'approche des Romains, une population immense avait pu s'y réfugier, devait être nécessairement la capitale de la cité des Bellovaques; telle est l'opinion professée par Cluvier, Scaliger, Samson, Hadrien de Valois, Loisel, Simon, Hermant, Grenier, et plus récemment par M. Walckenaer. D'autres auteurs aussi nombreux, en tête desquels il faut placer l'illustre Mabillon, précédé par Louvet et suivi par Bonami, Lami, MM. d'Allonville et Labourt, ont adopté la version suivant laquelle l'opidum gaulois aurait occupé l'emplacement couvert de débris romains, qui est bien connu près de Vendeuil, canton de Breteuil : cette opinion a pour base, comme on sait, une déclaration faite en 1574, au prince de Condé, par le curé de Breteuil, rapport qui constata la croyance locale, mais qui ne présente, sous aucun rapport, le caractère d'un monument historique. Ces deux systèmes ont été développés ailleurs (1). Le premier a pour lui les probabilités historiques; le deuxième est appuyé sur une tradition ancienne et par cela même respectable. L'un et l'autre sont dépourvus de preuves directes ou matérielles auxquelles on a vainement cherché de suppléer par des calculs de distances, des suppositions plus ou moins ingénieuses, mais privées d'autorité, parce que les faits manquent pour asseoir une démonstration rigoureuse. On est donc conduit, quant à présent, à demeurer dans le doute rationnel déjà professé sur cette question par d'Anville.

La cité des Bellovaques fut divisée, sous la domination romaine, comme les autres provinces, en circonscriptions secon-

(1) Précis statistique du canton de Breteuil, page 88. — Notice archéologique du département, page 51, et les ouvrages cités dans ceux-ci.

dares ou districts, connus sous la dénomination de *Pagi*. Les historiens en indiquent cinq principales, savoir : les *Pagus Bellovacensis*, *Camliacensis*, *Rossontensis*, *Vendoilensis* et *Telensis*. Le *Pagus Telensis* était, sans doute, sur le versant méridional de la falaise de Bray, dans la contrée qu'on nomme encore aujourd'hui pays de Thelle. Les quatre autres formaient la circonscription du diocèse de Beauvais dont ils marquent même quelques-unes des principales sous-divisions. En effet, il serait difficile de ne pas reconnaître que le *Pagus Rossontensis* est devenu le doyenné de Ressons; que le *Pagus Vendoilensis* a donné lieu au doyenné de Breteuil, et que du *Pagus Camliacensis* est sorti le doyenné de Beaumont-sur-Oise, lorsque la forteresse de Beaumont acquit, vers le neuvième siècle, une grande importance comme position militaire, au détriment de Chambly, ancien chef-lieu du *Pagus*, considérable sous la première et la deuxième races.

Le *Pagus Bellovacensis* qui était circonscrit entre les quatre autres, constitua le Beauvaisis proprement dit, dénomination qui s'appliqua, avec le temps, à toute l'étendue du diocèse.

Le chef-lieu devint, sous le gouvernement romain, une ville fortifiée, considérable pour le temps, bien connue sous le nom de *Cæsaromagus*. Elle est ainsi désignée dans la géographie de Ptolémée (*Belvavaci quorum civitas Cæsaromagus*). L'itinéraire d'Antonin l'indique deux fois : 1° sur la voie d'Amiens à Senlis, entre *Curmiliaca* (Corneille) à XIII M. P. et *Litanobriga* (Creil) à XVIII; 2° comme point de départ d'une voie allant à Paris par *Petromantalum* (Artheuil) à XVII M. P. : cette double indication rend incontestable la position à Beauvais de *Cæsaromagus*.

Le nom de *Bellovacus* est employé pour la première fois dans la chronique de Flodoard, année 845. Les historiens antérieurs disent *Belvacus* ou *Belvagus*, et l'on lit *Belloaca Urbs* dans un des plus anciens titres, la charte de Chilpéric I^{er}, de l'année 583, portant rétablissement de l'abbaye de Saint-Lucien.

La ville de *Beauvais* fut au nombre des quarante-neuf cités qui formèrent pendant les quatrième et cinquième siècles la grande confédération surnommée armoriquaine ou *Bagaudie*, pour résister à l'autorité déjà chancelante de l'empire romain.

Elle tomba, vers 434, au pouvoir des Francs, conduits par Clodion, avec les pays d'Artois, de Cambrais, d'Amiens, etc.

Quelques historiens veulent qu'elle ait été incendiée par Attila, fait que d'autres révoquent en doute.

Chilpéric s'en empara, vers 471, ainsi que des autres villes de Picardie.

Le territoire de *Beauvais*, après la mort de Clovis, fut compris dans le royaume de Paris, échu à Childeberr I^{er}.

Les auteurs n'ont conservé le souvenir d'aucun fait historique propre à la ville, depuis ce moment jusqu'au règne de Charles-le-Chauve.

On sait que cet empereur, se rendant à Langres pour y retrouver le roi de Bavière son frère, traversa *Beauvais*, Compiègne, Soissons, etc.

Mais déjà les Normands, ayant remonté la Seine, commettaient d'affreuses exactions dans l'ancienne Belgique. En 845, la ville, pour se racheter du pillage, leur paya une forte rançon.

La même année et au mois d'avril, concile provincial pendant lequel le célèbre Hincmar fut élu archevêque de Reims en présence de Charles-le-Chauve. Le sacre du prélat eut lieu le trois mai suivant dans l'église cathédrale. On dressa huit canons, tant entre l'empereur et les évêques, qu'entre l'empereur et l'archevêque seul, pendant la durée du concile, le premier qui ait été tenu dans le diocèse.

En 850, nouvelle invasion des Normands, sous la conduite d'Oscheri; ils brûlèrent la ville, le monastère de Saint-Germer et nombre d'autres lieux.

En 853, l'évêque Hermenfride est désigné au nombre des *missi dominici* chargés d'inspecter les pays de Paris, Meaux, Beauvais, Senlis, Vendeuil, et le Vexin.

Ce prélat fut massacré en 859, dans sa ville épiscopale, pendant une nouvelle apparition des Normands et Danois.

Les ravages de ces barbares occupent tous les récits historiques des neuvième et dixième siècles. Ils passèrent la Somme au mois de juillet 881 et, dévastant toute la contrée, s'emparèrent de *Beauvais*, d'où ils furent bientôt expulsés et repoussés jusque vers Abbeville par le roi Louis III; mais dès le mois de décembre, ils désolaient de nouveau le Beauvaisis.

Ils firent de *Beauvais*, pendant l'année 883, un lieu de sûreté à la faveur duquel ils continuaient la ruine et la dépopulation de toute la contrée jusqu'à l'Oise. Ils ne quittent la ville qu'en 883, après lui avoir fait subir un nouveau pillage. Cependant, après leur départ, on put rétablir assez promptement les défenses, car on voit que dans l'année 886, la garnison et la population de Pontoise, poursuivies par les Normands sous la conduite de Sigefroi, se réfugièrent dans la capitale du Beauvaisis.

Le dix-sept septembre de la même année, la ville fut détruite presque entièrement par un incendie.

En 923, nouvelle irruption des Normands, déjà fixés dans la

Neustrie; ils sont repoussés par le roi Raoul. Ils revinrent encore dans l'année 925, étendant leurs courses jusqu'à Noyon. Mais les Beauvaisins, enfin aguerris, aidés des Parisiens, se jetèrent sur la Normandie, où ils ravagent par réciprocité tout le territoire de Rouen.

Ces désastres se reproduisirent, en s'affaiblissant toutefois, jusqu'à l'année 946, époque du traité de Saint-Clair-sur-Epte.

Le commencement du onzième siècle fut marqué par plusieurs incendies, dont l'un détruisit, en 1018, la plus grande partie de la ville.

En 1015, union par échange, à l'évêché, du comté de Beauvais. Ce fait, l'un des plus considérables pour l'histoire locale, excita tout d'abord les méfiances de la population et détermina la lutte, tantôt ouverte, tantôt cachée, qui subsista pendant les siècles suivants entre l'autorité épiscopale et la ville.

On signale, en 1024, la réunion d'un nouveau concile à *Beauvais*.

Quelques auteurs affirment que cette ville, après avoir été assiégée pendant deux années, fut prise, en 1109, par Louis-le-gros, qui démolit jusqu'aux fondements de la cité (1). C'est une erreur manifeste; d'abord il est bien certain que la ville ne fut pas démantelée, puisque ses fortifications, même celles datant de l'ère romaine, ont subsisté jusqu'au dix-neuvième siècle. En deuxième lieu, le prétendu siège est une invention de Louvet à l'occasion d'un passage de Suger sur un grave dissentiment qui divisait les chanoines et les bourgeois. L'autorité royale dut s'interposer; le roi exila les chanoines et confisqua les biens de quelques habitants. Lancelin seigneur de Bulles, ayant voulu intervenir les armes à la main dans le débat, fut repoussé et vaincu par les troupes royales. Peu après les choses rentrèrent dans l'ordre, et le roi fut même présent à une réunion du chapitre le dix-neuf janvier 1113.

L'année d'après, au mois de décembre, fut convoqué à *Beauvais* un concile national présidé par Conon légat du pape, auquel assistèrent les archevêques de Reims, de Bourges et de Sens, avec leurs suffragants. L'empereur Henri V y fut excommunié, à cause de ses attaques contre le souverain pontife, à l'occasion des investitures.

(1) Tremblay, Notice sur la ville et les cantons de Beauvais, p. 56. — La Fontaine, Histoire de Beauvais, II, p. 152.

Louis-le-gros était à *Beauvais* en 1115; on connaît de lui une charte datée de cette ville pour régler les droits du châtelain.

Vers la même époque commencèrent les différends entre la France et l'Angleterre, qui durèrent jusqu'au quinzième siècle, et pendant lesquels le Beauvaisis devint le siège de guerres incessantes.

Conon fit assembler le dix-neuf octobre 1120, dans *Beauvais*, un autre concile des provinces de Reims et de Sens.

On signale une troisième réunion dans l'année 1124.

Le pape Innocent II, réfugié en France à cause du schisme de Pierre de Léon, fut reçu à *Beauvais*, avec de grands honneurs, dans l'année 1131. Il y data, du treize des calendes de juin, une bulle portant confirmation du don que le roi d'Angleterre avait fait à l'église de Cluny, de cent marcs d'argent à prendre sur le tonlieu des toiles de Londres et de Lincoln.

Louis-le-jeune avait confirmé en 1144 la commune octroyée, dit-on, antérieurement par Louis-le-gros. Des difficultés surgirent à l'instant entre l'évêque et la ville relativement à la portée de cet acte, en ce qui concernait l'exercice de la justice. Elles devinrent si vives que le roi vint en personne à *Beauvais* dans l'année 1151, pour juger le différent. Il prononça en faveur du prélat.

Bientôt une sédition éclata contre l'autorité épiscopale, et le roi suspendit pendant quelque temps le droit de commune.

En 1161, assemblée générale du clergé dans chaque province pour discuter sur le choix du pape à reconnaître entre les deux concurrents élus, Alexandre et Victor. Le synode de *Beauvais* auquel était présent Louis-le-jeune, se prononça pour Alexandre III.

Les historiens signalent dans l'année 1188 une destruction presque complète de la ville par le feu. Le souvenir en était conservé dans un titre de la Maladrerie de Saint-Lazare, se rapportant à cette époque, où l'on trouvait l'énonciation suivante : *Post generale Belvaci incendium*. D'autres écrivains assignent à ce désastre la date du vingt-sept juin 1180, et Louvet (1) la fixe au vingt-huit mai de la même année, prétendant, mais sans preuve et contre toute probabilité, qu'il se reproduisit en 1188.

Philippe-Auguste, venu à *Beauvais* dans l'année 1202 pour pacifier un différent entre l'évêque et la commune, y délivra une charte portant donation temporaire de la seigneurie de For-

(1) Hist. et antiq. du diocèse de Beauvais, II, pag. 508.

merie, au prélat qui était alors Philippe de Dreux, son propre neveu.

La suite des faits historiques spéciaux à la ville ne comprend guère que des discussions interminables avec l'autorité épiscopale, et les vicissitudes des guerres dont le Beauvaisis fut le théâtre.

Des contestations étant survenues en 1232 entre les changeurs, nombreux et puissants dans la ville, et les habitants ou communiers sur l'élection d'un maire, le roi crut trancher la difficulté en appelant à la mairie un bourgeois de Senlis. La sédition devint si forte que le nouveau maire et les pairs furent assiégés dans leurs maisons auxquelles on mit le feu, et que près de cinquante personnes périrent ou furent blessées dans le tumulte. Le roi se rendit en personne à *Beauvais* pour connaître de l'affaire, mais il y fut accueilli par les protestations de l'évêque qui prétendait être juge du cas comme seigneur temporel. Le roi passa outre, bannit les auteurs de la révolte, et fit démolir leurs maisons au nombre de quinze. L'évêque Miles de Nanteuil excommunia le maire, les échevins, les officiers du roi. Cette affaire donna lieu à six conciles provinciaux tenus à Noyon, Laon, Senlis, Saint-Quentin, et à l'interdiction du diocèse; mais le prélat effrayé par la fermeté de Saint-Louis, s'enfuit à Rome où il mourut dans l'année 1234. L'interdit ne fut levé que vers 1239, sous l'épiscopat de Robert de Cressonsacq.

Autre différent, en 1265, entre le chapitre de la cathédrale et la commune, à l'occasion du droit de justice. L'évêque Guillaume de Grez jeta de nouveau l'interdit sur la ville et les faubourgs. Cette affaire devint si sérieuse, que saint Louis crut sa présence nécessaire. Il se rendit à *Beauvais* pendant les fêtes de Noël, et le prélat, par déférence pour la présence royale, suspendit l'interdiction pendant tout le temps qu'il plairait au roi de séjourner. Le débat, plutôt assoupi que vidé, ne cessa complètement qu'à la mort de l'évêque, arrivée à Paris le vingt-un février 1267.

Nouvelles difficultés sous l'épiscopat de Renaud de Nanteuil. « Il voulut, dit Louvet (1), suivre les mesmes traces et brisées de » ses prédécesseurs, quercler et défendre les droits de son Eglise. » Cause pourquoy, comme il fut arrivé en l'an 1273, quelque » remuement en la ville de Beauvais, à cause duquel les maire » et pairs eussent mis, suivant la coustume introduite de toute » ancienneté, gardes et sentinelles es portes et forteresses, tant

(1) Tom. II, p. 457.

» de la cité que de la ville, pour la conservation d'icelle, ledit
 » évêque les aurait fait lever et mettre d'autres en leurs places :
 » mais il s'ensuivit esmotion du peuple qui luy osta la force. »
 La ville et ses faubourgs subirent de rechef l'interdit. Cette quer-
 relle s'envenima pendant deux années, au bout desquelles Phi-
 lippe-le-hardi nomma trois commissaires pour concilier les pré-
 tentieux. Ceux-ci amenèrent un accord « qu'ils appelèrent, dit
 » encore Louvet, la grande composition, au lieu de la grande
 » confusion dont il devoit estre plustost dénommé par les parties,
 » ainsi qu'il se recognoistra par les événemens (1). »

Et en effet, deux années après, les contestations se réveillèrent à l'occasion du droit qu'avait l'évêque de prendre les chevaux des bourgeois pour son service, sur quoi intervint au parlement de la Toussaint 1279, un arrêt contre les habitants.

L'année suivante, autre débat entre l'évêque et le chapitre à la suite duquel l'office cessa dans la cathédrale, et réclamations de la commune contre l'assiette de la taille, adressées au parlement, qui renvoya la ville devant l'évêque, seigneur naturel.

L'année 1288 vit surgir un nouveau procès avec la commune, et toujours à l'occasion de l'exercice de la justice. Le parlement donna cette fois raison à la ville.

Le droit de banalité dont l'évêque jouissait comme seigneur, souleva, dès le commencement du quatorzième siècle, une lutte acharnée entre les deux pouvoirs. Elle devint si vive que, dans l'année 1305, le peuple s'empara du palais épiscopal, y mit le feu, pilla les caves et les appartements sans épargner même les chapelles, massacra les officiers et les serviteurs de l'évêque. Le prélat, contraint de s'enfuir par les jardins, revint bientôt avec une troupe dévouée qui exerça de cruelles représailles. Les bourgeois furent excommuniés; la paix se rétablit difficilement au moyen d'un arbitrage. La commune fut condamnée à demander pardon à l'évêque, à rétablir ses meubles et à lui donner une statue en argent de la Vierge. Elle paya en outre une amende de huit mille livres parisis, avec laquelle on construisit les deux grosses tours qui défendent l'entrée de l'ancien palais.

A dater de cet événement, l'ordre public n'éprouva plus d'atteinte; les contestations continuèrent, en s'affaiblissant, entre les deux autorités, mais elles furent décidées par l'intervention régulière de la justice.

En 1346, l'armée anglaise qui était débarquée en Normandie,

(1) Tom. II, p. 457.

essaya d'enlever la place de *Beauvais*, dont la position se trouvait fort critique. « Les deux maréchaux de l'Ost, dit Froissart, passèrent si près de la cité de *Beauvais* qu'ils ne se purent tenir qu'ils n'allassent assaillir et escarmoucher à ceux des barrières; et partirent leurs gens en trois batailles, et assaillirent à trois postes, et dura cet assaut jusqu'à remontée; mais petit y gagnèrent, car la cité de *Beauvais* est forte et bien fermée, et étoit adonc gardée de bonnes gens d'armes et de bons arbalétriers, et si y étoit l'évêque dont la besongne en valait mieux. Quand les anglais aperçurent qu'ils n'y pouvoient rien conquérir, ils s'en partirent; mais ils ardèrent tous les faubourgs rez à rez des portes. »

Ce combat eut lieu le vingt-trois août. Trois jours après fut livrée la bataille de Crécy, à la suite de laquelle les communes ou troupes fournies par *Beauvais* tombèrent dans une embuscade et perdirent, avec celles de Rouen, plus de dix mille hommes.

L'insurrection de 1358, si connue sous le nom de Jacquerie du Beauvaisis, n'atteignit pas la ville de *Beauvais*, mais tous les lieux voisins furent mis au pillage. Les courses continuelles des Anglais, jusqu'en 1360, achevèrent la ruine du pays.

Le corps de ville fournit, dans l'année même de la Jacquerie, une nouvelle commune à l'armée royale. On incendia, par précaution, l'abbaye de Saint-Symphorien qui dominait la place. Sing de Tenory, capitaine de *Beauvais*, fut chargé de détruire les lieux fortifiés aux approches de la ville, tels que Sorcy, Hodenc-Lévêque, etc. La population montrait alors la persévérance et la fermeté dont elle a toujours fait preuve dans les temps difficiles.

Charles V vint à *Beauvais* en 1364, année de son élévation au trône.

Les campagnes étaient encore infestées de pillards et malfaiteurs, comme il arrive à la suite des guerres civiles. La ville fut forcée de traiter avec Ballastre, Brocourt et Fresnel, voleurs redoutés qui détroussaient les marchands à leur sortie de *Beauvais*; on leur donna deux cent cinquante florins d'or et des lettres de rémission (1).

Charles VI passa dans cette ville une partie de l'hiver de 1391 à 1392. Il y séjourna de nouveau l'année suivante, étant arrivé malade d'Amiens, d'où il fut amené en litière. Thomas d'Estou-

(1) Doyen, Hist. de *Beauvais*, 1, p. 40.

teville qui occupait alors le siège, le reçut et le fit soigner dans le palais épiscopal.

Le quinzième siècle vit naître la guerre des maisons d'Orléans et de Bourgogne qui couvrit de ruines tout le Beauvaisis. La ville de *Beauvais* y demeura d'abord étrangère, mais elle accrut ses fortifications et ses moyens de défense, appréhendant, non sans motif, les conséquences de la lutte qui éclatait autour d'elle. Le roi, pour la dédommager de ses sacrifices et reconnaître sa fidélité, lui accorda, en 1410, une exemption de ban et arrière-ban. Cependant, le parti des Bourguignons s'étendait en Picardie. Le roi adressa, le dix août 1413, des lettres portant interdiction de donner passage aux troupes, et au mois de février 1414, d'autres lettres faisant défenses d'assister le duc de Bourgogne qui s'était emparé de Compiègne, Soissons, etc.

Aux fêtes de Pâques 1416, l'empereur Sigismond, qui s'était offert comme médiateur entre la France et l'Angleterre, vint à *Beauvais*, où il fut reçu par l'évêque. On sait qu'il échoua dans sa mission.

L'année suivante, toute la Picardie était au duc de Bourgogne. Ce prince chargea les seigneurs de Fosseuse, de Poix, de Sauseuse, etc., de négocier avec la ville, et il vint lui-même peu après à *Beauvais*, dont la population lui fit une réception solennelle.

En 1418, Charles VI, la reine et le duc de Bourgogne donnent rendez-vous dans la ville à la noblesse de la province, pour secourir Rouen alors assiégé par les Anglais. « Vinrent à grande » puissance les seigneurs de Picardie, dit Monstrelet, et autres » sous eux qui avoient accoustumé de porter armes; et en furent » les pays où ils passèrent et séjournèrent, moult travaillés. Et » adonc, le roi, la reine et le duc de Bourgogne, à tout leur état, » de Pontoise vinrent à *Beauvais*, afin d'avoir vivres plus abondamment, etc. » Mais on ne put rien en faveur de Rouen qui capitula. La ville de *Beauvais*, devenue frontière, fut mise sur pied de guerre.

Les années suivantes se passèrent en luttes perpétuelles, en combats avec chances diverses, contre les partis qui infestaient la contrée, portant partout la ruine et la désolation. Il n'y avait aucune sûreté en dehors des murs, et l'évêque Cauchon, installé le douze janvier 1420, fut obligé d'arriver par la porte de Paris, au lieu de faire son entrée par la porte de l'Hôtel-Dieu, selon l'usage immémorial.

Charles VI vint à *Beauvais* en 1422, avec la reine et le duc de Bourgogne. La ville lui fit présent, entr'autres choses, de vingt-

deux mines d'avoine valant quarante-quatre livres parisis, ce qui était huit fois la valeur ordinaire; mais la misère était alors épouvantable, les récoltes ayant été détruites par les coureurs armés.

Charles mourut au mois d'octobre. Le roi d'Angleterre, Henri V, prit le titre de roi de France, et la ville de *Beauvais*, dirigée par l'évêque Cauchon, reconnut son autorité.

Toutefois, cette cité fut une des premières à se déclarer pour Charles VII, après le sacre de 1429. « Pareillement aussi allèrent » de hauts seigneurs en la ville et cité de *Beauvais* dont était » évêque Pierre Cauchon, extrême et furieux pour le parti des » anglais combien qu'il fût de la nation françoise, savoir auprès » de Reims, et aussitôt qu'ils veirent les héraults qui portoient » les armes de France, ils crièrent vive Charles roi de France » et se mirent en son obéissance, et pour ce qui ne voulurent » demeurer en ladite ville, ils les laissèrent aller et sortir avec » leurs biens. »

L'exemple de *Beauvais* fut suivi par les forts de Gournay-sur-Aronde, La Neuville-en-Hez, Remy, et par les places des bords de l'Oise. Le pays n'en demeura pas moins exposé aux courses des partis, ce qui donna lieu à plusieurs actions avec la garnison de la ville.

Le roi signa dans Compiègne, au mois d'août 1429, les lettres d'abolition qu'il accordait aux habitants de *Beauvais*, à cause de leurs précédentes relations avec les Bourguignons et Anglais.

Charles VII était à *Beauvais* en septembre 1431; il y donna des lettres datées du premier septembre, octroyant à la ville une levée sur le vin, pour l'indemniser des dépenses causées par l'entretien des fortifications. Le roi fit aussi démolir le moulin Saint-André, appartenant à l'évêché, comme nuisible à la défense de la place. L'évêché était alors vacant par la fuite de Pierre Cauchon, et ses revenus sous le séquestre.

Les Anglais ne cessèrent, pendant les années suivantes, de désoler le pays. Le huit mai 1433, ils parurent en grand nombre devant *Beauvais*, et dans un engagement qui eut lieu presque sous les murs, Jean de Monterauvillers, capitaine de la ville, fut fait prisonnier avec plusieurs officiers.

Le sept juin suivant, jour de la Trinité, ils tentèrent de nouveau de surprendre la place. Après avoir tué les gardiens de la porte de l'Hôtel-Dieu, ils entrèrent en foule et s'avancèrent jusqu'au pont Saint-Laurent. « C'en était fait de la ville (1), sans

(1) Doyon, *Hist. de Beauvais*, I, p. 74.

» le courage de deux de ses habitants. L'un, Jacques de Gue-
» hengnies, lieutenant du capitaine, se jeta avec une poignée
» d'hommes au dehors de la porte extérieure et combattit à ou-
» trance. L'autre, Jean de Lignières, coupa la corde qui rete-
» nait la herse, et celle-ci en retombant fit prisonniers les An-
» glais qui furent sur le champ taillés en pièces. » Mais le brave
Guehengnies, à qui la chute de la herse avait oté toute retraite,
périt au pied des murs. On institua, en mémoire de son dévoue-
ment héroïque, une procession dite de la Trinité, qui allait de
la porte de l'Hôtel-Dieu jusqu'à l'église Saint-Sauveur, dans
laquelle Guehengnies était inhumé.

De ce moment jusqu'à l'année 1444, où fut signée une trêve
avec les Anglais, la ville, sous cette menacée, se tint constam-
ment sur ses gardes, employant toutes ses ressources au main-
tien et à l'accroissement des fortifications, les misères de la po-
pulation augmentant de jour en jour par l'excès du service mi-
litaire, par la famine et par les pestes ou épidémies, conséquences
inévitables des autres fléaux.

Elle était comme dépeuplée en 1466, et par la mortalité,
et par la fuite des habitants devant le danger de la peste qui du-
rait, avec quelques interruptions, depuis plus de quinze ans.
L'évêque institua, à cette occasion, une confrérie de saint Sébas-
tien dans l'église Saint-Sauveur.

Cependant les Bourguignons, ayant contribué à la formation
de la ligue dite du bien public, occupaient de nouveau la Picar-
die. *Beauvais* demeura fidèle à la cause royale. Menacée depuis
huit mois, elle subit enfin le siège si célèbre conduit par Charles-
le-téméraire.

Attaquée le vingt-sept juin 1472, la ville réduite à sa seule
population augmentée de quelques soldats seulement, mal for-
tifiée, sans pièces de remparts, presque sans munitions, soutint
pendant douze heures l'assaut d'une armée de quatre-vingt mille
hommes, conduite par des chefs aguerris, pourvue d'une artil-
lerie formidable. Les premiers secours arrivèrent le soir, s'ac-
crurent les jours suivants, permirent de prolonger une défense
qui repoussa deux autres assauts et qui, après une lutte conti-
nuée jusqu'au vingt-deux juillet, contraignit l'ennemi de se re-
tirer sans autre résultat que l'incendie et la ruine des villages
voisins.

Les Bourguignons perdirent à-peu-près quatre mille hommes
tués, dommage énorme, si l'on considère que les assiégés n'a-
vaient point de grosse artillerie. La ville, au contraire, n'eut à

regretter qu'un très-petit nombre d'habitants, quoique la population de tout sexe et de tout âge s'exposât continuellement au feu de l'ennemi, avec un courage surhumain.

Beauvais, dit un historien, par sa proximité de l'Artois, alors possédé par la maison de Bourgogne, par sa position sur les confins du territoire de Paris et de Rouen, par son peu de distance de la mer, était la clef du royaume de France; sa glorieuse résistance, en déconcertant les projets de Charles-le-téméraire, avait donc sauvé le cœur du pays des horreurs de l'invasion; aussi eut-elle un immense retentissement. Le souvenir n'en est pas affaibli après un intervalle de quatre siècles.

Entre les habitants qui se distinguèrent à cette époque mémorable, les mémoires du temps ont signalé surtout le maire Guillaume Binet, Jean Aubert seigneur de Condé, avocat, Louis de Feuquières, bailli, Jean Boileau, ancien maire, et Jean Le-goix, lieutenant du capitaine.

Louis XI récompensa la ville par d'importantes prérogatives. Des lettres datées de La Roche au Duc (La Roche Guyon), au mois de juillet 1472, exemptèrent les habitants de toute imposition, leur concédèrent la faculté gratuite de posséder des fiefs, les dispensèrent de fournir des levées en temps de guerre, et rendirent à la commune ses anciens privilèges, diminués du temps de la Jacquerie. Les actes royaux expriment en ces termes la reconnaissance du monarque : « Comme nos très-chers et
» bien amez les Maire, Pairs, Bourgeois, manants et habitants
» de ladicte ville de Beauvais. . . ayant vertueusement et cons-
» tamment, sans aucunement doubter, varier, ne vaciller, puis
» trois sepmaines en ça, attendu et soustenu la veneue, férocité,
» armée, assemblée illicite en forme d'ost et de siège, en puis-
» sance désordonnée de Charles de Bourgogne et de ses consorts,
» sequaces et complices, nos rebelles et désobéyssants subjects,
» avec plusieurs très-rudes et puissants assauts par eux faicts et
» donnez alencontre de ladicte ville, cuidans la gaigner, sur-
» prendre, et subvertir, ou la réduire à leur très-damnable en-
» treprise et intention, tout auparavant la veneue de nosdicts
» chefs de guerre et capitaines en ladicte ville, que depuis qu'ils
» y ont esté arrivez : Et iceux Bourguignons et tous leursdits
» assauts repoussez, et résisté vigoureusement de jour et de
» nuict, et en ce faisant y employé leurs corps et biens, femmes
» et enfants, sans aucunement eux espargner jusques à la mort.
» A l'occasion desquelles choses, iceux Maire, Pairs, Bourgeois
» et habitants ont souffert, soustenu et encouru, souffrent eu-

» cores et soustiennent pour garder leur dicte loyauté, grands
» périls, pertes, dangers, despenses, dommages et interests,
» dont ils sont grandement à louer et les en avons en singulière
» grace et cordialle dilection. Pour ce est-il, que nous, vou-
» lons, etc., etc. »

Les habitants instituèrent d'un commun accord, le vingt-sept juin de chaque année, une procession dite de l'Assaut, en commémoration du siège, cérémonie qui se perpétua jusqu'à la révolution de 1789.

Par d'autres lettres du même mois, datées d'Amboise, le roi ordonna une deuxième procession pour le quatorze octobre, jour de saint Angadrême, patronne de la ville, dont la châsse avait été portée sur les remparts pendant le premier assaut. Les femmes, dans cette solennité, marchaient immédiatement après le clergé et avant les hommes; le roi voulut ainsi reconnaître l'intrépidité dont elles avaient fait preuve. « Les femmes et filles de la ville », disent les lettres, ne se montrèrent aucunement désolées ne déconfortées : ainçois mirent la main à la besogne, et vous donnèrent matière à vous et à vos successeurs, à tousjours nos bons bourgeois et manans d'icelle ville de pareillement garder leur loyauté et la montrer, par effet, envers nous et notre couronne, etc. »

Le même acte leur accordait le droit de « se vestir et orner de tels vestemens, atours, parures, joyaux et ornemens que bon leur semblerait, sans qu'elles en pussent être autrement notées, reprises ou blâmées, » dérogeant ainsi à la sévérité des lois somptuaires en vigueur.

La procession, supprimée en 1789, fut rétablie par décret impérial du douze décembre 1806, et de nouveau interrompue après les événements de juillet 1830. On y portait le drapeau enlevé aux Bourguignons, conservé encore aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville. Des jeunes filles conduites par le maire mettaient le feu aux pièces qui exécutaient les salves d'artillerie.

Louis XI vint à Beauvais le dix-neuf janvier 1473, accompagné du duc d'Orléans (depuis Louis XII). Il donna mille écus pour construire dans la cathédrale une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Paix, et voulait même que l'église prît ce nouveau titre; mais le chapitre n'y consentit pas.

Au mois d'avril suivant, entrée du gouverneur de Roussillon avec une nombreuse suite de gens d'armes. Le chapitre lui fit présent d'une croix d'or *in qua quædam particulam salutiferæ crucis prætiosæ sanguine Christo rubricata continetur.*

Le roi qui avait pris la ville en affection, y vint encore au

mois de février suivant et dans le mois de juillet de la même année. Il y était aussi en 1478, au mois d'août.

Charles VIII, à peine monté sur le trône, arriva le dix-neuf août 1483 à *Beauvais*, où il séjourna pendant un mois. La commune lui demanda et obtint des lettres-patentes confirmatives de celles données par son prédécesseur en 1472.

Dans un autre séjour, qui dura depuis le vingt-quatre août jusqu'au dix-neuf septembre 1486, le roi confirma l'ancienne charte de commune.

Louis XII, venu à *Beauvais* le vingt-huit juillet 1503, y demeura jusqu'au quinze août.

Il y était encore le premier août 1513, avec la princesse Marie d'Angleterre qu'il venait d'épouser, et l'élite de la noblesse. La reine revint seule l'année suivante; le corps de ville lui offrit en présent, le vingt-six octobre, deux flacons de vermeil.

François I^{er}, accompagné de la reine et du dauphin, arriva le neuf mai 1520 dans la ville, que le siège de 1472 avait rendu chère à l'autorité royale. Il y demeura plusieurs mois.

Quelques années après, la guerre avec l'Angleterre exposa de nouveau la ville de *Beauvais* aux inconvénients des mouvements militaires. La commune fournit, en 1536, cinq cents hommes, sur la demande du duc de Vendôme, pour secourir Péronne assiégée par le comte de Nassau.

« En juillet 1542, six vingt hommes d'armes de la bande de M. de la Roche-Pot firent leur montre à Beauvais, où furent faites plusieurs belles courses par lesdits gens d'armes qui y séjournèrent quelques tems (*J. Mollet*). » L'année suivante, le roi fit un emprunt de six mille livres sur la ville qui, en outre, paya huit mille autres livres pour sa quote-part sur l'emprunt fait au bailliage de Senlis.

En 1544, on augmenta les fortifications sous la conduite de Louis de Rabodanges, premier écuyer du roi. Neuf cents prisonniers furent employés aux tranchées et épaulements dont on voit encore les restes autour de l'ancienne abbaye de Saint-Symphorien.

Au mois de janvier 1558, nouveaux travaux exécutés sur les remparts par ordre de l'amiral de Coligny, envoyé exprès à *Beauvais*. On démolit plusieurs maisons; il en coûta trente mille livres qui furent imposées tant sur les habitants que sur le clergé.

Ces vicissitudes appauvrirent le pays, en arrêtant le mouvement du commerce et de l'industrie. « La population de Beau-

» vais, dit M. Doyen (1), se composait en grande partie d'ar-
» tisans qui n'avaient d'autres ressources que les travaux des
» métiers. Les guerres presque continuelles qui désolèrent alors
» l'Artois et la Flandre, pays qui entretenaient de nombreuses
» relations de commerce avec Beauvais, compromirent souvent
» la prospérité industrielle de cette dernière ville. C'étaient sur
» les hommes voués à un travail de chaque heure, et sans len-
» demain assuré, que les cruels effets de la guerre pesaient le
» plus durement. Cette foule, dénuée de lumières et pressée par
» le besoin, accusait souvent de ses maux ceux qui l'employaient.
» Le vingt-neuf décembre 1554, les peigneurs et les fileurs de
» laine, au nombre de sept à huit mille, abandonnèrent les mé-
» tiers, forcèrent les boutiques des marchands drapiers, et mena-
» cèrent d'incendier la ville. On feignit d'abord de vouloir tran-
» siger avec les mécontents; mais après avoir laissé s'user leur
» première ardeur, en gagnant du temps, on eut recours à des
» moyens de répression violente, etc. »

Le vingt-deux novembre 1555 est marqué par l'arrivée dans la ville d'Henri II, auquel on fit une réception magnifique. Le roi accorda, sur la demande de la commune, l'institution du franc-marché qui subsiste encore.

Henri II était à Beauvais au mois de janvier 1558, ainsi que le deux février. Il y revint le vingt-deux octobre suivant, avec la reine, le dauphin (depuis François II), Marie Stuart, le roi de Navarre, etc. Ce voyage s'écoula au milieu des fêtes et des négociations. « Le roi alla souvent au bois du Parc où il prit, par
» diverses fois, quatre grands cerfs et plusieurs sangliers, et en-
» tra'autres le cerf le plus grand qui ait été vu de son tems.
» (J. Mollet.) » La cour demeura jusqu'au huit novembre.

Les troubles causés par l'invasion du protestantisme et par les intrigues politiques auxquelles le nouveau culte servait de prétexte, commencèrent dans le Beauvaisis après la conspiration d'Amboise. Le pays et la ville étaient fermement attachés à la religion catholique, et cependant la réforme y eut bientôt un parti puissant sous la protection, d'abord cachée, ensuite avouée de l'évêque Odet de Coligny cardinal de Châtillon. Ce prélat, dont la conduite réunit tous les genres de scandale, prenait occasion de l'agitation causée par son influence pour renouveler, à l'égard de la commune, les anciennes discussions sur la police et

(1) Hist. de Beauvais, I, p. 155.

la garde des portes, et il se servait de son crédit personnel pour faire échouer, auprès d'un gouvernement trop faible, les justes réclamations de la ville. De là surgit une irritation extrême et sans cesse croissante de la part des catholiques, contre sa personne et son parti.

En 1561, le cardinal, au lieu de célébrer la fête de Pâques dans la cathédrale, s'enferma au palais épiscopal où il donna la communion sous les deux espèces à ses officiers et domestiques : alors toute la population se souleva contre lui. Le lendemain éclata une sédition dans laquelle plusieurs individus entachés de protestantisme furent massacrés. A la suite de ce désordre, le maréchal de Montmorency, envoyé par le roi, fit exécuter trois bourgeois par la main du bourreau ; en même temps, le cardinal introduisit dans la ville cinq cents gentilshommes qui lui étaient dévoués. L'effervescence populaire fut lente à se calmer, et la haine contre l'évêque s'accrut chaque jour.

En 1562, la ville chassa plusieurs protestants, dont les menées séditieuses entretenaient l'agitation. Dans la même année, Odet de Chatillon prit le titre de comte de Beauvais, abandonnant celui d'évêque, sans toutefois renoncer aux revenus qu'il employait à multiplier les prêches au faubourg Saint-Jacques, à Merlemont, Angy, Allonne, etc.

Déjà excommunié en 1563, marié publiquement le premier décembre 1564, il n'en continuait pas moins à gérer l'évêché et à lutter contre l'autorité de la commune, le crédit de sa famille le soutenant au mépris des lois. Cet état de choses dura jusqu'à la bataille de Saint-Denis, le dix novembre 1567, après laquelle le cardinal s'enfuit, laissant le diocèse en proie à la guerre civile qu'il avait fomentée.

La ville fut inquiétée par les calvinistes jusqu'à l'édit de Longjumeau, publié au mois de mars 1568 sous le nom de petite-paix.

Charles IX, allant se marier à Mézières, traversa la ville le dix novembre 1470.

Il est à remarquer que dans la journée de la Saint-Barthélemy, vingt-quatre août 1572, qui ensanglanta tant de villes, aucun meurtre ne fut commis dans *Beauvais*, quoique la ville fût remplie de calvinistes. On se borna à prendre des mesures de sûreté contre leur parti.

L'année 1577 vit une sédition provoquée par le rehaussement de la valeur des monnaies, qui fit augmenter subitement le prix des denrées, sans que les salaires fussent accrus, en sorte que le menu peuple se trouva tout-à-coup dans une grande détresse.

Quatre millé ouvriers soulevés se saisirent de la place du marché et de différents quartiers de la ville; ils pillèrent nombre de maisons, notamment celles des marchands drapiers, et enfoncèrent les prisons pour délivrer ceux de leurs complices qui avaient pu être arrêtés. Cette fureur insensée s'apaisa bientôt, et l'affaire finit, comme il arrive presque toujours, par le supplice d'un des principaux chefs. Mais bientôt après une épidémie meurtrière, triste résultat des troubles publics et de la misère qu'ils traînent à leur suite, décima la population pendant près de quatre années.

Au mois de novembre 1579, après l'occupation de Lafère par le prince de Condé, les calvinistes projetèrent de se rendre maîtres de *Beauvais*; mais prévenues à temps, leurs machinations furent déjouées, et on les contraignit de quitter la ville. Ils allèrent s'établir à Mouy et à Troissereux.

L'année 1583 vit naître dans toute la Picardie les pèlerinages en troupes qu'on surnomma les processions blanches, fomentées sous prétexte de conjurer les fléaux du ciel, mais en réalité pour animer les masses populaires contre le protestantisme, et encore plus pour en faire des instruments entre les mains des partis politiques. Des villages entiers vinrent prier dans la cathédrale. On vit arriver, le trois octobre, les habitants de Clermont, Agnetz, Nointel, Liancourt, au nombre de cinq ou six mille. Quatre jours avant, une autre troupe, comptant plus de vingt mille personnes de tout sexe, était partie des environs de Mouy, vêtue de blanc, portant des croix, des cierges ou des torches. La ville, par crainte ou par humanité, leur fit servir à dîner et leur fournit des logements : ces rassemblements ne causèrent aucun désordre apparent, ce qui paraît bien extraordinaire.

Les années suivantes s'écoulèrent au milieu des misères publiques, des épidémies continuelles, de la famine, des pillages causés par la rareté des grains, et des agitations qui annonçaient une nouvelle lutte religieuse et politique.

Les députés élus par le bailliage aux états-généraux de 1588, appartenaient tous à la ville. On nomma Claude Gouyne doyen du chapitre, Adrien de Boufflers bailli, Eustache Chofflard avocat et lieutenant du maire.

La ligue fut signée à *Beauvais* le vingt-un janvier 1589; le surlendemain on pendit un marchand chez lequel on avait trouvé des livres hérétiques. Quelques temps après, c'est-à-dire le vingt-six février, le duc d'Aumale, l'un des généraux de l'armée catholique, fit une entrée solennelle. On célébra en sa présence une messe du Saint-Esprit, après laquelle le pacte d'union ar-

rété à Paris le seize janvier fut lu et juré par tous les assistants. L'évêque Fumée jura et signa comme les autres, quoique dévoué au roi, mais au mois de juin suivant, par l'impulsion du duc d'Anjou, il sortit secrètement de la ville pour se réfugier dans son château de Bresles. Après cette évasion, le maire Godin, l'un des ligueurs les plus effrénés, fit déclarer ce prélat ennemi de l'union ; on s'empara de ses biens et de tout le temporel de l'évêché qui fut administré par la commune.

Le temps qui s'écoula sous le régime de la ligue, jusqu'en 1594, fut pour la ville et pour le Beauvaisis une époque de misère et de dévastation. Les ligueurs de *Beauvais* brûlèrent ou pillèrent les châteaux de la province qui appartenaient à des familles royalistes ; ils incendièrent ou démolirent les forteresses de Gerberoy, Marseille, Breteuil, L'Isle-Adam, etc. Les royalistes, partagés en plusieurs troupes, exerçaient des représailles sur les terres des ligueurs. Les gens de campagne étaient rançonnés par les deux partis ; enfin les troupes espagnoles, venues au secours de la ligue, commirent des ravages épouvantables dans tous les lieux qu'elles occupaient, même dans les faubourgs de *Beauvais*.

Bientôt les officiers des deux partis firent la guerre pour leur propre compte, s'enrichissant par le pillage, détroussant les voyageurs, employant leurs soldats à des exactions dont ils tiraient tout le profit. Ces infamies étaient des réminiscences des habitudes contractées pendant les quatorzième et quinzième siècles, ou plutôt elles fournissaient un nouvel exemple de ce qui arrive lorsque le gouvernement étant sans force, et les lois sans autorité, les ambitieux excitent les passions de la multitude et poussent une populace aveugle à tous les excès, en vue de leurs intérêts personnels. « Les soldats de plusieurs capitaines, dit un » manuscrit, se mettaient par bandes, couraient les champs et » ravageaient les villages, et faisaient entendre que c'était sur » l'ennemi ; et sur la plainte faite des paysans à MM. de la » ville, de leurs larcins, il fut publié de ne plus aller aux champs » sans permission, et ce, sous peine de la vie. Les lanciers en » faisaient de leur part de même, et avaient des livrées blanches, » et lorsqu'ils trouvaient des marchands, montraient leurs » écharpes en demandant : Qui vive ? On disait : Le roi ! à cause » qu'on pensait qu'ils fussent de l'ennemi, et leur disaient : C'est » ce que nous allons voir ; et sur ce sujet prenaient occasion de » les démonter et voler, etc. »

Ceux des habitants de la campagne qui ne périrent pas par le fer ou par la famine, se réfugièrent dans les villes dont la population se trouvait ainsi grossie d'hommes sans ressources et sans

travail. Les champs devenaient déserts, les chemins disparaissaient sous l'herbe, les récoltes mouraient sur pied. La ville de *Beauvais* éprouva bientôt les effets de la misère dont elle était cause. Ses fabriques se fermèrent, son commerce fut anéanti. Elle devint si pauvre qu'elle ne put payer un subside assis dans l'intérêt de la ligue, et que Mayenne lui-même fut obligé de l'en dispenser.

Malgré tant de souffrances, cette ville fut l'une des dernières de Picardie à se soumettre, après la conversion d'Henri IV, à l'autorité royale. La population désirait, dès long-temps, la fin de la lutte, mais elle était contenue par deux ligneurs effrénés, Nicolas Godinancien maire, et le chanoine Guillaume Luquin, esprits faux et orgueilleux, tels que les désordres civils en produisent toujours, qui, sous prétexte de patriotisme, de dévouement à un principe ou à une cause, exaspèrent les passions de la multitude au profit de leur ambition, et doivent être mis, à juste titre, au rang des malfaiteurs publics. Enfin, le corps de ville députa vers Henri IV, alors à Amiens, et le vingt-deux août 1594, on conclut un traité de réduction dont les termes furent confirmés par lettres-patentes signées deux jours après dans Compiègne. Henri IV fut reçu solennellement à l'église cathédrale le huit octobre 1595.

Le roi vint lui-même à *Beauvais* en 1596 pour terminer quelques différends relatifs à l'édit de réduction; il logea dans la maison canoniale de la rue Sainte-Véronique qui fait le coin vers l'évêché.

Le calme se rétablit peu à peu dans cette ville si long-temps agitée, bien qu'elle fût inquiétée de temps à autres par des bandes armées qui battaient la campagne et détroussaient les voyageurs, et par les troubles de la fronde.

L'invasion de la Picardie par les Espagnols, sous le commandement de Jean de Werth, reproduisit en 1636, dans le Beauvaisis, les dévastations qui avaient marqué pendant le quinzième siècle le passage des Bourguignons. La ville de *Beauvais*, alarmée, se mit en défense. Les ponts des environs furent coupés. On rétablit les fortifications; on éleva des ouvrages avancés sur le mont-Capron, ainsi que vers *Saint-Martin-le-Naud*; un corps de fantassins, levé par ordre du roi, forma deux régiments de mille hommes chacun sous le commandement de MM. Gaudechart de Bachivillers et de Mornay de Montchevreuil. Une partie de cette troupe alla au siège de Corbie, dont l'heureux succès déterminait la retraite de l'ennemi. La ville évita par là un danger qu'on pouvait croire imminent, mais ses finances s'en trouvèrent obérées.

L'année 1650 est marquée par le passage, le trois août, de la reine d'Angleterre veuve de Charles I^{er}, avec son fils qui fut depuis Charles II. Le corps de ville offrit au prince, suivant un usage antique, soixante-douze bouteilles de vin et vingt-quatre bottes de bougies, et à la reine, la même quantité de bougies avec quarante-huit boîtes de confitures. Ces illustres réfugiés séjournèrent à *Beauvais* jusqu'au quinze mars.

La population se laissa prendre aux désordres de la fronde sans qu'il en résultât, dans la ville même, aucun événement important. Le vingt-huit février 1652, le duc d'Aumont entra avec un corps d'infanterie, pendant que l'armée du duc d'Elbeuf passait la rivière à Hermes et qu'une autre troupe occupait l'abbaye de Saint-Lucien. Cette occupation n'eut d'autre suite que des collisions causées par l'indiscipline des soldats et réprimées énergiquement par la milice communale.

« Le trente novembre 1662, dit un manuscrit, le roi étant » parti le matin de Beauvais, vint de Puiseux en relai de carosse » à Beauvais où étant arrivé près les Balances (l'hôtel des Trois- » Piliers), à l'entrée du marché, descendant de carosse, monta » sur un coureur, et se rendit sur les deux heures à Crevecœur, » où ayant mangé tout debout un morceau remonta et se rendit » sur les huit heures du soir à Abbeville, Calais, etc.

» Le six décembre, S. M., qui était arrivée la veille au soir à » Crevecœur, en repartit sur les quatre heures du matin, aux » flambeaux, et entra à Beauvais environ six heures du matin » en carosse et relais, puis descendit à l'hôtel Saint-Christophe, » pour y prendre l'air d'un sagot et un œuf, et après monta à » cheval sur un coureur et se rendit à Paris sur le midi du même » jour. »

Le roi vint de nouveau le sept juin 1770, au retour de Flandre, avec la reine et toute la cour. Il descendit à l'hôtel épiscopal, où le maire lui offrit, ainsi qu'à la reine, des présents de vin, de confitures et de bougies.

La ville de *Beauvais* reçut pour la quatrième fois, le quatorze juillet 1581, Louis XIV, allant en Flandre avec toute sa cour pour visiter les pays nouvellement conquis.

Le cinq janvier 1689 fut marqué par l'arrivée de la reine d'Angleterre et du prince de Galles qui se sauvaient d'Angleterre; ils refusèrent les honneurs accoutumés.

La même année, au mois de novembre, surgit un événement qui eut et qui devait avoir un grand retentissement dans une ville de mœurs pieuses et douces. Quatre chanoines furent enlevés et conduits au donjon de Vincennes, sous la prétextation

capitale d'avoir correspondu avec le prince d'Orange pour faciliter l'invasion du royaume. C'était une calomnie inventée par un autre chanoine nommé Raoul Foy, qui, emprisonné à son tour, subit, au mois de septembre 1691, le supplice de la corde. Il ne reste dans l'opinion aucun souvenir de ce fait auquel se mêlèrent, dit-on, les querelles des jansénistes.

Les discussions religieuses et les affaires de la bulle *Unigenitus* occupent la première moitié du dix-huitième siècle dans la ville de *Beauvais* qui était, ainsi que l'a dit un historien, une colonie de Port-Royal. De là jusqu'en 1789, les annales locales ne constatent aucun fait de quelque importance.

M. *Millon de Montherlant*, avocat-syndic de la couronne, fut l'un des quatre députés élus aux Etats-généraux par le bailliage de *Beauvais*.

La ville de *Beauvais* était le chef-lieu d'un bailliage et siège présidial, d'une maréchaussée, d'une élection, d'un grenier à sel, d'une juridiction consulaire.

Le bailliage fut institué par édit d'Henri III donné à Paris au mois de décembre 1780; *Beauvais* était alors la seule ville de pairie ecclésiastique qui n'eût point de justice royale. Celle-ci fut composée d'un bailli de robe courte, un président, un lieutenant-général, un particulier, neuf conseillers, un avocat et un procureur du roi, un greffier civil et un greffier des présentations. Le présidial devait connaître des appellations de toutes les juridictions exerçant dans la ville, même de celle de l'évêque et comte, de celles du vidamé de Gerberoy, de la prévôté d'Angy, des justices de Méru, Chaumont et Magny, des châtelainies de Milly, Bulles, La Neuville-en-Hez, de la prévôté royale de Beauvaisis siégeant à Grandvilliers, et des appels du bailliage de Montdidier pour les lieux situés entre *Beauvais* et Thieux.

L'édit fut reçu avec joie par les habitants; mais lors de la vérification, on trouva pour opposants l'évêque, le comte de Clermont et les officiers des autres bailliages dont il restreignait le pouvoir. Il fallut que le roi adressât au parlement des lettres de jussion, et l'enregistrement n'eut lieu que le seize juin 1586.

Le bailliage de Montdidier, et par suite la coutume, s'étendait jusqu'au pont Saint-Laurent de la ville de *Beauvais*. Le comte de Vermandois, de la puissance duquel Montdidier faisait partie, prélevait une redevance annuelle de cent dix sous sur l'évêché, à cause de la partie de son comté qui était incluse dans la ville depuis la porte de l'Hôtel-Dieu jusqu'à celle de Bresles. Le comte

Raoul en fit remise en 1136, moyennant la translation du droit sur les terres de Chevières.

Le prévôt de Montdidier venait en personne, aux quatre saisons de l'année, tenir ses assises sur le pont Saint-Laurent. On y voyait un siège de grès du haut duquel il rendait ses jugements.

L'évêque obtint d'Henri IV, en 1596, des lettres qui amoindrirent l'autorité du bailliage, en ce qui concernait les justiciables du comté-pairie : cet acte de bienveillance, ou plutôt de faiblesse, souleva, entre les deux juridictions, des difficultés qui n'étaient pas résolues en 1789, après deux siècles d'intervalle.

Le ressort du bailliage comprenait, outre la ville, cent trente-sept villes, bourgs ou villages, dont soixante-six furent distraits du ressort de Senlis, quarante de celui d'Amiens, et trente-un de Montdidier (1).

(4) Lieux du bailliage de *Beauvais* :

Canton d'Auneuil : Auneuil, Auteuil, Berneuil, Frocourt, La Houssoye, La Neuville-Garnier, Le Mont-Saint-Adrien, Rainvillers, Saint-Germain, Saint-Paul, Saint-Léger-en-Bray, Troussure, Villers-Saint-Barthélemy, Villotran, Le Saussay commune de Porcheux.

Le canton de Beauvais : en entier.

Canton du Coudray : Blacourt, Cuigy, Epaubourg, Hodenc-en-Bray, La Chapelle-aux-Pots, Saint-Germer, Saint-Pierre-ès-Champs.

Canton de Formerie : Saint-Sanson.

Canton de Grandvilliers : Gren, Hamel, Saint-Maur en partie.

Canton de Marseille : Achy, Blicourt, Bonnières, Fontaine-Lavaganne, Gaudechart, Hautépine, Hestoménil, Lihus, Marseille, Oudeuil, Rothois, Roy-Boissy, Villers-sur-Bonnières.

Canton de Méru : Andeville, Corbeilleurf, Lardières, Lormaison, Méru.

Canton de Nivillers : Bonliers, Bresles, Fay-Saint-Quentin, Fontaine-Saint-Lucien, Fouquerolles, Guignecourt, Haudivillers, Juvignies, La Fraye, Laversines, Maisoncelle-Saint-Pierre, Nivillers, Oroër, Sauqueuse-Saint-Lucien, Therdonne, Tillé, Troissereux, Velennes, Verderel.

Tout le canton de Noailles, sauf Ressons et Villers-Saint-Sépulcre.

Tout le canton de Songeons, sauf Loueuse et Mothois.

Canton de Clermont : Litz en partie, Rue-Saint-Pierre.

Canton de Crevecœur : Anchy-la-Montagne, Catheux, Crevecœur, Cormeille, Doméliers, Francastel, La Chaussée-du-Bois-d'Ecu, Le Crocq, Le Gallet, Luchy, Maulers, Muidorge, Rotangy, Viefvillers.

Canton de Froissy : Abbeville-Saint-Lucien, Bucamp en partie, Campremy, Froissy, Hardivillers, La Neuville-Saint-Pierre, Maisoncelle-Thoulerie, Montreuil-sur-Brèche, Noirmont, Noyers-Saint-Martin, Oursel-Maison, Puis-la-Vallée, Reuil-sur-Brèche, Sainte-Eusoye, Thieux.

Canton de Mouy : Angy, Bury, Heilles, Mouy, Saint-Félix.

Canton de Saint-Just-en-Chaussée : Essuile.

Canton de Neuilly-en-Thelle : Ullly-Saint-Georges.

La prévôté d'Angy fut réunie, par arrêt du sept novembre 1749, au bailliage de *Beauvais*.

La dignité de grand-bailli ou bailli d'épée fut créée le vingt-neuf décembre 1582, par Henri III, en faveur d'Adrien de Boufflers, pour lequel Henri IV érigea en comté la terre de Caigny, aujourd'hui Crillon; ses six descendants directs l'eurent successivement après lui, jusques et compris le maréchal de Boufflers. Le dernier grand-bailli a été le comte, depuis duc de Crillon, installé en 1789.

Les offices comprenaient, au moment de la révolution, outre le grand-bailli, un premier président et lieutenant-général, un deuxième président, un lieutenant particulier, neuf conseillers, un avocat du roi, un procureur du roi, un greffier et un commis greffier, un receveur des consignations, un commissaire aux saisies réelles. Il y avait douze avocats, cinq notaires et onze procureurs.

On avait institué, en outre, une chambre prévôtale composée d'un lieutenant, d'un assesseur, d'un procureur du roi, d'un greffier et d'un commis au greffe. Elle jugeait avec le présidial les cas prévôtaux.

La ville formait un gouvernement particulier dépendant du gouvernement général de l'Isle-de-France. Le chef militaire portait le titre de capitaine, auquel on substitua, non sans difficulté, dans le dix-huitième siècle, la qualification de gouverneur.

Cette charge fut presque toujours donnée à des familles considérables du Beauvaisis, et s'y maintint quelquefois héréditaire. Les Dauvet, comtes des Marets, l'eurent pendant le dix-septième siècle; elle passa après eux dans la maison de Boufflers. Le maréchal eut les titres de capitaine et gouverneur de Beauvais en même temps que la dignité de grand bailli.

L'élection de *Beauvais* fut instituée en 1406, en même temps que les autres. Elle appartenait au gouvernement de Picardie, et l'on sait qu'elle passa sous Louis XIII dans la généralité de Paris par le crédit d'Albert de Luynes, gouverneur de l'Isle-de-France, qui, voulant accroître sa puissance, fit réunir à son commandement le Beauvaisis, le Noyonnais et le Laonnais.

Elle comprenait, outre le canton de *Beauvais*, treize paroisses du canton d'Auneuil, — douze du canton du Coudray, — neuf de celui de Formerie, — dix de celui de Grandvilliers, — les dix-neuf communes du canton de Marseille, — cinq paroisses du canton de Méru, — dix-sept du canton de Nivillers, — vingt-

deux de celui de Noailles, — vingt-sept du canton de Songeons, — une paroisse du canton de Clermont, — une paroisse et un hameau (Rougemaison) du canton de Crevecoeur, — quatre paroisses du canton de Mouy, — trois de celui de Neuilly-en-Thelle, et les paroisses de Doudeauville, Gancourt, Haussez, Saint-Menevieux, Saint-Michel d'Halescourt, aujourd'hui du département de la Seine-Inférieure : en tout cent cinquante-neuf paroisses ou lieux.

Les officiers étaient un président, un lieutenant, huit élus, un procureur du roi, un greffier en chef et un commis au greffe. Deux receveurs des tailles, deux huissiers et trois procureurs étaient attachés à ce siège.

Le subdélégué de l'intendance était assisté d'un greffier.

Le grenier à sel fut séparé de l'élection en 1675, mais il conserva le même ressort.

Il avait pour officiers un président, un procureur du roi, un grainetier, un greffier, un contrôleur, un receveur avec un huissier.

La juridiction consulaire fut établie par un édit de juin 1563, vérifié le dix-huit janvier suivant; on créa une charge de juge et quatre charges de consuls des marchands à élire par une assemblée formée de cinquante bourgeois notables. Le premier juge élu fut Jean de Malinguehen, dont on voyait autrefois la tombe sous le portail septentrional de l'église Saint-Etienne. Cet établissement suscita l'opposition de l'évêque comme seigneur temporel; le débat dura dix-huit ans et se termina par le maintien définitif des consuls, mais à charge d'une redevance annuelle de deux cents livres payée pour droit de greffe au prélat par la commune de *Beauvais*.

Ce tribunal était composé, en 1789, d'un juge, de trois consuls, un commis, un greffier en chef et un commis au greffe.

L'institution la plus considérable était l'évêché, non-seulement en lui-même, mais surtout, eu égard aux intérêts locaux, à cause de la seigneurie temporelle du comté qui lui fut réunie au commencement du onzième siècle.

On ne sait rien sur l'origine du comté de *Beauvais*. La première mention s'en trouve dans un capitulaire daté d'Attigny en 822, par lequel Louis-le-débonnaire envoie l'archevêque de Reims et le comte Runofrid, en qualité de *missi dominici*, dans six comtés dont celui-ci faisait partie. On pense qu'en ce temps les comtés n'avaient point de seigneur spécial, mais qu'ils cons-

tituaient des divisions du territoire dont l'inspection était confiée à des officiers ou fonctionnaires d'ordres divers ; dans la suite et à cause de l'affaiblissement du pouvoir central, les *missi dominici* établirent leur autorité permanente sur la contrée dont ils avaient la surveillance passagère.

On n'est pas fixé davantage sur l'étendue primitive du comté de Beauvais ; d'après les titres des neuvième et dixième siècles, il devait aller jusqu'à Venette et Pont-Sainte-Maxence, c'est-à-dire jusqu'aux limites du diocèse, et les comtés de Breteuil, de Clermont et de Beaumont-sur-Oise ou Chambly en auraient été détachés ainsi qu'une partie du Vexin français.

Les premiers comtes ne sont connus que par leurs noms, la plupart étrangers, mentionnés dans des obituaires, Tetboldus, Herfridus, Maldegaudus qui donna au chapitre de la cathédrale la seigneurie d'Haudivillers, etc. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'ils aient possédé la totalité de ce qu'on appelait le comté ; le chapitre diocésain prétendait au dixième siècle, avoir en des droits sur une partie. Ce qui paraît certain, c'est que lorsque Charles-le-Chauve fit au château de Quiersey, le quatorze juillet 877, le règlement qu'on regarde comme l'origine de l'hérédité des titres, le comté de Beauvais appartenait à la maison de Vermandois ; c'est, dit-on, par ce motif que la grande coutume de Vermandois régissait en premier lieu le Beauvaisis.

Le premier comte héréditaire est Pepin, descendant de Charlemagne ; il était aussi comte de Senlis.

Le quatrième après Pepin est Bernard II, célèbre par l'évasion du jeune duc de Normandie. Il était comte de Senlis comme ses prédécesseurs, seigneur de Creil, Conti, Thourotte, etc. Les lettres de Louis d'Outremer, données le vingt-cinq juillet 936, en faveur de l'église d'Autun, l'appellent *Bernardus Belvacensium comes*. C'est par ses instances que le roi fit restituer, la même année, à l'abbaye de Saint-Corneille, les terres de Canny, Gury, Marigny-sur-Matz, Marest, etc., dont Rotbard évêque de Meaux s'était emparé (1).

Le comté de Beauvais revint après lui dans la branche aînée des comtes de Vermandois, et Herbert II le donna en apanage à sa fille Leutgarde, qui épousa en premières noces Guillaume duc de Normandie, et vers 943, Thibaut I^{er} dit le tricheur ou le vieil, comte de Blois.

Eudes I^{er} comte de Blois et de Beauvais, leur fils, mourut en

(1) Le titre est rapporté dans Mabillon, de re diplom., pag. 868.

995, laissant ses titres à Thibaut II qui cessa de vivre en 1004, sans avoir été marié. Le deuxième fils, Eudes dit le champenois, devenu comte de Blois et de *Beauvais*, s'empara du comté de Champagne. Le troisième fils Roger, élu évêque en 996, échangea le château de Sancerre dont il était seigneur, contre la partie du comté de *Beauvais* qui appartenait à Eudes. Cette transaction célèbre fut confirmée par une charte du roi Robert datée de Saint-Denis l'an 1015. L'acte royal dit que les choses échangées appartenant à Eudes dans le Beauvaisis, comprennent *Beauvais* (moins la cité), *Saint-Just-des-Marest*, les trois bourgs de Bresles, Saint-Just-en-Chaussée et Catenoy, dans lesquels les rois avaient droit de gîte, Bury, Flai (ou Saint-Germer), Senantes, Amuchy et Cuigy, avec la suzeraineté du marché de Gerberoy.

Le roi consentit que ce vaste domaine fut transporté héréditairement à l'église de *Beauvais*, c'est-à-dire aux évêques qui portèrent à partir de là le titre de comte.

L'évêque, en qualité de comte, était seigneur temporel de la ville. La justice lui appartenait, sauf les cas royaux, et de plus la police générale dont l'exercice, sans cesse en conflit avec les droits ou prétentions de la commune, suscita entre les deux pouvoirs une hostilité tantôt latente, tantôt avouée, qui se soutint pendant près de huit siècles et qui se continua, à l'égard de la justice royale, après l'institution du bailliage.

Des lettres de Charles VI, données à Paris le vingt-deux avril 1422, confirmèrent les droits et privilèges de l'évêque en la ville et comté de Beauvais (1).

Les comtes avaient droit de battre monnaie, toutefois sans qu'elle pût valoir plus d'un denier, porter leur image, ni avoir cours forcé hors du diocèse. Le denier beauvaisin pesait vingt-sept grains, dont les deux tiers d'argent et le reste de cuivre. Ce droit exorbitant fut perdu lorsque Charles VI eut institué dans la ville, en 1383, un hôtel royal des monnaies.

Le comté tenait dans sa mouvance quatre cent cinquante fiefs ou arrières-fiefs (2), non compris ceux qui dépendaient du vi-

(1) Rec. Ord. xi, p. 160.

(2) Lieux du comté de *Beauvais* avec l'indication des principaux fiefs.

Canton d'Auneuil : Auneuil, fief Forest, arrière-fief à Grumesnil, La Neuville-sur-Auneuil, Friancourt, Tiersfontaine. — Auteuil, Le Mesnil-Albert, Malassise, Le Val-de-l'Eau, Vessancourt, et plusieurs fiefs à Auteuil. — Beaumont-les-Nonains, fief de Jouy-la-Grange, et arrières-fiefs.

damé de Gerberoy réuni en 1193 à la seigneurie de l'évêché (1).
On y réunit plus tard la châellenie.

Le châtelain était dans l'origine le commandant militaire de la cité. Cette position devint assez considérable pour qu'elle fût donnée par le comte à un de ses cadets comme part héréditaire, à condition de la tenir en fief du comté; on croit même que le premier châtelain fut un des fils de Thibaut-le-tricheur. Toujours est-il que la séparation de la châellenie était antérieure à l'échange du comté contre le domaine de Sancerre, et que son existence fut immédiatement une cause de contestation avec les évêques. Les châtelains devinrent si puissants qu'ils résistèrent même à l'autorité royale. On sait que Louis-le-gros fut obligé de marcher contre Lancelin de Dammartin qui se maintenait violemment dans le commandement de Beauvais. Le roi l'as-

— Berneuil, Bois-Dangu, Bizancourt, fiefs des Champs, de la Salle, de Montesconne, Vaux et autres. — Frocourt, plusieurs fiefs, Le Metz. — Jony-sous-Thelle, bois enclavés. — La Houssoye. — La Neuville-Garnier, fief du bois Taupin et autres. — Le Mont-Saint-Adrien, fief de la Grosse-Oie. — Le Mesnil-Théribus, fief de Goincourt et arrières-fiefs. — Rainvillers. — Saint-Germain-la Poterie, fief de Warchies et arrières-fiefs. — Saint-Paul, fief du Petit-Corbie, de la Haute-Touffe, du Ply. — Saint-Léger-en Bray, Riqueville. — Troussures, le Marché-Godard. — Valdampierre. — Villers-Saint-Barthélemy, fiefs de Bailly, de Lhermitage, de Play, de Vaumain et autres. — Villotran, Mesaigny, cinq fiefs.

Canton de Beauvais : Allonne, deux fiefs, Alenette ou Alonnette (*Alunella*), Aumont, fief de Sablonnière, de Thère, de Villers-sur-Thère, de la Coupe à Voisinlieu, Bongenoult. — Beauvais, bois de Saint-Lazare, chaussée Saint-Nicolas, fiefs de Foucarmont, des Marmousets, de Morlaine, de Saint-Jean, du Metz, faubourg Saint-Quentin. — Fouquénies, val de l'Epine. — Goincourt, fiefs Gastier, Saint-Pierre de Breteuil, Saint-Clerc, Hideux. — Marissel, fief de la fontaine aux Marmousets et plusieurs pleins-fiefs. — Bracheux. — Pierrefite, Herculez. — Saint-Just-des-Marest, fief du Gros-Chêne. — Saint-Martin-le-Nœud, fiefs d'Avelon, d'Aumarest, de la Mare-Tacon et bois de Belloy, du bois Robert, du bois du Mont, de Flambermont, de Grandcamp, du Mont, de Senéfontaine, de Saint-Clair, du val d'Aumarest. — Savignies, fiefs Brion, Béléon, de Courcelle, de La Frenoye, du Quint, de La Rutoire, fief Tassart du Vuault.

Canton du Coudray-Saint-Germer : Blacourt, fief de La Boissière et autres. — Cuigy. — Hodenc-en-Bray, fiefs de La Place, de Marivaux. — La Chapelle-aux-Pots, fiefs d'Héricourt, d'Armentières et autres.

Canton de Marseille : Achy, plein-fief avec mairie, fief de Polhay. — Blicourt, fiefs des Célestins, Béranger, de la cour de Monceaux, Fourré, de Regnonval. — Bonnières, bois de La Boissière. — Lihus, plusieurs fiefs.

(1) Précis statistique sur le canton de Songeons, pag. 65.

siégea, et après l'avoir chassé confisqua ses biens. On établit alors à la place des châtelains, des capitaines de la ville commissionnés par le roi. La châtellenie ne fut plus qu'un fief relevant du comté, et sauf exception, sans aucune fonction militaire.

Les châtelains prirent alors le nom de la ville qu'ils transmi-
rent à leurs héritiers et à leurs acquéreurs, de sorte que l'on
pourrait croire, si l'on n'était averti, à l'existence ancienne
d'une maison de *Beauvais*. On trouve dans les douzième et trei-
zième siècles des Foulques de Beauvais, Ancelin de Beauvais,
Adam, Eudes, qui n'étaient autres que des châtelains.

Ces fiefs contractèrent des alliances qui firent passer la châ-
tellenie dans des maisons considérables ou puissantes. Guillaume
de Beauvais, chevalier, qui avait épousé une fille de la maison
d'Estouteville, était seigneur de Saint-Denis-le-Thiboust, Fer-
rières, etc., grand queux de France, et chambellan de Philippe-
de-Valois, qui lui donna pour commission royale la charge de
capitaine de *Beauvais*. Il se servit de son pouvoir presque illi-

— Mihi, bois de Caurroy, prés et pâtis à Candeville, fief de Moimont. —
Oudeuil, fiefs de Tarsin, de Pisseleu-en-l'Eau.

Canton de Nivillers : Bailleu-sur-Thérain. — Bresles, fief de Conty,
bois du Quesnoy, le domaine de Bresles. — Fay-Saint-Quentin, deux fiefs.
— Fouquerolles, bois de Sauveleu, fiefs Bourdon et autres. — Haudi-
villers, fief de La Place et autres. — La Fraye, fiefs Poulain et d'Epaux.
— Laversines, fiefs Bucanp et autres. — Maisoncelle-Saint-Lucien. — Ni-
villers, pleins-fiefs et arrières-fiefs. — Oroër, fief de Poux à Boursines. —
Rochy-Condé, fief de Montoille, prés à Condé, un arrière-fief. — Ther-
donne, Wagicourt. — Tillé, fiefs de Tilloy, de Morlaine-les-Tonnellier, de
Léglantier. — Troissereux, fiefs d'Houssoy-le-Farcy et autres. — Velennes,
fief Peroy.

Canton de Noailles : Abbecourt, fiefs du bois Tison, de Coulombie, de
La Venerie. — Berthecourt, fiefs de Brétel, de Bourguigremont, de La
Boutellerie, fief Gautier de Trefle et autres. — Caucigny, fief à Fayet. —
Hermes, fiefs d'Hermes et de Francourt. — Hodenc-Lévesque, fiefs de
La Loge, de la mairie d'Hodenc. — La Neuville-d'Aumont, fief de Val-de-
Molle et deux autres. — Ponchon, bois de Chatelet, fief de Gierville,
plusieurs arrières-fiefs à Framicourt et à Houssoy. — Saint-Sulpice, ar-
rières-fiefs de Crécy, fief à Saint-Sulpice. — Silly, bois Pheu, bois du Nel,
fiefs de Lalande, de Tillart, chantrerie de Tillart. — Villers-Saint-Sé-
pulcre, fief de Hez. — Warluis, plein-fief, Lépine.

Canton de Songeons : Escames, plusieurs fiefs, deux autres à Hémé-
court, fief de Longavesne — Fontenay, fief de Torcy. — Grémévillers, ar-
rière-fief, fief de Choqueuse. — Hanvoile, fief de Léglantier. — Haucourt,
fief Jean Desain. — Lhéraule. — Loueuse. — Morvillers. — Senantes,
plusieurs fiefs, Corbeauvat, Goulancourt, Gros court. — Songeons, fiefs

mité pour opprimer les habitants, et entama avec le chapitre un procès qui ne prit fin qu'au quinzième siècle.

Jean Leclerc, chancelier de France sous Charles VI, vendit la châtellenie en 1438 à Estout d'Estouteville, seigneur de Beaumont, moyennant trois mille neuf cents livres. De cette maison la seigneurie vint dans celle de Moui-la-Meilleraie, par le mariage, sous Charles VII, de Jacques de Moui avec Jacqueline d'Estouteville. Leur fils Charles de Moui, vice-amiral, fit commencer l'hôtel de la châtellenie, dont on voit encore un côté, rue Saint-Pantaléon (actuellement l'hôtel épiscopal).

Claude de Moui, fille et héritière de l'amiral, porta la châtellenie dans la maison de Lorraine par son mariage avec Charles de Lorraine, comte de Chaligni, fils du duc de Mercœur.

Leur fils Henri vendit la seigneurie, en 1627, à l'évêque Augustin Potier, qui saisit l'occasion de supprimer un vassal aussi

de Songeons, de Limermont, Rigaud, du Hamel, sept arrières-fiefs. — Sully, plein-fief. — Thérines et le Ply. — Ville-en-Bray.

Canton de Clermont : Rue-Saint-Pierre, deux fiefs.

Canton de Crevecœur : Auchy-la-Montagne, fief Surdon et deux autres. — Crevecœur, arrière-fief. — Rotangy, fief de Rotangy-la-Ville.

Canton de Froissy : Campremy, fief Baillet. — La Neuville-Saint-Pierre, fief de La Place, Noirémont, quatre arrières-fiefs. — Reuil-sur-Brèche, trois arrières-fiefs, fief de Bethonval, bois de l'église de Froidmont. — Thieux, fief des huit pièces.

Canton de Liancourt : Angicourt, Bailleval, fief de Lonveaucourt. — Béthancourt-Saint-Nicolas. — Catenoy, fiefs de Charon, de Courcelle, de Dieudonne, de Luchy et arrières-fiefs. — Rantigny. — Sarron, fiefs de la Sourdie, de la Châtellenie, de la Noue, du petit Evêché.

Canton de Maignelay : Coivrel, un plein-fief et six arrières-fiefs. — Maignelay, arrière-fief. — Montgérain, plein-fief, fiefs de Guisy, de Hamel. — Montigny. — Sains, fief du Quesnay. — Tricot.

Canton de Mouy : Bury, fiefs Bocquet, de l'Hoste, des Moulins et plusieurs autres. — Mouy, fief du Marché, cinq hostises à Coincourt. — Roussey. — Saint-Félix, fief de la Salle, de Fay-sous-Bois.

Canton de Saint-Just-en-Chaussée : Essuile, fief du Plessis-Saint-Eusoye et deux autres. — Le Plessis-sur-Saint-Just, plein-fief. — Montiers, fief de la Dame-Martin et un autre. — Plainval. — Ravenel. — Saint-Just, plein-fief, fief Castenat, bois de Muriaumont.

Canton d'Estrées-Saint-Denis : Chevrères, un plein-fief et un arrière-fief.

Canton de Ressons : Marquéglise, un arrière-fief.

Canton de Creil : Montataire, justice et seigneurie, fief de Descent.

Canton de Neuilly-en-Thelle : Balagny, fief du Moulin avec toute justice.

Canton de Senlis : Plailly, fief de Neumoulin. — Thiers.

Département de la Seine-Inférieure : Forest, près Gournay, fief des Radins.

Département de Seine-et-Marne : Thieux-sous-Dammartin.

incommode. On aliéna, pour réaliser l'acquisition, la châtellenie de Saint-Just-en-Chaussée, avec les seigneuries de Sarron, Ponchon, Berthecourt, Hodenc-l'évêque, Fouquerolle, et quelques autres de moindre importance.

L'évêché de *Beauvais* était le cinquième suffragant de l'archevêché de Reims. Sa fondation est rapportée vers l'année 245 ou 250, à l'époque de la mission de Saint-Lucien dans le Beauvaisis, où déjà saint Firmin avait jeté les premières notions du christianisme.

Saint Lucien est actuellement considéré comme le premier évêque. Le siège a compté avec lui quatre-vingt-dix-huit titulaires. (1)

(1) Saint-Lucien : vers 250.

Thalassius : 292.

Victor : 506.

Chanarus : 557.

Numidius : 550.

Licerius.

Themerus : 575.

Bertegisilus : 592.

Rodomarus : 418.

Ansoldus : 456.

Rigobertus : 480.

Gogerimus : 526.

Anselmus I^{er} : 555.

Maurimus : 545.

Constantin : 555.

Himbertus : 561.

Ravingus : 570.

Dodon : 580.

Saint-Marin : 610.

Ricoaldus : 640.

Mioldus : 654.

Clément : 665.

Saint-Constantin II : 680.

Ercambert : 700.

Austringus : 720.

Deodat : 740.

André : 752.

Hodingue : 770.

Adalman : 792.

Ragimbert : 815.

Saint-Hildeman : 821.

Hermenfride : 846.

Eudes I^{er} : 861.

Rongeaire : 882.

Honoré I^{er} : 885.

Herluin : 902.

Bovon : 921.

Hildegair : 955.

Waleran : 981.

Ilervé : 987.

Hugues : 998.

Roger I^{er} de Blois : 1000.

Warin : 1022.

Druon : 1055.

Guilbert : 1059.

Guy : 1065.

Ursion : 1088.

Foulques de Dammartin : 1089.

Roger II : 1095.

Anselme II : 1099.

Godefroy I^{er} : 1105.

Pierre I^{er} de Dammartin : 1114.

Eudes II : 1155.

Eudes III : 1144.

Henri de France : 1148.

Barthelemi de Montcornet : 1162.

Philippe de Dreux : 1175.

Miles I^{er} de Nanteuil : 1217.

Godefroy II de Neaufle : 1254.

Robert de Cressonsacq : 1257.

Guillaume de Grès : 1249.

Renaud de Nanteuil : 1266.

Thibaut de Nanteuil : 1285.

Simon de Nesle : 1501.

Jean I^{er} de Marigny : 1515.

Guillaume II Bertrand : 1547.

Les quatorze premiers évêques après saint Lucien ne sont connus que par leurs noms.

Constantin II (23^e), que l'église a mis au nombre des saints, était en vénération dans l'abbaye de Jumièges où ses restes furent apportés et cachés par la crainte des Normands.

Hildeman (31^e), moine de Corbie, illustre par son rare mérite, est compté au nombre des saints.

Hervé (40^e), cité comme ayant jeté les fondements de la cathédrale.

Roger I^{er} de Blois (42^e), faussement surnommé Roger de Champagne, devint garde-des-sceaux des rois Hugues-Capet et Robert. C'est sous lui que le comté de *Beauvais* fut uni à l'évêché.

Eudes II (53^e), dit l'illustre, religieux de Saint-Germer, ami de Suger, aida à la fondation des abbayes de Froidmont et de Beaupré.

Henri I^{er} de France (55^e), quatrième fils de Louis-le-gros et frère de Louis-le-jeune; de son temps commencèrent les différends entre l'évêché et la ville, à l'occasion de la commune récemment accordée. Il fut transféré en 1162 à l'archevêché de Reims.

Philippe de Dreux (57^e), neveu du précédent et de Louis-le-jeune, prélat guerrier, aventureux, l'un des croisés du douzième siècle. Fait prisonnier par les Anglais à l'attaque de Milly, en 1196, on connaît sa détention sous Richard-cœur-de-lion. Cet évêque commença, vers 1206, le défrichement de la forêt de Bray. Il fit bâtir le château de Bresles et démolir celui de La

Philippe d'Alençon : 1556.
Jean II de Dormans : 1559.
Jean III Daugeran : 1568.
Miles II de Dormans : 1574.
Guillaume III de Vienne : 1587.
Thomas d'Estouteville : 1588.
Louis I^{er} d'Orléans : 1594.
Pierre H de Savoisy : 1597.
Bernard de Chevenon : 1415.
Pierre III Cauchon : 1420.
Jean IV Juvenal des Ursins : 1451.
Guillaume IV de Hellande : 1444.
Jean V de Bar : 1462.
Louis II de Villers : 1487.
Antoine de Tende : 1525.
Charles de Villers : 1550.

Odet de Chatillon : 1555.
Charles II de Bourbon : 1572.
Nicolas I^{er} Fumée : 1576.
René Potier : 1598.
Augustin Potier : 1617.
Nicolas II Choart de Buzenval : 1651.
Toussaint de Forbin Janson : 1679.
François de Saint-Aignan : 1715.
Etienne Potier de Gesvres : 1728.
François-Joseph de La Rochefoucauld : 1772.
Claude-Louis de Lesquen : 1825.
Jean Hyacinthe Feutrier : 1825.
Louis-Simon Lemercier : 1855.
Pierre-Marie Cottret : 1858.
Joseph-Armand Gignoux : 1842.

Neuville-en-Hez qui appartenait à la maison de Clermont. Il prit une part glorieuse à la bataille de Bouvines, gagnée le vingt-cinq juillet 1214.

Miles de Nanteuil (58^e) se croisa avec Louis VIII contre les albigeois. Il eut avec saint Louis de grandes difficultés à l'occasion de la nomination d'un maire, affaire à l'occasion de laquelle six conciles provinciaux furent tenus à Noyon, Senlis, Laon et Saint-Quentin. L'évêque mit son diocèse en interdit; mais craignant l'autorité royale, il se rendit aussitôt à Rome où il mourut en 1234. Le différend ne prit fin qu'en 1248.

Simon de Clermont de Nesle (64^e) passa, en 1301, de l'évêché de Noyon à celui de *Beauvais*. Il partagea avec Mathieu abbé de Saint-Denis, l'administration du royaume, pendant le voyage de saint Louis à la deuxième croisade. On a déjà parlé de ses démêlés avec la commune. Simon de Nesle fut du petit nombre des évêques qui soutinrent Philippe-le-bel contre les prétentions de Boniface VIII.

Jean de Marigny (65^e), frère du célèbre Enguerrand général des finances, était homme d'état et homme de guerre. Il fut l'un des commissaires envoyés dans le Levant, avec l'amiral Jean de Chepoix, pour préparer une nouvelle occupation de la Terre-sainte. Il fit échouer, en 1329, les prétentions du roi d'Angleterre à la régence de France. Il reçut deux fois la commission de garde-des-sceaux. Il repoussa vigoureusement, vers 1346, une attaque des Anglais contre la ville de *Beauvais*. Jean de Marigny passa l'année suivante à l'archevêché de Rouen.

Jean de Dormans (68^e) fut transféré de l'évêché de Lizieux à celui de *Beauvais*, en 1359; il avait été nommé chancelier de France en 1357, et devint cardinal le vingt-neuf septembre 1368. Il fonda, le huit mai 1370, le collège dit de *Beauvais*, dans l'Université de Paris.

Miles de Dormans (70^e), neveu du précédent, premier président de la chambre des comptes, évêque d'Angers, fut transféré au siège de *Beauvais* le quatorze avril 1375. Il assista Duguesclin à la prise de Saint-Sauveur-le-vicomte, devint chancelier de France au mois d'octobre 1380, commanda un corps d'armée à la bataille de Courtrai, livrée contre les Flamands le onze novembre 1381.

Pierre Cauchon (76^e), vendu à la faction des Bourguignons. Il acheta aux Anglais la pucelle d'Orléans qui avait été prise devant Compiègne, instruisit lui-même le procès de cette héroïque fille, et présida le tribunal qui la fit périr dans les flammes. Pendant que Charles VII était à Reims, Pierre Cauchon solli-

citait en Angleterre un secours pour le duc de Bedford dont l'armée menaçait le roi. Il assista, le dix-sept décembre 1431, au couronnement, dans la cathédrale de Paris, d'Henri d'Angleterre comme roi de France. Sa mémoire est demeurée en exécution ; les historiens l'ont appelé indigne homme, indigne français, indigne évêque. Le pape Callixte III l'excommunia lorsqu'on révisa le procès de Jeanne, et ses ossements furent jetés à la voirie.

Louis de Villiers (80*), de la maison de l'Isle-Adam, fut le dernier prélat élu. Son successeur Antoine de Tende était évêque de Riez, lorsque le roi le désigna pour le siège de *Beauvais* ; il permuta, vers 1529, avec Charles de Villiers, évêque de Limoges.

Celui-ci étant mort en 1535, François I^{er} donna l'évêché à Odet de Coligny, frère de l'amiral : ce choix devait faire regretter le temps de l'élection. Odet, âgé de dix-huit ans, n'était pas même prêtre, et cependant il avait depuis deux années le chapeau de cardinal, et possédait déjà l'archevêché de Toulouse avec les abbayes de Saint-Lucien, de Saint-Germer et sept autres monastères. Il fit son entrée le vingt-huit mai 1536, étant accompagné de sept évêques, de huit abbés et de deux cents gentilshommes avec leur suite, en sorte qu'il paraissait commander une armée. Homme d'intrigues et de factions, le cardinal de Châtillon employa les revenus de l'évêché à favoriser les progrès du calvinisme. Après avoir agi sourdement pendant quelques années, il leva le masque en 1561, non sans provoquer d'effroyables désordres. Excommunié l'année suivante, il quitta le titre d'évêque et se fit appeler comte de *Beauvais*, au moment même où il perdait tout droit à cette qualification, et conservant d'ailleurs les revenus du siège. Il épousa, le premier décembre 1564, Elisabeth de Hauteville, qu'il nommait par dérision Madame la cardinale. Il se trouva, le dix novembre 1567, à la bataille de Saint-Denis, combattit avec les protestants, et fit charger sur l'illustre connétable de Montmorency, son propre oncle, auquel il devait sa précoce élévation. Après la perte de la bataille, il s'enfuit en Angleterre où il continua de servir les intérêts de son parti. Le parlement, par arrêt du dix-neuf mars 1569, le déclara rebelle, criminel de lèse-majesté et le condamna en deux cent mille livres d'amende.

Rabelais a dédié au cardinal de Châtillon le quatrième livre de son *Pantagruel*, et il faut avouer qu'un aussi étrange ouvrage méritait bien un tel protecteur.

Ce prêtre apostat, conspirateur, fauteur de guerre civile,

révolté contre l'autorité royale, ayant porté les armes contre son pays, a été jugé avec indulgence par les écrivains de son temps, parce qu'il était d'une famille illustre et qu'il jouissait d'une fortune immense.

Charles IX conféra, vers 1572, l'évêché de *Beauvais* au cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, qui trois années après permuta son deuxième siège avec Nicolas Fumée, abbé de la Couture, évêque du Mans.

Nicolas Fumée (85°), aumônier du roi, prélat vertueux, éclairé, ennemi de la ligue, fut chassé de *Beauvais* par les ligueurs, emmené prisonnier à Noyon, et obligé de payer une rançon de neuf cents écus. Il contribua dans la suite à la conversion d'Henri IV, qui professait pour lui le plus profond respect.

René Potier (86°), fils d'un président au parlement de Paris, nommé en 1595, ne put prendre possession qu'après trois ans; il ne résida pas, les affaires de l'état le retenant à Paris. Il ne vint à *Beauvais* qu'en 1616, et à peine était-il arrivé que la mort l'atteignit.

Augustin Potier son frère, qui lui succéda, eut aussi une grande part aux affaires publiques. Grand aumônier de la reine Anne d'Autriche, cette princesse l'appela au ministère, mais il fut bientôt supplanté par Mazarin. Augustin Potier revint alors dans son diocèse dont il s'occupa sans relâche, jusqu'en 1650, année de sa mort au château de Bresles. Il a laissé une mémoire vénérée.

Il eut pour successeur son neveu et coadjuteur Nicolas Choart de Buzenval.

Celui-ci étant mort le douze août 1679, le roi transféra au siège de *Beauvais*, Toussaint de Forbin-Janson évêque de Marseille, d'une des plus illustres maisons de Provence. Ce prélat avait déjà rempli une mission en Pologne; il y revint une seconde fois dans l'année 1680. Son mérite extraordinaire le fit employer aux négociations les plus importantes. Innocent VIII lui donna, au mois de février 1690, le chapeau de cardinal. Envoyé à Rome en 1690 et 1700, il fut promu, en 1706, à la dignité de grand aumônier. Le cardinal de Janson mourut le vingt-quatre mars 1713, doyen des évêques de France, étant âgé de quatre-vingt-trois ans.

Son successeur François-Honoré de Beauvilliers de Saint-Aignan, abbé de Saint-Germer, fut contraint, après quinze années, d'échanger son siège contre l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Le roi donna l'évêché au fils du duc de Tresmes, René Potier de Gesvres, de la famille qui avait déjà fourni au dix-septième siècle deux titulaires au siège de *Beauvais*. L'épiscopat de M. de Gesvres dura quarante-quatre années, pendant lesquelles le prélat s'occupa sans relâche des intérêts du diocèse. Il rendit à la ville de *Beauvais* les plus signalés services pendant la disette de l'année 1740, et dans l'épidémie meurtrière de 1750. Il favorisa l'établissement des blanchisseries. Il reçut, en avril 1756, le chapeau de cardinal, à la grande satisfaction de la ville où sa mémoire est encore honorée.

François-Joseph de La Rochefoucauld qui fit son entrée le vingt-neuf septembre 1772, fut le dernier évêque de l'ancien diocèse. Il périt vingt années après dans les massacres de septembre 1792.

Le département de l'Oise fit partie de la circonscription attribuée au nouveau diocèse d'Amiens par le concordat de 1802.

Le siège de *Beauvais* a été rétabli par la bulle du trente et un octobre 1822; mais le diocèse ayant maintenant les limites du département, n'est plus le même. Son étendue est plus vaste, quoiqu'il n'embrasse pas toutes les paroisses de sa première circonscription.

Le diocèse comprenait, en 1788, quatre cents cures (1), cinquante-deux vicariats, deux cent quatre-vingts chapelles, réparties entre les dix doyennés appelés de Beauvais, de Bray, de Montagne, de Beaumont, de Monchy, de Clermont, de Beaumont, de Coudun, de Ressons et de Breteuil.

Les doyennés étaient groupés en trois archidiaconés, savoir :
Bray : doyennés de Beauvais, Bray et Montagne.

Clermont ou Beauvaisis : doyennés de Beaumont, Monchy, Clermont.

Breteuil ou Beauvaisis : doyennés de Coudun, Pont, Ressons, Breteuil.

(1) Trente-cinq de ces lieux ne font plus partie du diocèse de *Beauvais* ni du département de l'Oise, savoir :

Seine-Inférieure : Bourricourt, Courcelle-Rançon, Doudeauville, Ferrières, Grumesnil, Halescourt, Haussez, La Bellière, Longuéville, Molagnies, Pommereux.

Seine-et-Oise : Asnières et Royaumont, Beaumont-sur-Oise, Belloy, Bernes, Bruyères, Champagne, Fontenelle, Frouville, Hérouville, Jouy-le-comte, l'Isle-Adam, Maffliers, Mours, Nerville, Nesles, Nointel, Noisy, Persan, Presle-le-long, Ronquerolles, Saint-Martin-du-Tertre, Sepgy, Viarmes.

Il y avait en outre, dans l'étendue du pays, quinze abbayes, seize collégiales, quatre-vingt-cinq prieurés, quinze couvents.

Le doyenné de *Beauvais*, qui était seulement une division de celui de Bray, n'avait que la ville pour territoire.

Le diocèse actuel comprend trois cent quatre-vingt-quatorze paroisses ou lieux de l'ancien diocèse, — soixante-neuf de l'ancien évêché de Noyon, — cinquante-neuf de l'ancien diocèse d'Amiens, — cinquante-huit de celui de Senlis (tout le diocèse moins deux paroisses), — cinquante-sept de l'ancien diocèse de Soissons, — trente-deux de celui de Rouen; — trente de l'ancien évêché de Meaux, — et une seule (Coye) de l'ancien diocèse de Paris.

Il est divisé en trente-huit cures et quatre cent soixante-treize succursales, à quoi il faut ajouter onze chapelles vicariales et neuf chapelles simples.

L'évêque de *Beauvais* était le troisième des pairs ecclésiastiques. Il tenait le manteau royal à la solennité du sacre.

Indépendamment des fiefs du comté, de ceux de la châtellenie, du vidamé, du tonloyer ou receveur des droits, il y avait trente-cinq fiefs, dits de service, dont les possesseurs étaient tenus, en diverses occasions, à certains devoirs envers la personne du prélat. On les désignait sous les noms de fiefs du Glaive, — de la Lance, — de la Verge, — du Chambellage, — du Pont-du-Chastel, — de la Chaise, — du Carrel ou Carreau; — fiefs la Touaille ou Linge au nombre de six, — du Maître d'hôtel ou *dapifer*, — de la Paneterie, — de la Boutellerie (*Pincerna*), — du Cirage, — du Charbon, — de la Coupe, — de la Futallerie, — de la Venerie, — du Tranchet, — des Couteaux, au nombre de trois, — de l'Orfèvrerie ou de Maigneux. — de la Jonglerie, — du Pont-Saint-Hippolyte, — du Charlon, — des Frères, — des Coustes, — de Malimonta ou des Mesures, — des Chopiers.

Un usage singulier obligeait chaque tanneur de la ville à présenter, au diocésain, un chien sain et bien nourri, auquel on n'avait point donné de nom.

L'évêque devait coucher, la veille de sa première entrée, dans l'abbaye de Saint-Lucien, qui était tenue de le recevoir, de le loger et de lui faire servir à souper. Le lendemain, après la messe, on lui ôtait ses bas, ses jarrettières et sa chaussure, qui demeuraient à l'abbaye; il devait aller nu-pieds, mais on avait toléré, dès longtemps, l'emploi de sandales. Le nouveau prélat étant entouré de ses officiers et fiefés de service, marchait processionnellement avec les ordres religieux, les officiers du présidial, de l'élection, etc., jusqu'à la porte de l'Hôtel-Dieu, qui

était barrée et où il était reçu par le corps de ville. Le maire, après avoir harangué l'évêque, lui présentait les clefs en disant : « Monseigneur, voici que nous vous baillons les clefs de la ville » et sommés prêts de faire le serment que nous vous devons, et, » nous vous supplions de faire ce que vous nous devez. » L'évêque recevait les clefs et le maire continuait : « Monseigneur, nous vous jurons et promettons garder, selon notre » pouvoir, votre vie, votre corps, vos meubles, votre honneur, » vos châteaux et vos droits, sous la fidélité que nous devons au » roi. » L'évêque répondait : « et moi je promets vous garder » en vos franchises et libertés, » puis, rendant les clefs au maire, il ajoutait : « Je vous baille la garde et clefs des portes, » sortereses et murs de ma bonne ville de Beauvais, en telle » manière et condition que la garde de ces clefs me ferez et me » rendrez toutefois et quantes qu'il me plaira, et de par moi » en serez requis et interpellé. » A quoi le maire répliquait : « Je les reçois pour les garder sous l'obéissance du roi. »

Alors on ouvrait la barrière, et le cortège arrivait à la porte du Chastel, autrement dite du *Gloria laus*, où le chapitre de la cathédrale venait recevoir l'évêque, le haranguait en latin, et lui présentait la formule du serment ainsi conçu : *Ego promitto me bona fide observaturum jura, privilegia, libertates, consuetudines honestas et approbatus Ecclesiæ Belvacensis : sic me Deus adjuvet, et hæc Dei verba.* Le prélat, après avoir prononcé la formule, la signait sur le livre des Evangiles. On le conduisait ensuite à la cathédrale et, après la cérémonie que terminait le *Te Deum*, au palais épiscopal.

La formule de serment prêtée à l'entrée de la ville fut réglée, après de nombreuses contestations, par édit donné à Melun, l'an 1216.

L'évêque avait dans son patronage direct : cent cures, les prébendes de la cathédrale et des collégiales de la ville, et nombre de chapelles.

La justice temporelle de l'évêché comprenait un bailli, un lieutenant civil, un lieutenant criminel, un avocat fiscal, un procureur fiscal et un greffier.

Le chapitre de la cathédrale était composé, dans l'origine, c'est-à-dire au sixième siècle, de cinquante chanoines, auxquels on ajouta plus tard quatre prébendes. Mais ce nombre subit quelques variations, car on ne comptait au dix-septième siècle, que quarante-deux prébendes et six demi-prébendes. Il y avait, en 1788, un doyen électif avec deux prébendes, deux archidiacres,

un chantre, un sous-chantre, trente chanoines prêtres, quatre chanoines diacres, deux chanoines sous-diacres, plus deux personats, quatre hauts-vicaires, trois petits-vicaires, et quatre prébendes unies à l'abbaye de Saint-Quentin et à chacune des collégiales de Saint-Nicolas, de Saint-Michel et de Saint-Barthélemy.

L'évêque conférait les dignités et les prébendes.

Les anciens offices de la trésorerie, de la chancellerie et de la pénitencerie avaient été supprimés dans le cours du dix-septième siècle.

Le chapitre était constitué, depuis 875, en congrégation indépendante de la juridiction épiscopale, avec des domaines distincts, le droit d'excommunication, des seigneuries et une justice propre. Il avait dans *Beauvais* trentre-quatre maisons canoniales.

Sa justice était composée d'un bailli, un lieutenant, un procureur fiscal et un greffier.

Ses domaines, considérables, s'étendaient dans plus de cent paroisses ou lieux du département; il possédait le bois Bernier et le bois de Belloy, légué au seizième siècle par Thibaut Lebastier, chanoine et chancelier, les seigneuries d'Ailly et de Venables en Normandie, des mairies ou sergenteries fiefées à Boursines, Haudivillers, Guignecourt, La Neuville-Saint-Pierre, Wagicourt, Essuile, *Marissel*, *Allonne*, Cauvigny, Noailles, Noyers-Saint-Martin, Cuigy, Esquennes, Lieuvillers, *Thère*, *Voisinlieu*, Rue-Saint-Pierre, Fayel, Monchy-Lagache, etc.

Les revenus du chapitre dépassaient trois cent mille livres.

Les chanoines nommaient aux cures d'*Allonne*, Ansacq, Arsy, Bienville, Catenoy, Cauvigny, Cuigy, Doudeauville, Essuile, Estrées-Saint-Denis, Gancourt, Guignecourt, Haudivillers, Labruyère, Litz, Moyenneville, Noailles, Noirémont, Oroër, Reuil-sur-Brèche, Sainte-Eusoye, Therdonne, Thérines, Tillé, Velennes, Verderel; à celles d'Ailly, de la Rive et d'Osny dans le Vexin normand; à seize chapellenies de la cathédrale, à six prébendes de la collégiale Saint-Nicolas; aux chapelles de Litz, de Saint-Rimault, et de Lafraye.

Le trésorier conférait les cures de Saint-Arnoult, Thérines, Martincourt, Juvignies, Sauqueuse-Saint-Lucien, Tillé, Saint-Pierre de Beauvais, et quatre chapelles dites matriculaires dans la cathédrale. L'évêque devint collateur de ces bénéfices le trois janvier 1673, lorsque la trésorerie eut été unie au séminaire.

Le Doyen avait le patronage des chapelles, dites de Robert de Paris, d'Eudes du Val et de Jean de Mechuxas.

Le Pénitencier avait celui de la cure de Troissereux qui revint au chapitre après la suppression de cette dignité.

On comptait dans la cathédrale dix-huit chapellenies, divisées en trente-quatre portions, constituant la communauté des chapelains de Saint-Pierre.

Dans ce nombre, le chapitre nommait aux chapellenies ou chapelles de Saint-André, de Sainte-Cécile, du Saint-Esprit, de Saint-Etienne, de Saint-Jean l'évangéliste, de Saint-Léonard, de Saint-Leu, de Sainte-Madeleine, du Saint-Sacrement, de Saint-Sépulchre, et de Saint-Vincent;

l'Evêque, à celles de la Vierge (depuis la suppression du Trésorier), de l'Apocalypse, de Sainte-Marguerite, de Saint-Mant, de Saint-Paul porte-crosse;

et le Doyen, aux chapelles de Sainte-Catherine et de Saint-Denis.

Il y avait, outre la communauté, d'autres chapelles dépendant du chapitre, sous les vocables de Sainte-Barbe, de Saint-Pierre et Saint-Paul, de la Trinité et de Saint-Firmin.

Le chapitre de Beauvais jouissait d'une grande considération entre les corporations religieuses de France. Il a fourni beaucoup d'évêques, plusieurs cardinaux et des hommes célèbres à différents titres, entre lesquels on peut distinguer Henri de Dreux, archevêque de Reims, en 1227; Guillaume de Saint-Amour, recteur de l'Université de Paris; Rabul de Coudun, évêque de Soissons, en 1244; le cardinal Chollet; le cardinal Talleyrand de Périgord, évêque d'Auxerre, en 1328; le cardinal Bernard de la Tour-d'Auvergne; Louis d'Erqueri, conseiller et aumônier du roi, évêque de Coutances, en 1345; le cardinal de Sarcenas, archevêque d'Embrun, en 1378; Hugues, duc de Bar, petit-fils du roi Jean, et cardinal; Renaud de Chartres, archevêque de Reims, cardinal et chancelier, en 1424; Philippe de Montmorency, frère du connétable Anne, évêque de Limoges; Nicolas de Thou, conseiller-clerc au parlement de Paris, qui sacra Henri IV; Dubos, secrétaire de l'Académie française, etc.

On doit croire qu'une telle institution à laquelle s'affiliaient les maisons les plus considérables de la province, qui réunissait de grandes vertus, de grandes lumières, de grandes richesses, dut jouir dans tous les temps d'une autorité morale presque irrésistible. Le chapitre lutta souvent contre le pouvoir temporel des évêques, et contre les droits de la commune. Il gouvernait l'opinion. On rapporte en preuve que cette corporation s'étant montrée opposée à l'ordonnance célèbre de 1514, qui fixa le

commencement de l'année au premier janvier, le nouveau calendrier ne put être mis en vigueur que soixante-seize ans plus tard, c'est-à-dire en 1580. La même résistance se produisit aussi, il est vrai, dans d'autres provinces.

Les autres établissements religieux dans l'intérieur de la ville comprenaient six collégiales, une commanderie, six communautés, un collège, neuf cures, et en dehors des murs, trois abbayes et trois cures.

Le chapitre de Saint-Vaast avait son siège dans l'église Saint-Etienne, où fut déposé en 880 le corps de saint Vaast, transféré d'Arras pour le soustraire à la fureur des Normands. Les historiens disent que la présence de ces reliques opéra des miracles en grand nombre, en sorte que leur culte effaça bientôt ceux de saint Etienne et de saint Laurent, premiers patrons de l'église. Louvet (1) rapporte qu'un serviteur de la cathédrale étant devenu démoniaque sous l'épiscopat d'Hermanfride, fut amené à l'abbaye de Saint-Lucien, où le diable conversa avec l'évêque par la bouche du possédé. « Ces choses ainsi passées, parce que » la nuit approchait, le démoniaque, du commandement de » l'évêque, demeura en l'église de Saint-Lucien par quelque » temps, pendant lequel fut révélé à un des religieux de ladite » abbaye qu'il fallait conduire le démoniaque en l'église de Saint- » Estienne, où le corps de saint Vaast avait été apporté par » les religieux de Saint-Vaast d'Arras. Ce qu'ayant esté fait, peu » de temps après il receut guérison par les prières et intercessions » de monsieur saint Vaast. Mais la sortie du diable du corps du » misérable serviteur fut merveilleuse, estrange et horrible. Car » en sortant de son corps, il fit un si grand bruit que toute la » terre en retentit. Il sortit de la bouche du possédé du commun- » cement une grande abondance de sang : en après fut veüe » sortir une noirceur espaisse de fiel, portant quant et soy une » puante infection : finalement furent veües sortir chauve-souris » en plus grand nombre que ne pourroit estre celuy des essains » de mouches à miel, lorsqu'ils sortent de leurs ruches. Ainsi » ces chauve-souris sortans infectèrent merveilleusement l'air » et obscurcirent tellement le soleil qu'on ne voyait voler par le » ciel et par l'air de la ville de Beauvais autre chose que ceste » bande noire de diables. Ce serviteur délivré, demeura jusques

(1) Hist. et antiquités du diocèse de Beauvais, II, pag. 140.¹

» au lendemain en l'église de Saint-Etienne, par ce qu'on estimoit qu'il fust trespasé. Ce neantmoins le lendemain sur les quatre heures du matin, il commença à se mouvoir et peu après à se bien porter, rendant grâces à Dieu et à monsieur saint Vaast, par les mérites et intercessions duquel il avait esté guéry et délivré. Ce miracle fut divulgué par toute la France, et arriva le jour précédent que les Religieux de S. Vaast remportassent le corps de leur patron en la ville d'Arras. »

Cette deuxième translation eut lieu en 893, à cause de l'état de ruine où se trouvait l'église à la suite d'un incendie survenu le dix-sept septembre 886.

Dans la suite, le souvenir des miracles de saint Vaast fit établir dans Saint-Etienne une deuxième cure, l'une desquelles appartenait même à un chanoine de Saint-Corneille de Compiègne, tandis que l'autre était venue au grand chantre de la cathédrale. Cette situation anormale, et l'importance de l'église qui était considérée comme la mère des autres paroisses (la cité non comprise), engagea l'évêque Guy à remplacer les curés par un collège de chanoines dont l'installation solennelle eut lieu le huit mai 1072. Il donna au nouveau chapitre les cures de Saint-Etienne et de Saint-Sauveur avec leurs revenus et privilèges. Les prébendes, au nombre de douze, étaient à la nomination du diocésain, sauf une dont il avait fait présent à l'abbaye de Saint-Quentin. Le chapitre disposait en outre de sept chapellenies, dites de Sion, Richard de Martincourt, Guy de Saint-Quentin, Pierre de Noiers, Gérard d'Asnières, Oudard de Vieuville, et de Clément, qui étaient distribuées entre les chanoines. Il y avait en outre huit autres chapelles à la nomination de l'évêque.

Le patronage du chapitre s'étendit dans la suite aux cures de Saint-André, de la Madeleine, de Saint-Martin, de Saint-Gilles, de Saint-Thomas et à l'église de *Marissel*. Saint-Vaast obtint deux bulles de confirmation, l'une d'Urbain II vers 1088, l'autre d'Alexandre III vers le milieu du douzième siècle.

L'importance de la collégiale souleva de siècle en siècle des difficultés avec le chapitre de Saint-Pierre, et les registres capitulaires exprimaient à cet égard de nombreux griefs, de même que ceux de l'officialité contenaient des sentences sévères contre l'irrégularité presque constante des chanoines de Saint-Vaast; ils avaient fini par absorber les revenus affectés au service paroissial. Après des discussions interminables, l'évêque Potier de Gesvres accueillit les plaintes des habitants, et un décret rendu le vingt-sept octobre 1742 ayant prononcé la suppression du chapitre, unit les revenus à l'église Saint-Etienne. Cette mesure

fut confirmée par lettres-patentes du mois de novembre, enregistrées en parlement le six août 1743.

La collégiale de Saint-Michel était la plus ancienne et l'une des premières églises de la cité. Anségise en était abbé lorsqu'il fut élu en 871 à l'archevêché de Sens. Cette communauté, gouvernée par un doyen, fut sécularisée en 1146 par l'évêque Eudes III, qui supprima les dignités, ordonnant que désormais les chanoines lui devraient obéissance directe.

Il y avait seize prébendes réduites plus tard à douze, et trois chapellenies à la collation du chapitre. L'une des prébendes appartenait aux Templiers, puis à l'ordre de Malte qui l'avait unie à la commanderie de Sommereux. Les autres étaient données par l'évêque.

L'église tenait au rempart romain, ce qui garantissait sa haute antiquité.

On y conservait la châsse de sainte Angadrême, patronne de la ville, transférée d'Oroër, au septième siècle, pour la préserver des Normands.

Il y avait une confrérie de saint Michel et de sainte Angadrême, instituée en 1471 par l'évêque Jean de Bar.

La tradition rapporte qu'Angadrême, abbesse d'Oroër, étant venue faire son oraison dans l'église Saint-Michel et trouvant la lampe éteinte, alla demander du feu à un boulanger voisin. Celui-ci, importuné, lui jeta brusquement des charbons ardents qu'elle reçut dans ses habits sans qu'ils en fussent brûlés; le boulanger effrayé se prosterna à ses pieds. Cette boulangerie banale était au coin de la rue Saint-Jean et de la rue de l'Écu-de-fer, à la maison où l'on voit une statue de sainte Angadrême au-dessus de la porte. Elle devint le chef-lieu du fief de Druon-l'Enfant, qui dépendait de la collégiale.

Cet événement fit préférer l'église de Saint-Michel à la cathédrale pour y transférer les reliques de la sainte.

La collégiale de Saint-Barthélemy fut fondée en 1037 par un chevalier Heilon ou Hilon, qu'on croit avoir été châtelain de Beauvais. Pillet (1) le nomme Eudes, et rapporte la fondation à l'année 1038. On obtint confirmation la même année d'Henri I^{er} étant à Compiègne. (2), qui ne voulut pas d'institution de doyen.

(1) Histoire de Genèrocy, p. 25.

(2) Loisel, Mémoire du Beauvaisis, p. 255.

ou supérieur, afin que les chanoines dépendissent immédiatement de l'évêque. Le nouveau chapitre reçut le patronage des cures de Villers-Saint-Barthélemy, Hanvoile, Haucourt, Ansaq, Le Vauroux, plus le moulin de Tolsac, des vignes dans le faubourg de *Beauvais*, et une prébende dans la cathédrale.

Il y eut d'abord six prébendes à la nomination du diocésain, dont l'une fut donnée vers 1114 à l'abbaye de Saint-Quentin par l'évêque Pierre. Robert de Cressonsacq en institua deux autres dans l'année 1241.

Il y avait en outre quatre chapellenies, celles de la Vierge, de Saint-Eustache, de Saint-Honoré dont le chapitre disposait, et la chapelle Saint-Martin à la nomination de l'évêque.

Le chapitre de Saint-Laurent date de la même année que le précédent, et devait son institution à l'évêque Druon sous le gouvernement duquel plusieurs monastères sortirent de leurs ruines ou reçurent une première organisation. Il y avait huit prébendes dont l'une au patronage de l'abbé de Saint-Quentin, et six chapellenies : Saint-Eloy à la nomination du diocésain, Saint-Jean, Saint-Jacques, Sainte-Marie-Madeleine, la vierge Marie dite d'Albâtre, et la chapelle du grand autel, toutes conférées par le chapitre. La collégiale portait aussi le nom de Saint-Sauveur, et le supérieur prenait le titre de président.

Les chanoines nommaient aux cures d'Auchy-la-Montagne, de Francastel, d'Avregny, de Saint-Laurent, de Saint-Hippolyte et de Sainte-Marguerite dans *Beauvais*.

On rapporte à l'année 1136 la fondation du chapitre de Notre-Dame-du-Châtel, mais on n'en connaît ni l'auteur, ni les bienfaiteurs primitifs. Les premières prébendes furent instituées par l'évêque Henri de France; Barthélemy de Montcarnet en ajouta six, et Philippe de Dreux quatre autres. Miles de Nanteuil supprima, vers 1225, l'office de la trésorerie, dont les revenus desservirent trois nouvelles chanoines.

Le nombre des prébendes fut porté à quatorze, mais les malheurs du temps le firent réduire à dix. Le plus ancien chanoine avait la qualification de président.

Il y avait en outre, sous les noms de Saint-Nicaise, Saint-Jacques, Saint-Jean et Saint-Arnoult, quatre chapellenies à la nomination de l'évêque diocésain.

On avait institué à la fin du seizième siècle une confrérie dédiée à saint Joseph.

L'église était une belle construction du premier temps du

style ogival; on veut qu'elle ait servi de modèle au chœur de la cathédrale, ce qui n'est nullement probable. Elle fut incendiée à la fin du douzième siècle, et la reconstruction fut si longue que le vaisseau restauré ne put être consacré qu'en 1375, sous l'épiscopat de Jean d'Augeran.

Louvet (1) rapporte ainsi l'origine de la sixième collégiale dédiée à saint Nicolas : « Pendant que saint Lucien fut en Beauvais, il avait accoustumé de loger, et se retirer en la maison contiguë du costé du midi, à l'église de Saint-Nicolas de Beauvais, en laquelle se voit encore à présent le puits portant son nom, dont l'eau qui est la meilleure du monde, guarit des fièvres. Ce fut en ce lieu qu'il fit construire une église de bois, et laquelle demeura en cet estat, jusques au pontificat de Messire Guy, Evesque de Beauvais, auquel Messire Raoul l'Enfant, chevalier et Seneschal de France, la fit construire de pierres, et la faisant dédier en l'honneur de Dieu, de saint Lucien et de saint Nicolas, y fonda les chanoines qui y sont en l'an 1078, à la charge néanmoins de payer et livrer par chacun an à l'Eglise et Abbaye de Saint-Lucien, dont ladite Eglise dépendoit, une livre d'encens. Et d'autant que saint Lucien pour la crainte des Paques célébrait la messe en une chambre haute de la maison ci-dessus, on tient qu'en perpétuelle mémoire les chanoines de saint Nicolas célèbrent, le jour de saint Martin, la messe dessus la voûte qui est au bout des allées du chœur. »

Cette église porta d'abord le titre de Saint-Lucien *intra-muros*, et ne prit celui de Saint-Nicolas qu'après l'installation du chapitre, en 1078, par l'évêque Guy.

Druon l'Enfant, fils de Raoul, donna vers 1146, à la collégiale, l'église de Saint-Paul avec Saint-Germain-la-Poterie qui était une simple annexe.

L'établissement comprenait six chanoines dont le chapitre de la cathédrale avait, dès l'origine, la collation, et cinq chapelles dites de Saint-Maur, Sainte-Catherine, Sainte-Madeleine, Notre-Dame et Saint-Eustache, à la disposition des chanoines.

L'office de la Trésorerie avait été supprimé au commencement du dix-septième siècle.

La collégiale échangea, vers 1646, les dîmes de Saint-Paul contre celles de La Neuville-en-Hez et de Rue-Saint-Pierre, que les religieuses lui cédèrent.

(1) Antiq. dioc. Beauvais, II, p. 172.

M. de La Rochefoucauld, dernier évêque de Beauvais, pronça, le vingt-six janvier 1788, la suppression du chapitre Saint-Nicolas.

L'ordre de Malte possédait dans la ville la chapelle de Saint-Pantaléon, membre de la commanderie de Sommereux à laquelle avait été réuni l'hôpital de Morlaine près Tillé. C'était à l'origine un prieuré dépendant de Saint-Martin-des-Champs de Paris. L'église de Saint-Pantaléon avait été résignée à Saint Martin, au commencement du douzième siècle, par les chanoines Hugues et Garnier, sous condition d'y mettre une communauté de moines, donation confirmée, en 1108, par le pape Pascal II.

Cette chapelle était bâtie sur le rempart romain, indice, comme on l'a déjà exprimé, d'une haute antiquité. Louvet raconte qu'on y apporta, pendant le dixième siècle, sous l'épiscopat d'Hildegare, un jeune homme atteint du feu sacré, espérant obtenir ainsi sa guérison.

Les religieux de saint Pantaléon transigèrent en 1376 avec Miles de Dormans à l'occasion du droit de forage et de la justice.

On avait institué, au commencement du seizième siècle, dans la chapelle, une confrérie de la charité, à laquelle le pape Paul V accorda des indulgences.

On voyait dans l'église deux tombes remarquables, l'une ayant pour inscription :

*Cy gist frere Lancelot dit Poule chevalier de S.-Jean de Jerusalem
commandeur de Leigueville, du Saussoy, de Sommereux et de céans
qui trespasat l'an mil trois cent quatre vint et deux.*

On lisait sur la deuxième :

*Cy gist Jean Perrin chevalier de S.-Jean de Jerusalem commandeur
de Martigue et de Sommereux qui decedat l'an mil quatre
cent quatre vint et neuf.*

Les dominicains ou jacobins s'établirent à Beauvais vers le milieu du treizième siècle, sans qu'on sache précisément de quelle manière; mais on croit qu'ils furent appelés par le châtelain. Ils obtinrent de nombreuses donations des seigneurs de Crevecoeur et autres maisons nobles dont on voyait les tombes dans leur église. Ce couvent est célèbre pour avoir reçu le père

Vincent surnommé de Beauvais, qui y remplit, selon Louvet, les fonctions de sous-prieur et de régent sous le règne de saint Louis, et fut inhumé dans le chœur.

On y conservait aussi quatre corps des onze mille vierges pris parmi ceux qui furent remis en 1315 au roi Philippe-le-long, ce qui donna lieu d'y établir, au mois d'octobre 1579, une confrérie, » à l'instance, dit Louvet, des habitants de Beauvais, pour » avoir esté conservés de la contagion et de plusieurs autres » périls et dangers. »

L'église était une belle construction du treizième siècle, consacrée dans l'année 1246 ; elle a été démolie.

Des chapitres généraux de l'ordre y ont été tenus en 1606, 1695, et des chapitres provinciaux en 1640, 1712, et au mois de mai 1780.

Les cordeliers ou franciscains furent introduits dans l'année 1225 sous l'épiscopat de Miles de Nanteuil, qui leur donna la chapelle du Saint-Sépulcre, voisine de Saint-Thomas, avec une maison pour y vivre selon les règles de l'ordre. Ce couvent n'est remarquable que par ses querelles avec le clergé séculier, et par les chapitres généraux qui s'y tinrent en 1606, 1686 et 1844.

Le père Ange (de la famille de Joyeuse), capucin, ayant prêché au mois de novembre 1603 dans la cathédrale, reçut du corps de ville la permission d'établir un couvent de son ordre sur la paroisse Saint-Gilles. Mais ce lieu étant incommode, il obtint, au faubourg Gaillon un autre emplacement sur lequel on posa en grande cérémonie, le quatorze octobre 1604, la première pierre d'une maison conventuelle, dans laquelle la communauté put s'installer le sept mai 1606. Le vingt-sept août 1707, l'église étant achevée, fut dédiée par le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, sous l'invocation de sainte Angadrême.

Les religieux étaient au nombre de quinze en 1789. Leur enclos est devenu le cimetière général de la ville.

René Leclerc, natif de Beauvais, religieux de l'ordre des Minimes, et depuis évêque de Flandres, obtint en 1618 le consentement du chapitre cathédral, le siège étant vacant, pour établir un couvent sous la règle de saint François de Paule. Le corps de ville donna son assentiment après enquête et non sans quelque difficulté. Les religieux occupèrent d'abord la chapelle de Saint-Pantaléon; mais lorsque l'évêque Augustin Potier leur

eut accordé une permission définitive, ils allèrent s'établir sur la paroisse Saint-Gilles et y bâtirent, de 1729 à 1740, une église avec des bâtiments assez vastes. Ils y étaient encore lorsque la révolution éclata.

L'ordre des Béguines, introduit à *Beauvais* sous le règne de saint Louis, ayant été supprimé au concile de Vienne vers 1310, les religieuses continuèrent d'être tolérées en ville jusqu'en l'année 1480, qu'il n'en restait qu'une seule. La commune appela pour les remplacer des sœurs du tiers ordre de Saint-François, obtenant, à cet effet, des lettres-patentes datées de Briecoste-Robert, le douze juin 1480.

Cette communauté voulut embrasser, dans l'année 1627, la réforme et la clôture, à l'occasion de quoi le corps de ville souleva des oppositions qui trouvèrent appui au parlement. Le débat finit par une transaction, en 1630, et l'établissement demeura cloîtré.

On avait conservé la chapelle Sainte-Catherine des Béguines, fondée, en 1298, par Guillaume de Hangest, trésorier du roi. Le pape Innocent X accorda, le vingt décembre 1649, des indulgences pour sept années à ceux qui visiteraient, trois fois en un an, les autels de cette chapelle, *en montant par quatre fois à genoux avec révérence un escalier y dressé pour faire l'oraison*, prescriptions singulières et conformes à certaines pratiques des églises italiennes.

Les Ursulines furent introduites, en vertu de lettres-patentes du mois de décembre 1626, par le crédit de la duchesse d'Orléans, belle-sœur de Louis XIII, malgré quelques résistances des habitants, qui opposaient le nombre considérable des établissements monastiques dans et autour de la ville. Le nouvel institut n'obtint son admission que sous la réserve de n'acquérir aucun héritage dans un rayon de cinq lieues autour de *Beauvais*. Cette condition extrême se maintint pendant près de soixante ans, mais l'utilité dont les religieuses étaient pour l'éducation des filles pauvres en fit adoucir la rigueur; elles furent autorisées, à la fin du dix-septième siècle, à posséder en ville, et elles purent faire bâtir une maison dans laquelle elles s'installèrent en 1698. C'est le local actuel du collège.

Un autre établissement religieux qui fut en vénération pendant des siècles et qui subsiste encore, consiste dans l'oratoire sis rue Sainte-Véronique. Louvet assure que cette petite chapelle existait dès le neuvième siècle et qu'on y déposa le corps

de saint Vaast d'Arras, mis en premier lieu dans l'église Saint-Etienne. La chapelle prit le nom du saint, et l'on ne trouve point à quelle époque on y a substitué le titre de Sainte-Véronique ou de Sainte-Venice qu'elle reçut aussi.

L'oratoire dépendait de l'hôtel des vidames de Gerberoy qui y tenait et que les vidames partagèrent entre le chapitre de la cathédrale et l'abbaye de Wariville. Le vidame Guillaume joignit en 1175 la chapelle à la part des religieuses.

L'ancien collège avait été fondé en 1545 par Nicolas Pastour, chanoine de la cathédrale. Cet établissement éprouva pendant plus de deux siècles de grandes vicissitudes; il subit de nombreuses modifications et souleva des difficultés considérables, quant à son administration, entre l'évêque et la ville : cependant l'utilité de la maison la fit toujours maintenir. Elle était gouvernée en 1789 par les trois corps, c'est-à-dire par l'évêque, le chapitre de la cathédrale et l'hôtel-de-ville. Il y avait, à cette époque, un principal et sept professeurs.

Les cures de *Beauvais*, tant en dedans que hors des murs, étaient au nombre de quatorze; elles se trouvèrent réduites à douze par l'extinction, à la fin du quinzième siècle, du titre de Saint-Hippolyte dont l'église avait été détruite pendant le siège de 1472, et par la suppression en 1657 de la paroisse St.-Gilles.

1^o La première ou plus ancienne avait son siège dans l'église de la Basse-OEuvre, et sa circonscription primitive comprenait toute la cité ou enceinte romaine. On sait que la Basse-OEuvre servit de cathédrale jusqu'à la construction de la grande église commencée à la fin du dixième siècle. Quoiqu'on en ait dit, elle n'était pas destinée, dans l'origine, à l'exercice du culte; un manuscrit d'une haute antiquité, conservé dans la bibliothèque de la cathédrale, et qu'on rapportait au temps de Charlemagne, contenait la mention ci-après sur la dédicace de cet édifice : *P.^o N.^{as} Octob. Belloacus civitate dedicatio basilicæ in honorem S^{ue} Mariæ ppetuæ Virginis et Stⁱ Joannis Baptistæ.*

Le patronage appartenait à l'évêque depuis la suppression de la trésorerie. Le curé avait le droit de baptiser seul les enfants naissant dans toute la ville, depuis l'heure de midi du samedi de la semaine sainte jusqu'à la même heure du samedi suivant, et de même à l'octave de la Pentecôte. Il fut maintenu dans ce privilège par arrêt du trente juillet 1722, rendu contre le curé de Saint-Martin.

La paroisse portait le titre de *Notre-Dame* et celui de Saint-

Pierre. Elle avait pour limites la rue de Notre Dame-du-Châtel , le ruisseau du petit Thérain jusqu'à l'angle de la rue de la Belle-Image, la rue de la Belle-Image, le carrefour de Saint-Barthélemy y compris la porte du Gloria-Laus, la rue Saint-Pantaléon, la place Saint-Michel, les rues du Metz, Saint-Nicolas et de Limaçon, aujourd'hui Loisel.

Le cimetière était commun avec Saint-Etienne. On en créa un spécial pour la paroisse Saint-Pierre, en 1721, près l'église Notre-Dame-du-Châtel, mais il fut interdit, pour cause de salubrité, dans l'année 1766, et l'on reprit l'ancien usage.

2° La paroisse *Saint-Etienne* se disait la plus ancienne, fondant cette prétention sur ce que, selon les actes de saint Firmin, son église avait été construite au troisième siècle, et dédiée sous les vocables de saint Etienne et de saint Laurent. Mais outre qu'une aussi haute antiquité est regardée comme très-obscuré par les ecclésiastiques, on ne doit pas oublier que Saint-Etienne était situé dans le faubourg de Beauvais (*in suburbio*) ; il n'est pas probable que l'exercice régulier du culte ait commencé hors de la ville ou cité.

Il y eut d'abord deux cures dans l'église, en l'honneur de chacun des patrons. On y établit ensuite, comme on l'a vu, la collégiale de saint Vaast dont l'importance nuisit à l'éclat du service paroissial ; les deux cures furent réunies en une seule dans l'année 1251, et leur patronage attribué au chapitre. Le curé avait droit de donner le sacrement de l'extrême-onction dans les paroisses de Saint-Sauveur, Saint-André, Sainte-Madeleine, Saint-Martin et Saint-Thomas.

Les limites étaient déterminées par les rues Beauregard, du Théâtre, les boulevards jusqu'à la porte Saint-Jean, ensuite jusqu'à la rue du Moulin à-l'Huile, puis la ruelle de la Rose-Blanche, les rues du Boisseau, des Annettes, le côté de la place où est l'hôtel-de-ville et la moitié du côté qui fait suite à la rue Saint-Jean. Cette étendue comprend l'ancienne paroisse Saint-Gilles, supprimée dans l'année 1653. Le cimetière entourait l'église ; le côté septentrional était affecté à la paroisse de la Basse-OEuvre.

3° *Saint-Sauveur*, à la nomination du chapitre de Saint-Vaast, par le titre de fondation, en 1072, de cette collégiale. Il y avait, sous les vocables de sainte Marie-l'Egyptienne, de la Vierge et de sainte Catherine, trois chapellenies que l'évêque conférait, et une quatrième dédiée à saint Jean-Baptiste, fondée par les seigneurs de Morlaine qui en avaient conservé le patronage. La première datait de 1301.

Sa circonscription à partir du Gloria-Laus était tracée par la rue Beauregard jusqu'à la ruelle des Epingliers, la partie de la place appelée le haut Marché jusqu'à la rencontre de la paroisse Saint-Etienne, la rue des Annettes, les rues du Pied, des Jacobins, du Franc-Mûrier, des Sœurs-Grises, du Pont-Godard, des Trois-Lanternes, de l'Ecorcherie-Saint-Laurent, la grande rue Saint-Martin et la rue des Flageots, avec l'impasse qui la sépare de la cité.

Le cimetière, resserré entre l'église et les maisons voisines, était ouvert sur la rue des Jacobins.

4^e *Saint-Martin*, à la nomination du chapitre de Saint-Vaast. L'église, détruite en 1188 avec le reste de la ville, rebâtie au quatorzième siècle, fut consacrée au mois de mai 1349 par l'évêque Guillaume Bertrand. Il y avait trois chapelles, l'une desquelles, dédiée à la Vierge, était appelée chapelle-Rapine, du nom de son fondateur, Pierre Rapine bourgeois de *Beauvais*, qui laissa, dans l'année 1329, une somme de huit cents livres pour cette œuvre pieuse. Les deux autres avaient été instituées en 1330, sous les vocables de sainte Catherine et de saint Sauveur.

Son étendue, assez restreinte, était limitée par les rues des Flageots, la grande rue Saint-Martin, les rues des Gadoues, de la Porte-Dorée; de là à la ruelle Fillassier ou impasse donnant sur la rue du petit-Thérain, et revenant de là par la rue des Cuirets à l'entrée de la rue des Flageots. Le cimetière était contigu à l'église.

5^e *Saint-André*, aussi à la nomination de la collégiale de Saint-Vaast. L'église brûlée en 1188, fut rétablie en 1221, sous l'épiscopat de Miles de Nanteuil. Sa juridiction était circonscrite par la rue du Bout-du-Mur, le rempart ou boulevard actuel jusqu'à la rue Saint-André, la rue des Sœurs-Grises, de là à la rue du Puits-Jesseume aujourd'hui de Jeanne-Hachette, tombant à la rue du Bout-du-Mur. Cette paroisse n'avait point de cimetière; les sépultures étaient faites dans l'église.

6^e *Sainte-Madeleine*, l'une des sept cures dépendant du chapitre de Saint-Vaast. Elle était comprise entre la rue de la Madeleine depuis le pont des Annettes, la rue du Pied, des Jacobins, du Puits-Jesseume, du Bout-du-Mur, le boulevard, les rues des Pandouers, des Cordeliers, de Saint-Thomas, des Pauvres-Gens et de Tourraine. Le cimetière était voisin de l'église.

7^e *Saint-Laurent*. La collation appartenait au chapitre Saint-Laurent qui siégeait dans la même église. Le vaisseau fut dédié, le vingt-cinq août 1521, par Augustin évêque de *Northridge*, le siège étant vacant à la suite du décès récent de Louis

de Villers. Sa circonscription était limitée par le boulevard, les rue des Trois-Cailles, du Pont-Godard, de l'Ecorcherie-Saint-Laurent, de la Porte-Dorée, du Four-Saint-Pierre et de Basse-Fesse.

Le cimetière était situé entre la grande rue Saint-Laurent, celle de la porte de l'Hôtel-Dieu et la rue des Trois-Cailles.

8° *Sainte-Marguerite*. Cette paroisse fut agrandie vers la fin du quinzième siècle d'une partie de la paroisse Saint-Hippolyte dont l'église brûlée pendant le siège de 1472, entraîna la suppression. Elle porta longtemps les noms réunis de Saint-Hippolyte et Sainte-Marguerite, et reconnut deux patrons alternatifs, le chapitre Saint-Laurent, duquel elle avait toujours dépendu, et l'abbé de Saint-Quentin, ancien collateur de la cure de Saint-Hippolyte. L'église ruinée en partie par les Bourguignons, reçut, le dix août 1522, une nouvelle consécration de Jean de Pleurs évêque de Riom, le siège étant alors vacant. Trente années après on la démolit avec toutes les maisons qui tenaient aux murs de la ville jusqu'à l'hôtel-dieu, pour élever le rempart en terre dont une partie subsiste encore près de la porte Sainte-Marguerite. On bâtit ensuite l'église actuelle; on fut obligé, pour subvenir à la dépense, de vendre les cloches qui furent acquises par la cure d'Auchy-la-Montagne.

Cette paroisse, de petite étendue, comprenait les rues Sainte-Marguerite, du Pont-Notre-Dame, du Purgatoire, de la Cornemuse, la rue du petit-Thérain jusqu'à la ruelle Fillassier; en dehors des murs, la rue de Basset et un territoire rural qui allait jusqu'à *Marisel*.

Le cimetière était contigu à l'église.

9° *Saint-Thomas*, à la nomination du chapitre de Saint-Vaast. La circonscription de cette petite paroisse était resserrée entre le boulevard, la rue du Sépulcre, la rue Saint-Thomas et la ruelle de la Rose-Blanche. Les inhumations avaient lieu dans l'église.

Les trois autres paroisses étaient hors des murs.

10° *Saint-Quentin*. Cette paroisse qui était desservie par un religieux de l'abbaye, était plus ancienne que le monastère, ce qui fait remonter son existence au moins au onzième siècle; elle dépendait, dans l'origine, de l'abbaye de Saint-Lucien et son territoire de celui du *Thil*. L'église abbatiale eut plus tard un autel pour la paroisse. La cure fut agrandie en 1472 d'une partie de celle de Saint-Hippolyte, supprimée après le siège de 1472, ce qui fut cause que la paroisse porta longtemps les deux noms. On attribua à la cure de Saint-Quentin le quartier formé

aujourd'hui par la rue dite de Saint-Quentin, qu'on nommait alors le *Deloir*, *Deloy* ou *Leloy*, avec la tour de Crou et la ruelle aux Clercs qui n'existe plus. De ce moment seulement, la cure fut considérée comme dépendant de la ville.

Sa circonscription s'étendait depuis le canal Gonard jusqu'aux remparts de la ville et à la rivière Saint-Quentin. Le cimetière était contigu à l'église abbatiale.

11° La cure de *Saint-Jacques* commença par une chapelle qui dépendait de l'abbaye Saint-Symphorien, et qui était placée au lieudit la Goutte-d'or, sur l'ancien chemin de Pontoise, après la ravine. On croit que cet édifice fut détruit par la Jacquerie; on en construisit aussitôt, un peu plus bas, un nouveau dont les restes subsistent encore. La paroisse comprenait tout l'ancien village de Richebourg, entre le Thérain et le hameau de *Voisin-lieu*. Le cimetière entourait l'église.

12° *Saint-Jean*, à la nomination de l'abbé de Saint-Symphorien qui donnait les fonctions curiales à l'un de ses religieux. L'église était, en premier lieu, sur le carrefour qui précède la porte Saint-Jean; mais ayant été rasée en 1588, par les ligueurs, pour la défense de la ville, on en bâtit une autre en dehors du rayon des remparts, près de l'abbaye de Pentemont.

Cette paroisse comprenait le faubourg Saint-Jean formé de trois rues. Le cimetière entourait l'église.

Les historiens affirment que la ville de *Beauvais* conserva le privilège de cité romaine, c'est-à-dire le droit de nommer ses magistrats et de se gouverner elle-même; et en effet, les chartes concédées par les rois supposent l'existence antérieure d'une organisation municipale et parlent de la pairie communale, non pour la créer, mais pour spécifier quelques-uns de ses droits. Les rois francs donnèrent à l'évêque la seigneurie directe et foncière de la ville, ce qui entraînait l'exercice de la justice et de la police, pouvoir déjà considérable qui s'accrut outre mesure lorsque le comté eût été réuni au siège épiscopal. Après une lutte continuelle de près d'un siècle, les habitants recoururent à l'autorité royale, et ils obtinrent de Louis-le-gros le premier acte qui ait constitué la commune, c'est-à-dire qui ait lié les citoyens entr'eux au moyen d'obligations réciproques et de droits exercés collectivement. Cette charte datée, dit-on, de 1122, est perdue, mais on en retrouve le texte, en grande partie, dans la charte de confirmation donnée à Paris, en 1144, par Louis-le-jeune, dans celle de Philippe-Auguste, datée de Fon-

tain tableau l'année 1182, et dans les lettres de Charles VI de juin 1394 (1).

Elle contenait vingt-deux articles. Le premier astreignait tous les hommes demeurant *dedans les murs de la cité et in suburbio*, c'est-à-dire dans la ville actuelle, à jurer la commune : ce serment faisait le lien et le titre des communiers, devenus plus tard des bourgeois. Le deuxième article les obligeait à se secourir mutuellement. Les articles suivants établissent le droit de justice des pairs à l'égard des communiers. Il est interdit, sous peine de parjure, de prêter de l'argent aux ennemis de la commune. Les pairs doivent jurer de faire bonne justice, et les communiers font serment d'observer les décisions des pairs et de leur prêter main-forte. Des dispositions sont prescrites relativement à la garde des moulins, aux prestations dues à l'évêque, à l'étendage des draps, etc. Ce sont les premiers traits de ce qu'on nomme aujourd'hui la police municipale.

La charte de Philippe-Auguste ajoute qu'il sera élu treize pairs, parmi lesquels on choisira un ou deux maires.

Cette concession devint une cause continuelle de troubles entre l'évêque et la ville. L'évêché gouverné quelquefois par des princes, par des prélats guerriers ou des personnages puissants dans l'Etat, n'accepta jamais complètement l'existence indépendante de la commune, et les habitants souvent opprimés par les officiers du comté, mal soutenus par la cour, puisèrent dans leur droit un esprit de résistance et de lutte qui fut poussé, en certaines occasions, jusqu'à la sédition et à l'incendie.

Le mode d'élection qui subit avec le temps plusieurs modifications, est réglé dans des lettres-patentes données à La Roche-au-Duc au mois de juillet 1472, confirmées à Beaugency au mois de novembre 1483. L'élection avait lieu le premier août. Les bourgeois étaient appelés au son de la cloche, mais les maîtres des métiers seuls prenaient part au scrutin ; on opinait, non par tête, mais par corps de métier. L'assemblée des métiers élisait le maire, les pairs, les conseillers qui étaient des officiers municipaux d'un ordre inférieur, le procureur et l'avocat de la commune, le maître des forteresses. Tous les élus devaient être communiers. Les pairs devaient, de plus, avoir pignon sur rue, c'est-à-dire posséder une maison, et le maire, en outre, devait être né dans la ville et avoir déjà exercé la pairie.

(1) Ordonn. du Louvre, VII, p. 624.

Le bourgeois (1) nommé maire pouvait, la première fois, refuser cette charge; mais si les habitants persistaient à lui donner leurs voix, il était tenu d'accepter au troisième tour de scrutin, sous peine de deux cents livres d'amende. Cette charge était annuelle, mais la réélection était facultative.

L'élection et l'installation du maire avaient lieu dans le cimetière de Saint-Etienne, où l'on a vu jusqu'au temps actuel une tribune en pierre adossée contre le transept nord de l'église; la cloche de la ville était au clocher de la même église.

L'installation du maire avait lieu avec pompe. On en écartait soigneusement, à l'origine, l'évêque-comte et les officiers royaux; mais dans la suite, l'adoucissement des mœurs introduisit l'usage tout contraire, et c'était le prélat qui présidait à la cérémonie.

Un manuscrit de 1748 retrace ainsi qu'il suit les formalités observées lorsqu'on installa, dans la charge de maire, M. Le Mareschal, élu le cinq août : « Le vingt-deux août, à quatre heures du soir, deux parents du nouveau maire, en robe de cérémonie, vinrent jusqu'en la chambre de l'évêque pour le prendre. Il partit au milieu d'eux, suivi de sa livrée. La compagnie bourgeoise du quartier avait pris les armes. L'évêque se rendit en la maison du nouveau maire, rue Sainte-Véronique. M. Le Mareschal le reçut à sa porte, à la tête de tous ses parents et amis réunis; et étant entré un moment pour se reposer, on se mit en marche précédé des tambours, fifres et violons. L'évêque marchait ayant à sa gauche le nouveau maire, tous ses parents et amis suivant par derrière et faisant cortège fermé par une partie de la compagnie bourgeoise. On suivit la rue Saint-Pierre, le Gloria-Laus, la rue de la Tailleurie, le côté droit de la place, la rue Saint-Jean et la rue des Barrettes. Arrivé à la cour Ansel, l'évêque s'assit sur un fauteuil, et le nouveau maire avec plusieurs, sur des chaises.

Le corps de ville assemblé en la tribune dans le cimetière de Saint-Etienne, fit appeler par trois fois à haute voix et or public, par le sergent de ville revêtu de sa canque ou robe mi-partie :

« Maître Claude-Joseph Le Mareschal, avocat du roi au siège présidial de Beauvais (2).

« A la troisième évocation, l'évêque se leva, et ayant M. Le Mareschal à sa gauche, il marcha jusqu'au bas et devant la

(1) Doyen. Hist. de Beauvais, 1, introd., pag. LXX.

(2) S'il eût été marchand, on aurait crié : Sire, au Nom de Maître.

» tribune où il s'assit dans un fauteuil, le nouveau maire et toute l'assemblée restant debout.

» Le sieur Gabriel Motte, avocat de la ville, fit un discours sur les obligations de la charge de maire et sur le concours que le peuple doit apporter à tout ce qui concerne le bien général et particulier de la ville. Il finit par requérir que le nouveau maire prêtât le serment accoutumé (1).

» Lecture en ayant été faite et M. Le Mareschal ayant levé la main, l'évêque le conduisit à la tribune : là, le nouveau maire fit un discours au peuple et ses remerciements à Mgr., qui le reconduisit en descendant par l'autre escalier de la tribune.

» On se remit en marche, l'évêque ayant à sa gauche le nouveau maire, à côté à droite le présidial, et à côté à gauche le corps de ville, la compagnie bourgeoise ouvrant et fermant la marche. On sortit du cimetière par la rue Saint-Etienne; on gagna la rue Saint-Jean, la rue du Pont-d'Amour, la place Saint-Michel, le haut de la rue du Prévost et la rue Sainte-Véronique. L'évêque ayant remis le nouveau maire chez lui, retourna à pied à son palais, reconduit jusqu'en sa chambre par les deux parents qui l'étoient venus prendre. »

L'organisation municipale subit, à partir de 1692, de nombreuses modifications, surtout à cause de la vénalité des charges que le désordre des finances fit introduire dans tous les emplois publics. On réduisit le nombre des pairs qui furent ensuite remplacés par des échevins; on créa de nouvelles fonctions; les élections furent suspendues et rétablies à diverses reprises; cependant le principe électif finit par l'emporter.

L'hôtel-de-ville comprenait, en 1788, un maire, un lieutenant de police, un premier échevin, un lieutenant de justice, un

(1) Serment du maire : *Je jure Dieu le créateur que je conserverai la ville de Beauvais sous l'autorité du Roi, la défendrai de tout mon pouvoir envers tous et contre tous, en ses droits, privilèges, franchises et libertés, ensemble toute la commune; que sitôt qu'il viendra à ma connaissance aucun péril éminent par lequel il m'apparaisse aucune chose au dommage de la ville, et surtout contre le service du Roi, je le communiquerai à mes pers pour en avoir avis; et au contraire, s'il vient à ma connaissance aucun bien pour le profit de la ville et commune, je le mettrai en délibération. En ma charge aucun pour inimitié ne blesserai, ni pour amitié ne supporterai. Je ne transporterai ni ne permettrai être transportés aucuns titres ou enseignemens du secret sans délibération. Que je ferai exécuter selon mon pouvoir ce qui sera délibéré, et je me comporterai en ma charge comme un bon maire et homme de bien est tenu de le faire.*

avocat syndic, cinq échevins, un receveur et un secrétaire.

Indépendamment de la municipalité, il existait sous le nom des *trois corps*, une assemblée composée de l'évêque, des délégués du chapitre et de ceux du corps de ville, qui était chargée de l'administration des établissements de charité et d'instruction publique, ainsi que de toutes les affaires concernant la salubrité, les subsistances, les eaux, les secours, les inhumations, etc. Cette institution, dont on peut apprécier l'importance, s'était formée par la force des choses et par la nécessité de réunir sous une seule direction les matières de police, que les droits anciens et les concessions avaient partagées, au détriment de la chose publique, entre le comté, le clergé et la commune.

Beauvais fut toujours compris au nombre des bonnes villes à cause, dit-on, de l'institution de la commune, qui mettait la cité sous la protection spéciale de l'autorité royale; c'est à ce titre qu'elle avait le droit d'offrir, le premier jour de l'an, un mouton au roi. Ce qu'on n'a pas manqué de regarder, dans les temps modernes, comme un hommage de vassalité, était au contraire une prérogative qui constatait les libertés de la commune. Interrompue par la révolution de 1789, l'offrande fut rétablie sous le gouvernement impérial, et maintenue jusqu'à la révolution de 1830.

Les armoiries de la ville sont : de gueules, au pal d'argent avec la légende :

*Palus ut hic fixus, constans et firma manebo ;
Gens burgunda ferox , anglaque testis erit.*

légende ajoutée, dit-on, par ordre de Louis XI, en mémoire du siège de 1472.

Ces armoiries furent conservées dans les lettres-patentes délivrées le vingt-trois avril 1812 sous le gouvernement impérial.

Les armes du châtelain, confondues quelquefois avec celles de la ville, étaient : d'argent à une croix de sable chargée de cinq coquilles d'or.

La ville de *Beauvais* a produit plusieurs écrivains distingués, des hommes versés dans les sciences historiques, et quelques personnages illustres :

Arnaud de Corbie, dont la famille, originaire de la ville de *Corbie*, porta à *Beauvais* le nom de son pays, selon l'usage du temps. On ne connaît pas l'origine de sa fortune. Il était échevin

de Paris en 1357, et fut envoyé en cette qualité à l'assemblée des députés des bonnes villes tenue l'année suivante à Provins. Conseiller clerc au parlement en 1367, Charles V l'employa avec succès à diverses missions diplomatiques. Il fut fait chevalier et premier président au parlement de Paris au mois de décembre 1373. Le roi lui donna le dix mai 1380 la terre de Saint-Aubin-en-Bray, et Charles VI lui conféra en 1388 la dignité de chancelier. Destitué dans l'année 1398, les sceaux lui furent rendus deux ans après; il les perdit encore au mois de novembre 1405, et les recouvra le dix-sept juin 1409; enfin les Bourguignons le destituèrent une troisième fois, au mois d'avril 1413.

Arnaud (qu'on nomme aussi Regnault) de Corbie mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, le vingt-quatre mars 1414, après avoir tenu les sceaux pendant près de vingt-cinq années. Il est considéré comme un des grands hommes d'état et des plus habiles négociateurs de l'histoire de France. Il acquit successivement les terres ou domaines de Cuvilly, Séchelles, Auneuil, le Plessis-sur-Saint-Just, Ansauvillers, Lihus, Thury-sous-Clermont. Il avait fondé, près de la porte de Limaçon, une chapelle que le siège de 1472 détruisit.

Arnoul ou Ernulphe, né vers 1040, élevé dans l'abbaye du Bec-Hellouin, devint moine de celle de Saint-Lucien qu'il quitta pour passer en Angleterre où il fut prieur de Cantorbéry, abbé de Burgh, et enfin en 1114 évêque de Rochester; il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le quinze mars 1124. Ce prélat est signalé comme un habile grammairien, ce qui était fort rare à l'époque où il vivait. Il est auteur de quelques écrits, et notamment de :

Arnulphus Roffensis Episcopus de incertis conjugis, — imprimé au tom. II du Spicilège.

Quatuor questiones divinæ scripturæ solutæ ab eo, — imprimé aussi dans le Spicilège.

Textus de Ecclesia Roffensi per Ernulphum episcopum, — imprimé dans l'*Anglia sacra*.

Aubert (Pierre), conseiller au présidial, publia en 1622 l'histoire ou *Recueil des gestes, mœurs, des Papes, Empereurs, Rois*, etc.

Aubery ou Albéric, bénédictin, abbé de Vézelay, créé cardinal et évêque d'Ostie en 1138, fut envoyé comme légat en Angleterre où il présida dans Londres un concile de quarante-sept évêques ou abbés; de là en Syrie où il présida deux autres conciles, à Antioche et à Jérusalem. Il était légat en France en 1144. Il mourut à Verdun au mois de novembre 1147. Les écrivains co-

clésiastiques regardent le cardinal Albéric comme une des plus fortes colonnes de la catholicité.

Aurigny (Gilles d'), avocat au parlement de Paris, poète surnommé tantôt le *Pamphyle* et tantôt l'*Innocent égaré*. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Repertorium Alphabeticum super Aureo Somnii Viridarii Libello de Ægidio d'Aurigny Bellovacco in legibus licentiatu nuperrime recollectum*. — On connaît aussi de lui :

Institution d'un Prince, traduit d'Erasme, 1543;

le *Codicile d'Or*, 1546;

la *Généalogie des Dieux*, avec la *Description de l'Hercule gaulois*, traduits du grec de Lucien. — Poitiers, 1545;

la *Peinture de Cupidon*, par l'Innocent égaré, 1545; — le *Combat des Déeses*, 1545; — le *Tuteur d'Amour*;

Recueil d'Épîtres, Élégies, Complaintes, Epitaphes; etc., etc.

Auxi (Jean d'), d'une famille obscure, boursier du collège des Cholets, ensuite docteur en théologie, professa avec tant d'éclat que Charles VII le fit son aumônier et le nomma, en 1446, grand aumônier de France. Il fut élu, en 1452, évêque-duc de Langres. On lui doit un catalogue des hôpitaux de fondation royale.

Binet (Claude), poète, ami de Ronsard, fut pourvu le premier de la charge de président au bailliage de *Beauvais* à sa création. Il jouit d'une grande réputation en son temps, et Rumeau en parle ainsi dans son histoire de Picardie : *Anno 1584. Bellovacum decorabatur à Claudio Bineto in Senatu Parisiensi advocato : græcè et latinè docto*. On cite de lui plus de trente œuvres, entre lesquels il faut distinguer : 1° le poème de la *Truite du Thérain*, dédié à Ronsard; — 2° *Adieu de la France au Roi de Pologne et adieu du Roi de Pologne à la France*, en six cents vers : 1573; — 3° les *Plaisirs de la vie rustique et solitaire* : 1583; — 4° *Perrot ou Eglogue sur la mort de Ronsard*, 1586; — 5° *Complainte sur la mort de Jacques Grévin*; — 6° *L'Aymant au seigneur Anselme*, tabellion Chaumontois; — 7° *La puce de Mademoiselle des Roches*; — 8° *L'apologie de la main de Pasquier*, etc. — Mort en 1584.

Binet (Jean), oncle du précédent, avocat au parlement, a composé une *Description du Beauvaisis* en vers, demeurée manuscrite. — Mort en 1561.

Bruhier d'Ablaincourt (Jean-Jacques), médecin, auteur d'un grand nombre d'opuscules entre lesquels on peut citer : *Mémoire critique sur les effets que l'on attribue aux différentes phases de la lune*, 1727. — *Dissertation sur le sabat et les sorciers*, 1729.

— *Observations sur l'astrologie*, 1734. — *Réflexions sur une grossesse de quinze ans*, 1734. — *La Médecine raisonnée*, traduit d'Hoffmann, 1739, neuf vol. in-12. — *Dissertations et Consultations médicales de MM. Chirac et Sylva*, 1744, deux vol. — *Traité des fièvres*, traduit d'Hoffmann, 1746, trois vol. — *Dissertations sur l'incertitude des signes de la mort*, 1749, deux vol. — Mort le vingt-quatre octobre 1756.

Bucamp (Claude de) ou *Buschamp*, né en 1602, a publié les *Annales des Carmes deschaussés*.

Bucquet (Louis-Jean-Baptiste), né le dix mars 1731, procureur du roi au bailliage de Beauvais, jurisconsulte éclairé, auteur d'ouvrages restés manuscrits sur l'histoire du Beauvaisis, en collaboration de MM. Borel et Danse, a publié des mémoires importants sur des questions de droit, à l'occasion des contestations avec l'évêché : 1° *Essai sur la souveraineté et sur le droit de justice qui y est attaché*, 1767 ; — 2° *Mémoire pour les officiers du bailliage et siège présidial de Beauvais, sur la justice patrimoniale de la ville*, 1770 ; — 3° *Dissertation sur la position de Bratuspantium* ; — 4° *Mémoire sur les moyens de rendre la justice en France avec plus de célérité et moins de frais possible*. — Mort le treize avril 1801 ; inhumé à Bracheux.

Dauvergne (François-Jean), né en 1700, fut maire de Beauvais en 1750. Il était avocat et a publié plusieurs mémoires sur des questions de droit coutumier. On a aussi de lui un opuscule assez singulier, intitulé : *Plaintes de l'Y contre l'I*, à l'occasion d'un projet d'un sieur Jacquet sur la réforme de l'orthographe. — Mort en septembre 1775.

Drappier (Guy), né en 1623, regardé comme un des plus savants canonistes de son siècle. Il a publié : 1° *Traité des oblations*, 1685 ; — *Tradition de l'Eglise touchant l'extrême-onction*, 1699 ; — *Gouvernement des diocèses en commun par les évêques et les curés*, deux vol., etc. — Mort le trois décembre 1716, après avoir gouverné pendant cinquante-neuf ans la cure de Saint-Sauveur.

Dubos (Jean-Baptiste), fils d'un échevin, né en décembre 1670, connu à juste titre comme diplomate, historien et littérateur. Longtemps employé aux affaires étrangères, il devint néanmoins chanoine de la cathédrale, fut élu en 1723 secrétaire de l'Académie française et pourvu, la même année, de l'abbaye de Ressons-en-Vexin. Ses meilleurs ouvrages sont : 1° *Histoire des quatre Gordiens, illustrée et prouvée par les médailles*, 1695 ; — 2° *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, publié à Amsterdam en 1702 ; — 3° *Histoire de*

la ligue de Cambrai faite en 1508 contre la république de Venise, 1709, in-12, et 1728, deux vol.; — 4° *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, ouvrage célèbre qui eut quatre éditions, et au moyen duquel des écrivains modernes ont fait aisément leur réputation, trois vol. in-12; — 5° *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, trois vol. in-4°. — Mort le vingt-trois mars 1742.

Ducaurey (Simon), né en 1500, d'une des plus anciennes familles de la ville, devint célèbre dans l'ordre des Célestins, dont il occupa les premières charges. Son principal ouvrage : *Pandectæ legis Evangelicæ*, a eu quatre éditions. — Mort le sept juin 1569.

Duranti (Guillaume) ou *Durand*, évêque de Mende en 1296 et mort en 1328 Simon indique, comme sortant de sa plume, le Traité : *De Modo Concilii generalis celebrandi*, fait pour le concile tenu à Vienne en 1311.

Feuquières (Charles de), avocat du roi au bailliage de Beauvais au commencement du dix-septième siècle, a publié, en 1626, une *Dissertation sur la Discussion en la Coutume de Senlis*, et quelques autres écrits sur la même coutume.

Foy-Vaillant (Jean), créateur en France de la science numismatique, né le vingt-quatre mai 1632, mort le vingt-cinq octobre 1706. Sa célébrité dispense d'entrer dans aucun détail biographique. Ses meilleurs écrits sont :

Numismata Imperatorum Romanorum præstantiora à Julio Cæsare ad Posthumum et Tyrannos; 1674, in-4°, et 1694, deux vol. in-4°;

Seleucidarum Imperium, seu historia Regum Syriæ, ad fidem Numismatum accomodata, 1681, in-4°;

Numismata ærea Imperatorum Augustorum et Cæsarum in Colonia Municipiis et Urbibus, jure lato donatis, ex omni modulo percussa, autore Jo. Foy-Vaillant Bellovaco doct. med. et Seren. Ducis Cenomanensium antiquario, 1688, deux vol. in-f°;

Numismata Imperatorum et Cæsarum, à populis Romanæ ditionis Græce loquantibus ex omni modulo percussa, 1698, in-4°, et 1700, in-f°;

Historia Ptolemaeorum Ægyptæ Regum, ad fidem Numismatum accomodata, 1701, in-f°.

Plusieurs dissertations dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, dont Foy-Vaillant était membre.

Fulcois (Fulcois et Fulconus), né vers l'année 1020, poète et écrivain célèbre du onzième siècle, dont les ouvrages, retrouvés seulement dans le dix-septième, ont donné lieu à de nombreux

mémoires. D. Rivet a publié, dans l'*Histoire littéraire de France*, une notice sur cet auteur (t. viii, p. 113). Ses écrits, très-variés, ont été réunis en trois tomes, dont le premier est intitulé *Utrum*, le deuxième *Neutrum* et le troisième *Lutrum*.

Gouyne (Claude), fils d'un procureur, docteur en droit canon, devint doyen de la cathédrale, fut vicaire-général des évêques Charles de Bourbon, Nicolas Fumée et René Potier. On l'élut, en 1588, l'un des députés du Beauvaisis aux états de Blois. Resté fidèle à la cause royale, la ligue le chassa de Beauvais l'année suivante avec Nicolas Fumée. Retiré à Bresles, il fut fait prisonnier le vingt-neuf novembre 1599, par Desmazures et Fouilloy, pillards ligueurs, et conduit, après mille outrages, dans la ville de Noyon.

Après avoir recouvré sa liberté, il fit partie des commissaires envoyés vers Henri IV pour déterminer le roi à embrasser la religion catholique.

Claude Gouyne eut la réputation d'un grand canoniste et d'un assez bon poète. Il décrivit en vers latins la chute du clocher de la cathédrale, arrivée en 1573 (1). — Mort le onze février 1607.

Grive (Jean de la), né en 1689, à Beauvais et non à Sedan comme le prétendent quelques dictionnaires, quitta l'habit de capucin pour se livrer tout entier à la confection des plans et cartes géographiques. Il a publié un *plan de Paris* en 1728, — *plan de Versailles*, — *plan de Beauvais*, dédié au cardinal de Gesvres, — *les jardins de Marly*, — *le Terrier du domaine du Roi aux environs de Paris*, — *Manuel de Trigonométrie pratique*, 1754, in-8°, etc. L'abbé de la Grive était de la Société royale de Londres. — Mort le dix-huit avril 1757.

Guillery (Pierre), né en 1617, chanoine de Sainte-Geneviève de Paris et procureur-général de l'ordre, en dernier lieu curé de La Ferté-Milon, où il mourut le quinze février 1673. On lui doit un écrit intitulé : *Instructions catholiques des Mystères de la Foy en faveur de ceux qui sont parmi les religionnaires*, qui fut réimprimé trois fois.

Hermant (Gaudefroi), né le six février 1622, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, élu recteur de l'Université de Paris le dix octobre 1646. Il fut un adversaire infatigable de la

(1) *Claudii Gouinæi Ecclesiæ Bellovacensis Decani, ad clerum et populum Bellovacensem de ædi sacræ Bellovacæ ruinâ et instauratione Parænesis*, dans l'*Hist. et Antiq. du Beauvaisis*, de Louvet, tome II, pag. 650, suivi de la traduction en français par Simon Bullandre.

compagnie de Jésus, ce qui lui attira de grandes difficultés et concourut aussi à grossir sa réputation, fondée d'ailleurs sur un mérite réel. Son ouvrage principal est l'*Histoire civile et ecclésiastique de la ville et diocèse de Beauvais*, 2 vol. in-^f° MSS.

On peut encore citer de lui comme ouvrage d'intérêt local : *Discours chrestien sur l'établissement du bureau des pauvres de Beauvais*, 1654.

Hermant a marché l'égal des érudits les plus célèbres du dix-septième siècle. Il mourut le onze juillet 1690, et sa mémoire a été honorée d'une épitaphe composée par l'illustre Mabillon.

Huynes (Jean), né en 1609, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. On lui doit deux ouvrages capitaux qui sont restés manuscrits :

Histoire de l'abbaye du mont Saint-Michel depuis l'an 780 jusqu'en 1648, 2 vol. in-^f°, et

Historia Abbatiae sancti Florentii (Saint-Florent de Sauveur dont il devint prieur), *ex vetustis Monumentis, Tabulis atque Diplomatis* : auctore D. Joanne Huynes, 4 vol. in-4°. — Mort dans l'abbaye de Saint-Germain le dix-huit août 1651.

La Fontaine (Edouard de), né en 1815, mort en 1839, a publié l'*Histoire politique, morale et religieuse de Beauvais*, 2 vol. in-8°. Ce travail, conduit jusqu'à la fin du treizième siècle, a été interrompu par la mort de l'auteur. M. C. L. Doyen l'a continué en 1842 sous le titre de *Histoire de la ville de Beauvais depuis le quatorzième siècle*, 2 vol. in-8°.

Laisné (Jeanne), surnommée *Hachette*, dont le nom durera aussi longtemps que le souvenir du siège de 1472, « laquelle, » dit Loisel (1), se montra si courageuse, qu'elle arracha des » mains d'un porte-enseigne son drapeau, lequel elle porta et » présenta dans l'église des Jacobins. » Cette action héroïque éleva au plus haut degré l'exaltation des assiégés et concourut à la délivrance de la ville. Il s'est trouvé des écrivains qui l'ont révoquée en doute, et même qui ont nié jusqu'à l'existence de Jeanne : cependant les lettres de Louis XI données à Senlis le vingt-deux février 1473, c'est-à-dire huit mois après le siège, ne permettent aucune incertitude. « *Sçavoir faisons* que pour » considération de la bonne et vertueuse résistance qui fut faite » l'année dernière passée, par notre chère et bien-aimée Jeanne » Laisné, fille de Mathieu Laisné, demeurant en nostre ville de

(1) Mémoires des pays, villes, etc., de Beauvais et Beauvaisis, pag. 255.

» Beauvais, à l'encontre des Bourguignons nos rebelles et désobéissants subjects qui ladicte année s'efforcèrent surprendre et gagner sur nous et nostre obéissance par puissance de siège et d'assaux, nostre dicte ville de Beauvais, tellement que en donnant lesdicts assaux, elle gagna et retira devers elle ung estandart, ou bannière desdits Bourguignons, ainsi que nous estans dernièrement en nostre dicte ville, avons esté de ce deüement informez, etc. »

La suite des lettres constate que le roi maria Jeanne Laisné à Colin Pilon, exemptant les deux époux de toute taille, guet et garde des portes « en quelque part qu'ils fissent leur demeure. »

Jeanne Laisné était une simple ouvrière ou *briseresse* de laine. Les écrivains antérieurs au dix-septième siècle l'ont surnommée *Fourquet* sans qu'on sache pourquoi ; Mezerai y substitua la qualification de *Hachette* universellement adoptée. Lamy, auteur de l'histoire de Pont-Sainte-Maxence, a prétendu que cette fille héroïque était née à Pont, mais il n'en donne aucune preuve. La tradition locale dit qu'elle habitait la rue du Puits-Jesseaume, dont le nom a été changé dans l'année 1820, en celui de Jeanne-Hachette.

Le drapeau est conservé, depuis la révolution, à l'hôtel-de-ville de Beauvais. Un académicien s'est donné dernièrement le ridicule de contester l'authenticité de ce glorieux trophée.

Langlois (Adrien), bénédictin, prieur de Jumièges, a composé l'*Apologie des éneuvrés*, insérée dans les Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît, tom. II, pag. 784. — Mort le vingt-sept novembre 1677.

Lecomte (Jean), fils d'un cardeur de laine au faubourg Saint-Quentin. Protégé de la maison de Montmorency, il commença par être sergent à verge dans la capitale, et se poussa jusqu'à devenir maître en la cour des comptes. Enfin, il eut le premier, la charge d'intendant des finances qu'Henri II avait instituée, et la conserva sous les règnes de François II et de Charles IX. Il revint finir ses jours à Beauvais. On le nommait seigneur de *Voisinlieu*, quoiqu'il possédât des terres plus considérables.

Lefebvre (Hyacinthe), provincial de l'ordre des Récollets, a publié, entr'autres livres peu connus, la *Chronologie de l'ordre des Récollets*, 1677, in-4°. — Né en 1618, mort en 1694.

Lenglet (Pierre), qu'on écrit mal à propos *de Langlet*, né en 1620, fut élu à vingt-six ans recteur de l'Université de Paris. La question de savoir si les chirurgiens devaient porter la robe et le bonnet comme les médecins, échauffait alors et divisait les

esprits. Langlest prit fait et cause pour les médecins; il parla pour eux devant le parlement le vingt-cinq février 1660, soutenant que les chirurgiens ne pouvaient prendre les titres de docteur, bachelier, licencié, ou même de professeur en chirurgie, et que l'inscription : *Collegium Chyriaticum*, qui était au-dessus de leur maison de Saint-Côme, devait être effacée. Il gagna le procès.

Il existe de cet auteur un grand nombre de chants ou épîtres adressés à des hommes puissants ou célèbres. Il a publié en outre :

Magistri Antonii Hainques Bellovacii, apud orientales Indias propagatoris Fidei catholicæ Apoteosis, 1675, in-4°. (Ce missionnaire est mort en odeur de sainteté à la Cochinchine.)

Namurcum expugnatum, traduction latine de l'ode de Boileau; 1679.

Lengletii Bellovacii carmina ad illustrissimum senatûs principem; 1673, in-8°.

Lenglest mourut dans l'indigence le vingt-huit octobre 1697.

Lenglet (Nicolas) dit du Frenoy, surnom qu'il se donna parce que sa famille était originaire de Grandfresnoy. Il naquit le cinq octobre 1674, d'un perruquier, dont la maison, dit M. Dupont-White, servait de rendez-vous aux savants et aux beaux-esprits. Le jeune Lenglet entra dans l'Eglise. « Successivement théologien, bibliographe, historien, géographe, émissaire diplomatique, journaliste, antiquaire nomade, pamphlétaire et enfin alchimiste, notre abbé était de ceux dont Voltaire eût dû : Il a tout fait, excepté pénitence (1). » On aurait pu ajouter, esprit faux et désordonné, doué de cette intelligence facile et de cette faculté d'écrire qui deviennent des fléaux publics lorsqu'elles ne sont pas réunies à l'honnêteté du cœur et à l'amour du bien. Il mérita d'être mis dix ou douze fois à la Bastille, fut aussi emprisonné à Strasbourg; il avait inventé des remèdes à son usage, dont l'un, dit D. Grenier, le fit devenir prodigieusement enflé, tandis qu'un autre le rendit presque étique. Il put vivre cependant jusqu'à quatre-vingt-deux ans, et mourut, par accident, le seize janvier 1755. Compilateur infatigable, érudit sans probité littéraire, écrivain dépourvu de goût, on a dit que le nombre de ses volumes égalait celui de ses années. On cite entre ses écrits :

(1) Dupont-White, Mémoires de la Société académique du département de l'Oise, I, pag. 59.

Traité historique et dogmatique des apparitions, des visions et des révélations particulières, deux vol. in-12, 1751.

Méthode pour étudier l'histoire, 1713, deux vol. in-12. Ce livre a eu neuf éditions.

Histoire de la philosophie hermétique, 1742, trois vol. in-12.

Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, 1744, deux vol. in-12.

Histoire de Jeanne d'Arc, 1753, in-12.

Lucii Cæcili Firmiani Lactancii opera omnia, studio Joannis Lebrun et Nicolai Langlet du Fresnoy; 1748, deux vol. in-4°.

Loisel (Antoine), né le quinze février 1536, jurisconsulte et historien célèbre du seizième siècle, procureur du roi au parlement. Il contribua, par ses conseils, à la reddition de Paris entre les mains d'Henri IV, et à celle de *Beauvais*. Elève et ami de Ramus, il était lié avec Pithou, Pasquier, de Thou et les autres hommes illustres du temps. Il a publié un grand nombre de harangues et de remontrances ou écrits relatifs à l'exercice du ministère public. On a d'ailleurs de lui :

Institutes coutumieres ou Manuel du droit coutumier et plus ordinaire de France, 1665, in-8°. Réimprimé plusieurs fois.

Mémoires des Pays, Villes, Comté et Comtes de Beauvais, Evesché et Evesques, Pairrie, Commune, et personnes du renom de Beauvais et Beauvaisis, 1617, in-4°.

Pasquier ou *Dialogues des Avocats du parlement de Paris*; imprimé seulement en 1651.

Loisel, qui signait *L'Oisel* et en latin *Oisellius*, mourut le vingt-huit avril 1617.

Louvel (Pierre), célestin, mort en 1513, publia le *Tractatus de Laudibus et inclitæ coronæ beatæ Virginis Mariæ*, 1506, in-8°.

Louvet (Pierre), né en 1517, médecin de la faculté de Montpellier, est auteur de :

Remarques sur l'histoire de Languedoc, 1655, in-8°;

Abrégé de l'histoire d'Aquitaine, Guienne et Gascogne, imprimé à Bordeaux en 1658, in-4°;

La France dans sa splendeur, Lyon, 1674, deux vol. in-f°.

Le Mereure hollandois, 1772-79, dix vol. in-12.

Philippii Cluverii introductio in universam geographiam; editio postrema emendata operâ Petri Louvet Bellovaei, doctoris Medici et historiographi, 1666, in-18.

Cet auteur peu estimé mourut en 1679.

Mesengui (François-Philippe), né le vingt-deux août 1677, abbé et professeur au collège de *Beauvais*, savant dans l'histoire

ecclésiastique. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages de piété, et de plus :

Idée de la vie et de l'esprit de Messire Nicolas de Buzenval, évêque et comte de Beauvais, avec un Abrégé de la vie de M. Hermant, 1717, in-12 ;

Abrégé de l'ancien Testament avec des éclaircissements et des réflexions, 1753, dix vol. in-1^o.

Exposition de la doctrine chrétienne, 1744, six vol. in-12, traduit en plusieurs langues, mais condamné par le pape Clément XIII.

L'abbé Mesengui mourut le dix-neuf février 1763.

Montagu (Jean de), trésorier de la cathédrale au quatorzième siècle, devint successivement conseiller au parlement, camérier du pape Clément VII, évêque de Chartres en 1390, premier président de la cour des comptes le dix-neuf février 1398, chancelier de France en 1405, et archevêque de Sens en 1406. Il fut tué à la bataille d'Azincourt.

Nully d'Hécourt (Pierre-Georges-Marie de), né le 4 janvier 1764, mort le treize juillet 1839. D'une famille illustrée depuis plusieurs siècles par l'exercice d'éminentes fonctions publiques, nommé maire le vingt avril 1803, il se consacra tout entier pendant trente-six années au bien-être de la ville, « longue » carrière (1) administrative autour de laquelle les révolutions » passèrent sans l'atteindre, carrière persévérante et laborieuse, » de conciliation et de temporisation, consacrée à une même » œuvre, la réorganisation et le bien-être matériel de la cité, le » soin de sa tranquillité. » La ville doit à sa persévérance la destruction complète de ses anciens remparts et les promenades qui embellissent la cité en augmentant sa richesse. M. d'Hécourt réorganisa les établissements d'instruction publique, les institutions charitables, tous les services de police ; il assura à la ville le séjour d'une garnison. Il maintint l'ordre et la concorde entre les habitants pendant les crises politiques, si rapprochées dans ce temps. Il rendit de signalés services pendant l'invasion de 1814. « Homme de paix avant tout, dit encore M. Doyen, il ne s'était » occupé que de dissuader ses concitoyens de toute résistance ; » mais vis-à-vis de l'ennemi il déploie une honorable fermeté : » on le voit sans cesse, dans cet instant critique, se présenter » aux postes prussiens revêtu de son écharpe et monter à l'hôtel-

(1) Doyen, hist. Beauvais, II, p. 478.

» de-ville où il demeura nuit et jour, défendant contre les prétentions des envahisseurs les intérêts de la cité, et arrachant à leur influence les conditions les moins dures. » *M. de Nully-d'Hécourt* fut élu à la chambre des représentants en 1815, et à la chambre des députés dans l'année 1817. L'ancienne rue des Cordeliers qu'il habitait porte le nom de cet homme respectable, et le conseil municipal, juste interprète de la reconnaissance publique, a consacré, par une inscription placée dans la salle des séances, le souvenir de son habile et paternelle administration.

Portiez (Louis-François-René), né le premier mai 1765, membre de la Convention, doyen de l'école de droit de Paris, mort le vingt-huit avril 1810. Il a publié :

Code diplomatique; 1802, quatre vol. in-8°.

Influence du gouvernement sur la révolution française; 1805, in-8°;

et un *Essai sur Boileau-Despréaux*, in-8°.

Restaud (Pierre), né en 1696, connu surtout comme grammairien. On peut citer, entre ses ouvrages :

La Monarchie de Solipses, traduite du latin de Melchior Juchofer; 1721, in-120. — 1754, in-12.

Principes généraux et raisonnés de la Grammaire française; 1732, in-12. Ce livre eut onze éditions sans compter celles faites à l'étranger.

Mémoires pour les matres et gardes des communautés des drapiers et sergers de la ville de Beauvais contre le collège de Dormans, à Paris, 1750.

Traduction du *Traité espagnol de don François-Michel Fuentes*, évêque de Lugo, concernant l'abbaye de Las Huelgas; 1750, in-4°. (Intéresse l'abbaye de Montivillers en Normandie.)

Mort à Paris le quatorze février 1764.

Ricard (Jean-Marie), né en 1628, avocat célèbre, mort en 1678, auteur d'ouvrages de jurisprudence coutumière que les contemporains considéraient comme excellents, notamment :

Remarques particulières sur les Coutumes du bailliage d'Amiens; 1661;

Traité des donations entre vifs; 1683, deux vol. in-f°, réimprimé plusieurs fois;

Déclaration et division des Duchés, Comtés, Châtellenies royales du bailliage de Senlis; 1664, in-4°.

Simon (Denis), conseiller au présidial, l'un des historiens du Beauvaisis, a publié la *Bibliothèque historique et chronologique des Auteurs du droit civil*; 1692 et 1695, deux vol. in-12.

Supplément à l'*Histoire du Beauvaisis*, 1700, in-12, pre-

mière édition arrêtée par l'évêque; deuxième édition en 1704, comprenant : Supplément aux mémoires de M^e Antoine Loisel et M^e Pierre Louvet, 146 pages. *Le Nobiliaire de Vertu*, 160 pages. *Additions à l'Histoire du Beauvaisis*, 96 pages. *Corrections de plusieurs chartes du Beauvaisis*, 28 pages. — Mort en 1731.

Tavernier (Nicolas), professeur au collège royal et plusieurs fois recteur de l'Université de Paris, auteur d'éloges, panégyriques, oraisons funèbres en prose latine. On lui doit deux éditions de *Velleus Paterculus*, et

Panegyricus Regi Christianissimo Ludovico XIII; 1668, in-12.

Un petit poème intitulé : *Illustrissimo Ecclesiæ Principi Jac. Benigno Bossuet, Condomensium Episcopo, cum abbas S. Luciani Bellovacensis esset à Rege nuntiatus*; 1672, in-4°. L'auteur félicite la ville de *Beauvais*, sa patrie, de la nomination de Bossuet à l'abbaye de Saint-Lucien.

Mort en 1698.

Thierry (Jean), habile grammairien du seizième siècle, a travaillé au *Thesaurus Linguae latinæ* de Robert Etienne, dont il a publié une nouvelle édition en 1565. Il avait donné, en 1556, une édition in-4° du *Columelle français* de Claude Cotereau.

Thierry (Martin), poète du seizième siècle. Il a publié :

Polyandrologie, poème sur l'arrivée en France de la reine *Eléonore*; 1532, in-4°;

Un autre poème dédié à *Bertin de Mornay*, doyen de la cathédrale, intitulé *Sylvæ*, divisé en quatre forêts ou parties sous les noms de *Leander*, *Busiris*, *Policrates* et *Lays*; 1539, in-8°.

Vaillant (Clément), avocat au parlement de Paris, a imprimé : *Traité de la source du fief*; 1604, in-12;

De l'Etat ancien de la France, déclaré par le service personnel dû par le vassal à son seigneur, et de l'Etat présent de la France; 1605, in-8°.

Vrai (Jean de), dominicain de la maison de *Beauvais*, a imprimé, en 1530, *Liber Epistolarum*, in-f°, qu'il dédia à *Guillaume Parvi*, évêque de Senlis.

La ville de *Beauvais* proprement dite est assise en entier dans la vallée du Thérain, au-dessous du confluent de cette rivière avec l'Avelon, de manière à être facilement entourée par les eaux qui donnaient, pendant le moyen-âge, un moyen de défense redoutable aux assaillants.

On retrouve ici, comme à Senlis, à Noyon, et dans la plupart des villes d'origine romaine, deux enceintes incontestables.

La première enceinte indique l'étendue de la ville sous la do-

mination romaine. Elle est située dans la partie haute, par rapport aux cours des eaux. Elle figure un pentagone irrégulier, ou plutôt un parallélogramme dont un des grands côtés serait remplacé par une ligne brisée. Le côté principal, tourné vers le sud-est, a trois cent soixante mètres de longueur depuis la petite rue de la Frête jusqu'à celle du petit-Thérain; le côté sud-ouest peut avoir deux cent cinquante mètres de la rue de la Frête au canal de ceinture, dans le prolongement de la rue du Théâtre; la face opposée vers le nord-est compte deux cent soixante mètres dans la longueur de la rue du petit-Thérain jusqu'à la rue Sainte-Marguerite; de l'extrémité de cette rue à la porte Limacon, on trouve, pour le côté nord-ouest qui est le plus court, cent quarante mètres, et de cette porte en allant au sud rejoindre la ligne du sud-ouest, deux cent soixante mètres. L'enceinte a donc douze cent soixante-dix mètres environ de développement, ce qui donne une contenance de dix hectares quarante ares, équivalant à-peu-près à la neuvième partie de la ville actuelle, renfermée dans les fossés, et non compris les faubourgs.

Cet espace représente précisément le *Cæsaromagus* de Ptolémée et des itinéraires; c'est ce qu'on appelait la cité et le chastel pendant tout le moyen-âge, le surplus étant considéré d'abord comme faubourg (*suburbium*) et ensuite comme ville, lorsque la deuxième enceinte eut été dessinée.

On est fondé à croire que l'établissement de *Cæsaromagus* doit dater de la deuxième année du règne de Néron; mais il paraît certain que les murs de la cité ne remontent pas au-delà de Posthume, qui commandait dans la Gaule-Belgique au temps de l'empereur Gallien. Les médailles recueillies dans les démolitions démontrent au moins qu'on y a travaillé vers cette époque. Le *Belvacus municipium* dont il est question dans la vie de saint Eloi, écrite par saint Ouen (liv. II, cap. 7), doit s'entendre de la cité et non de la première assiette romaine.

Le rempart dont il s'agit était formé de moellons et de débris liés par un ciment très-dur, avec un revêtement de petites pierres dites *pastoureux*, divisé horizontalement par des cordons de briques espacés de quatre à cinq pieds, caractère essentiel des constructions gallo-romaines; le massif reposait sur une fondation composée de pierres d'appareil chargées de sculptures provenant évidemment de monuments détruits, autre fait commun à la plupart des forteresses élevées dans les Gaules sous la domination romaine.

Le mur était défendu par dix-huit tours à trois étages, car-

rées aux angles de l'enceinte, semi-cylindriques dans l'intervalle des courtines.

Il y avait seulement deux entrées, l'une vers le sud-est dite porte du Châtel, et depuis porte du *Gloria-Laus*; l'autre, entre l'évêché et l'église Notre-Dame-du-Châtel, au bout de la ruelle qui conduit de la rue de l'Evêché au jardin du palais actuel de justice. On pratiqua plus tard une troisième ouverture près du Pont-d'Amour, en démolissant le mur d'enceinte, ce qui la fit appeler porte de la Frête; elle correspondait à la rue ainsi nommée aujourd'hui.

Le rempart était accompagné de fossés dont les ruisseaux qui parcourent les rues indiquées sont des vestiges.

Le prétoire de la forteresse était sur la place actuelle de la cathédrale; il consistait en une tour carrée, flanquée de tourelles angulaires, portant le nom de beffroi, servant en dernier lieu de clocher pour l'église. Cette construction, détruite pendant la révolution, recouvrait des souterrains profonds dont on n'a pas retrouvé les aboutissants, mais dont un boyau fut rencontré pendant le dix-septième siècle, vers la rue Beauregard.

Le palais de justice est bâti sur le rempart romain. Cette fortification qui avait été minée ou abandonnée à l'intérieur de la ville lorsqu'on eut établi la deuxième enceinte, se trouva très-compromise sur le côté de l'ouest, lors du siège de 1472, parce que la première attaque des Bourguignons eut lieu par là. Il restait cependant une assez grande partie du mur réparé avec des briques, et trois tours entières, dont on voit le dessin dans le Cours d'Antiquités de M. de Caumont (1). Ces vestiges ont été démolis depuis 1845.

Il y a quelques lambeaux du mur dans la rue du petit-Thérain, avec une tour bien conservée; deux autres existent avec des pans de muraille sur la rue du Théâtre; une autre tour est comprise dans une des anciennes maisons canoniales de la rue de la Belle-Image.

La deuxième enceinte est indiquée par les boulevards qui occupent aujourd'hui la place des fortifications. On en rapporte l'origine aux lettres de 1190, par lesquelles Philippe-Auguste ordonne d'enclorre de murs les villes frontières. Cependant il y eut, selon Simon, une enceinte intermédiaire qu'on nommait le bourg-clos, laquelle, prolongeant la rue du petit-Thérain, sui-

(1) Partie II, tab. 20, fig. 1.

vait la rue des Trois-Guirets, la rue Sainte-Antoine, de là vers le sud-ouest la rue de l'Écorcherie-Saint-Sauveur, celles des Camionneurs, des Prisons, de la Ville, venant se rattacher par la petite rue de la Frête au rempart romain. On a fait remarquer que cette ligne n'était pas utile comme défense, mais qu'elle avait été instituée sans doute comme clôture, et pour des motifs ignorés aujourd'hui.

L'établissement des nouvelles fortifications dura cent cinquante années, ou à-peu-près. La dernière partie, qui consiste en ce qu'on appelle encore la butte Sainte-Marguerite, fut entreprise en 1413 et continuée de manière à mettre dans la ville l'hôtel-dieu et l'église Saint-Laurent. Elles étaient complètes en 1355, selon les lettres du roi Jean, du vingt-sept avril, qui ordonnent de fermer plusieurs bourgs, et qui citent en exemple la beauté des remparts de *Beauvais* et l'abondance des eaux qui les protégeaient.

A compter de ce moment, les titres de la ville et ceux de l'évêché abondent en demandes d'argent pour l'entretien ou l'agrandissement des remparts. Ils imposaient une charge énorme et perpétuelle à tous les habitants sans distinction, et à cent quatorze villages à quatre lieues à la ronde. Un officier appelé maître des forteresses, était préposé à leur garde et à leur conservation.

Il y avait, d'ailleurs, quelques ouvrages avancés en dehors de l'enceinte. Le plus considérable consistait dans la tour de *Croux, Crou, Croul, Craoul*, située à la limite des jardins de l'évêché vers le faubourg Saint-Quentin; commencée sous Philippe de Dreux, elle fut continuée sous l'épiscopat de Miles de Nanteuil et terminée, vers 1290, par Thibaut de Nanteuil. Ce fortin était entouré d'un mur qui s'étendait depuis l'évêché jusqu'au territoire de l'abbaye de Saint-Quentin. Il était combiné aussi avec l'ouvrage à cornes qui défendait l'entrée de la ville par la porte de Gournay, et qui a valu à cette issue la dénomination de porte-Limaçon (*Janna Testudinis*) au quinzième siècle. Cet ouvrage occupait l'emplacement triangulaire nommé le cours Seillier, le chemin suivant le contour angulaire de la muraille, afin que l'entrée de la ville fût oblique, d'où le surnom de *Deloir* ou *Deloy* donné à la fortification.

Les hauteurs de Saint-Symphorien, qui dominent immédiatement la ville, avaient aussi quelques défenses, telles qu'un éperon en face de Saint-Jean et un boulevard fossé autour de l'abbaye, commandant les routes de Paris, de Rouen et de Pontoise, qui dans le moyen-âge aboutissaient à la porte Saint-Jean. Ces ouvrages en terre, facilement ruinés, étaient repris chaque fois

que la ville était ou se croyait menacée. Un manuscrit provenant de l'évêché contenait, entr'autres documents, la note suivante :

« 1543, ouvrages faits à la montagne Saint-Symphorien par
» des pionniers que l'on faisait venir de la campagne. Les
» doyennés de Bray et de Monchy y ont travaillé aux mois de
» juin et de juillet. On leur fournissait les pics et autres outils.
» Ces ouvrages commençaient au lieu dit les Marettes, vers
» Saint-Jean, passaient derrière l'abbaye et venaient rendre à
» Saint-Jacques. Noble homme Louis de Rabodange, écuyer
» tranchant du Roi par lui commis à fortifier la ville, présent à
» faire faire ces ouvrages. »

Le maintien des remparts fut toujours considéré comme le premier devoir de l'autorité locale, jusqu'à l'invasion des Espagnols de 1636. Mais, à partir de cette époque, les dangers de la guerre paraissant éloignés pour toujours, on commença à négliger les murailles. Les portes, laissées libres, furent supprimées par le fait. Les dégradations augmentèrent pendant tout le règne de Louis XIV. Le gouvernement autorisa même, vers 1732, la destruction des boulevards, du côté de l'ancienne église de Saint-Gilles, lors de l'établissement des casernes. Une autre partie fut supprimée, vers 1780, pour faciliter l'accès des routes de Calais et d'Amiens, alors nouvelles. Enfin, un arrêt du conseil, rendu le dix-sept février 1784, fit concession à la ville des murs, fossés, remparts et fortifications, à charge d'une rente perpétuelle de cinquante livres envers le domaine.

Les boulevards entretenaient, dans les bas-quartiers, l'humidité malsaine, conséquence inévitable de l'absence de courants d'air; les eaux accumulées dans de vastes fossés, arrêtées par les anciens barrages nécessaires à la défense de la forteresse, étaient un foyer d'émanations putrides. La destruction de ces causes d'insalubrité fut un des premiers actes de l'administration de M. de Nully-d'Hécourt; commencée dans l'année 1804, cette opération importante, interrompue et reprise avec une louable persévérance, a été menée à fin dans une période de quarante années. Des plantations de bois blanc ont remplacé les fortifications, et les fossés ont été réduits à la largeur d'un canal de ceinture qui enclot la ville. Il ne reste comme vestiges des ouvrages militaires que la tour Boileau, au confluent de l'Avelon et du Thérain, construite, en 1489, sous la mairie de Jean Boileau, une autre tour à la poterne Sainte-Marguerite, et quelques parties de boulevards, entre la poterne et l'hôtel-Dieu.

Le périmètre de la ville proprement dite, pourrait être rapporté à une ellipse dont le grand diamètre irait de la tour-Boileau à l'angle au nord de la porte Dauphine; mais le contour présente des irrégularités notables; la bordure de l'ouest, qui a conservé les directions du rempart romain, est presque rectiligne, tandis que le côté opposé décrit une assez large courbe. Il y a d'ailleurs un angle rentrant vis-à-vis la caserne de Saint-François.

Le grand diamètre indiqué plus haut forme une ligne de quatorze cent vingt mètres. La dimension transversale moyenne peut avoir neuf cent quarante mètres, étant prise entre le canal à l'extrémité de l'ancienne rue aux Clercs et l'angle voisin de la rue du Bout-du-Mur.

La périphérie, mesurée sur le canal de ceinture, comprend une longueur totale d'environ trois mille quatre cent cinquante mètres. On peut la décomposer ainsi :

de la porte Paris à la rue du Bout-du-Mur.....	395 mètres.
de là au pont aux Choux, vis-à-vis la rue des Jacobins.....	170
de là au pont Saint-André.....	260
du pont Saint-André à la porte Dauphine.....	345
de la porte Dauphine à la porte d'Amiens.....	375
de la porte d'Amiens à la poterne S ^{te} -Marguerite.	345
de la poterne Sainte-Marguerite à la porte Limaçon.....	340
de là à l'ancienne poterne Saint-Louis.....	210
de là à la Tour-Boileau.....	580
de la Tour-Boileau à la porte Saint-Jean.....	120
et de la porte Saint-Jean à la porte Paris.....	525

La ville ayant maintenu sa clôture, on y accède par neuf portes ou passages :

1° la porte Paris, autrefois garnie de défenses formidables : les routes de Paris, de Pontoise et de Mouy y aboutissent;

2° le passage du pont aux Choux, à l'extrémité de la rue des Jacobins, par lequel on communique aux jardins maraîchers et aux prairies communales; il remplace une poterne;

3° le pont Saint-André ou poterne de l'Abondance en 1794, compris depuis quelques années dans la route de Rouen à Reims, desservant aussi celle de Montdidier par Saint-Just-en-Chaussée et la route directe de Noyon. C'était, lorsque les fortifications existaient, une poterne, et le quartier auquel elle aboutit a conservé le nom de faubourg de la poterne Saint-André;

4° la porte Dauphine, ainsi nommée depuis qu'on y a bâti un

arc de triomphe en mémoire de l'entrée de M^{me} la duchesse d'Angoulême, le vingt-sept avril 1825. Elle était dénommée autrefois porte de Bressles, ou de Clermont. Les routes qui aboutissent aujourd'hui au pont Saint-André passaient par là ;

5^e la porte d'Amiens, dite aussi de Calais, établie en 1827 pour remplacer l'ancienne porte de l'Hôtel-Dieu, et afin de mettre l'entrée de la ville dans le nouvel alignement de la route de Breteuil. La route impériale de Paris à Calais, celle d'Evreux à Breteuil, et les routes de Crevecœur et de Songeons passent par cette issue ;

6^e la poterne Sainte-Marguerite (porte de l'Abrenvoir en 1794) donnant accès au bord du canal Gonard ; c'est un passage à pied ;

7^e la porte Limaçon, aussi nommée porte de Gournay, de Normandie, de Bray, de Saint-Quentin, de Saint-Just, et anciennement porte du Deloir, l'une des principales entrées de la ville, garantie autrefois par des ouvrages considérables. Les routes de Rouen par Gournay-en-Bray, le chemin de Savignies, passent par là, de même que la route de Gisors depuis huit ans ;

8^e la poterne Saint-Louis (ou des Lavandières en 1794), simple passage à pied, près duquel était autrefois une porte dite de Saint-Germer ;

9^e la porte Saint-Jean (porte de l'Oise en 1794), autre ancienne entrée principale de la ville, car elle recevait les routes de Rouen par Gisors, de Mantes par Chaumont, de Marines, de Pontoise et de Paris, établies, la plupart, sur des voies romaines. Sa défense était très-forte, se trouvant favorisée par les trois cours d'eau entre lesquels la rivière est divisée sur ce point.

La contenance renfermée dans le fossé de périmètre est de quatre-vingt-quinze hectares 62,80.

La ville peut être considérée comme divisée artificiellement en quatre quartiers, au moyen de deux grandes voies qui se croisent à-peu-près vers le centre.

L'une de ces voies courant du nord-ouest au sud-est, suit, à compter de la porte Limaçon, la rue *Loisel*, la place *Saint-Pierre*, les rues *Saint-Pierre*, du *Châtel*, de la *Harpe*, des *Jacobins*.

L'autre voie comprend les rues du *Moulin-Allard*, de l'*Ecu*, la place de l'*Hôtel-de-Ville*, la rue *Neuve*, les grandes rues *Saint-Sauveur*, *Saint-Martin* et *Saint-Laurent*, jusqu'à la porte d'Amiens.

La première division, au nord, dont les points extrêmes à la circonférence seraient les portes d'Amiens et de Limaçon, con-

tiennent les rues de l'Évêché, Notre-Dame, du Cloture-Saint-Pierre, des Prisons, de la Belle-Image, l'impasse Beauregard, les rues des Flageots, des Trois-Cuirets, du petit-Thérain, l'impasse du Thérain, les rues Sainte-Marguerite, du Purgatoire, du grand-Thérain, de la Porte-Dorée, la petite rue Saint-Martin, la rue Ricard, la petite rue Saint-Laurent, les rues de l'Éclat-Dieu, Restant, Dubos, du Four-Saint-Pierre, de l'Echelle, des Caille-rois, la ruelle Saint-Lucien.

Le quartier de l'est, entre la porte d'Amiens et le pont-aux-Choux, est parcouru par les rues des Trois-Cailles, de la Porte-Dauphine, du Moulin-Saint-Laurent, de Saint-Antoine, des Chasses-Marées, le passage du Cloture-Saint-Sauveur, les rues du Lion-rampant, du Poivre-bouilli, Mauduit, du Papillon, du Bras-d'or, du Pont-Godard, des Sœurs-grises, du Franc-Marier, de Saint-François, de Guehengnies, Fournotte, Bochuette, Saint-André, du Jeu-de-Paume, l'impasse du Puits-Pouilleux et l'impasse Saint-Denis.

Le quartier de l'ouest, depuis la porte Limaçon jusqu'au moulin Allard, est sous-divisé en deux sections par la rue Saint-Jean.

A la première, qui touche aux rues Saint-Pierre et du Châtel, appartiennent le passage des Boucheries, les rues de la Poulail-lerie, de la Taillerie, Beauregard, des Cuvettes, des Epingliers, Saint-Pantaléon, du Doyen, du Prévost, de Sainte-Véronique, de l'Ecole-de-Chant, de Saint-Nicolas, du Tourne-broche, Saint-Paul, du Metz, Saint-Symphorien, la grande et la petite rue de la Frête, les rues du Théâtre, Saint-Gilles, Vaillant, Racine, Sellette, de l'Ecu-de-Fer, des Orfèvres, des Carrières et du Moulin-neuf, l'impasse de l'Arquebuse, avec le côté ouest de la rue Saint-Jean.

L'autre division, entre la rue Saint-Jean et celle de l'Beu, comprend le côté est de la rue Saint-Jean, les rues de l'Etamine, Saint-Etienne, des Prêtres, des Treilles, de l'Infanterie, Robert, des Jongleurs, de la Bergerie, des Barettes, Saint-Christophe, le passage anciennement nommé rue du Maire.

Le dernier quartier ou section méridionale, dont les points extrêmes à la circonférence sont le moulin Allard et le pont aux Choux, est comme partagé en trois sections. Une première ligne formée par les rues des Annettes, de la Madeleine et du Bout-du-Mur, communique à la rue des Jacobins par les rues du Sachet, Godin, des Tanneurs, du Pied, du Grenier-à-sol et de Jeanne-Hachette; il faut y joindre l'impasse du Pigeon-blanc.

Une deuxième ligne qui comprend les rues du Chariot-d'Or, de Saint-Thomas et du Sépulcre, limite, avec la précédente,

une étendue traversée par les rues des *Camionneurs*, des *Maures*, du *Boisseau*, des *Teinturiers*, *Colbert*, de *Touraine*, de l'*Isle-Adam*, du *Curé*, de *Nully-d'Hécourt* et des *Pandouers*.

Au sud de cette ligne, s'ouvrent vers le boulevard, les rues de la *Porte-Paris*, du *Moulin-à-l'Huile*, et le passage dénommé rue de la *Rose-blanche*.

Le nombre total des rues est de cent douze, celui des ruelles ou passages de six, et le nombre des impasses de quatre : en tout, cent vingt-deux voies.

En voici la récapitulation par ordre alphabétique, avec l'indication des anciens noms de plusieurs, et la nomenclature adoptée en 1794.

NOMS ACTUELS.	ANCIENNES DÉNOMINATIONS.	NOMS DE 1794.
RUES		
des Annettes.....	R. Dame-Agnès, R. Gillecocq, R. des Agnettes.	
des Barrettes.....	R. du Petit-Ecu.....	R. Scœvola.
Beauregard.....	R. Merdenson.	
de la Belle-Image.		
de la Bergerie.....	R. du Pesez.	
du Boisseau.....	R. du Boisseau-Fleury.	
Bochuette.....	(nommée par corruption : Bossuet).	
du Bout-du-Mur....	R. du Voignol.	
du Bras-d'Or.....	R. du Cheval-qui-tourne.	
~~des Calherets.~~		
des Camionneurs....	R. des Gabionneurs, R. des Amourettes	
des Carrières.		
du Chariot-d'Or....	R. du Pont-Pinard.	
des Chasses-Marées..	R. des Masures.	
du Châtel.....	R. du Gloria-Laas, R. de la Porte-du-Châtel.....	R. de la Fraternité.
du Cloître-S.-Pierre.		R. de Brutus.
du Cloître-S.-Sauveur		passage Descartes.
Colbert.....	R. Idelle, R. des Lombards, R. Idol, R. des Bonnes-Gens, R. des Pauvres-Gens.....	R. de l'Egalité.
de la Cornémuse.		
du Curé.....	R. du Presbytère.....	R. de la Constitution.
Dubos.....	R. du Pont-aux-Lièvres, R. Basse-Fesse jusqu'en 1847.	
du Doyen.....	R. des Chats-Morts, R. Devant S.-Pierre	R. de la Régénération.
de l'Echelle.		
de l'Ecole-de-Chant..	R. du Collège Saint-Quentin.....	R. des Décades.

NOMS ACTUELS.	ANCIENNES DÉNOMINATIONS.	NOMS DE 1794.
RUES		
de l'Ecu	R. de la Halle, R. de la Treille, R. du Grand-Ecu.....	R. du Franc-d'Or.
de l'Ecu-de-Fer.....	R. du Cul de Fert.	
des Epingliers	R. Payen, R. d'Avelon, R. des Meuniers, R. du Cuveret.	
de l'Etamine.		
de l'Evêché.		
des Flageots	R. du Crocq.	
Fournotte	R. du Bac (1554), R. du Bec.	
du Four-S.-Pierre		R. de Jemmapes.
du Franc-Mûrier.....	R. Portecher, ou Portechaie, ou Portechair, R. des Ursulines.....	R. des Vétérans.
de la Frête (grande)...	R. du Cheval-rouge.	
de la Frête (petite).		
Godin	R. de la Tuerie, de l'Ecorcherie Saint-Sauveur jusqu'en 1847.	
du Grenier-à-Sel....	R. de Lannoy.....	R. de la Réforme.
Guehengnies.		
de la Harpe.....	petite rue Saint-Sauveur.	
de l'Hôtel-Dieu		R. de la Bienfaisance.
de l'Isle-Adam	R. du Treillis-Berneux jusqu'en 1847	
de l'Infanterie	R. du Cellier Saint-Ladre, R. de la Gastellerie.....	R. de la Roche-Sauveur.
des Jacobins.....		R. des Sociétés populaires
Jean de Lignières.		
de Jeanne-Hachette..	R. du Puits-Jesseaume jusqu'en 1820.	
Jeu-de-Paume.		
des Jongleurs.		
du Lion-Rampant.		
Loisel.....	R. de Limaçon.	
de la Madeleine.....		R. Tricolore.
du Maire.		
Mauduit	R. Renard, R. du Mauvais-Deduit.	
des Maures.....	R. des Mores.....	R. des Affranchis.
du Metz	R. des Marmousets.....	R. de la Patrie.
du Moulin-Allard....	R. des Quatre fils Aimon.	
du Moulin-à-l'Huile..	R. du Ratel (<i>Rastelli vicus</i>).	
du Moulin-Neuf.		
du Moulin S.-Laurent	R. de l'Ecorcherie Saint-Laurent, R. de la Tuerie.....	R. de l'Union.
Notre-Dame		R. de la Mère de famille.
de Nully-d'Hécourt..	R. des Cordeliers	R. Marat.
des Pandouers	R. de la Cicogne.	
du Papillon.		
du Pied.....	R. Dame-Agnès-Nouvelle.	

NOMS ACTUELS.	ANCIENNES DÉNOMINATIONS.	NOMS DE 1794.
RUES		
du Poivre-Bouilli....	R. Careirex.	
du Pont-Godard.....	R. du Cheval-qui-tourne.	
de la Porte-Dorée.		
de la Porte-Paris.		
de la Poulailleterie....	R. des Trippes, R. de l'Epousée.	
des Prestres		R. Dampierre.
du Prévost	R. de l'Hostel Saint-Germer (en 1571), grande rue Saint-Pierre (1408)....	R. du Républicain.
des Prisons.....	R. de la Charpenterie (1527), R. de l'Auditoire.	
du Purgatoire.....	R. des Etuves.	
Racine.		
Ricard	R. des Gadoues.	
Robert.....	R. Robert-le diable, R. du Scellier Saint-Ladre.	
de la Rose-Blanche.		
Restaut	R. Cardon, R. du Pont-au-Lièvre, R. Huc-le-Lièvre.	
du Sachet	R. du Sac, R. Aydel	R. du Bonnet-rouge.
Saint-André		
Saint-Antoine	R. du Pont-de-Lignières	R. du Pacte-social.
Saint-Christophe	R. des Prisons.	
Saint-Etienne	R. du Grand Portail Saint-Etienne...	R. Beaurepaire.
Saint-François		R. des Sans Culottes.
Saint-Gilles		R. des Piques.
Saint-Jean	R. Saint-Symphorien	R. de l'Oise.
Saint-Laurent (grande)		R. de Lille.
Saint-Laurent (petite).		R. de Thionville.
Saint-Lucien.		
Saint-Martin (grande).		R. de la République.
Saint-Martin (petite) .		R. de Lycurgue.
Saint-Nicolas	R. des Marmouzets.....	R. Antoine.
Saint-Pantaléon	R. du Bois-d'Ecu	R. de la Montagne.
Saint-Paul.....	R. de l'hôtel Saint-Paul, R. des Boi- quillonnes	R. de la Révolution.
Saint-Pierro		R. Lepelletier.
Saint-Sauveur	R. des Jumeaux.....	R. de l'Unité.
Saint-Symphorien		R. des Droits de l'Homme
Saint-Thomas.....	R. de la Manufacture.....	R. J.-J. Rousseau.
Sainte-Marguerite...	R. des Chinchers, R. des Cuirets. R. du Pont-Notre-Dame, R. du Collège.....	R. de l'Instruction pu- blique.
Sainte-Véronique....	petite rue Saint-Pierre (1408).....	R. des Aveugles.
Sellette	R. Mahio-Sellette, R. des Minimes..	R. du Théâtre.

NOMS ACTUELS.	ANCIENNES DÉNOMINATIONS.	NOMS DE 1794.
RUES		
du Sépulture.....		R. de la Franciade.
des Sœurs-Grises.....	R. du Moulin-à-Draps.....	R. Guillaume Tell.
de la Taillerie.....	R. de la Halle en 1261.	
des Tanneurs.....	R. de la Vieille-Tannerie, R. de l'E-corcherie.	
des Teinturiers.		
du Théâtre.....	R. de la Frête-du-Mur.	
du Thérain.		
du Thérain (petit).		
de Touraine.....	R. Thouraine.	
du Tourne-Broche...	ruelle Saint-Maurice.	
des Treilles.....	R. du Bourreau, R. du Bureau.	
des Trois-Cailles ...	R. du Bout-du-Monde, R. du Pont-Mouquet.	R. de Bresles.
des Trois-Cuirats.		
Vaillant.....	R. entre Deux-Murs, R. des Deux-Places.	
IMPASSES		
de l'Arquebuse.....	I. de Canonniers.	
Beauregard.		
du Moulin-S.-Laurent		
du Pigeon-Blanc.		
du Puits-Pouilleux.		
de Saint-Denis.		
du Thérain (petit).		

La longueur de toutes les rues et voies réunies formerait une ligne de quinze mille deux cent quatre-vingt-quatorze mètres.

Elles partagent le massif des constructions en quatre-vingts polygones.

La plupart des rues n'ont pas d'alignement rectiligne, et leur ensemble présente au contraire l'aspect de ces voies plus ou moins courbes dont la direction était combinée de manière à faciliter la défense dans les cas d'invasion. On a déjà opéré des redressements partiels, notamment depuis la porte Limaçon jusqu'à la rue Saint-Sauveur, dans les rues des Jacobins, du Chariot-d'or, du Théâtre, etc.; mais la ville n'en conserve pas moins, jusqu'à ce jour, la physionomie d'une cité fortifiée du moyen-âge.

Les places sont au nombre de onze, savoir : la place *Saint-Pierre* ou de la *Cathédrale* (de la Raison en 1794); — de l'*Hôtel-de-Ville* ou *grande-Place* (Nationale en 1794); — *Sainte-Mar-*

guerite, à la poterne de ce nom ; — *Saint-Michel* (de la Liberté en 1794) ; — du *Marché-Saint-Etienne*, au nord de l'église ; — *Saint-Etienne*, au sud de l'église ; — du *Grand-Quartier*, devant la caserne Saint-Jean ; — du *Théâtre* ; — de la *Poterne-Saint-Louis* ; — du *Cygne* ; — *Saint-Barthélemy*.

Ces espaces sont trop restreints et trop peu nombreux, eu égard à l'étendue de la ville ; mais il y est suppléé, quant à la salubrité, par l'existence des jardins qui accompagnent la plupart des maisons.

La ville a été presque entièrement rebâtie après le siège de 1472, et le plus grand nombre des maisons date encore du seizième siècle. Ce sont des constructions en bois, à plusieurs étages, à toit en dos d'âne, à pignon vers la rue, ayant le premier étage et quelquefois les autres en encorbellement. On a fait disparaître les moulures qui décoraient les façades, quelquefois les pignons, et même les saillies ; mais la ville, sous le rapport des édifices comme pour les alignements, conserve encore le type du moyen-âge. Cependant, comme la plupart des maisons sont recrépies ou badigeonnées, selon la coutume actuelle, il résulte un effet assez bizarre de ce fard moderne appliqué sur de vieilles constructions.

Les maisons canoniales sises dans la cité sont bien bâties, et la plupart précédées d'une cour. Il y a aussi un certain nombre d'hôtels entre cour et jardin, construits les uns en grès d'appareil, les autres en briques avec chaînes de pierre, suivant le goût du règne de Louis XIII. Enfin on élève, depuis quelque temps, des maisons nouvelles en briques dont l'élégance rajeunit l'aspect de l'ancienne ville.

Les ruisseaux qui parcourent l'étendue de *Beauvais* ont rendu nécessaire, dans tous les temps, l'existence de ponts dont le nombre avait fait donner, dit-on, à la ville, dès l'époque de l'occupation romaine, le nom de *Villa pontium* ; mais cette allégation n'est nullement prouvée, et elle ne serait même pas justifiée, puisque la cité proprement dite n'est traversée par aucun cours d'eau.

On compte actuellement dix-neuf ponts, indépendamment de ceux correspondant aux neuf entrées :

sur le petit-Thérain : le pont *Notre-Dame* à l'entrée de la rue *Sainte-Marguerite* ; le pont du *Gloria-Laus* ; celui de la *Fréte*.

sur la première dérivation ou rivière *Sainte-Marguerite* : les ponts *Sainte-Marguerite*, de la *Porte-Dorée*, celui entre les petites rues *Saint-Martin* et *Saint-Laurent* ; le pont *Saint-Laurent* dans la grande rue *Saint-Martin*, le pont *Marlot* ou *Mucaire*, entre la rue du *Moulin-Saint-Laurent* et celle du *Poivre-bouilli*, le pont

de *Lignières* ou d'*Eubert* au bout de la rue Saint-Antoine, le pont *Saint-Sauveur* entre les rues de la Harpe et des Jacobins, le pont des *Annettes*, autrefois nommé pont *Thabert*, *Jobert*, *Jabert*, *Habert* et pont des *Morts*; le pont des *Maures* au bout de la rue de ce nom, le pont *Pinart* entre les rues du Chariot-d'Or et Saint-Thomas;

sur la deuxième dérivation ou rivière Saint-François : le pont *Mouquet* entre la rue du Poivre-bouilli et celle des Trois-Cailles, celui au bout de la rue du Papillon; le pont *Godard* entre la rue à laquelle il donne son nom et celle du Bras-d'Or; un entre les rues Guehengnies et du Franc-Mûrier; un autre au bout de la rue Saint-François; celui de la rue Saint-André.

Il y a de plus un pont sur le canal Gonard, pour communiquer du boulevard de l'Evêché à la poterne Sainte-Marguerite.

Les anciens puits publics ont été couverts et garnis de pompes. On en compte six : un sur la place du marché, qui devrait se nommer puits Loisel, du nom du citoyen qui le fit établir en 1569; — un, impasse du Puits-Pouilleux; — un, rue du Théâtre; — le puits Jesseaume, rue Jeanne-Hachette; — un, rue Saint-Christophe, et le sixième rue Sainte-Marguerite.

La ville de *Beauvais* était autrefois l'une des plus riches de la Picardie en monuments importants. Indépendamment des constructions romaines ou gallo-romaines, et des ouvrages militaires, on n'y comptait pas moins de vingt-cinq églises de toute sorte, et un certain nombre d'édifices notables de l'ordre civil. Les maisons les plus chétives étaient monumentales, c'est-à-dire caractérisées.

Cette abondance indique l'étendue des pertes que l'architecture publique a éprouvées comme conséquences de la révolution de 1789. Les murs romains ont disparu. Les églises des Capucins et des Cordeliers ont été démolies en 1791; — Notre-Dame-du-Châtel en 1793; — les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Martin en 1796; — Saint-Laurent et Saint-Symphorien en 1798; — Saint-Sauveur en 1799, et le grand clocher en 1808; — l'église Saint-Michel en 1810; — celle de Saint-André en 1813; — l'église des Jacobins en 1816. — Saint-Pantaléon a fait place en 1819 à une caserne de gendarmerie, et la belle église de l'abbaye de Saint-Quentin, mutilée vers 1794, a été complètement détruite en 1823.

Les églises de Sainte-Marguerite, Saint-Thomas, Saint-Barthélemy, Saint-Jacques, ne montrent plus que des ruines.

Le monument le plus ancien est sans contredit l'église dite de la Basse-OEuvre, tenant à la nef commencée de la cathédrale, et

ayant été affectée elle-même au service épiscopal pendant les premiers temps de la monarchie; elle fut démolie en partie lorsqu'on entreprit, à la fin du seizième siècle, la construction de la nef restée inachevée de la nouvelle basilique. C'est un de ces édifices, devenus si rares, qui montrent à l'extérieur le petit appareil romain traversé par des bandes horizontales de briques.

Ce qui subsiste de la Basse-OEuvre forme un rectangle large de vingt-deux mètres à-peu-près, sur une hauteur de seize mètres jusqu'à la base du fronton, et de vingt-deux mètres jusqu'à l'arête du toit. Le mur latéral du sud a vingt-huit mètres et demi de longueur; le mur opposé n'a guère conservé que vingt-cinq mètres. L'intérieur montre une nef et des latéraux séparés par cinq piliers carrés à angles tronqués, ayant un mètre de côté, supportant des arches en plein-cintre qui soutiennent les grands murs.

Les parements extérieurs sont revêtus de pastoureaux ou petites pierres cubiques.

La nef avait sur chaque face cinq fenêtres à plein-cintre, à claveaux séparés par deux ou trois briques cimentées. Un cordon horizontal, formé de briques accouplées, court d'une fenêtre à l'autre au niveau des impostes et dessine l'archivolte. Les latéraux élevés aux deux tiers de la nef, ont des fenêtres pareilles, mais un peu plus grandes.

La façade a une porte en plein-cintre, large de trois mètres; à droite et à gauche, une autre porte plus petite, ouverte de deux mètres, et pour chacun des latéraux une porte large de trois mètres et demi, c'est-à-dire plus large que la principale et moins haute.

On ne voit, soit à l'extérieur, soit en dedans, ni corniche, ni aucune moulure saillante ou ornement sur le nu des murs.

Il n'en est pas de même sur la façade. On remarque immédiatement au-dessus des portes, un cordon ou ruban de billettes; ensuite une fenêtre centrale en hémicycle, avec une large archivolte chargée d'une broderie de chevrons croisés et encadrés, disposés symétriquement sur quatre rangs concentriques. Au-dessus de cette baie sont trois statuettes grossièrement sculptées, dont le travail est si barbare qu'au premier coup-d'œil on les juge antérieures aux moulures délicates qui leur servent d'appui; aussi la tradition prétend-elle que ces figures ont appartenu à un autre édifice. On voit plus haut deux corniches; l'une profilée en briques, ornée de lignes ondulées, et la deuxième de billettes, à la base du fronton. Celui-ci porte une croix ancrée dont la branche supérieure est accompagnée de deux ouvertures rondes.

En examinant avec soin cette façade, on est conduit à reconnaître qu'elle paraît postérieure au corps de la Basse-OEuvre ; elle est comme appliquée contre la tranche des murs latéraux, auxquels elle ne se relie point ; elle ne présente pas de cordons de briques, mais des ornements qui n'existent pas sur les faces latérales. Les arcades des fenêtres ne sont pas du même goût que l'hémicycle antérieur ; les pastoureaux de revêtement ont été évidemment remaniés, ce qu'on peut juger aux fragments de briques dont ils sont parsemés sans ordre. Les corniches appartiennent certainement au style roman, et les dessins de l'archivolte ont de l'analogie avec les moulures de quelques édifices de même époque dans le midi de la France.

Rien n'indique qu'il y ait eu des voûtes.

On voit à la place de la quatrième fenêtre latérale du côté sud, une porte ogivale à trois montants avec colonnettes, tons, et arc extérieur de feuilles contournées. Le tympan comprend deux vignettes trilobées, couronnées d'une rose à quatre festons. Les contours sont dessinés par un cordon de violettes. Cette ouverture appartient au premier temps du style ogival, et ne doit pas être antérieure à la fin du douzième siècle, même au commencement du treizième.

La façade menaçait même à la fin du dix-septième siècle : c'est alors qu'en raccommoda le pignon de manière à introduire l'irrégularité maladroite qui subsiste encore au sommet. Le danger augmentant, on fut obligé, pour prévenir l'écroulement, de construire le corps avancé qui sert aujourd'hui d'entrée et qui contraste étrangement avec l'édifice. Cet ouvrage fut fait au moyen des souscriptions des paroissiens, et le chapitre de la cathédrale concéda une bande de terrain large de quatre pieds sur la place dont il avait la seigneurie. L'œuvre commença au mois de novembre 1688. M. Claude Tiersonnier, élu, fit présent d'une belle statue de la Vierge qui décorait le portail.

Il fallut travailler de nouveau à l'intérieur de l'église en 1731, à cause de l'ébranlement de certains piliers. Le chapitre donna des pierres de la carrière sise à *Bongenoult*.

Vendue en 1794, cette antique basilique fut convertie en chantier de bois, au risque d'embraser la cathédrale, dont la nef, contiguë à la Basse-OEuvre, est fermée par une cloison. Malgré une pareille éventualité, les choses sont demeurées ainsi jusqu'en 1840 que l'Etat a racheté le bâtiment pour en assurer la conservation comme monument historique.

On a prétendu que les fondements de la cathédrale datent du

temps de l'évêque Hugues qui florissait en 949, et qui avait une dévotion particulière à saint Pierre, ce qui explique le nom donné à la nouvelle église. Quelques-uns font même remonter la fondation à l'année 924. Il est plus certain que le chœur fut commencé vers 991, sous le pontificat d'Hervée. L'ancien obituaire de l'église comprenait ce passage : *Obiit Herveus Episc. qui dedit Petro mansos duodecim in suburbio et duo molendina ad constructionem novi operis*. L'un de ces moulins est le moulin *Allard, Allart* ou *Hallart*, et l'autre celui de la porte Paris, qui remontent, comme on voit, à une époque bien reculée.

Roger de Champagne continua l'ouvrage avec un zèle ardent, y consacrant une partie de son patrimoine. La nouvelle église fut dès-lors dénommée le Haute-OEuvre, et la basilique Notre-Dame, par opposition, la Basse-OEuvre, nom qu'elle conserve encore. Certains historiens s'extasiaient sur l'élévation extraordinaire du chœur et sur la délicatesse des ornements qu'on admirait dès le onzième siècle, mais il est visible que leurs éloges s'adressent à l'édifice actuel, car il ne reste aucun vestige des constructions effectuées pendant les épiscopats d'Hervée et de Roger.

Les historiens rapportent que le vendredi huit mai 1180, la ville de Beauvais fut brûlée presque entièrement avec toutes ses églises, y compris la cathédrale. La chronique de Nangis marque cet événement à l'année 1188. Toutefois, l'édifice ne disparut pas complètement, et l'on prétend, sans preuves néanmoins, que quelques chapelles échappèrent aux flammes. Cependant le dommage subsistait dans le commencement du troisième siècle, car à la mort de Philippe de Dreux, survenue en 1217, le corps de ce prélat demeura en dépôt dans la Basse-OEuvre, et y resta jusqu'à ce que le chœur eût été mis en état de le recevoir.

Un nouvel incendie survenu en 1225 détruisit tout ce qui restait de l'église primitive, avec les parties récemment relevées. Il fallut procéder à une réédification complète que l'évêque Milon de Nanteuil prescrivit aussitôt. Par une ordonnance du deux novembre 1225, concertée avec le chapitre, le prélat affecta aux frais immenses de la construction, et pendant dix ans, les annates des cures vacantes, la dîme de tous les revenus de l'évêché et la dîme des prébendes. Au moyen de ces ressources, on reprit toute la maçonnerie au niveau du sol. Le chœur proprement dit, commencé en 1247, fut terminé en 1272, et l'on put y officier le trente-un octobre de cette année. On prétend que le dessin du chevet fut donné par Eudes de Montreuil, architecte de saint Louis.

L'année 1284 vit un autre désastre; le vendredi d'avant la

fête de saint André, à l'heure du couvre-feu (*tempore ignitegü*), une partie de la grande voûte s'écroula, entraînant dans sa chute plusieurs des piliers intérieurs et extérieurs. Toutes les verrières furent brisées, et il ne resta guère d'intact dans le chœur que le lieu où étaient les châsses de saint Just, de saint Germer et de saint Evrost.

Le dommage fut si considérable et les revenus de l'église étaient tellement diminués, que le service divin demeura interrompu pendant quarante années, et que la reconstruction ne put être terminée que vers l'année 1380.

Des indulgences furent promises dès l'année du désastre à ceux qui contribueraient aux travaux les plus urgents. On dépensa jusqu'en 1338 près de quatre-vingt mille livres, qui en vaudraient aujourd'hui douze cent mille, et cependant on n'avait pourvu qu'au plus pressé, c'est-à-dire à la consolidation du reste de l'édifice.

L'évêque Jean de Marigny appela, cette année, un architecte célèbre nommé Enguerrand-le-riche, pour lui confier la restauration complète du chœur. Celui-ci commença par doubler le nombre des travées, en établissant au point central des trois premières de chaque côté, de nouveaux piliers qu'il est aisé de distinguer des piliers primitifs. Cette précaution indispensable enlève au chœur une partie de la légèreté apparente qui résultait de son extrême élévation, et détruit la proportionnalité de la portée des arches qui, pour l'élégance de la perspective, doit décroître et décroissait en effet de bas en haut.

Les communautés religieuses et le clergé de toute la province réunis en chapitre général à Saint-Quentin-en-Vermandois, secoururent de leurs dons l'église de *Beauvais*. Toutefois, ces ressources furent bientôt épuisées, et dans l'assemblée tenue le vendredi après la saint Barnabé de l'année 1342, les chanoines ordonnèrent que la crosse d'argent de Miles de Nanteuil serait vendue, pour la valeur en être affectée aux réparations de la cathédrale. Les travaux furent encore interrompus pendant les guerres des Anglais et à la suite de la Jacquerie, qui firent éprouver des pertes énormes aux domaines de l'église. Il fallut trouver, vers 1360, près de soixante-quinze mille livres nécessaires pour conduire à fin la reconstruction.

Le chœur achevé, la pénurie d'argent ne permit pas d'aller plus loin, et l'on se borna à fermer l'entrée par une nef étroite construite en bois. Les murs ne cessèrent de travailler pendant le quinzième siècle, et l'on eut plusieurs fois l'appréhension d'accidents graves et imminents. On apprend par les registres

capitulaires que le vingt-un mai 1486, un des contreforts menaçait ruine du côté de la chapelle des Anges; le chapitre, effrayé, fit chercher en toute hâte des architectes à Crevecœur, à Amiens et même à Paris.

Le neuf mai 1496, des fonds considérables furent assignés pour effectuer des réparations urgentes, et enfin le dix-neuf août 1499, le chapitre résolut de construire une nef proportionnée à la magnificence du chœur et surtout « pour obvier à la ruine du » chœur, lequel est dangereux au moyen qu'il n'y a ne croisée, » ne nef qui l'appuie et soutienne. »

« Le vingt-un septembre suivant, disent les registres, on célébra une messe solennelle du Saint-Esprit et l'on commença à faire les trous pour y voir les fondements de la profondeur de trente-deux pieds du côté du midi, au dernier pilier de la chapelle Sainte-Cécile, et on fut vingt-trois jours à vider les terreaux et l'eau, et de plus on perça derrière le chœur des puits de dix toises de profondeur pour voir les fondements. L'église s'est trouvée bâtie sur terre ferme et non sur pilotis. »

« Après quoi, on fit venir de Paris, Martin Cambiche, et d'Amiens, Pierre Tharizel, lesquels, avec Jean Vaast, maître masson de l'église, firent leur rapport au chapitre; de sorte que le mercredi vingt mai 1500, le terrain ayant été trouvé bon et suffisant pour jeter les fondements de la croisée sans piliers, le chapitre conclut que le lendemain se ferait procession et messe solennelle de saint Pierre, pour poser la première pierre, et pour ce furent députés quelques chanoines à messire Louis de Villers, pour en faire la cérémonie, et pour ce fut faite la procession depuis le chœur en allant par emprès l'église Notre-Dame du Chastel, au lieu signé et marqué pour faire ladite croisée, et M. de Beauvais y était en aube et mitre blanche avec deux chanoines pour diacre et sous-diacre, deux choristes et tout le collège, et illec fut solennellement fait le service comme il est au pontifical, et la première pierre par lui assise en laquelle il y a entaillé une croix et les armes de l'église et les armes dudit seigneur, et dura ledit service plus d'une grosse heure, et ce fait la procession retournée, la messe fut chantée et la prédication faite au peuple qui y était en multitude. »

« Ce fut en cette même année 1500, que M. de Beauvais donna permission dans le diocèse de manger du beurre à ceux qui amonéraient quelque chose pour ce nouvel œuvre. Les ouvrages furent poursuivis hiver et été, parce qu'on bâtit des halles et appentis pour tailler les pierres, le long de la Basse-Oeuvre et de l'hôtel épiscopal. »

« Tous Messieurs consentirent qu'on prît le *crementum* tous les ans pour cet édifice. La cueillette se faisait par toute la ville et le diocèse par la permission de M. l'évêque, et toute la dépense ainsi que la recette des paroisses se trouvent aux comptes de ce temps par jour et par semaine. Mais dès 1514, la charité s'étant refroidie, l'ouvrage était prêt de cesser quand le doyen et les chanoines recoururent à la libéralité du roi, lequel, comme il est porté dans ses patentes, pour être participant des prières de l'église, y accorda un don et octroy de deux deniers obole tournois sur chaque minot ou quintal de sel vendu aux greniers du Roi dans les généralités de Languedoc et de Normandie. Les lettres de François I^{er} sont datées de Paris, le deux mars 1514, la première année de son règne; ces patentes qui n'étaient que pour deux ans furent renouvelées de temps en temps et continuées même à l'instance de Charles de Villers, évêque en 1532, et la dernière fois par le même roi, le sept janvier 1536, pour l'espace de dix ans. »

Cette gratification du roi se monte à 4,086 livres 9 deniers, obole pite et quart de pite par le compte de 1532. La dépense de la même année, pour l'édifice qui est appelé l'atelier du roi, est de 4,955 livres 5 sols 4 deniers, obole pite.

Mais ces ressources eussent été insuffisantes, et le chapitre avisa à en créer d'autres. On érigea une confrérie en l'honneur de Dieu, de la Vierge et de saint Pierre, qui faisait chanter le mardi une messe de saint Pierre, pendant laquelle on faisait la cueillette.

Par arrêt du parlement du vingt-sept novembre 1512, les frais ordinaires et extraordinaires d'entretien de la cathédrale furent partagés entre l'évêque et le chapitre; chacun dut payer par an huit cents livres parisis ou mille livres tournois.

Louis XII étant venu le vingt-huit août 1513 à *Beauvais* où il demeura quinze jours, on lui représenta la dépense faite pour la construction du nouvel œuvre, se recommandant à la libéralité du roi qui répondit favorablement. Pendant tout le séjour du roi, le chapitre lui fit présent chaque jour de pain et de vin, ainsi qu'aux ducs d'Angoulême, de Vendôme et d'Alençon. Le lendemain, on députa le chantre avec six chanoines pour suivre cette affaire auprès d'Etienne Poncher, évêque de Paris, pour lors garde des sceaux; ils offrirent aussi au prélat des présents de pain et de vin; mais on ne voit point le succès de cette requête à laquelle François I^{er} fit l'année suivante un accueil plus fructueux.

On publia le mardi trois mai 1517, les indulgences accordées

K

par Alexandre VI à la confrérie de Saint-Pierre, ce qui attira des aumônes de la part des paroisses rurales.

Et le sept août 1525, on affecta au nouvel œuvre les deniers destinés au festin de la veille de l'Assomption, qui avait été fondé par Renaud de Nanteuil.

Les registres capitulaires sont remplis, pendant trente années, du récit des démarches incessantes faites par le chapitre pour obtenir des secours, et des cadeaux offerts dans ce but aux personnages les plus puissants. « 23 décembre 1508, on sollicite du » roi une provision en faveur du nouvel œuvre ; on remet à » M. Vaudrei, député à cet effet, pour moyennier, cent écus » d'or et soixante livres de bougies ; — 3 octobre 1509, chanoines députés vers M. de Montmorency pour lui porter six » livres de bougies, le suppliant très-humblement de faire » venir le roi du nouvel œuvre ; — 5 juillet 1520, mandement » au bailli de la somme de quatre livres deux sous six deniers » pour vin présenté au duc de Lorraine, au chancelier et au » grand-maître de France ; — 5 novembre 1532, député vers » le grand-maître de France, avec vingt-quatre livres de bougies, pour lui recommander le nouvel œuvre, etc. »

Les grosses constructions de la croisée étaient terminées en 1533, et au lieu d'entreprendre la nef, on résolut, le vingt-quatre avril 1534, de construire une pyramide sur la travée centrale.

Cependant les verrières des transepts furent placées en 1536 et 1537.

Les combles et les couvertures commencées en 1537 par Simon Taveau, charpentier, n'étaient pas encore achevés en 1540, car cette année, le trente novembre, des chanoines furent commis pour acheter dans la forêt de Hez des chênes, destinés à la toiture du transept méridional.

On acheta d'autres poutres à Rémérangle en 1542 pour le même ouvrage, et dans l'année 1545 on en tira du bois Bourbon près de Troussures, et du bois de Lhéraule.

Les travaux avaient été suspendus pendant quelque temps, et les ouvriers détournés afin de réparer d'urgence les fortifications de la ville. Les voûtes du transept méridional ne purent être fermées qu'en 1550.

Le désir d'élever un clocher avait prévalu sur le projet plus sage de construire une nef ; toutefois, on en délibéra pendant près de dix années. Les registres capitulaires contiennent sur ce point les notions suivantes :

« 9 janvier 1543. Conseil tenu avec des charpentiers et des » architectes pour sçavoir si l'on construira la pyramide en » pierre qu'en bois, *ligno meriano*. — 20 mars 1546, on exa- » mina les modèles du clocher, fournis par les maçons et » charpentiers; — 23 mars, on laisse à décider aux experts si » la lanterne sera construite en pierre; — 6 avril, visites » faites pour sçavoir si les fondations des quatre principaux » piliers pourront supporter la lanterne de pierre; — 10 avril » 1547, quatorze livres données pour frais de visite des maçons » qui travaillaient à Saint-Etienne et à Saint-Sauveur, qui » avaient examiné lesdits piliers; ordonné qu'on en consulterait » encore d'autres du dehors. »

On décida la construction en pierre, et le quatre mars 1557, les chanoines Pajot et Noël sont chargés d'aller aux carrières de Saint-Leu-d'Esserent pour acheter des matériaux; ils firent prix à raison de six sous six deniers le pied, rendu en la place Saint-Pierre. La livraison ne commença que le douze mai 1563, et l'édification incontinent après, car on trouve qu'à la date du vingt-un juin suivant, le chapitre accorde cinquante sous aux maçons pour se réjouir de ce qu'on a établi la perpendiculaire et la quadrature de la pyramide.

On acheta de nouveau des bois aux environs de Lhéraule, et l'on en tira d'autres, en 1766, de la forêt de la Belle-Touffe.

Malgré toutes les précautions prises, la sollicitude du chapitre était extrême, pendant la construction du clocher. Ses registres en témoignent : « 9 juin 1564, charpentiers consultés sur la » construction; — 18 août, visite du nouvel œuvre par des » charpentiers et architectes experts; — 3 février 1565, on fait » visiter le clocher par des ouvriers experts; — 8 mars, on » pria l'abbé de Saint-Symphorien d'envoyer un maçon très- » habile de sa connaissance; — 4 mai 1565, devis et marchés » pour perfectionner l'ouvrage; — 19 septembre 1565, le sieur » Bougeois commis avec des experts pour proposer des ac- » croissements à la pyramide; — 11 juin 1567, visite du » nouvel œuvre par des architectes et charpentiers par précau- » tion. »

La croix terminale fut posée le quatre novembre 1566; l'œuvre s'acheva vers le mois de juillet 1568, par l'établissement d'un donjon ou charpente intérieure qui rompit presque aussitôt. La pyramide était admirable d'élégance, mais elle n'avait aucune solidité et il fallut remédier à des accidents continuels. On fut obligé d'ôter, le dix-huit janvier 1572, la croix en fer dont le poids était trop lourd. L'appréhension d'un désastre prochain

occupait le peuple, et les registres attestent que l'inquiétude du chapitre n'était pas moins grande.

« 30 mai 1572, fut payé cinquante-sept livres huit sous dix » deniers pour frais de visite du nouvel œuvre; — 9 juin, le » sieur Jean Estienne, très-habile architecte de Laon, mandé » pour visiter le nouvel œuvre; — 16 juin, on fait venir avec » lui Jean Baudray, habile maçon versé en architecture, de » Nello; — 17 avril 1573, nouveaux ouvriers loués pour remé- » dier au danger du nouvel œuvre; — 29 avril, on commet des » chanoines pour convenir avec des charpentiers, afin de sou- » tenir le nouvel œuvre. »

Mais il n'était plus temps, et le lendemain jeudi trente avril, jour de l'Ascension, la pyramide s'affaissa sur les voûtes, entraînant dans sa chute une partie des gros piliers vers la nef. Cet événement arriva au moment même où la procession venait de franchir les portes, en sorte qu'il n'y eut personne de tué. Un prêtre nommé Simon Hotte, qui disait la messe, ayant eu le bras cassé, reçut du chapitre cinq livres tournois avec un pain, et André Martinne qui l'assistait, blessé moins grièvement, obtint une gratification de cinquante sols.

Cette ruine obligea de transporter l'office divin dans l'église de Notre-Dame-du-Chatel.

Le chapitre s'occupait, dès le huit mai, de la reconstruction du clocher; mais il fallut y renoncer, les ressources ne suffisant pas pour réparer le dommage causé au corps de l'édifice. On affecta au rétablissement des piliers et des voûtes toutes les redevances; on vendit un calice et une patène d'or légués par M. d'Argillière, sous-chantre; le cardinal de Bourbon évêque à cette époque, donna le produit de l'hôtel dit de Beauvais, que l'évêché possédait à Paris, et que le parlement, dès le quatre mars précédent, l'avait autorisé à aliéner. Le roi concéda une coupe de dix arpents dans la forêt de Hez. Plusieurs années s'écoulèrent avant que la travée centrale pût être rétablie; on célébra la messe le quatorze octobre 1576, jour d'entrée de l'évêque Fumée, mais la grande voûte en bois qui subsiste encore ne fut terminée que le 23 août 1579.

On reprit, quelque temps après, le rétablissement des piliers de la nef; l'argent manquait; l'évêque donna de ses deniers un secours de mille écus d'or appelés pistollets (petites pistoles), somme très-considérable et bien insuffisante toutefois. On aliéna une partie du trésor; le chapitre vendit en 1593, à l'abbaye de Saint-Paul, ses petites orgues, moyennant cent écus d'or. Pendant qu'on bâtissait les piliers dont on voit aujourd'hui

le commencement, le projet de la nef fut dressé, et l'on passa, le vingt-un février 1600, un marché avec Martin Candelot, maître maçon, pour entreprendre la construction; mais on fut obligé d'arrêter les travaux vers 1604, faute de ressources, et il n'a pas été possible, depuis, de les reprendre.

La cathédrale est dédiée sous l'invocation de saint Pierre, qu'elle a conservée malgré les efforts de Louis XI, qui, après le siège de 1472, donna mille écus au chapitre, à condition d'y substituer le nom de la Vierge.

Cet édifice a été construit, dit-on, sur le plan de la célèbre cathédrale de Cologne, avec la prétention de surpasser, par son étendue, tous les temples chrétiens, ce qui l'a fait rester incomplet, à cause de l'immensité de la dépense.

Ses dimensions principales sont les suivantes :

Longueur totale dans œuvre depuis le fond de la chapelle médiane jusqu'au mur de clôture vers la Basse-OEuvre..	72 ^m	56'
Longueur ou profondeur de la chapelle médiane...	6	60
Les autres chapelles sont égales....		
Largeur de la galerie autour du chœur.....	7	»
Longueur du chœur.....	36	66
Largeur du chœur.....	16	»
Largeur de la croisée.....	14	»
Longueur des travées de la nef.....	9	»
Longueur totale des transepts ou de la croisée....	58	70
Profondeur de chaque transept, comme les chapelles.....	7	»
Hauteur totale de l'église au-dessus de la place....	68	»
Hauteur sous voûte.....	48	18
Épaisseur de la clef de voûte.....	1	36
Distance de l'extrados au sommet des combles.....	11	06
Hauteur des latéraux.....	21	22
Hauteur des chapelles.....	9	41

Le chœur qui est la partie la plus ancienne, et qui a été construit de 1247 à 1272, est soutenu par dix grands contreforts partant de la base des chapelles et s'élevant jusqu'à l'origine des voûtes; ce sont des piliers comprimés à retraits et bandeaux; une série intérieure d'autres contreforts hexagones est posée sur les chapelles mêmes; ceux-ci sont unis entr'eux par un double rang d'arcs-boutants qui appuient entre les pieds-droits des fenêtres. Ces piliers sont ornés de panneaux à longues colonnettes soutenant des ogives simulées, trilobées, couronnées de frontons. Ils portent au sommet des gargouilles nombreuses

et variées et des clochetons pyramidaux à colonnettes. Les arc-boutants supérieurs recouvrent deux niches superposées adossées au chœur, où l'on voyait autrefois les statues des apôtres. Il y a des crochets sur une partie des rempants.

La balustrade à jour qui règne au pourtour du chœur est formée de losanges encadrés; il y a immédiatement au-dessous une corniche comprenant deux boudins et une série de feuilles entablées.

Une galerie inférieure est au niveau du comble des latéraux.

Cette armature extérieure a été exécutée avec une grande hardiesse et une certaine délicatesse dans les proportions; mais l'aspect de l'ensemble est lourd, parce que la multiplicité des piliers déguise l'élévation et l'élancement du chœur.

Les transepts, dont la réunion forme ce qu'on nomme la croisée, constituent la dernière partie de la cathédrale, celle bâtie lentement pendant la première moitié du seizième siècle, et rétablie dans l'intérieur après la chute du clocher. C'est aussi la plus remarquable, quoique bien moins digne d'attention que le chœur; elle appartient à la décroissance du style ogival, mais elle rachète les défauts de cette époque par la multiplicité et la magnificence des ornements.

Le transept méridional, dédié à saint Pierre, est précédé d'un perron à pans coupés formé de quatorze marches; la façade est flanquée de deux tours pentagones en demi-relief, et divisée inégalement par trois galeries en retraite, avec balustrades à jour.

Le portail est une grande arcade ogive à retraits, embrassant deux portes carrées à angles supérieurs émoussés, séparés par une niche qui contenait autrefois une statue de saint Pierre, et un tympan plus vaste que les portes, entourant quatre autres niches. Les archivoltes sont couvertes de niches qui se servent réciproquement de socles et de dais, à l'exception des inférieures, qui sont couronnées par des pyramides. L'arcade extérieure est garnie de festons trilobés; les pampres, dauphins et griffons sont prodigués dans les moulures creuses; le nu des murs est couvert de panneaux.

La première balustrade passe à moitié de hauteur du fronton aigu qui couronne cette entrée. Il y a au-dessus un petit ordre de cinq fenêtres longues, encadrées, à ogives doubles, puis une deuxième balustrade à jours découpés en ogives doubles, trilobées; au-dessus, magnifique rose à six doubles compartiments flamboyants, portant sur cinq baies doubles, et couronnée par des panneaux figurant des ogives triflorées. La troisième galerie

qui passe au-dessus, a une balustrade découpée en bâtons croisés, et paraît servir d'appui au grand pignon qui est chargé de panneaux, entre lesquels on distingue plusieurs écus.

Les tourelles sont chargées d'ornements dont l'ensemble s'accorde avec les divisions de la façade. On y remarque, en effet, de bas en haut : un rang de trois niches fleuries ; — une série de pinacles ; — à la hauteur du fronton, une série de fleurs de lys encadrées ; — au-dessus, panneaux figurant des ogives avec frontons aigus, et corniche de feuillages, ce qui est répété deux fois ; — au sommet, campanille décorée de pilastres, d'une galerie aveugle et d'une couronne. Chacune de ces tours contient un escalier en spirale, de deux cent quatre-vingt-sept marches.

Les ornements de ce transept sont peut-être trop nombreux et trop variés pour la majesté de l'édifice ; ils ne déguisent pas complètement, toutefois, ces grandes lignes descendant du sommet jusqu'à la base, justifiant la dénomination de style perpendiculaire donné à l'architecture ogivale du seizième siècle.

La première et seule travée de la nef, à gauche du portail, est percée d'une fenêtre étroite ogivale, à retraits chargés de festons tribolés, avec un fronton aigu qui s'élève jusqu'à la hauteur des fleurs de lys, continuées en série depuis la tourelle.

Le côté opposé, c'est-à-dire à droite du portail et du perron, appartient à une autre époque, et, selon toute apparence, aux reconstructions effectuées pendant le cours du quatorzième siècle. Il est percé d'une grande baie ogivale double, à tores et à colonnettes grêles, avec petits chapiteaux chargés de feuilles, et rose à huit festons ; au-dessus, règne une corniche de feuilles entablées passant sur le contrefort voisin, une galerie couverte d'arches trilobées alternant avec des colonnettes courtes à chapiteaux en volutes, et une balustrade d'ogives triflées, accolées, encadrées.

On remarque, au-dessus de cet ordre, une rose ornée, à douze rayons figurés en colonnettes aboutissant à un trilobe ; il y a un jour trilobé semblable aux angles du panneau. On atteint ensuite la deuxième galerie, dont la balustrade dessine une série d'ogives encadrées, accolées.

Le transept du nord, dédié à saint Paul, présente la même ordonnance que l'autre, à l'exception des tourelles, remplacées par des contreforts simples. On y a moins prodigué les moulures, ce qui n'enlève rien à l'élégance du travail, tout en maintenant un caractère plus noble à l'ensemble. L'arcade du portail est décorée de trois séries de pampres et de deux rangées de festons trilobés d'une extrême délicatesse. Le nu des murs porte des

salamandres et des F couronnées, en souvenir de François I^{er}, qui contribua spécialement, dit-on, à cette partie du monument, élevée entre 1530 et 1537. Les niches sont pourvues de clochetons et de dais fleuris. Le pilier intermédiaire soutenait autrefois une statue de la Vierge. On voit, dans le tympan, un arbre généalogique d'une gracieuse exécution, dont les branches saillantes soutiennent des écussons sans armoiries et des socles privés de statuettes.

Le perron, de ce côté, a seulement quatre marches.

L'intérieur excite au premier aspect une admiration mêlée de surprise, à cause de ses proportions gigantesques, de l'élévation des voûtes, de l'ensemble imposant des transepts, de l'élégance du chœur.

La nef ne comprend qu'une travée étroite, à fenêtres latérales longues, partagées en trois étages, et en quatre divisions pour chaque ordre; ces divisions sont ogivales pour le rang supérieur, en hémicycle et tréflées pour les autres. Une date de 1604 est inscrite à la voûte.

Le transept méridional est orné à la base d'un panneau, de niches ogives fleuries, à fronton aigu, dont les rempants sont chargés de feuilles recourbées. Il y a de chaque côté deux petites portes du même goût. La grande baie, qui comprend deux étages de fenêtres et la rose, arrive jusqu'aux voûtes; les dates de 1550 et 1557 sont écrites sur l'intrados. Les fenêtres latérales, à l'ouest, sont du temps de la nef, ainsi qu'une chapelle. Le côté opposé appartient à l'architecture du quatorzième siècle; il comprend trois arches ornées de tores, séparées par des piliers chargés de fûts appliqués, dont les chapiteaux ont des feuilles en volutes.

Le transept du nord est semblable, mais il n'y a qu'une seule porte latérale, braise, en arc surbaissé.

Les quatre piliers de la travée centrale, rétablis après la chute du clocher en 1573, ont de larges cannelures évidées; l'énormité de leur masse est déguisée par leur longueur qui atteint d'un seul jet jusqu'aux voûtes.

Le chœur compte dix-neuf arcades ogivales, aiguës, étroites, à rentrants, pourvues de tores. Il y en avait treize seulement en premier lieu, et les piliers ajoutés après la chute des grandes voûtes en 1284, sont de chaque côté le premier, le troisième et le cinquième. Le premier à gauche a été refait encore après 1573, avec la travée centrale. Les autres sont cylindriques et garnis d'un petit nombre de fûts appliqués montant jusqu'aux impostes.

Ces piliers ajoutés, plus minces que les anciens, portent un fût qui s'élance jusqu'à la naissance des voûtes, traversant une rose bouchée à huit festons au sommet des arches supprimées.

Les chapiteaux varient, les uns ayant des feuilles frisées, d'autres plus anciens des feuilles appliquées tournées en crochets, d'autres, et ce sont les plus nombreux, des feuilles ouvertes et laciniées. Ceux des piliers primitifs donnent appui à trois fûts grêles dont les chapiteaux sont à l'origine des voûtes.

Au-dessus de ce premier ordre règne une élégante galerie, dont chaque travée comprend deux ogives accouplées, encadrées, sous-divisées en quatre ogivettes, les colonnes intermédiaires sont sveltes et groupées, à petits chapiteaux garnis de deux rangs de feuilles; les têtes sont occupées par des roses festonnées, et les angles rachetés par des trèfles ou jours trilobés. Une corniche de feuilles entablées couronne l'ensemble.

Au-dessus commence la claire-voie, composée de dix-neuf longues fenêtres ogives tripartites, à têtes trilobées, supportant une rose à six festons. Les fenêtres du sanctuaire, au nombre de sept, ont seulement deux divisions.

Les chapiteaux sont chargés de feuilles symétriques recourbées.

Les voûtes portent des fleurons au point d'intersection des arcs qui ont été peints. Il y a une date de 1575 à la dernière travée.

La galerie qui circule autour du chœur est ouverte de chaque côté par une arcade aiguë. Les arcades donnant sur les chapelles sont au même nombre que celles du chœur, d'où il résulte qu'on a ajouté des piliers sur ce rang extérieur, comme pour l'enceinte intérieure. On voit, au-dessus, une petite galerie d'ogives trilobées à colonnettes courtes. L'arcade générale de chaque travée est remplie, au-dessus de la galerie, par deux têtes ogives soutenant une rose à huit festons. Toutefois, le style ogival tertiaire règne dans les travées contiguës à la nef.

Les chapelles (1) qui garnissent le pourtour du chœur, au nombre de neuf, sont pentagones, à ogives geminées avec tores, colonnettes grêles et roses festonnées. La huitième a ses baies

(1) Les chapelles de la cathédrale, au nombre de treize en tout, sont actuellement dédiées au saint Sacrement, à sainte Madeleine, saint Sébastien, sainte Anne, à la Vierge, à saint Lucien, saint Vincent, saint Denis, saint Léonard, sainte Angadrême; une autre sert pour les fonts, une autre pour les morts, et la dernière est celle du Sacré-Cœur, autrefois sainte Barbe.

quadripartites avec trois roses. La neuvième, dédiée à sainte Angadrême, est éclairée par une fenêtre tripartite à têtes triflées avec cinq autres trèfles et une rose dans la tête commune.

Une autre chapelle tenant au transept nord, où l'on remarque deux grandes roses, est du même temps que le chœur.

Les verrières de la chapelle de la Vierge, sur fond bleu, doivent être du treizième siècle. Celles du chœur, mêlées de grisailles, sont rapportées au commencement du quinzisième siècle.

Les vitres des transepts sont magnifiques. L'ordre inférieur du côté méridional représente saint Pierre, les quatre évangélistes, les quatre docteurs de l'église et saint Paul. Ces ouvrages ont été exécutés, vers 1551, par Angrand Leprince et Nicolas Lepot, peintres célèbres, d'après des dessins de l'école italienne. Un deuxième ordre contient les figures de dix prophètes et, au-dessus, la grande rose.

Les vitres du transept nord, exécutées de 1537 à 1541, par Jean Leprince et Jean Lepot, figurent, au-dessous de la rose, dix sibylles d'un travail achevé.

On attribue aussi à Nicolas Lepot les vantaux richement sculptés qui forment les deux grandes portes des transepts.

L'orgue construit, vers 1530, par les frères Alexandre et François des Oliviers, célèbres facteurs du seizième siècle, a été entièrement transformé, vers 1829, par M. Cosyn; c'est un des meilleurs instruments de l'époque actuelle. On a conservé, sur le buffet, trois *images* ou statuettes que le chapitre fit faire dans l'année 1531.

On voyait anciennement, dans le chœur, les mausolées de plusieurs évêques, notamment ceux de Roger de Blois et de Philippe de Dreux : déplacés plusieurs fois à cause des accidents dont l'église fut victime, on les avait transportés, pendant le dix-huitième siècle, dans les chapelles, d'où la révolution les a expulsés.

Il ne reste aujourd'hui que le monument en marbre blanc du cardinal de Janson, placé près de la sacristie, dans le latéral nord. Ce mausolée, œuvre de Coustou (Nicolas), posé en 1738 dans le chœur, transféré en 1740 dans une chapelle, préservé comme par miracle en 1794, représente le prélat, à genoux, en costume de cardinal. Une plaque de marbre noir, incrustée dans le piédestal, porte l'inscription suivante :

D. O. M.

*Tussanus de Forbin de Janson S. R. E. sub tit. S. Callixti cardinalis
Regionum ordinum nec non magnus melitentis commendator
Olim Diniensium deinde Massiliensium, postremo Bellovacensium antistes
Vice-dominus de Gerbendo comes et par Franciæ
Supremus Regiarum elemosinarum præfectus ,
rerum publicarum strenuus minister nulli defuit.
In Etruriam ut Cosmæ de Medicis , et Marg. Lud. d'Orléans
Mentes tum ibi dissidentes novo revinceret fœdera a rege missus
Legatus in Polonia coadunatis procerum suffragiis ,
Joannem Sobieski mira consilii animique dexteritate ad solium evehit.
ap^{te} S. Sedis , et cleri gallicani disjunctos animos
Angelus pacis reconciliavit
Ovibus pluries mœrens creptus pastoralis sollicitudine absens aderat
Annos vixit octoginta heu ! breves tamen ,
E vitâ migravit Lutetiæ Parisiorum VIII. Kal. Apr. an-domini MDCCXIII.
et hic corporis resurrectionem expectat.*

La conservation de la cathédrale et la régie des revenus affectés à son entretien étaient confiés à deux chanoines, désignés l'un par l'évêque, l'autre par le chapitre, formant ce qu'on appelait la fabrique du Haut-Œuvre.

L'église Saint-Etienne est un monument dont l'importance historique égale celle de la cathédrale, si même elle ne la dépasse.

Plusieurs écrivains assignent sa construction à l'année 180, prétendant la rapporter ainsi à la présence de saint Firmin dans le Beauvaisis; mais outre que cette époque serait trop reculée, il n'est pas croyable qu'aucun édifice chrétien ait été élevé ici, avant le martyre de saint Lucien vers le milieu du troisième siècle. D'autres manuscrits disent que l'église fut bâtie par saint Firmin, vers 275, sur le lieu même où ce prélat avait prêché l'Evangile, dans la campagne, c'est-à-dire au-dessous des murs de la cité. On y déposa, vers 843, la châsse de saint Vaast apportée d'Arras, ce qui donna lieu à la fondation de la collégiale. Ces reliques reprises vers 850, y furent apportées de nouveau en 881; et y demeurèrent près de quatorze ans. Cependant l'église tombait en ruine au dixième siècle, et l'on jeta, vers 997, les fondements de celle qui subsiste aujourd'hui.

Considéré dans son ensemble, ce monument présente quatre époques de construction. La façade et la première travée de la nef sont du temps de la transition. Le reste de la nef avec les transepts appartiennent à l'école romane. Le chœur est authentiquement du seizième siècle, et le clocher de la fin du même temps.

La nef paraît la division la plus ancienne; en étudiant avec soin les moulures, on remarque qu'il y a un passage ou progrès de cette nef aux transepts qui sont bien plus ornés, et liaison avec la façade, d'où l'on peut conclure, avec M. Saint-Germain (1), que la construction commencée à la fin du dixième siècle a duré jusqu'à la deuxième moitié du douzième.

Les dimensions principales sont ainsi constatées :

Longueur totale dans œuvre.....	83 ^m	50 ^c
——— de la nef.....	35	»
Traverse de la croisée.....	8	50
Longueur du chœur avec la chapelle médiane.....	40	»
Largeur totale de la nef.....	18	»
——— de la nef proprement dite.....	9	»
——— de chaque latéral.....	4	50
Distance d'un transept à l'autre.....	26	50
Profondeur de chaque transept.....	9	»
Largeur du chœur.....	6	50
Largeur de chaque latéral du chœur.....	6	50
Profondeur des chapelles.....	4	50
Largeur totale du chœur.....	32	»
Hauteur totale de la nef sous voûte.....	24	15
——— de la nef jusqu'au triphorium.....	9	20
——— du triphorium à l'origine des voûtes....	8	20
——— de là à l'axe supérieur.....	6	75

Le portail en saillie sur la façade de la nef, est formé d'une grande arcade ogive divisée en deux portes par un pilier intermédiaire. Il y a quatre voussures ou rentrants dont les colonnettes latérales ont été détruites, à l'exception des chapiteaux qu'on voit encore ornés de feuilles laciniées, feuilles de vignes et autres; les socles sont polygones. Un filet garni de violettes règne au-dessus des tailloirs. Les archivolttes étaient couvertes de statuettes qui ont été affreusement mutilées au point de ne plus pouvoir y rien distinguer. Le tympan est divisé en deux parties, l'inférieure représentant une galerie formée d'arcades trilobées.

(1) Notice historique et descriptive sur l'église Saint-Etienne de Beauvais, par Stanislas de Saint-Germain, pag. 44.

Les sculptures symboliques, en demi-relief, qui occupaient le disque, ont subi de même une mutilation complète.

Trois fenêtres accolées en lancettes sont pratiquées au-dessus du portail; elles sont couronnées par une rose médiocre à festons, dont la moulure extérieure est garnie de fleurons.

À droite du portail est une petite porte ogivale à rentrants, à colonnettes grêles dont les chapiteaux ont des feuilles plates; l'archivolte est dessinée par des boudins, et l'un, extérieur, porte des feuilles contournées. Il y a au-dessus une petite rose. Le contrefort angulaire est figuré au sommet en écailles de poisson; une petite pyramide octogone, nue, s'élève au-dessus.

La nef est éclairée de chaque côté par seize baies formant deux étages, dont l'inférieur appartient aux latéraux. Les deux premières fenêtres sont légèrement ogivales. Les autres sont romanes avec une archivolte en guillochis. Les contreforts sont collés, à retraits, se résolvant en deux fûts annelés, dont les chapiteaux sont compris dans la corniche supérieure; cependant les contreforts de la grande nef ne portent qu'une seule colonne.

Les corniches qui règnent sur toute la longueur consistent en un boudin soutenu d'une série d'arcatures romanes, bordées, avec contre-corbeaux et corbeaux à figures monstrueuses. Quelques fenêtres sont ornées de dentelures.

Les portes latérales de l'église aboutissent dans la galerie au lieu de pénétrer par les transepts, ce qui est une disposition tout-à-fait exceptionnelle. La porte méridionale est dépourvue de caractère. Celle du nord appartient au contraire à l'époque du roman fleuri. Elle est pratiquée dans un panneau décoré d'un ouvrage réticulé, dont les mailles pleines sont en losange et évidées, tandis que les creuses sont figurées en hexagone; ces moulures sont associées de manière à dessiner des plaques octogones. Il y a latéralement des colonnes annelées, et au-dessus deux arcades romanes bouchées, ornées de tores qui portent sur des colonnettes rompues, dont les chapiteaux sont revêtus de feuilles irrégulières.

Le portail est à trois voussures romanes portant des monstres, des lions, des têtes humaines associées à des feuilles. Le tympan est couvert d'animaux bizarres, dragons, chimères à queues contournées. Les colonnettes sont longues, remarquables par leurs chapiteaux bizarres très-fouillés (1).

(1) Cette porte, si remarquable par la richesse et l'exécution des ornements, est figurée dans le cours d'antiquités monumentales de M. de Caumont, iv, pl. 48, fig. 4.

Des figures et inscriptions tumulaires, aujourd'hui effacées, placées dans le quinzième siècle, ont dégradé cette antique sculpture.

Les transepts appartiennent par leurs ornements à la même époque que la nef. Celui du midi est fort simple, percé dans le pignon de trois fenêtres en plein-cintre, dont les archivoltas sont arrêtées sur des têtes saillantes. Les contreforts rappellent ceux de la nef. Le mur en regard de la nef est du même temps; celui qui se relie au chœur a été reconstruit au seizième siècle.

Le transept nord est célèbre par les sculptures allégoriques qui décorent la rosace.

C'est au pied qu'était placée la tribune municipale servant à l'installation des maires. Cette construction qui datait du quinzième siècle, rétablie en 1629, détruite en 1793, n'avait aucune connexion avec l'église, au mur de laquelle on l'avait adossée.

On voit au premier étage deux petites fenêtres romanes, au-dessus desquelles règne une rose dont l'entourage multiple comprend une série de rameaux à feuilles découpées, une moulure creuse avec fleurons, un boudin, un cercle de rinceaux avec oves, et douze petites arcades trilobées séparées par autant de rayons en forme de colonnettes, aboutissant à un centre évidé. Un personnage assis, placé dans l'axe perpendiculaire du pignon, sur la rose, a à sa droite cinq statuettes debout, et à sa gauche cinq autres statuettes couchées, le tout d'un travail élégant, malgré le développement extra-normal des têtes. Ce bas-relief a été le sujet de nombreuses interprétations qui n'ont pas donné, jusqu'à présent, une explication bien claire du sujet représenté.

Le pignon est revêtu d'un ornement réticulé formé par des boudins croisés, les intervalles étant occupés par des fleurons à quatre feuilles. On voit au milieu une petite fenêtre étroite portant sur un ruban de frête crénelée. Le sommet et les angles montrent les restes de clochetons carrés, dont les angles étaient marqués par des colonnettes.

Il y a aux angles de ce transept, depuis le bandeau inférieur aux fenêtres jusqu'à l'origine du pignon, des colonnettes engagées, remarquables par la longueur démesurée de leurs chapiteaux.

La croisée ou travée centrale entre les transepts, est percée de fenêtres romanes à rentrants méplats, sans ornements.

Le chœur, commencé en 1506, est dépourvu d'élégance et même de symétrie complète dans son ensemble. « Vu extérieure-
» ment, il ressemble assez, dit M. de Saint-Germain, à un bois
» de haute futaie, effet de perspective qui lui est commun avec
» tous les édifices gothiques étayés de contreforts. Cinquante

» piliers butants, implantés sur le mur de refend des chapelles,
» cernent le chœur d'un triple rang et supportent la retombée
» des arcs-boutants et rampants divisés en plusieurs arches; ils
» se terminent tous en pyramidions ou pinacles d'une grande
» variété de travail. L'un d'eux est surmonté d'un lion assis qui
» porte écusson. Plusieurs escaliers, disséminés parmi les con-
» treforts, conduisent aux sommités de l'édifice. On en voit un,
» placé dans l'angle formé par le chœur et le transept méridio-
» nal, qui a pour couronnement une cloche de pierre. »

Le plan est rectangulaire, à pans coupés, avec une chapelle en saillie sur le fond. Il y a onze grandes fenêtres, dont la pointe ogivale est effacée et dont les divisions sont à plein-cintre. Des balustrades à jour couronnent la galerie latérale et le pourtour du chœur.

Il y a de nombreuses gargouilles en saillie. Les registres de la cathédrale apprennent qu'elles furent faites avec des pierres de la carrière Saint-Pierre, près *Bongenoult*, et posées au mois de juin 1526.

La grosse tour placée à droite de la façade a remplacé, à la fin du seizième siècle, l'ancien clocher central qui s'écroula vers 1480, et qui, ayant ébranlé les gros murs, détermina sans doute la construction du nouveau chœur. Elle porte à la partie supérieure une date de 1598. Elle est couronnée de pots à fleurs.

Elle contient la cloche municipale fondue pour la deuxième fois en 1758.

La nef est divisée en six travées séparées par des piliers massifs appuyés sur des socles cubiques, élevés, chargés de huit fûts, dont les quatre plus gros ont une coupe elliptique, tandis que les autres constituent des colonnettes enchâssées dans des bandes anguleuses et montant jusqu'à la naissance des voûtes. Les bases des colonnes sont garnies d'agrafes; les chapiteaux, volumineux, portent des feuilles plates, courbées en nœuds ou bouquets à leur sommet. Les chapiteaux intérieurs, dans les arcades, sont décorés de feuilles d'acanthé et d'entrelacs profondément fouillés; quelques-uns n'ont pas été terminés.

Le triphorium, aujourd'hui muré, était éclairé par des arches surbaissées, divisées en baies à plein-cintre, avec colonnettes romanes, courtes, intermédiaire et latérales.

La claire-voie est composée de petites fenêtres à plein-cintre, sans ornement.

Les latéraux, voûtés à plein-cintre et presque en fer à cheval, sont pourvus de gros boudins croisés portant sur des colonnes engagées.

La grande voûte est ogivale, avec arceaux formés de deux tores et d'un filet anguleux; il y a un fleuron aux points d'intersection et une tête saillante sur les angles-médiants.

Les transepts appartiennent au même style que la nef. Les arceaux portent sur des consoles taillées en bustes bizarres et en têtes monstrueuses. Les voûtes ont été refaites à la fin du douzième siècle, de même encore que celles de la nef.

La travée centrale est plus élevée, parce qu'elle comprend la lanterne du clocher primitif renversé, dit-on, à la fin du quinzième siècle.

Le chœur est aussi long que la nef, contrairement au plan primitif de l'édifice. Il est entouré de sept chapelles reliées par une galerie. Les voûtes de cet ensemble sont soutenues par trente-deux piliers dépourvus de base et de chapiteaux, s'épanouissant en nervures prismatiques croisées, surchargées d'écussons, de pendentifs, d'emblèmes divers. Il y a une date de 1545 dans le chœur.

Les points d'intersection et les écussons ont conservé leur coloriage.

Les fenêtres sont très-grandes, ogivales, dégradées par la destruction des meneaux.

Les chapelles sont sous les vocables de saint Eustache, de saint Pierre, saint Jean-Baptiste, de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, de saint Claude, sainte Marthe et Notre-Dame de-Lorette. Cette dernière contenait l'autel paroissial, lorsque le chapitre de Saint-Vaast existait.

L'église de Saint-Etienne est justement célèbre à cause des verrières magnifiques qui décorent les chapelles.

Le chœur en était complètement garni autrefois; la plus grande partie des vitres de la claire-voie fut détruite en 1780 par un orage; le reste n'a pas survécu aux désordres de la révolution, mais les chapelles ont conservé, pour la plupart, cette riche ornementation.

On remarque surtout, dans la chapelle Saint-Eustache, plusieurs tableaux de la vie du saint, donnés par un ancien maire qui est représenté au bas du panneau avec cette légende : *Jehan de Malinguehen (1), naguères Maire, a donné cette partie de verrière, et se recommande à vos bonnes prières.*

(1) Jean de Molinguehen, dit de Malinguehen, maire de la ville de Beauvais, mort en 1555, descendant d'une maison noble de Brabant connue dès le douzième siècle, dont la lignée s'établit dans le Beauvaisis vers 1416. Cette famille a donné plusieurs maires, lieutenants généraux et particuliers, etc., à la ville.

Un autre panneau de la même chapelle représente saint Jean l'évangéliste et deux femmes donatrices agenouillées, avec cette sentence : *Faict ce que tu voudras avoir faict quand tu mourras. L'an mil cinq cent cinquante-trois.*

Ces tableaux sont l'œuvre d'Angrand Leprince.

On signale encore, à cause de l'expression des figures, une *Mater dolorosa* dans la chapelle du Mont-Carmel;

Et dans la chapelle Saint-Claude, un arbre de Jessé, portant les figures de Jessé, David, Salomon, Marie, et celles de dix rois de France, entre lesquels on reconnaît saint Louis, Louis XII, François I^{er}.

Ces vitres sont aussi d'Angrand Leprince, de *Beauvais*, un des plus célèbres peintres sur verre du seizième siècle, peut-être même le plus habile. Il mourut en 1530. Il peignait d'après les dessins d'Albert Durer, de Raphaël, de Jules Romain.

En fouillant, en 1749, vis-à-vis le pont des Annettes, on trouva le fourneau qui avait servi à la confection des verrières de Saint-Etienne; il contenait quelques sujets d'une beauté achevée.

L'église de la Madeleine a été démolie en partie, et ce qui en reste est devenu une propriété privée. Cet édifice consistait, dit-on, en un rectangle dépourvu de transepts; l'entrée était dans la rue du Curé, où l'on peut voir encore de gros contreforts divisés par des larmiers, et une large baie ogive bouchée, avec colonnes grêles montant jusqu'aux impostes, dans le goût du treizième siècle. L'embrasure de la porte est ornée de feuilles plates et de chapiteaux chargés de feuilles en volutes.

Un mur qui dépendait d'un des latéraux, est percé de longues fenêtres romanes, simples, nues, au-dessus desquelles règne une corniche en boudin soutenue par des consoles.

Un bâtiment voisin, qu'on dit avoir servi de sacristie, a des fenêtres courtes en plein-cintre aussi, avec un cordon courant à doubles dentelures, formant archivolté au-dessus des têtes. La corniche romane, cylindrique, appuie sur des corbeaux carrés à têtes monstrueuses et dessins variés.

Le rez-de-chaussée a été voûté dans le quinzième siècle; les arceaux sont prismatiques, arrêtés sur des consoles chargées de feuilles, portant des fleurons aux points de croisement.

Il y a un escalier en hélice. Ces débris signalent trois époques de construction : le style roman indiqué par les corniches, le système des ogives secondaires et celui de la dernière période ogivale.

L'église de l'ancienne collégiale de Saint-Barthélemy est à-peu-près conservée dans son ensemble, quoique convertie en magasin de tonnellerie. Cet édifice était cruciforme, à chœur rectangulaire tourné vers le sud, contrairement à l'orientation habituelle.

Le portail est dessiné en une large arcade ogivale à trois renaissants décorés de tores de différents diamètres, avec colonnettes grêles engagées à petits chapiteaux portant deux rangs de feuilles, ce qui est un indice du quatorzième siècle. Une baie ogive supérieure est sous-divisée en quatre ogivettes trilobées, formant deux groupes supportant trois roses; les moulures intérieures sont cylindriques; elles paraissent un peu anguleuses au-dehors. Deux gargouilles s'avancent au-dessus de la façade, qui est le seul côté libre à l'extérieur.

Les angles de la nef sont couverts de fûts groupés montant jusqu'à la naissance des voûtes; les chapiteaux portent des feuillages en volutes et des feuilles de vigne.

La travée centrale ressemble à la nef; les arcades des fenêtres sont ornées de tores.

Le chœur est éclairé par une vaste fenêtre ogivale tertiaire à quatre divisions. Les côtés ont chacun deux autres fenêtres ogives geminées; les voûtes ont des nervures prismatiques et des fleurons.

Le transept oriental est du temps de la façade. La fenêtre du fond est aussi divisée en quatre ogivettes rapprochées en deux groupes qui portent des quatre-feuilles. La tête commune est occupée par une rose à douze festons. Les fenêtres latérales sont seulement tripartites, et la division intermédiaire s'élève jusqu'aux voûtes, tandis que les latérales supportent des roses. La corniche est formée de feuilles entablées.

Le transept de l'ouest, rétabli dans le dix-septième siècle, correspondait aux portes romanes très-curieuses de l'église primitive de 1087, qu'on voyait encore il y a quelques années dans la rue Saint-Pantaléon, sous l'arcade Saint-Barthélemy.

Il ne subsiste guère de l'église Sainte-Marguerite que la nef, dont tous les caractères appartiennent à la dernière époque de l'architecture ogivale. La porte est carrée, à angles supérieurs émoussés, avec une moulure en creux. Le côté sud-est est percé d'une autre porte pratiquée dans le dix-septième siècle. On voit à côté un transept très-court, ou plutôt une chapelle dont les contreforts sont chargés de pilastres avec pyramides à crochets. La fenêtre est ogivale et tripartite. Un autre contrefort porte une niche à dais pyramidal.

La nef s'ouvrait par une vaste arcade ogivale, ainsi que les latéraux.

L'église Saint-Thomas dont la démolition fut commencée en 1810, a conservé une partie de sa façade et des murs latéraux. Ces restes, caractérisés, présentent un certain intérêt. Le portail est dessiné en ogive presque aiguë, avec trois archivoltas à colonnettes moyennes élevées d'un mètre au-dessus du sol, à chapiteaux remarquables par la saillie très-prononcée de leurs feuilles recourbées en crochets, mêlées à la base, de feuilles de vignes appliquées. Les moulures sont cylindriques, et l'arc extérieur, composé de violettes, s'arrête de chaque côté sur une tête saillante. Le tympan est nu.

Cette porte est flanquée de deux contreforts. On voit à droite une petite entrée analogue à l'autre, mais seulement à deux reentrants; l'arcade est presque en fer à cheval, et l'arc extérieur porte, au lieu de violettes, des feuilles laciniées.

Il y a, du côté opposé, à l'angle de la rue du Sépulcre, une tourelle hexagone à meurtrières, contenant un escalier. Le mur, sur la même rue, montre des arcades à plein-cintre bouchées.

Les restes de la nef sont ouverts au rez-de-chaussée, en grandes arches à plein-cintre, nues, supportant un ordre de petites fenêtres ogives simples, accouplées, et dans la claire-voie des ogives isolées plus grandes. Le contour intérieur des arcs est dessiné par un tore.

Chaque pilier porte trois fûts montant jusqu'à la naissance des voûtes, avec chapiteaux chargés de feuilles formant volutes.

Les latéraux étaient semblables. Ces caractères dénotent une construction de la première époque ogivale, dite à lancettes, forme rappelée par les baies de la nef.

La chapelle de l'hospice des pauvres est fermée par un chœur rectangulaire qui, vu de la rue du Bras-d'Or, montre trois baies ogives (bouchées), sous-divisées par des colonnettes grêles à chapiteaux un peu longs, avec feuillages découpés et recourbés. Cet ordre appuie sur un bandeau anguleux, au-dessus duquel on voit un autre étage de fenêtres pareilles, mais engagées dans un bâtiment juxtaposé. Le pignon a deux baies ogives simples, reliées par un ruban.

Les fenêtres latérales appartiennent au plein-cintre du seizième siècle. Tout le reste paraît moderne.

On déterra, vers 1821, près de la poterne Saint-Louis, des

restes de l'église Saint-Gilles, qui avait été détruite vers 1650. Ils appartenaient au style roman fleuri, caractérisé par l'abondance et la profondeur des sculptures, les gros chapiteaux à têtes et personnages fantastiques, les arcades semi-circulaires, les colonnes massives. Ces débris très-remarquables avaient de l'analogie avec le portail nord de l'église Saint-Etienne.

Parmi les monuments publics de l'ordre civil, il ne subsiste plus que l'ancien palais épiscopal, devenu aujourd'hui palais de justice. C'est un édifice historique dans toute la rigueur de l'expression, car on y trouve des constructions de trois époques.

Il a commencé par être le château des comtes de Beauvais, avant la réunion de la seigneurie temporelle à la dignité ecclésiastique. Il ne reste de ce temps, c'est-à-dire du onzième siècle, que la tour qui flanque la muraille nord-ouest donnant sur le jardin. Elle a pour soubassement une des tours de la cité romaine, dont elle conserve le diamètre. On voit à moitié hauteur une corniche à tores sur laquelle appuient deux fenêtres bouchées, dont les arcades à plein-cintre sont dessinées par un double rang de billettes. Au-dessus règne un autre boudin horizontal, ensuite un deuxième ordre de fenêtres à billettes inscrites dans un arc, dont le disque, à damier, couronne deux baies simulées, largement trilobées et garnies de fleurons. Un cordon intermédiaire, à damier, court à la hauteur des têtes. On remarque, à partir du ruban en boudins, des colonnettes, à long fût appliqué, appuyant sur une tête monstrueuse et se terminant par une autre tête dans la corniche supérieure. Celle-ci est formée de modillons à masques et de petits arcs romans à filets entourant des contre-corbeaux aigus; elle est pareille à la corniche de la nef de Saint-Etienne, ce qui semble indiquer une époque commune de construction. On sait qu'une deuxième tour semblable s'écroula dans l'année 1828.

Le gros mur extérieur est posé, comme la tour, sur le rempart romain; mais il ne reste pas autre chose d'apparent ou de caractérisé, l'édifice ayant été reconstruit en entier, vers le commencement du seizième siècle, sous l'épiscopat de Louis de Villers. La façade n'a de remarquable que trois larges fenêtres à encadrures évidées au rez-de-chaussée, et dans le toit, une fenêtre rectangulaire à traverse horizontale, accompagnée de pilastres à pinacles et d'un fronton curviligne contenant un écusson.

La façade de la cour est plus ornée; on y voit, au rez-de-chaussée, une petite porte en accolade et deux tourelles polygones: l'une qui renferme l'escalier en spirale, a une fenêtre

en accolade et soutient un beffroi à jour; l'autre arrêtée sur un encorbellement à retraits, contient une chapelle à cinq fenêtres ogives gracieuses, séparées par des pilastres ornés posant sur des feuilles; il y a une riche corniche de pampres. Les fenêtres du corps de logis sont très-larges, à encadrements prismatiques; elles forment deux ordres, et on en trouve un troisième dans le toit. Cette construction a reçu quelques additions de même style depuis l'année 1842.

La chapelle épiscopale appartenait à l'architecture du quatorzième siècle; elle a été démolie.

Les deux grosses tours qui flanquent l'entrée, et les bâtiments dont elles sont accompagnées, ont été bâtis en 1306 par l'évêque Simon de Nesle, au moyen de l'amende de huit mille livres parisis que la ville de *Beauvais* fut obligée de payer, à la suite d'une émeute pendant laquelle l'évêché avait été pillé.

Les tours sont divisées par deux bandeaux entre lesquels on a pratiqué de petites fenêtres simples à plein-cintre; on voit au-dessus d'autres jours carrés dont les angles supérieurs sont coupés par des arcs de cercle; des meurtrières sont interposées. La corniche est formée de feuilles plates à lobes arrondis, comprises entre deux filets. Le bâtiment qui sépare les deux tours montre, derrière la galerie, trois arcades plein-cintre et une tourelle en saillie.

L'allée a deux parties : une antérieure à voûte curviligne, à colonnettes grêles engagées, seules ou groupées, à petits chapiteaux portant deux rangées de feuilles; on y remarque deux passages de herse et des machicoulis; la deuxième a des voûtes ogives à arcs-doubleaux prismatiques, des piliers grêles polygones et des pampres. On retrouve, à l'intérieur de la cour, les fenêtres carrées et la corniche supérieure qui se continuent sur la tourelle polygone de l'escalier. Les constructions donnant sur la rue Loisel, appartiennent, pour la plupart, au même temps.

Le palais épiscopal fut affecté à l'administration départementale depuis 1791 jusqu'en 1826. Les évêques y logèrent dès que le siège eut été rétabli. On l'a converti, depuis 1842, en palais de justice.

La place de la cathédrale, sur laquelle donne l'entrée, présente une réunion remarquable de monuments : la *Basse-Ouvro* gallo-romaine, le magnifique transept méridional de *Saint-Pierre*, les tours du palais du quatorzième siècle, les arcades romanes du premier palais épiscopal, dont il sera parlé tout à l'heure, et des maisons en encorbellement du seizième siècle.

Les autres édifices publics sont des constructions modernes.

L'hôtel-de-ville date de 1753; la première pierre en fut posée le trente avril par l'évêque Potier de Gesvres, sous la mairie de M. Bucquet. Ce monument est l'œuvre de l'architecte Bayeux.

Les bâtiments de la manufacture de tapisseries, fondée en 1664, ont été reconstruits presque en entier sous le gouvernement de la restauration.

L'ancienne cour d'assises, actuellement le musée, bâtie sur d'anciennes fondations, date du dix-septième siècle. Le péristyle, garni de deux colonnes, ne remonte pas au-delà de 1810.

L'ancienne caserne de gendarmerie, sise rue de l'Écu, annexe de l'hôtel-de-ville; fut construite en 1779, par l'intendance de Paris, sur l'emplacement de l'hôtel Saint-Christophe.

Les casernes du Grand Quartier, près de la rue Saint-Jean, sont de 1731; elles furent bâties en exécution de l'ordonnance du 25 septembre 1719, qui prescrivait d'en établir dans toutes les villes; il devait même en être placé deux à *Beauvais*.

Les autres casernes occupent les bâtiments modernes de l'ancien couvent de Saint-François.

La caserne de gendarmerie de la rue Saint-Pantaléon a remplacé, en 1820-1823, l'ancienne église de la Commanderie.

L'évêché est l'ancien hôtel de la Châtellenie.

Les constructions privées conservaient en très-grand nombre, au commencement du siècle, les caractères ou ornements indicatifs de l'époque de leur édification. La ville comprenait alors quelques édifices en pierre provenant presque tous d'établissements religieux, des maisons de bois formant de beaucoup la plus forte partie des habitations, élevées ou rétablies après le siège de 1472, se maintenant malgré leur âge, parce qu'il était facile d'y effectuer des réparations partielles; enfin, quelques hôtels du dix-septième siècle, et un petit nombre d'édifices plus récents.

On a fait disparaître quelques maisons de bois, et l'on en a mutilé une très-grande quantité, en retranchant les ornements en saillie et les encorbellements des étages. La nécessité de suivre le plan général d'alignement a obligé de détruire des façades importantes sous le rapport de l'architecture historique, et la même cause effacera peu à peu les vestiges du moyen-âge.

On indique ci dessous ce qui reste aujourd'hui de mieux caractérisé, en commençant par les constructions en pierre.

La première maison à citer, comme étant probablement la plus ancienne, est située place Saint-Pierre, n° 1873, au moins quant à la façade de la rue Loisel, le mur en retour sur la rue

du Prévost appartenant au quinzième siècle. Cet édifice, dont les murs ont une grande épaisseur, montre au premier étage quatre arcades plein-cintre ornées de tores et de cannelures contenant des fleurons et des feuilles laciniées; elles sont séparées par des groupes de trois colonnettes engagées à chapiteaux carrés, ciselés profondément en feuillages. Au-dessus de chaque groupe, était assis un personnage barbu, en relief plat, vêtu d'une tunique; mais cette sculpture a presque disparu sous le récrépiage maladroitement exécuté de la façade. On remarque, vers le haut, une corniche profilée en biseau, chargée de feuilles plates, découpées précisément dans le goût de la nef de Saint-Etienne et de quelques autres monuments du dixième ou onzième siècle. L'origine de cette construction remarquable est ignorée; mais on a lieu de présumer que c'était l'hôtel épiscopal avant que la résidence des évêques eût été transférée dans le château des comtes de Beauvais, après l'union des deux seigneuries.

Un manuscrit, déjà cité par La Fontaine (1), rapporte qu'au mois de juillet 1767, le chanoine Marchand faisant travailler dans sa maison (qui est celle-ci), les ouvriers trouvèrent, derrière une planche, un morceau d'os (ou plutôt d'ivoire), sur lequel étaient sculptées deux figures d'évêques, avec les noms *Herveus* et *Rogerus*. On doit avouer toutefois que, s'agissant d'un objet meuble, cet indice est peu concluant.

Cambry est tombé (2) dans une erreur grossière en disant que cette maison datait des rois francs, et qu'elle reposait sur la base d'un palais romain.

Une autre maison de l'époque romane, mais d'un style moins fleuri, existe dans la rue Saint-Antoine; elle est construite en grand appareil, et montre plusieurs arcades à plein-cintre, bouchées, avec un deuxième ordre de baies plus petites, entourées d'un tore. La corniche est formée d'un boudin soutenu par de gros corbeaux variés. On ne connaît plus l'origine de cet édifice, qui a dû être, au moins, une chapelle.

La maison de la rue Sainte-Véronique, servant autrefois de refuge à l'abbaye de Saint-Paul, présente un pignon percé de trois ogives reliées par des colonnettes intermédiaires communes. Les arcades sont décorées de tores un peu anguleux sur impostes polygones; il y a un trèfle inscrit dans la tête des ogives.

(1) Histoire de Beauvais, I, p. 255.

(2) Description du département de l'Oise, II, p. 224.

Chaque fenêtre est couronnée d'un fronton aigu garni de crochets, terminé par un bouquet de feuilles. Des cordons transverses, anguleux, divisent le nu du mur. Cette construction paraît devoir être rapportée au quinzième siècle.

Dans la même rue, n° 1867, maison en grand appareil, avec stylobate; portail formé d'un arc-tudor, garni de pampres et de griffons; fenêtres encadrées, à moulures et filets. Les venteaux de la porte sont chargés d'arabesques, de médaillons à figures caractérisées, et de pilastres sculptés portant des animaux et des personnages. — Seizième siècle.

Rue Loisel, entre les rues Sainte-Véronique et de l'Ecole-de-Chant, maison à gros mur, avec corbeaux volumineux, carrés, portant des feuilles découpées; corniche à cannelures et filets. — Seizième siècle.

Rue Saint-Paul. La maison n° 1851 a une corniche à modillons en consoles qui rappellent ceux du style ogival à lancettes; c'est peut-être le reste d'une église ou chapelle.

Rue des Prisons (Saint-Pierre), vis-à-vis le n° 1639. Petite porte surbaissée avec panneaux sur culs-de-lampes en bas-relief, et l'inscription *BONIS OMNIBUS*.

Même rue, au coin de celle de la Belle-Image. Large porte carrée à angles émoussés, à cannelures garnies de feuilles découpées. Il y a un encorbellement chargé de feuilles multifides. — Seizième siècle.

Rue du Prévost, n° 1922. Large maison ayant un encorbellement étroit à rentrants et à filets. A côté, grande porte surbaissée, à cannelures prismatiques, avec un fronton et une niche ogive à dais pyramidal.

Dans la même rue, la maison d'encoignure sur la place Saint-Pierre a l'apparence d'une église; on y voit des fenêtres bouchées, ogives géminées, à têtes trilobées inscrites dans de larges arcades. — Quatorzième siècle.

Les maisons en bois présentent presque toutes l'arrangement suivant, dont on retrouve des indices même chez celles qui ont subi des mutilations considérables : deux ou trois étages encorbellés, toit élevé en dos d'âne; pignon tourné vers la rue; membrures et pièces fortes de la façade ornées de sculptures; poutres saillantes terminées en têtes bizarres ou monstrueuses; comble inscrivant un arc de cercle dont les retombées joignent des tablettes soutenues par des consoles; moulures en accolades et en filets; encorbellements posant sur des consoles variées dans leurs dimensions, leurs formes et leurs ornements; quelques-unes portent des attributs de profession ou des signes relatifs à

l'état du premier propriétaire, sorte d'indication représentée aujourd'hui par les enseignes, et tenant lieu de système de numérotage, dont l'emploi est plus récent.

Il restait encore, au mois de décembre 1837, près de quatre cent soixante maisons en bois portant des caractères du seizième siècle. La notice archéologique du département de l'Oise, publiée en 1839, en a indiqué environ quatre-vingts des plus remarquables; les plus importantes ont disparu depuis cette époque, et notamment toutes celles des rues du Châtel et de Saint-Pierre.

On peut encore signaler à l'attention publique, parmi ce qui est encore debout :

Rue Saint-Jean, n° 2193. Maison à saillie; encorbellement à plusieurs moulures, dont une chargée d'écailles imbriquées; grande console avec des têtes et des feuilles.

— n° 2063. Maison dite *l'Image Saint-Jean*, à deux étages couronnés d'un gable inscrivant une lucarne bouchée; les trumeaux du rez-de-chaussée ont de petits pilastres ciselés portant des arabesques et des médaillons. Les consoles de la porte soutiennent deux bas-reliefs, représentant, l'un Hercule terrassant un lion à coups de massue, l'autre Hercule déchirant un lion, tous deux d'un dessin remarquable. Les encorbellements portent des oves, des feuilles recourbées, des encadrements; les têtes des poutres sont sculptées en médaillons représentant des bustes en demi-relief. Le remplissage est un réseau à mailles en quatre feuilles. Cet édifice, très-profond, a dans la rue Beauregard un rez-de-chaussée de grand appareil avec une corniche à cannelures, et des poutres à têtes grimaçantes.

Rue de l'Ecole-de-Chant, n° 1862. Maison en pierre au rez-de-chaussée; étage en bois sur un encorbellement à filets; angles émoussés à festons; poutres saillantes à têtes avec longues oreilles; bustes et dessins divers.

Rue Saint-Pantaléon, n° 1987. Maison en bois hourdé retouchée, dont le poteau cornier porte deux sauvages armés de massues; au-dessus, statuette dans une niche ogive à dais pyramidal mutilé. — Doit être du quinzième siècle.

— n° 1982. Maison à traverses croisées, façade ornée de médaillons, mascarons, têtes à feuillages, etc.; l'encorbellement montre six à sept rangs d'arabesques; quelques trumeaux ont leurs mailles en quatre-feuilles.

— n° 26. Maison à traverses croisées avec remplissage de briques vertes et écarlates; grand encorbellement à moulures; larges consoles en arc-boutant, ornées de feuilles; une fenêtre en lucarne à pieds-droits sculptés.

Rue Saint-Thomas, n° 263. Maison à un étage ayant un encorbellement à deux rentrants, orné de moulures et de dentelures découpées; gable à grande lucarne appuyant sur des traverses dont les consoles sont réunies par une accolade; arc à pendentif. Le poteau cornier a une niche à statuette avec un dais pyramidal; les fenêtres ouvertes dans la rue de la Rose-Blanche, sont en accolade.

— n° 208. Maison à deux étages et à pignon; l'encorbellement inférieur est orné de torsades et d'arabesques, avec larges consoles disposées en arcs-boutants; au-dessus, panneaux à damier et à mailles figurées en quatre-feuilles garnies de carreaux vernissés et de briques rouges, jaunes et vertes. Le deuxième encorbellement a des moulures en torsades arrêtées sur des têtes, des poutres saillantes chargées de grosses têtes, des consoles ayant d'autres têtes en demi-relief d'une expression remarquable; au-dessus et jusque dans le pignon, la façade est plaquée de carreaux vernissés à fleurs de lys, enroulements, damiers, fleurs, mouchetures, etc. Cet édifice était l'*Hôtel du Cheval d'Or*, aux quinzième et seizième siècles.

Rue du Moulin-à-l'Huile, n° 184, 185. Maison à encorbellement chargé d'arabesques jusque sur les larmiers; consoles à vieilles figures expressives et à feuilles laciniées.

Rue Huc-le-Lièvre, au coin. Grande maison ayant un encorbellement profond à trois rentrants, à moulures prismatiques; des consoles en arc-boutant, et, sur le poteau cornier, une statuette avec un quadrupède à pied fourchu.

Rue des Trois-Cuirets. Maison à encorbellement étroit chargé de moulures prismatiques. Les pieds-droits portent de petits pilastres avec pyramides à crochets.

Petite rue Saint-Martin, n° 1546. Maison dite le *Château de Versailles*, à deux étages. La façade donnant sur la rue de la Porte-Dorée, a, au rez-de-chaussée, une grande fenêtre encadrée et six petites baies carrées, hautes, séparées par des pilastres; l'encorbellement porte des moulures encadrées; une des consoles est chargée d'un dauphin; toutes appuient sur des pilastres grêles, sculptés, descendant jusqu'au soubassement. Les étages sont semblables, sauf le nombre moindre des baies; le poteau cornier a, au rez-de-chaussée, une niche sculptée à dais carré, embrassant deux têtes d'ogives entourées de dentelles; elle recouvre un groupe mutilé; au-dessus, autre niche sur deux pilastres, avec une statuette mutilée qui semble avoir porté une couronne; dais à ogives. On voit, dans la corniche supérieure, un personnage tenant une couronne, entouré de nuages.

Le côté de la rue Saint-Martin montre un pignon à bords sculptés; les fenêtres ont des moulures prismatiques et des meneaux cruciformes. La tradition veut que des rois aient logé dans cette ancienne hôtellerie.

La maison voisine, curieuse par le luxe de ses ornements, est de l'époque de la renaissance.

— n° 1488. Maison à encorbellement étroit orné de moulures et de filets; poutres saillantes portant des bustes; consoles à statuettes.

— n° 1559. Maison dont les traverses figurent des zigs-zags, des damiers et des réseaux à mailles de quatre-feuilles; encorbellement ciselé; consoles chargées de feuilles et de têtes saillantes à grimaces; au-dessus, pilastres à chapiteaux coniques.—Presque de la renaissance.

— n° 1558. Maison à pignon et à deux encorbellements, dont le supérieur a des consoles ornées de raisins et de feuilles; l'une porte une enseigne composée de deux feuilles, une équerre et une étoile.

— n° 1563. Maison à encorbellement chargé de moulures prismatiques; consoles ornées portant des statuettes; l'une d'elles a un bas-relief représentant un coq sur un chien.

Rue Saint-Sauveur, n° 1325. Maison à pignon double; porte centrale en arc-tudor, et accolade soutenant un vase à deux anses rempli de fleurs de lys. On voit, d'un côté, un ange armé d'un glaive; de l'autre, un personnage agenouillé devant un prie-Dieu. Le premier encorbellement a des moulures prismatiques et de longues consoles terminées en dais ogival, recouvrant des statues curieuses, l'une desquelles représente un évêque avec sa crosse; le deuxième encorbellement n'a pas de statue.

Rue de l'Hôtel Dieu, n° 1364. Maison large, à encorbellements chargés d'arabesques, avec des têtes saillantes bizarres et de grandes consoles à feuilles laciniées; pieds-droits de la porte ornés de statues et de feuillages. Potcau cornier ayant au premier étage une niche à dais pointu recouvrant une statuette.

— n° 1368. Maison à panneaux réticulés et en damier avec mailles en quatre-feuilles. Le deuxième encorbellement porte une torsade ornée, des têtes à grimaces, des consoles à statuettes sous ogives. Le pignon a un pendentif.

Grande rue Saint-Martin, n° 1374. Maison à encorbellement orné de filets et de torsades; consoles en arc-boutant; saillie des poutres à têtes bizarres.

— n° 1262. Maison à deux étages et à deux pignons; le premier encorbellement est décoré d'oves, de feuilles, etc.; ses con-

solés portent des statuettes et des fleurs de lys; celles du deuxième étage sont plus grandes et sans statues.

Rue des Trois-Cailles, n° 1326. Maison à encorbellement avec moulures et torsades arrêtées sur des têtes; poutres saillantes portant chacune deux têtes de vieilles femmes; fenêtres ornées de petits pilastres à clochetons épineux.

— n° 1325. Maison dont l'encorbellement a des moulures écailleuses, des consoles à filets et à médailles, une porte surbaissée, une lucarne à fronton trilobé.

Rue des Maures, n° 365. Maison à encorbellements chargés de torsades et de dentelures; poutres saillantes à étoiles; corniche à écussons et moulures diverses.

— n° 364. Grande maison; encorbellements à moulures avec festons dans les angles et travées. Au premier étage, panneau simulant des têtes d'ogives. Le côté en retour sur la rue des Tanneurs a un pignon à lucarne.

Rue du Poivre-Bouilli, n° 1153. Maison à deux étages. Le deuxième encorbellement a des cannelures avec des fleurs de lys et une torsade arrêtée sur des têtes; corniche à arabesques et quatre-feuilles.

— n° 1208. Large maison à saillies dans le premier étage, montre un panneau d'ogives tertiaires.

Rue des Tanneurs, n° 710. Maison remaniée. L'une des consoles porte une image de saint Nicolas habillé en évêque, avec trois enfants; au-dessous, un écusson.

— n° 702. Maison dont les poutres saillantes sont terminées par de gros masques; consoles à statuettes dont il ne reste que les piédestaux; petites fenêtres au rez-de-chaussée; les supérieures ont un meneau croisé.

Rue des Teinturiers, n° 331. Maison dont l'encorbellement a quatre rentrants chargés de moulures; fenêtres à meneaux cruciformes; panneaux figurant des ogives larges, accouplées, triflécs.

Rue des Jacobins, n° 712. Maison sans encorbellement, à pignon; lucarne ornée sur consoles, ayant pour pendentif un serpent à oreilles. Date de 1598.

— n° 719. Maison à saillie avec des rentrants ornés d'encadrements; grosses consoles dont l'extrême représente un boulanger tirant des pains du four, et à côté un étal de petits pains; poutres saillantes à têtes bizarres.

Rue Jeanne-Hachette, n° 775. Large maison à encorbellement étroit chargé de tores, de torsades, de feuilles et pampres arrêtés sur des têtes ou sur des encadrures. Une des poutres en saillie

est ornée de feuilles, une autre montre un écusson à trois fleurs. Les fenêtres inférieures sont ouvertes en accolade renversée; les supérieures ont des moulures prismatiques et des pilastres.

Rue du Pied, vers le milieu. Maison en saillie et grosses consoles formant arc-boutant. L'une porte des feuilles et un pilon à tan. C'est encore aujourd'hui une maison de tanneur.

Rue du Sachet, n° 623. Maison dont le rez-de-chaussée a des pieds-droits figurés en pilastres ornés d'arabesques, lesquels semblent soutenir les consoles en arc-boutant. L'une de celles-ci a une niche ogive avec une madone. L'encorbellement est décoré de moulures prismatiques.

Rue du Curé, n° 448 et 449. Large maison à saillie et longues consoles à dentelures. Les fenêtres ont des chambranles de moulures prismatiques. Au-dessous du toit, large frise concave chargée de pampres.

La ville compte autant de faubourgs qu'elle a d'issues principales.

Le faubourg *Saint-André*, dit aussi de la *Poterne*, sis à l'est, correspondant aux portes Dauphine et au pont Saint-André, comprend environ six cents habitants et cent trente maisons. Ce lieu a commencé par une maladrerie, ainsi que l'indique le nom d'une de ses principales rues, Saint-Lazare, et par un fief important dit de la *Harengerie*, dont on a fait maintenant, par corruption, l'*Orangerie*. Il s'étend aujourd'hui, avec la section dite de la *Terre-Bourdon*, depuis le chemin du pré Martinet jusqu'au pied du mont-Capron.

Il y a une place ou plutôt un carrefour, sur la limite du territoire, au point où l'ancienne route de Saint-Just se détache de celle de Clermont : ce lieu est nommé la *Pointe de Marissel*. On y compte quatorze rues dites du *faubourg de Clermont*, — *Saint-Lazare*, — de la *Poterne*, traversée par la route nouvelle de Reims, — de la *Couture*, — de la *Mare-à-Galet*, — du *Moulinet*, — des *Aires*, — du *Moulin-à-tan*, — *Chantraine*, — du *Tour-de-ville*, — de *Lailot* (au-delà de l'eau), — de l'*Orangerie* (*Harengerie*), — de la *fontaine Brocard*, — de *derrière Elysée*;

et dix impasses, dénommées : *Saint-Lazare*, — *Jean Lecomte*, — d'*Elysée*, — *Toussaint Bertin*, — *Pierre Bertin*, — *Femme-pin*, — *François Ledru*, — *Jean Vie*, — *Pierre Mallon*, — *Pierre Potier*.

Plusieurs de ces voies n'ont que deux ou trois maisons, et sont plutôt des chemins au bord desquels on a placé quelques

chaumières. Les impasses ont pris, pour la plupart, les noms des principaux habitants.

La population est composée de vigneron et de jardiniers qui cultivent les marais légumiers appelés *aires*.

La *Fosse-abat-le-vent* qu'on écrit aussi à *Baillevent*, est située au nord de Saint-André, touchant à l'ancienne route de Saint-Just; c'est une échancrure en arc-de-cercle dont la corde a bien deux cents mètres, dont les talus en pente douce décrivent un amphithéâtre de tous les points duquel on peut apercevoir le fond qui présente un plan uni. La tradition indique ce lieu comme l'emplacement d'arènes; on y a recueilli des médailles de bronze.

Les coteaux qui entourent la Fosse-abat-le-vent sont connus sous le nom de mont-Capron. Ils ne constituent pas des éminences, puisque ce sont les bordures de la grande plaine de Tillé, et ils n'ont l'aspect de collines que lorsqu'on les examine du bas de la vallée dont ils couronnent la berge. Cette ligne se continue au nord-ouest jusqu'à la route de Breteuil, et du côté opposé jusqu'au territoire de *Marissel*. Le mont-Capron est devenu célèbre par les constructions romaines qu'on y a trouvées en abondance. Les débris en étaient connus dès le seizième siècle, et M. de La Fontaine rapporte (1) qu'en 1563 la ville fit marché avec le sieur Dubuisson pour les pierres trouvées en son héritage du mont-Capron, et que ces pierres servirent à la construction du pont dormant de l'Hôtel-Dieu et de quelques autres édifices. Lorsqu'on établit, en 1636, une muraille redentée pour défendre les abords de la place contre l'invasion des Espagnols, alors imminente, on découvrit des vestiges considérables dans lesquels on crut reconnaître les restes d'un temple dédié à Bacchus. Les fouilles donnèrent quantité de colonnes ou tronçons de tout module, des clavaux, des impostes, des frises chargées de pampres, de feuillages, d'amours, d'arabesques. D. Grenier ajoute qu'on rencontra la partie supérieure de colonnes, dont la base avait été trouvée dans le mur de la cité en pratiquant une brèche près de l'évêché: ce fait curieux éclaire l'âge relatif de l'enceinte romaine. Il y avait aussi plusieurs sarcophages de marbre richement sculptés, des amphores, urnes, médailles, inscriptions, etc. Le péristyle était corinthien et le temple d'ordre dorique, aussi grand, dit-on, que le Louvre; ce qui paraît exagéré.

D'autres fouilles, pratiquées en 1659, mirent au jour des débris aussi authentiques.

(1) Histoire de Beauvais, 1, page 94.

En 1839, un arbre, subitement englouti, signala la présence de souterrains considérables.

Tout près de là, mais sur le territoire de *Marissel*, on découvrit, le 12 avril 1695, un autel votif portant un bas-relief représentant un Mercure barbu avec l'inscription : *Sacrum Mercurio Augusto C. Julius Healissus. v. s. l. m.* Ce monument, bien connu par les descriptions et dessins de l'abbé Dubos, de Montfaucon et de dom Martin, est maintenant conservé dans le musée de *Beauvais*.

On recueillit en même temps la base d'une colonne d'ordre ionique et quantité de pierres sculptées.

Le faubourg *Saint-Jacques*, autrefois nommé *Richebourg*, à cause de l'excellence prétendue et du prix du vin qu'on récoltait dans le voisinage, est intermédiaire entre la *Porte-Paris* et le hameau de *Voisinlieu*, commune d'*Allonne*, auquel il se lie sans discontinuité. C'est la dépendance la plus considérable de la ville : on y trouve près de huit cents habitants et deux cents maisons, la place de l'*Abreuvoir* ou du faubourg *Saint-Jacques*, le carrefour de *Pontoise*, les rues de la *Route-de-Paris*, des *Bannis*, de *Pontoise*, de la *Haute-Bretagne*, de *Camarre*, du *Clos-Canone*, du *Ravin*, *Blondel*, de la *Fosse-aux-Arches*, du *Clotire-Saint-Jacques*, d'*Amour*, de l'*Abreuvoir*; les ruelles de la *Croix-des-Pélerins*, aux *Chiens*, *Saint-Jacques*; l'impasse de la rue *Blondel*.

La nef de l'église a été démolie en 1799; le reste est divisé entre plusieurs propriétaires. Le chœur est petit, bas, à pans coupés, à fenêtres longues et en plein-cintre du seizième siècle. Le transept nord est percé d'une grande et large baie ogivale divisée en quatre ogives à têtes triflées, couronnées d'une fausse rose. L'autre transept contenait la chapelle de la Vierge.

Le chœur était lambrissé.

On a trouvé des antiquités romaines et des sarcophages à plusieurs reprises dans ce faubourg.

Ce fut un des points où les calvinistes eurent faculté de tenir un prêche dans la deuxième moitié du seizième siècle, avant que la ligue fût formée.

Le *Pressoir-Coquet* et le *Clos-Canone* constituent deux écarts au sud de *Saint-Jacques*, sur l'ancienne route de *Pontoise*.

Le faubourg *Saint-Jean* (de l'Oise en 1794) a donné son nom à la rue par laquelle on y accède de la ville, au lieu de le recevoir d'elle, car cette rue était dénommée de *Saint-Symphorien*,

à cause de l'abbaye, avant que le faubourg fût devenu considérable.

Il comprend près de cent maisons et plus de quatre cents habitants. Il est divisé en deux sections par la disposition naturelle des lieux ; la plus considérable est dans la vallée, constituant une longue rue resserrée entre le cours de l'Avelon et les coteaux à pente rapide appelés des Hautes-Pothuites, de Marie-Monta et de Pentemont ; elle borde l'ancienne route d'Evreux. Il y a deux places dites de l'*Abreuvoir* et du *Lion-d'Argent*, deux rues dites de la *Cavée-aux-Pierres* et du *Mont aux-Lièvres*, et le chemin de *Bretagne*, qui forme une partie du tour de ville, et qui conduit à Saint-Jacques. Cette voie a pris son nom d'un jardinier ainsi appelé, qui y avait plusieurs enclos au-dessous des vignes appartenant à l'abbaye Saint-Symphorien. Les tanneries étaient établies sur le chemin de Bretagne ; elles ne furent transférées dans la ville qu'en 1569. La section supérieure est sur le plateau qui domine immédiatement la ville autour de l'ancienne abbaye Saint-Symphorien : elle comprend les dépendances de ce couvent, la ruelle du *Séminaire*, les rues de *Senéfontaine* et de la *Mare-Saint-Symphorien*.

Ces lieux sont ruraux quant à leur aspect et à leur population ; on n'y trouve guère que des cultivateurs, des carriers et quelques aubergistes.

L'église de Saint-Jean, construite depuis la ligue sur son emplacement actuel, est un petit édifice de bois, ayant l'aspect d'une chapelle ; elle semble toute moderne, sauf le venteau d'une porte latérale qui a quelques moulures en filets, mais qui peut-être a été rapporté. Le clocheton, couvert d'ardoises, est au bout de la nef.

La ferme de *Pentemont* constitue, par son éloignement, un écart à l'extrémité de la grande rue et à droite de la route. C'est tout ce qui reste de l'abbaye.

L'abbaye royale de Notre-Dame de *Pentemont*, *Penthemont*, fut fondée en 1217, dernière année de l'épiscopat de Philippe de Dreux, qui en confia le gouvernement à des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Il affecta à cet usage sept arpents de vignes et le verger dépendant de la seigneurie de l'évêché, où l'on bâtit le nouveau monastère. Miles de Nanteuil, successeur de Philippe, y ajouta l'année suivante un moulin sur le chemin qui allait de la chaussée Saint-Nicolas à l'abbaye, la grange de Troussencourt près Saint-Sulpice, la pêche de l'Avelon, d'autres vignes, des bois, des prairies, et l'usage dans la forêt de Bray.

Les religieuses obtinrent du pape Grégoire IX, par bulle délivrée le trois de nones de juin 1230, la confirmation de leurs droits et propriétés.

Elles reçurent bientôt d'autres donations, et l'on trouve qu'elles possédaient, au seizième siècle, une terre dite de Saint-Thomas, un bois de quatre-vingt-quinze arpents, une autre terre à Blaincourt, des revenus sur divers fiefs à Blicourt, La Chapelle-Saint-Pierre, Flèques-en-Vernandois, Crevecœur, Songeons, Silly, le moulin de la Saulx, Argenlieu, *Bongenoult*, Frocourt, etc.; des terres à *Marissel*, Troisseroux, Saint-Remy-en-l'Eau, Laversines, etc.; des redevances sur l'évêché de *Beauvais*, l'abbaye de Lannoy, le moulin de Milly, des maisons à *Beauvais* et *Savignies*.

La première abbesse se nommait Agnès. Plusieurs furent prises dans les maisons nobles du pays, et dans les familles bourgeoises ou communières de la ville. On indique Marguerite de Vault, bénie en 1360; Marguerite de Rinceville en 1375, Huguète de Creil en 1558, Marguerite Loisel en 1560, Françoise de Fontanée en 1568.

Charlotte de Siverlay, nommée en 1616, à l'âge de soixante-treize ans, eut pour coadjutrice Charlotte de Hoger de Cavoye qui devint abbesse à son tour et fut remplacée, en 1636, par Jeanne de Bery.

Celle-ci permuta, en 1618, avec Françoise Le Charron abbesse de Saint-Paul-lès-Soissons, qui obtint, le premier juin 1647, l'autorisation de transférer l'établissement en l'hôtel de la châtellenie à *Beauvais*. Ce changement en amena bientôt un autre, car Françoise Le Charron ayant résigné en faveur d'Hélène de Costentin de Tourville, sœur du maréchal de Tourville, la nouvelle abbesse eut le crédit de transporter le couvent au faubourg Saint-Germain de Paris, abandonnant ainsi et son diocèse et le lieu de fondation.

La translation fut consommée dans l'année 1671; il y avait alors douze religieuses, et la mense abbatiale valait quatre mille livres.

L'église était démolie dès 1665.

M. de La Fontaine a indiqué près de *Pentemont*, dans la cavée des vignes, un lieudit le *Fort*, et un autre pareil dans la cavée *Beaulieu*; ces appellations signalent dans la Picardie des souterrains qui servaient de refuge aux populations rurales pendant les guerres des premiers temps et du moyen-âge.

Il existe un autre fort sur la pente du coteau par lequel on

M

monte de la place du Lion-d'argent vers l'abbaye de Saint-Symphorien. L'entrée en fut découverte, il y a vingt ans, lorsqu'on modifia le tracé du chemin.

Une tradition consignée dans quelques manuscrits veut que le coteau de Saint-Symphorien ait servi d'assiette à un camp romain, ou tout au moins à un ouvrage de défense de cette époque. Il n'en reste aucune trace reconnaissable sur place, quoique Simon ait avancé qu'on y avait trouvé plusieurs vestiges d'un ancien camp (1); mais l'on voit encore, ainsi qu'il a été dit plus haut, des restes des boulevards rétablis pour la dernière fois dans le seizième siècle. C'est précisément à côté que fut placée l'abbaye de Saint-Symphorien.

Louvet en rapporte ainsi la première origine :

« Comme jadis un évêque de Beauvais nommé Dodon, qui
» fleurissait du temps de Chilpéric roi de France, et du temps
» que l'abbaye de Saint-Lucien fut construite, venait de son
» chateau de Saint-Just-des-Marez à matines qui se chantoient
» de nuit en l'église de Saint-Pierre, eust apperçu sur la mon-
» tagne dicte à présent de Saint-Symphorien, une vision de plu-
» sieurs anges laquelle s'estoit auparavant apparue et depuis à
» plusieurs à cause de quoy elle fut appelée le mont des Anges.
» Il y fit construire une chapelle en l'honneur de saint Sym-
» phorien le martyr, laquelle fut augmentée et embellie du temps
» de Hildegair évêque de Beauvais, environ l'an neuf cent
» quarante, à cause des miracles qui s'y firent (2). »

L'évêque Druon convertit cette chapelle, vers l'an 1035, en un monastère dans lequel il plaça des religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Les lettres d'Henri I, données à Laon la même année, confirmatives de la fondation, indiquent les biens dont le prélat avait doté cette nouvelle maison : le labour d'une charrue, un bois voisin, des vignes, vingt-quatre hôtes, la pêche de la rivière depuis *Goincourt* jusqu'à *Voisinlieu*, et de *Voisinlieu* à *Saint-Lucien*; les églises de *Lihus*, de *Laversines*, *Saint-Germain*; un moulin à *Saint-Just-des-Marest*; à *Bury*, une métairie avec ses coliberts (serfs), etc.

L'église fut dédiée, le six mars 1121, sous l'épiscopat de Pierre.

(1) Supplément à l'Hist. du Beausais, pag. 6.

(2) Hist. du pays du Beauvaisis, 1, p. 551.

Cet édifice périt le seize avril 1180 dans l'incendie général de la ville, ce qui donne lieu de croire qu'il n'était pas situé sur la colline, mais plutôt au pied; car il serait difficile d'admettre que l'incendie se fût étendu à un aussi grand intervalle. La charte d'Henri I dit aussi que l'abbaye était *in suburbio urbis*, ce qui ne peut s'entendre que d'un lieu contigu à la ville; et non d'un hameau ou écart.

Quoi qu'il en soit, le monastère fut rétabli sur le coteau; et sa position dans le rayon de défense de la place lui devint funeste à plusieurs reprises.

Au milieu du quatorzième siècle, et lorsque le pays était ravagé par la guerre des Anglais et par les désordres de la Jacquerie, la sûreté de la ville exigea la destruction des édifices trop rapprochés des murs. « En l'an 1357, dit Louvet (1), le « jour et feste de Saint-Laurens, fut faite assemblée générale en « l'hostel-de-ville de Beauvais, où, par délibération, fut résolu « qu'on ruinerait l'Abbaye de Saint-Symphorien; mais il ne se « trouva personne qui voulut mettre en exécution leur délibé- « ration; de manière qu'ils furent contraints de prendre deux « hommes condamnés à la mort pour mettre le feu en ladite « abbaye, lesquels, suivant la promesse qu'on leur avait faite de « leur bailler la vie sauve, exécutèrent ce pernicieux dessein le « jour de la Sainte-Croix, en suivant tellement, que ladite Ab- « baye fut entièrement mise en ruine, qui contraignit les reli- « gieux d'estre vagabonds par des champs par l'espace de trois « ans, et jusqu'à ce que la ville estant délivrée de la crainte des « anglais, en commença de la rebastir. »

L'abbaye subit une troisième dévastation lors du siège mémorable de 1472; elle « avait esté destruite et mise en totale dé- » serition, ruine et décadence, » que par lettres de l'an 1478, Louis XI donna permission aux religieux de quêter dans tout le royaume pour relever leur monastère.

On connaît trente-neuf abbés depuis la fondation jusqu'à l'ins- titution de la commende.

Le premier est Vitalis, qui gouverna un an et mourut le dix- huit juillet 1035.

Le deuxième Warnerus, et le quatrième Robert I, furent tirés de l'abbaye de Saint-Lucien. La plupart des autres sont connus seulement par leurs signatures à des notes émanées de l'autorité épiscopale, ou par leur présence à des assemblées du clergé.

(1) Hist. du pays de Beauvais, II, p. 545.

Walterus I reçut en 1144, de l'évêque Eudes-l'illustre, les dîmes de Choisy-la-Victoire. Il institua la cure de Conteville près Crevecœur, en 1157.

Raoul II obtint du pape Luce III la confirmation des biens du monastère. La bulle est datée de Velletri le quinze des calendes de décembre 1182; elle témoigne que les richesses de l'abbaye s'étaient accrues depuis un siècle. Outre les possessions déjà indiquées, cette maison avait alors les curés de Saint-Jacques et de Saint-Jean, la dîme de Lafraye, le moulin à huile dans *Beauvais* (*in vico Rastelli*), la grange du Mont près de *Senéfontaine*, les terres de Vaux près Berneuil, et de *Saint-Martin-le-Nœud* (*Vallis Nodi*), des redevances à Berneuil, Haucourt, Hétomesnil, La Cardonnette, Conteville, Crevecœur, Mothois, Frettemole, *Savignies*, Frémicourt, Juvignies, Montreuil-sur-Thérain, Villers-Saint-Sépulcre, Ponchon, Hodenc-l'Evêque, Bresles, et vingt autres lieux.

Nicolas II, mort en 1255, fonda la chapelle Saint-Martin et acquit le moulin de Longueau.

Pierre II Turpin acheta, vers 1324, la terre de Malvoisine près de Wavignies, et fit reconstruire tous les bâtiments abbatiaux.

Sous Nicolas IV Maillart, l'évêque Miles de Domas réunit à l'abbaye des pauvres clercs dans *Beauvais*.

Jean II Le Masson, nommé au mois de mars 1463, releva le monastère de ses ruines après le siège de *Beauvais*.

Le dernier abbé régulier fut Jean III Lucas, prieur de Saint-Paterne, qui acheta la terre de Saint-Clair, au-dessus de *Saint-Martin-le-Nœud*; mort en juillet 1522.

On trouve parmi les commendataires :

Charles de Lugny, 24 mai 1523; — Bernard de Vaudray, qui rebâtit la maison abbatiale; mort en 1542; — Jacques I du Broullat, archevêque d'Arles, 1559; — Jacques II de Poitiers, mort en 1577; — Nicolas VI de Thou, trésorier de la cathédrale, archidiacre de Paris, et enfin évêque de Chartres en 1570. Il céda la commende, vers 1582, à Jacques-Auguste de Thou, son neveu; — Jean IV Foy, prieur de Saint-Aubin-de-Chambly, 1587. — Nicolas VII Vanquelin-des-Iveteaux, conseiller d'Etat, précepteur de Louis XIII. Il céda en 1635; — Denis-François Bouthillier, chanoine de Paris, aumônier du roi; mort, 1636; — Armand-Jean Bouthillier de Rancé, cousin du précédent, baron de Verets, abbé de Saint-Marie-de-Vaux, célèbre comme abbé de La Trappe, 1664; — Jean V Favier, mort en 1692.

Le cardinal Forbin de Janson obtint, le douze avril 1694, une

bulle qui supprimait la mense monacale de Saint-Symphorien. Il n'y avait alors que quatre religieux. Les revenus qui ne dépassaient pas trois mille livres, furent unis au séminaire diocésain avec les prieurés de Bonneuil, *Montmille* et Saint-Martin-Longueau. Les pères de la mission ou lazaristes s'installèrent, le vingt-huit août suivant, dans les bâtiments claustraux. On y ajouta bientôt de nouvelles constructions dont la première pierre fut posée au mois de mai 1700 par René de Mornay de Montchevreuil, vicaire général, en l'absence de l'évêque. Depuis ce temps, l'ancienne abbaye prit insensiblement le nom de *séminaire*, employé dans les écrits du dix-huitième siècle.

La commende continua de subsister; elle avait été donnée en 1692 à Nicolas-Alexandre Le Cordier du Tronc, qui eut pour successeur, le vingt-quatre décembre 1703, Jean VI Bonju de la Croix, du diocèse de Senlis.

Il y avait dans l'abbaye un office de trésorier, et quatre chapelles sous les vocables de saint Martin, saint Laurent, saint Thibault, saint Etienne.

Le patronage de l'abbé était considérable, car il comprenait les prieurés de Pont-Sainte-Maxence, Saint-Paterne à Pontpoint, Saint-Thibault-en-Hez; les cures de Saint-Jean et de Saint-Jacques, à *Beauvais*;

Hétomesnil, Lihus, canton de Marseille;

Saint-Germain de Laversines, canton de Nivillers;

Bazancourt, Mothois, canton de Songeons;

Conteville, Crevecœur, canton de Crevecœur;

Choisy-la-Victoire, canton de Clermont;

Laigneville, Le Plessis-Villette, Rousseloy, Saint-Martin-Longueau, canton de Liancourt, avec une chapelle à Bazicourt;

Pont-Sainte-Maxence, Saint-Gervais de Pontpoint, Villeneuve-sur-Verberie, canton de Pont.

Le faubourg *Saint-Louis* (des Lavandières en 1794) est situé sur la droite du canal de ceinture, depuis la porte Limaçon jusqu'à la Tour-Boileau. Il comprend une quinzaine d'habitations réparties entre les rues Saint-Louis, des Bains et de l'impasse de Saint-Germer. La plupart sont des maisons de plaisance accompagnées de jardins. L'établissement nommé le Jardin des Pauvres, appartenant aux hospices, est une dépendance considérable du faubourg Saint-Louis.

L'usine à gaz qui fournit l'éclairage de la ville, est située dans le même quartier.

Le faubourg de *Saint-Quentin* ou de Gournay (de la Révolution en 1794), qui commence après la porte Limaçon, comprend les places du cours-Sellier et de la Préfecture, les rues du faubourg Saint-Quentin, de la Préfecture, des Boucheries-Saint-Quentin, de Pont des Quatre-vents, des Marais et de Saint-Just. On y compte environ cent quarante maisons et plus de sept cents habitants.

Le cours-Sellier, qui est une place triangulaire plantée d'arbres, était occupé anciennement par l'église Saint-Hippolyte et par l'ouvrage fortifié surnommé le Limaçon; la rue Saint-Quentin qui commence au bout était le faubourg du *Deloir*, limité au nord par un mur qui le séparait, ainsi que la ville, du territoire de l'abbaye de Saint-Quentin. La rue dite aujourd'hui de la Préfecture fut bâtie pour les serviteurs et ouvriers du monastère, ainsi que sa continuation jusqu'au pont des Quatre-vents où commençait la domination de l'abbaye de Saint-Lucien.

L'abbaye royale de Saint-Quentin, de Saint-Quentin-lez-Beauvais (*Ab. Sancti Quintini propè Bellovacum, Sancti Quintini Bellovacensis*), de l'ordre de Saint-Augustin, fut fondée en 1067 dans une église paroissiale qui dépendait alors de *Saint-Lucien* et non de *Beauvais*, par l'évêque Guy, ancien doyen de Saint-Quentin en Vermandois. Il fallut moins de deux années pour élever les bâtiments claustraux et l'église dont la dédicace eut lieu solennellement le trois octobre 1069, en présence de six évêques, du chapitre de Saint-Quentin de Vermandois, et des châsses des principaux saints ou martyrs du Beauvaisis; on y transféra même de la cathédrale le corps de sainte Romaine, qui devint comme la seconde protectrice du monastère nouveau.

On voit dans Loisel (p. 261) une copie de charte accordée à la nouvelle abbaye par le roi Philippe I, signée aussi de Guillaume roi d'Angleterre; les deux monarques étaient alors (1079) au siège de Gerberoy.

Guy voulant assurer le succès de sa fondation, lui donna pour chef ou premier abbé, Yves, natif d'Auteuil près *Beauvais*, élève du célèbre Lanfranc abbé du Bec, et qui devint illustre lui-même par sa science, sous le nom si connu d'Yves de Chartres. Yves enrichit le monastère de son patrimoine et y fonda une école de théologie qui jeta pendant longtemps le plus grand éclat; l'abbaye acquit ainsi une telle célébrité qu'on en tira des moines pour établir dans plusieurs diocèses des maisons régulières ou de

nouveaux chapitres (1). Cet abbé devint évêque de Chartres en 1083, laissant au monastère les dîmes d'Auteuil, le moulin de Neufvy, cinq maisons dans *Beauvais*, un riche trésor et trente volumes de sa bibliothèque.

On compte après Yves trente-huit abbés élus.

Galo, deuxième abbé, accepta, en 1098, la donation faite par Guillaume, évêque de Paris, à son monastère de la terre d'Arnel, aujourd'hui *Moyenneville*. Il devint lui-même évêque de Paris.

Renaud reçut en 1141 d'Henri, archidiacre de Beauvais, l'église de Conti; au diocèse d'Amiens.

Henri, septième abbé, chanoine de Sainte-Geneviève, devint en 1169 évêque de Senlis.

Pierre I obtint, en 1189, du pape Clément III, une bulle confirmative des biens et dépendances de l'abbaye. Le monastère avait alors des prébendes dans les églises de Saint-Pierre, Saint-Barthélemy, Saint-Vaast, Saint-Laurent à Beauvais, Saint-Arnoult à Clermont, Notre-Dame-de-Mello, une partie de la forêt du parc, qu'on a nommée depuis bois de Saint-Quentin, les églises de Bresles, Fay-Saint-Quentin, Neufvy, Therdonne, Airion, Fredinville, Fumechon, Moyenneville, Doudeauville, Neuville-Roy, Hémévillers, Mouchy, Auteuil; la terre du Mesnil-Albert donnée en 1104, par Hugues d'Auteuil; des redevances diverses à Gournay-en-Bray, Saint-Menevieux, Ressons, Grémévillers, Grandvilliers, la terre de Fourneuil, d'autres églises et domaines dans les diocèses d'Amiens, Noyon, Soissons, Rouen, Troyes.

Philippe de Flavacourt légua, en 1311, cent livres parisis pour fondation d'un anniversaire à notes.

Pierre III vit en 1346 son abbaye brûlée par les Anglais, l'église exceptée.

Jean V de Boubies d'Estrépagny gouverna de 1440 à 1485; le monastère fut pillé par les Bourguignons pendant le siège de 1472, et le clocher abattu; l'abbé répara les ruines, ce qui était constaté en ces termes dans le nécrologe.... *qui obsidione Burgundiorum ante Belvacum sedata et ab ipsis hac ecclesia ignea vi destructa, illam validiorem cum campanili et campanis reparavit variisque decoravit ornamentis.*

(1) Entr'autres, les abbayes de Saint-Martin-aux-bois, de Saint-Eustache, de Saint-Victor de Paris, de Saint-Jean de Chartres, le prieuré de Saint-Georges de Troyes, etc.

Pierre de Catheu fut le dernier abbé régulier ; il gouverna de 1511 à 1532.

La commende fut donnée, après lui, à Charles d'Humières, évêque de Bayeux, grand aumônier de France, qui avait déjà les abbayes de Saint-Riquier, Saint Barthélemy de Noyon, et Saint-Martin-au-bois. Il la conserva jusqu'en 1571, année de sa mort.

De son temps, Michel Roussel, religieux de l'abbaye et prieur de Poix, fonda en 1536, au collège de Laon à Paris, deux bourses pour des moines de Saint-Quentin, et à leur défaut pour des enfants de Poix, à la collation de l'évêque de Laon. La rente était de cent vingt-cinq livres seulement, ce qui obligea bientôt à réunir les deux bourses.

Les autres abbés commendataires sont : Hippolyte, cardinal d'Este en 1576 ; — Louis, cardinal de Lorraine, en 1580 ; — Jean Collin, nommé par Henri IV, institué le vingt-sept février 1597 ; — Jean de Balsac, en 1603 ; — Nicolas de Balsac, cousin du précédent, déjà abbé de Saint-Martin-au-bois, évêque d'Autun, en 1608 ; — François I^{er} Olivier, seigneur de Fontenay, en 1611 ; — Charles Olivier, neveu du précédent, en 1629. Il soumit son abbaye aux règles de la congrégation de France ; mort à Compiègne le trente janvier 1642, il fut inhumé dans l'abbaye de Royalieu. — René de Mornay, de 1642 à 1691 ; — François de Mornay, fils du marquis de Montchevreuil, de 1692 à 1730 ; — Louis Labiszewski, aumônier de la reine en 1731 ; — N de La Ville, premier commis aux Affaires étrangères et ensuite ministre en Hollande, en 1748 ; — Nicolas de Béarn-Béarn, aumônier à M^{me} Adélaïde, en 1776.

La commende valait sept mille livres. Il y avait, dans les derniers temps, quinze religieux sous le gouvernement d'un prieur.

Les offices claustraux comprenaient un prieur, un trésorier, un infirmier.

Le patronage était des plus étendus. En effet, l'abbaye disposait de prébendes dans les chapitres de la cathédrale, de Saint-Vaast, de Saint-Barthélemy et de Saint-Laurent à *Beauvais* ; de Notre-Dame-de-Clermont, de Saint-Quentin en Vermandois, de Notre-Dame-de-Nesle, de Notre-Dame-de-Rollet.

L'abbé nommait :

aux prieurés et prieurés-cures d'Auteuil, Bailleval, Bétancourt-Saint-Nicolas, Bresles, Fay-Saint-Quentin, Gournay sur-Aronde, Hémévillers, La Neuville-Roy, Moyenneville, Neufvy, Neuilly-sous-Clermont ;

à la cure de Sainte-Marguerite de *Beauvais*, alternativement avec le chapitre de Saint-Laurent ;

aux cures d'Airion, Antheuil, Bucamp, Bury, Froissy, Grandviller-au-bois, Monchy-Humières, Quinquempoix, Thieux, Villers-sur-Auchy ;

dans le diocèse d'Amiens : aux prieurés de Conty, de Poix ; — aux cures de Esplessiers, Saint-Antoine, Saint-Martin, Thilloy, et aux deux cures de Poix ;

dans le diocèse de Noyon : à la cure de Palain ;

dans le diocèse de Soissons : au prieuré de Béthizy ;

et dans le diocèse de Troyes : aux prieurés de Baudemont, Saint-Georges, Villenoxe ; — et aux cures de Dron-Sainte-Marie, Maiziers, Origny, Villenoxe.

Un incendie survenu par accident détruisit, le cinq juin 1681, la cuisine et le grand réfectoire, ce qui donna occasion d'élever les bâtiments actuels. Le grand escalier et le pavillon attenant ne furent achevés que dans l'année 1731.

On voit dans les constructions qui tiennent aux communs, vers le jardin, des restes qui doivent appartenir à la première fondation. Il y a au rez-de-chaussée une grande arcade romane entourée d'un cordon de doubles-dentelures dont on ne distingue que les vestiges. On remarque au-dessus cinq corbeaux romans à masques, d'une sculpture profonde, et plus haut une autre arcade en plein-cintre bouchée. Les fenêtres latérales sont aussi en plein-cintre, ornées de dentelures. Les contreforts sont méplats et en biseau au sommet.

Après avoir été vendu nationalement, l'enclos de l'abbaye fut racheté dans l'année 1823, pour devenir le siège de l'administration départementale. On démolit l'église l'année suivante.

Le faubourg *Basset*, autrefois faubourg Gonard, correspond à la poterne Sainte-Marguerite ; il comprend le polygone formé par le canal Gonard jusqu'au pont des Quatre-vents, le côté droit de la rue de la Borne-trouvée, appelée par corruption Borne-trouée, et le côté droit de la rue Verte, en revenant vers *Beauvais*. Les maisons sont en petit nombre et toutes accompagnées de jardins qui s'étendent de la rue de Basset à la rue Verte, en sorte que cette dernière n'a presque pas d'habitation. On construit actuellement un nouveau séminaire diocésain à l'entrée de la rue de Basset.

Le faubourg *Gaillon* tient à la porte d'Amiens et anciennement de l'Hôtel-Dieu. Il embrasse, dans son étendue, la place du

Franc-Marché, agrandie à plusieurs reprises, la route de Calais jusqu'à la ruelle aux Loups, la rue de la Batelière ou d'Enfer, les ruelles du Clos-Châtelain et des Capucins, ce qui ne comprend guère en tout que vingt maisons.

L'enclos des Capucins était situé dans la rue de Calais. On y a trouvé en quantité des antiquités romaines et des sarcophages.

Les routes impériales n° 1 de Paris à Calais, n° 31 de Rouen à Reims, n° 181 d'Evreux à Breteuil, traversent la ville.

La route départementale de Beauvais à Mantes la parcourt également.

Les propriétés communales bâties sont l'hôtel-de-ville, le collège, le pensionnat dit du Sacré-Cœur, deux écoles, un théâtre, un musée, une halle aux laines, une maison affectée à la caisse d'épargnes, sept bureaux d'octroi, le magasin à fourrages du quartier Saint-Jean, une maison à l'extrémité de la rue Saint-Jean, les restes de l'église Saint-Thomas, sept lavoirs publics.

Les terrains communaux comprennent : 1° sept hectares 73,22 provenant du partage du marais Saint-Quentin, indivis avec la commune de *Saint-Just*; 2° un hectare 90,41 pour la part de la ville, représentant le fief de Montplaisir, dans le partage du pré Martinet avec les communes de Therdonne, *Allonne* et *Marissel*.

Les dix cimetières dont la ville était dotée durent être supprimés en vertu de la déclaration du roi du dix mars 1776; la situation particulière du pays devait faire regarder comme un bienfait cette grande mesure de police générale. « La force si » puissante de l'habitude et des préjugés avait seule pu main- » tenir les lieux de sépulture dans Beauvais, où des brouillards » continuels, venant s'engouffrer dans l'espèce d'entonnoir formé » autour de la ville par une chaîne circulaire de montagnes, » repoussaient dans l'intérieur des habitations les exhalaisons » putrides, dégagées par ces cimetières resserrés au milieu des » églises et des maisons, recevant l'eau des toits, et dont l'espace, » généralement insuffisant pour les besoins de leur paroisse, né- » cessitait la réouverture des fosses avant le temps nécessaire » pour la dissolution des corps. »

Les trois corps furent chargés d'effectuer la translation des sépultures en dehors de l'enceinte; mais ils éprouvèrent de sérieuses difficultés avant d'y parvenir. Le concours de l'évêque prépara les esprits en interdisant successivement les cimetières intérieurs; il fallut néanmoins que le parlement prescrivît, par arrêt du six juillet 1788, l'établissement provisoire d'un cimetière commun situé près du Franc-Marché et des vignes de l'Hôtel-Dieu.

L'installation définitive dans l'enclos des Capucins fut consommée au mois de mars 1791.

Il y a un hôtel-Dieu, un hospice ou bureau des pauvres, un bureau de bienfaisance, un octroi municipal, une compagnie de pompiers, une bibliothèque publique.

La ville possède dix pompes.

On y trouve les établissements religieux, administratifs et judiciaires afférents à un chef-lieu de département et de diocèse.

Le tribunal est composé d'un président, d'un vice-président, de sept juges et de quatre suppléants.

Il y a un tribunal de commerce comprenant un président, quatre juges, quatre suppléants.

On y a établi une chambre consultative des arts et manufactures qui compte onze membres.

On y trouve aussi une caisse d'épargnes.

L'éclairage au gaz y a été introduit dans l'année 1840.

Il s'y tient une foire mensuelle dite *Franco-Marché*, une foire aux laines annuelle, deux marchés par semaine.

On y a constitué une société d'archéologie, sciences et arts, qui a fondé un Musée d'antiquités et d'histoire naturelle, et une société littéraire ou Athénée du Beauvaisis.

Les principaux établissements industriels comprennent une manufacture impériale de tapisseries, une manufacture de draps, huit moulins à farine, trois brasseries, une filature de laine peignée, une filature de laine cardée, quatre fabriques de couvertures, plusieurs fabriques d'étoffes et de tapis, deux ateliers de teinture, deux tanneries, etc.

Contenance : Terres labourables, 274 h. 84,65. — Terres plantées, 1 h. 97,10. — Jardins, 37 h. 69,40. — Marais légumiers, 41 h. 92,60. — Vergers, 6 h. 44,90. — Vignes, 130 h. 97,80. — Bois, 44 h. 72,60. — Prés, 30 h. 46,40. — Pâtures, 29 h. 74,55. — Aunaies, 17 h. 21,85. — Oseraies, 0 h. 66,25. — Friches, 5 h. 51,05. — Friches plantées, 4 h. 48,85. — Argilière, 0 h. 02,85. — Eaux, 8 h. 70,05. — Routes, chemins, places, 70 h. 12,70. — Propriétés bâties, 65 h. 64,35. — Total : 765 hect. 17,95.

Marché, Beauvais. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 14,527. — Nombre de maisons, 2,910. — Revenus communaux, 213,000 fr.

FOUQUENIES, Fouquegnies, Foulquénies, Fouquignies, Forsignie, et Forsegnies au treizième siècle (*Foutigues, Fulgentia*), entre *Herchies* au nord-ouest, *Troissereux* du canton de Niville.

lers au nord, *Notre-Dame-du-Thil* au sud-est, *Saint-Just-des-Marest* au sud, Le Mont-Saint-Adrien du canton d'Auneuil au sud-ouest, *Pierrefite* à l'ouest.

Le territoire de *Fouquenies*, resserré entre les cantons d'Auneuil et de Nivillers, est le seul lien des deux sections du canton de *Beauvais*, ce qui prouve surabondamment combien la circonscription de celui-ci est artificielle. Il s'avance vers le nord-est jusqu'au lit du Thérain au-dessus duquel le coteau de *Montmille* est relevé comme une falaise escarpée. Le bois de Saint-Quentin couvre la section méridionale.

Le chef-lieu est placé près de la limite orientale à droite de la rivière. C'est un village aggloméré, en pente, renouvelé par de récents incendies. Il compte une trentaine de feux.

Le village de *Fouquenies* fut donné à l'abbaye de St.-Lucien, en 922, par Bovon, évêque de Beauvais, qui avait été religieux dans ce monastère.

La cure, sous l'invocation de saint Lambert, était conférée par le prieur de saint Maxien dont il va être question plus bas. Le hameau d'*Herchies* qui en dépendait comme secours a été érigé en commune distincte dans l'année 1839.

Le curé était à portion congrue.

C'est aujourd'hui, avec *Herchies*, une succursale de la cure Saint-Pierre de *Beauvais*.

Le hameau de *Montmille* (*Mons Milius*) est à cinq cents pas de *Fouquenies*, sur un coteau qui domine la vallée de Thérain. Il y a une centaine d'habitants.

L'édifice le plus voisin de *Fouquenies* était le prieuré de Saint-Maxien, dont l'église sert de paroisse.

✠ Ce lieu est célèbre à cause du martyre qu'y subit, le huit janvier 274 (ou 287 selon d'autres), saint Lucien, premier apôtre du Beauvaisis. Aidé de Maxien et de Julien ses compagnons, il avait converti, selon Louvet, trente mille cinq cents hommes, lorsque l'empereur irrité envoya trois de ses officiers, avec mission de l'arrêter. Le saint, à leur approche, se retira sur le Mont de Mile, mais ses persécuteurs le suivirent et commencèrent par immoler devant lui Julien et Maxien; ils lui tranchèrent ensuite la tête.

On a dit qu'après son supplice, saint Lucien se leva de lui-même, traversa le Thérain à *Miauroy*, ayant sa tête entre les mains, ce qui signifie, dit Tillemont, (1) que son corps fut

(1) Hist. Ecclés. iv, pag. 559.

porté par les fidèles. On lui donna sépulture au lieu où est maintenant l'église de *Notre-Dame-du-Thil*. La tradition locale dit que le chemin par lequel le saint passa est garni de roses rouges. Il est certain du moins que les haies du marais entre *Fouquenies* et *Miauroy* contiennent des rosiers à fleurs colorées.

Maxien et Julien furent inhumés sur le lieu de leur supplice, et l'on bâtit depuis sur leur tombe une église auprès de laquelle on institua un prieuré sous le titre de Saint-Maxien.

Une chapelle, dite de la Rosière, indiquait autrefois l'emplacement même du martyr.

Le bénéfice dépendait de l'abbaye de Saint-Lucien, et comme elle, de l'ordre de Saint-Benoist; on y mit un prieur avec quatre religieux, mais dans la suite le prieur demeura seul.

Le prieuré dîmait à *Herchies*, à la vallée de Lépine et dans les prairies de *Miauroy*. Il avait une justice particulière avec un bailli, pour ses terres et seigneuries sises à *Fouquenies*, *Pierrefite*, *Herchies*, *Pentemont*, *Ons en-Bray*, *Savignies*, *Auchy-en-Bray*, etc.

Le prieur conférait les cures de *Fouquenies* et de *Saint-Just-des-Marest*.

Ce bénéfice était considérable. On trouve qu'il était possédé en 1354 par le cardinal de Boulogne, qui le résigna deux ans après au profit de l'abbaye moyennant une pension de cent soixante livres, somme très-forte pour le temps. Il ne valait plus que douze cents livres à sa suppression.

Il fut uni, par décret du dix-sept mars 1688, au séminaire de *Beauvais*, et l'évêque succéda au prieur pour la collation des cures.

L'église est un des édifices les plus anciens du département. Elle est construite de petites pierres comme les revêtements des fortifications gallo-romanes; elle est dépourvue d'ornements, assez élevée, et ses baies, petites, simples, à plein-cintre, sont pratiquées dans le haut des murailles : ce sont les caractères des constructions antérieures au roman fleuri. Ce monument est rapporté, sans preuve directe, au onzième siècle.

Il comprend une nef, des transepts, un chœur, en outre un clocher central en bois couvert d'ardoises, tel qu'on les établissait au seizième siècle pour les églises des maisons régulières.

La façade engagée dans les bâtiments de l'ancien prieuré, avait une porte carrée sous une arcade en plein-cintre, une seule fenêtre médiane et un pignon portant une croix ancrée ou bysantine, sur laquelle est sculpté un christ en relief méplat; cette croix porte sur un cordon transversal de billettes.

La nef, plus haute que le chœur, est percée de six fenêtres sur chaque face; les transepts en montrent deux superposées, et le chœur, rectangulaire, deux de chaque côté et une médiane. On remarque à l'intérieur, dans les angles, quatre fûts à chapiteaux chargés de feuilles plates; c'est le seul ornement de toute l'église.

Les voûtes ont été détruites et l'on voit à peine, dans la nef, les traces des arches à plein-cintre qui la séparaient des latéraux.

On descend par dix-sept marches dans une église inférieure ou crypte qui servit, dit-on, de tombeau aux corps de saint Maxien et de saint Julien, jusqu'en 585, que saint Evroult les transféra dans l'abbaye de Saint-Lucien.

Cette cave est formée de deux travées carrées simples, à voûtes d'arêtes méplates, sans aucune trace d'ornement. Il y a trois petites fenêtres à plein-cintre, dont une seule, sous la ligne médiane, est demeurée ouverte.

La hauteur sous voûte dépasse trois mètres. L'autel est une pierre cubique ou à peu près.

On est venu en pèlerinage pendant tout le moyen âge à la cave de *Montmille*. Il y a encore un assez grand concours le troisième dimanche du carême.

On voit sur l'autel de l'église un tableau représentant le martyre de saint Lucien, et sur le dernier plan les fortifications et la cathédrale de *Beauvais* avec son clocher, qui ne fut cependant élevé qu'au seizième siècle!

La croix du cimetière est engagée dans un chapiteau roman renversé.

Le *Petit-Bracheux*, hameau de sept maisons, est au nord-ouest de *Montmille*, sur le bord du Thérain.

Les propriétés communales comprennent un presbytère, une école sise à *Montmille*, vingt hectares environ de pâturages, près de dix hectares de bois et les friches qui occupent les pentes de la vallée.

Le cimetière, clos par des haies vives, tient à l'église.

Il y a un moulin à eau et un moulin à huile dans l'étendue du pays.

La population est composée de bûcherons et d'agriculteurs.

Contenance : Terres labourables, 241 h. 00,40. — Jardins, 3 h. 94,80. — Vergers, 1 h. 95,90. — Prés, 55 h. 24,35. — Prés plantés, 2 h. 90,05. — Forêts et bois, 281 h. 81,80. — Oseraies, 2 h. 87,15. — Pâtures, 14 h. 25,60. — Friches, 19 h. 60,85. — Eaux, 2 h. 65,10. — Routes, chemins, places, 6 h. 33,05. — Propriétés bâties, 2 h. 54,75. — Total : 635 hect. 13,30.

Distance de *Beauvais*, 4 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau

de poste, *Beauvais*. — Population, 212. — Nombre de maisons, 59. — Revenus communaux, 605 fr.

GOINCOURT, *Gouhincourt*, *Gouincourt* (*Gohiericurtis*, *Gohicurtis*, *Goinicurtis*, *Guhincurtis*, *Gohincurtis*, *Gohenicurtis*, *Gunicuria*), dans la vallée de Bray, entre *Saint-Just-des-Murest* au nord-est, *Beauvais* à l'est, *Saint-Martin-le-Nœud* au sud, Rainvillers du canton d'Auneuil au sud-ouest, Saint-Paul du même canton à l'ouest, le Mont-Saint-Adrien du même canton encore au nord-ouest.

Le territoire de *Goincourt* est inégal, tourmenté, à pentes dirigées vers l'Avelon dont le cours lui sert en partie de limite vers le sud. Il remonte au nord sur le coteau qui porte la forêt du Parc, au sud-est l'extrémité du coteau Saint-Jean. Il est parsemé de tertres à base argileuse; des bosquets sont épars à sa superficie.

Le chef-lieu, central, est formé d'une rue principale, large, rectiligne, dite rue du Pont, sur laquelle s'embranchent, à angle droit, les rues de Courcelles, d'En-haut et une troisième voie. On traverse l'Avelon qui touche au village, au moyen d'un pont compris dans le chemin dit de Boyenval ou de la Fraiche.

Goincourt compte cent trente maisons.

Ce lieu relevait du comté de *Beauvais*.

L'abbaye de Saint-Paul avait la seigneurie du village. Cependant on trouve, dans les mémoires relatifs aux guerres du seizième siècle, des capitaines du nom de *Goincourt*.

L'abbesse avait aussi le patronage de la cure qui lui avait été donnée dans le onzième siècle par Guy, évêque de Beauvais. Elle percevait les deux tiers des dîmes et le curé le reste.

L'église, dédiée sous l'invocation de saint Lubin, est aujourd'hui le chef-lieu d'une succursale de la cure de Saint-Pierre, à *Beauvais*.

Cet édifice présente la forme d'un T à cause des chapelles latérales du chœur. La nef a été bâtie en 1779, ainsi que le clocher placé sur la chapelle du sud.

Il reste quelques baies réunissant deux ogives à têtes triflées avec moulures du quinzième siècle. Les voûtes du chœur sont d'arêtes avec arcs doubleaux aux croisées.

Toute la construction a été remaniée de 1844 à 1847.

On voit dans la chapelle méridionale une plaque de marbre noir portant cette inscription :

*Il y a en cette église un obit
fondé por le repos de lame de
M^e Claude du Val docteur de
Sorbone chanoine souchantre
official et vicaire-général de
Beauvais leq' a donné au semi
naire dud' Beauvais la maison
à luy appartenante à Goincourt
Priez Dieu pour son ame*

Cette propriété était située au bout de la rue du Pont. Vendue pendant la révolution, elle fut rachetée en 1824 par M. de Lesquen, évêque de *Beauvais*.

La manufacture de l'*Italienne* constitue un écart à l'ouest de *Goincourt*, sur la route de Rouen.

Mont-Guillain, *Mont-Guilain*, *Mont-Guiloin* (*Mons Gillanis*), autre écart, est une ferme vers la limite méridionale du territoire.

Entre celle-ci et *Goincourt*, on rencontre la ferme d'*Outrebos*, *Outrebois*, *Oultre-le-Bois*, et, par corruption, *Outrebeau* et *Loutrebaut*, près de laquelle est la *Vitriole*, fabrique de couperose.

Un autre écart, nommé *Valoires* (*Valesiæ*), touche à la limite du côté de *Beauvais*.

Le moulin de la *Terre-Tortue* ou *Taie-Tortue*, est au nord-ouest de *Valoires*, sur la limite du territoire de *Saint-Just*.

On trouve dans l'étendue du pays des amas de scories qui relèvent l'existence ancienne d'exploitations métallurgiques.

Les eaux ferrugineuses de *Goincourt* étaient préconisées aux quinzième et seizième siècles. On essaya vainement, vers 1752, d'en rétablir l'usage.

Les routes impériales de Rouen à Reims, et d'Evreux à Breteuil, parcourent le territoire de *Goincourt*.

La commune possède un presbytère et une école.

Le cimetière qui entoure l'église, est fermé de murs.

Il y a une pompe et une compagnie de pompiers.

On trouve dans cette commune plusieurs carrières, une argilière, un four à chaux, une faïencerie, une manufacture de vitriol, deux moulins à eau.

La population est agricole et fournit quelques ouvriers à la ville de *Beauvais*.

Contenance : Terres labourables, 323 h. 21,80. — Terres

plantées, 50 h. 28,85. — Jardins, 8 h. 35,70. — Vignes, 30 h. 43,05. — Forêts et bois, 85 h. 41,05. — Prés, 79 h. 79. — Prés plantés, 0 h. 42. — Herbages, 2 h. 17,85. — Pâtures, 15 h. 53,50. — Aunaies, 19 h. 87,60. — Marais, 9 h. 29. — Friches, 0 h. 20,70. — Carrières, 0 h. 41,40. — Eaux, 2 h. 57,35. — Routes, chemins, places, 15 h. 96,10. — Propriétés bâties, 7 h. 92,35. — Total : 652 hect. 41,30.

Distance de *Beauvais*, 4 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 541. — Nombre de maisons, 131. — Revenus communaux, 705 fr.

HERCHIES, *Harchis* (*Harçiæ*, *Harcheicæ*, *Harchiæ*), sur la limite nord, entre *Fouquenies* au sud-est, *Pierrefite* au sud-ouest, La Neuville-Vault du canton de Marseille à l'ouest, *Milly* du même canton au nord.

Le petit territoire d'*Herchies* s'étend jusqu'au lit du Thérain, et comprend ainsi une partie de la vallée dans laquelle coule cette rivière; le reste est un plateau crayeux, découvert, traversé vers l'ouest par la dépression qu'on nomme les Grandes-Vallées.

Le village est à l'ouverture des Grandes-Vallées, vers le Thérain, dessinant une assez longue rue anguleuse à laquelle se joignent quelques ruelles.

Herchies était un secours ou vicariat de la paroisse de *Fouquenies*. Une ordonnance rendue le vingt-sept février 1839, l'en détacha pour constituer, à l'avenir, une commune distincte.

La nouvelle commune a continué d'être comprise dans la succursale de *Fouquenies*.

L'église, dédiée à saint Martin, n'offre aucun intérêt historique; il y a cependant dans la nef de petites fenêtres en plein-cintre pratiquées vers le haut des murs qui paraissent anciennes, mais qui sont dépourvues d'ornements et de caractère. Cet édifice fut agrandi en 1646.

Il y a eu, sur le coteau qui domine le village vers l'ouest, une construction entièrement détruite, dont on déterre quelquefois des vestiges; elle était au bord du chemin dit du *Catillon*, qui conduit à La Neuville-Vault.

Le *Plouy-Louvet*, *Ploy-Louvet*, *Plessis-Louvet*, *Plouis-Lovet* en 1223, *Pleitz*, *Ploiz-Lovet* en 1225, est un hameau de quinze feux au sud d'*Herchies*, près de la limite et du chemin de *Montmille* à *Pierrefite*.

C'est un des lieux où les huguenots se réfugièrent lorsqu'ils furent chassés de *Beauvais* par les ligueurs. Toute la population professait encore le culte protestant à la fin du dix-huitième siècle.

Le Plouy-Louvet relevait du vidamé de Gerberoy.

Le moulin des *Forges* est un écart à l'ouest, contigu au hameau des *Forges*, canton de Marseille.

La commune possède une école et une carrière.

Les habitants jouissent d'un droit de pâturage sur le marais du Brule, dépendant du territoire de Milly, canton de Marseille. Cet usage qui embrasse sept hectares, est limité entre la fête de la Madeleine et le quinze mars.

Le cimetière qui entoure l'église, est clos par une haie vive, et par des bornes fichées.

Il y a une compagnie de pompiers organisée et une pompe.

On trouve dans cette commune une filature de laine peignée.

La population est agricole.

Contenance : Terres labourables, 350 h. 37,85. — Jardins, 6 h. 69,55. — Vergers, 2 h. 12,50. — Prés, 28 h. 63,82. — Bois, 25 h. 64,55. — Pâtures, 7 h. 26,10. — Friches, 6 h. 40,30. — Eaux, 2 h. 44,75. — Chemins, places, 6 h. 99,85. — Propriétés bâties, 3 h. 99,10. — Total : 440 hect. 58,35.

Distance de Beauvais, 1 myr. 1 kil. — *Marché, Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — *Population*, 276. — *Nombre de maisons*, 90. — *Revenus communaux*, 544 fr.

MARISSEL, *Mariscel* (*Marissellum*, *Mariscellum*, *Marischewilla*, *Marassellum*), entre *Notre-Dame-du-Thil* au nord-ouest, *Beauvais* à l'ouest, *Allonne* au sud, *Therdonne* du canton de *Nivillers* à l'est, *Tillé* du même canton au nord.

Cette commune qui, à raison de sa contiguïté, pourrait être considérée comme un faubourg de *Beauvais*, est comprise, pour la plus grande partie, dans le plateau fertile et découvert qui constitue la plaine de *Tillé* ou de *Nivillers*; elle occupe vers le sud une faible étendue des marais de la vallée de *Thérain*, sans aller jusqu'au lit de la rivière.

Le chef-lieu est sur la pente de la vallée, dessinant une rue longue de treize cents mètres, assez large, dépourvue d'alignement régulier, mieux bâtie que la plupart des villages voisins, depuis que les incendies de 1816 et de 1817 ont obligé de la renouveler presque en totalité. Il y a des ruelles secondaires descendant vers le marais, et une rue transversale allant au nord vers *Saint-Antoine*. L'ensemble comprend environ cent quarante feux.

Il n'y a d'autre eau courante que le petit ruisseau de *Wage*, traversant le marais depuis *Beauvais* jusqu'à *Bracheux*.

Marissel relevait du vidamé de Gerberoy.

On ne voit pas que ce lieu, malgré son étendue, ait jamais constitué une seigneurie importante. Le territoire était partagé en petits fiefs.

Les dîmes étaient réparties entre le chapitre de la cathédrale, le chapitre Saint-Vaast, celui de Saint-Michel et l'abbaye de Saint-Symphorien.

Le chapitre de Saint-Vaast avait le patronage de la cure. C'était un des douze archi-prêtres dont les curés assistaient l'évêque de *Beauvais* le jeudi saint, à la bénédiction des saintes huiles.

D'autre part, le chapitre Saint-Michel y possédait aussi quelque autorité. On ne pouvait se marier, dans le douzième siècle, sans le consentement des chanoines, et en payant une redevance à titre d'hommage.

Le même chapitre, lors des calamités publiques, apportait processionnellement dans l'église la châsse de sainte Angadrême.

Marissel est aujourd'hui une succursale de la cure de Saint-Pierre de *Beauvais*, sous l'invocation de Notre-Dame.

L'église était une construction de l'époque romane; mais ayant été incendiée en 1472 par les Bourguignons, on l'a rétablie en conservant ce qui restait du premier édifice, en sorte que la tour ancienne est au niveau de la nef actuelle.

Le plan primitif qui représentait une croix, est déguisé par les additions nombreuses exécutées au seizième siècle.

La façade comprend le grand portail et l'extrémité des latéraux. L'entrée principale dessine une large et haute arcade terminée en fronton; il y a deux portes carrées à angles supérieurs émoussés, avec des feuilles de vignes et des raisins dans les moulures creuses; un tympan divisé en quatre ogives flamboyantes; un feston triflé intermédiaire et un autre feston extérieur à pendentifs.

La ligne médiane est occupée par une grande niche historiée avec dais pyramidal, séparant les deux portes. On remarque en outre, de chaque côté, des panneaux à crochets et deux autres niches dont les socles sont ornés de rubans transversaux évidés en spirale d'un travail remarquable.

Une galerie avec balustrade à jour règne au-dessus de la porte, se continuant sur les latéraux; au-dessus, est pratiquée une large baie ogive flamboyante. Le clocher, à pyramide élancée couverte d'ardoises, couronne cette façade qui semble copiée sur le grand portail méridional de la cathédrale, et qui est due sans doute aux mêmes ouvriers ou aux mêmes architectes.

Il y a, sur la gauche du portail, un escalier en tourelle cylindrique divisée par des bandeaux avec quelques pinacles appli-

qués. Le collatéral nord est percé d'une porte carrée et d'une fenêtre à division semi-circulaire. On voit du côté opposé une autre porte et une baie ogivale.

Les fenêtres latérales des bas-côtés présentent la même différence : ogivales du côté sud, elles sont en plein-cintre récent du côté nord, où règne aussi une balustrade à jour.

La nef, plus élevée, est soutenue par des arcs-boutants au-dessus des latéraux; elle est éclairée par de grandes baies ogivales, garnie vers le nord d'une balustrade découpée en oves, avec gargouilles ou griffons, et restes de clochetons.

On voit à l'extérieur du latéral méridional une porte bouchée, en accolade avec deux niches et panneaux d'ogivettes, et une inscription en lettres ogivales, ainsi conçue :

*L'an mil cinq cens et trente huit cette verriere fust
asjoustée et mise en ce lieu icy
par le curé maistre Auspery (1).*

Les pignons des anciens transepts sont à l'alignement des latéraux; leurs fenêtres, refaites sans doute, semblent récentes; il y a entre le transept sud et le chœur une petite chapelle formant hémicycle.

Le chœur, rectangulaire, reçoit le jour par une grande baie ogive embrassant deux ogivettes et une rose simple; les cannelures contiennent alternativement des violettes et des nœuds. L'archivolte est cernée d'un cordon anguleux arrêté sur des têtes saillantes latérales.

L'ancien clocher, placé sur le chœur et ne dépassant pas la hauteur de la nef actuelle, est une tour carrée, à deux ordres de fenêtres dont les inférieures sont bouchées; l'étage supérieur montre sur chaque face deux baies qui sont divisées par une colonnette intermédiaire à chapiteau garni de feuilles plates; un arc de dentelures doubles et de hachures règne au-dessus de chacun, et une corniche à corbeaux grimaçants marque l'origine du toit.

La nef comprend trois travées d'arches hautes et larges, séparées par des piliers épanouis en nervures croisées à vivé-arête. Il y a des pendentifs peints très-courts.

La travée de l'ancien clocher, où est maintenant l'autel, a les

(1) Elle n'est pas complètement distincte.

arches en ogives romanes, à tores simples, avec des restes de chapiteaux ; le grand mur du chœur porte des arcades et des fenêtres ogivales à chapiteaux de feuilles plates, et une rose dessinée par un boudin. Les transepts sont dans le même goût, sauf une partie du bras méridional, qui appartient au temps de la renaissance.

On voit dans cette église une de ces passions en bois avec une multitude de personnages, comme on en faisait au seizième siècle ; elle vient, dit-on, de la chapelle de *Bracheux*. Il y a aussi une sculpture de demi-relief représentant le Christ et les Apôtres, dont le travail est remarquable par l'expression des figures.

Quelques fenêtres ont des restes de belles verrières auxquels s'appliquait sans doute l'inscription rapportée plus haut.

On nomme le *Petit-Marissel* ou la *Poterne* quelques maisons groupées à l'ouest du chef-lieu, à la rencontre des routes de Clermont et de Saint-Just-en-Chaussée. C'est le lieu appelé *Magesi* au dixième siècle, qui fut donné vers 998 à la cathédrale par l'évêque Hugues.

Le château de la *Folie* ou de *Beauséjour*, ancienne propriété des abbés de Saint-Quentin, est placé sur la limite nord-ouest, très-près du point où se rencontrent les territoires de *Marissel*, *Notre-Dame-du-Thil* et Tillé, attenant à la route d'Evreux à Breteuil.

Le hameau ou plutôt la rue de *Saint-Antoine* est au nord et très-près du chef-lieu. On y compte environ trente feux alignés sur la route de Rouen à Reims.

C'était, à l'origine, une maladrerie (*leprosaria Sancti Antonii juxta Mariscellum*) dans le patronage de l'évêque diocésain.

La chapelle qui avait été détruite pendant le siège de 1472, fut bénie après sa reconstruction, le mardi de Pâques 1523, par Jean de Pleurs, évêque de Riom, le siège étant vacant.

On réunit, le treize avril 1694, ce bénéfice qui valait trois cents livres, à l'hôtel Dieu de *Beauvais*.

On appelle le *Camp-Dolent* ou les *Champs-Dolents* un lieu situé au nord de *Marissel* et de la route de *Saint-Just*. C'est, dit une tradition obscure, le théâtre d'un massacre à l'époque de la Jacquerie du quatorzième siècle.

La commune de *Bracheux*, sise à l'est de *Marissel*, fut réunie à celle-ci par ordonnance du vingt-six décembre 1826.

Bracheux, Bracheu, Brascheux, Brachuel, Brachel, Braachel, Braichoel, Braieceul, Braccel, Brachiel, Brenoncel, Braicleval, Brécuel, Braicquel, Brachoil, Braquel, Braqzoil (Braicellum, Bræcholiūm), constitue une seule rue de quarante maisons, presque contiguë à la grande rue de *Marissel*.

Ce village est le berceau d'une famille illustre du Beauvaisis, éteinte depuis longtemps et oubliée, dont les ancêtres furent aux croisades.

Dreux de Bracheux est cité parmi les seigneurs qui, vers 1148, accompagnèrent Louis-le-jeune à la Terre-Sainte.

Pierre et Hugues de Bracheux se croisèrent avec le comte de Blois en 1199. L'histoire de Villehardouin les signale particulièrement.

Pierre de Bracheil mit en fuite, en 1205, Théodore Lascaris.

Henri de Braichel, *miles*, en 1226, est compté au nombre des bienfaiteurs de l'abbaye de Beaulieu et de la léproserie de Saint-Lazare, et un autre Pierre de Brachoil, en 1230, parmi ceux de Froimont.

Les derniers connus sont Jean sire de Brachoil et de Rieux en 1260, et son fils Guillaume, seigneur de Rieux-sous-Tillé, mentionné aux dates de 1363 et 1366 dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Lucien.

Le château de *Bracheux*, dont il ne reste plus aucun vestige, si ce n'est les canaux qui sans doute ont fait partie des fossés, fut un de ces manoirs seigneuriaux ruinés par la Jacquerie de 1358.

On le rétablit en augmentant les fortifications. Il devint, pendant les guerres de religion, une défense pour la ville de *Beauvais*. Nicolas Godin, maire et chef de la ligue dans cette ville, le fit occuper le treize août 1592, afin de résister aux royalistes de Bresles.

On voyait sur la porte du pont-levis les armes de la maison de Lépinay, et dans une cuisine, un manteau de cheminée du seizième siècle représentant en bas-relief une chasse au cerf.

Bracheux était un vicariat de la paroisse de Therdonne, canton de Nivillers. Le patronage en était alternatif entre le chapitre de la cathédrale et la collégiale de Gerberoy.

Le chapitre de *Beauvais*, ceux de Gerberoy et de Saint-Vaast, l'abbaye de Saint-Symphorien, se partageaient les dîmes.

L'église, dédiée à la Vierge, était fort ancienne. La foudre qui tomba le trois juin 1656 sur le clocher, le ruina entièrement, et l'on trouve que M. Choart de Buzenval, évêque de

Beauvais, donna permission de quêter jusqu'à la fin de l'année dans toutes les paroisses du diocèse pour le rétablissement de la flèche; mais on n'y put parvenir.

La nef s'écroula dans l'année 1805, et il ne subsiste aujourd'hui que le chœur, simple chapelle sous l'invocation de la Vierge.

Les routes impériales de Rouen à Reims, d'Evreux à Breteuil, la route départementale de *Beauvais* à Montdidier, parcourent le territoire de *Marissel*.

Les propriétés publiques comprennent un presbytère, une école, un marais de quarante-quatre hectares dans le pré-Martinet.

Le cimetière, fermé par des bornes plantées, entoure l'église.

La croix a pour support un chapiteau roman, à sculptures ornées, provenant de l'église Saint-Sauveur de *Beauvais*.

Cette commune a un bureau de bienfaisance et une compagnie de pompiers.

Les établissements industriels comprennent un moulin à vent, un moulin à eau sis à *Bracheux*, une tuilerie, une briqueterie.

Les habitants sont agriculteurs, et adressés à la culture maraîchère.

Contenance : Terres labourables, 557 h. 17,80. — Jardins, 6 h. 00,65. — Jardins maraîchers, 5 h. 43,70. — Vignes, 76 h. 30,50. — Vergers, 6 h. 22,10. — Bois taillis, 12 h. 43,60. — Prés, 4 h. 79,50. — Pâtures, 38 h. 08,60. — Aunaies, 9 h. 45,25. — Sablonnières, 0 h. 20,10. — Friches, 0 h. 37,10. — Eaux, 2 h. 77,25. — Routes, chemins, places, 18 h. 83,75. — Propriétés bâties, 9 h. 20,55. — Total : 747 hect. 30,45.

Distance de *Beauvais*, 2 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 863. — Nombre de maisons, 222. — Revenus communaux, 1,654 fr.

NOTRE DAME-DU-THIL, *Thil, Til, Du Thil, Til-Notre-Dame; La Montagne et Duthil-la-Montagne* en 1794 (*Beata Maria de Tilyo* en 1230, *Tillia, Tilleium, Beata Maria de Tillia*), entre *Fouquenies* au nord-ouest, *Saint-Just-des-Marest* à l'ouest, *Beauvais* au sud, *Marissel* au sud-est, Tillé du canton de Nivillers au nord-est, Verderel et Troissereux du même canton au nord.

Le périmètre général de cette commune affecte une figure assez régulièrement elliptique dont l'axe serait dirigé du sud vers le nord. Placé sur le versant gauche de la vallée du Thérain, le territoire est traversé par le vallon de Calais et par une

ravine descendant du *Plouy*, ce qui lui imprime un aspect tourmenté. Le Thérain, la rivière de Saint-Quentin et le canal Gonard marquent une grande partie de la limite occidentale.

Le chef-lieu, voisin de la limite méridionale, comprend deux ou trois rues descendant vers le canal Gonard, formant la section de *Saint-Lucien*, une rue sur la hauteur au bord de la route de Calais, qui est proprement *Le Thil*, et des constructions éparses sur la continuité de la route. La rue du *Thil* tient presque sans discontinuité au faubourg Gaillon de la ville de *Beauvais*; elle est assez bien bâtie et présente l'aspect d'un bourg, tandis que *Saint-Lucien* est composé de maisons rurales.

La commune de *Notre-Dame-du-Thil*, appelée communément *Saint-Lucien*, est une des plus anciennes du nord de la France, car elle date du martyre de l'apôtre beauvoisin, c'est-à-dire du troisième siècle. Après avoir été supplicié à *Montmille*, « saint » Lucien doncques portant en ses mains son précieux chef, » passa le fleuve de Trace, autrement appelé Térain à Miauroy, » par le lieu où est bastie la chapelle, et continuant son chemin, porta sa teste jusqu'au lieu où est à présent bastie l'église de Nostre-Dame-du-Til, lieu destiné pour sa sépulture, » distant d'un quart de lieue de Beauvais, où il resuscita plusieurs corps et fut ensépulturé (1). » Selon la vie attribuée à Eudes I, évêque de *Beauvais* au neuvième siècle, les chrétiens nouvellement baptisés par le saint, élevèrent immédiatement sur son tombeau une chapelle que tous les historiens disent être l'église actuelle du *Thil*. C'est l'origine du village.

Au commencement du sixième siècle, on bâtit, non loin de la chapelle, une autre église sous le vocable des SS. Pierre et Lucien, devenue plus tard la célèbre abbaye de Saint-Lucien (*abbatia Sancti Luciani Bellocensis*). Les rois la dotèrent et en confièrent le gouvernement aux évêques de *Beauvais*. Childébert I, roi de Paris, lui attribua des biens considérables, lui donnant, entr'autres domaines, la ville et les châteaux de Bulles.

Ce monastère ayant été détruit peu de temps après par les barbares, l'évêque Dodon, aidé de S. Evrost, abbé d'Oroer, l'un des patrons du diocèse de *Beauvais*, supplia Chilpéric I de le faire rétablir. Le roi octroya, à la date de 583, une charte célèbre qui assigna de nouveaux revenus pour l'entretien d'une

(1) Louvet, tome I, p. 587.

communauté de cénobites. Saint Lucien devint l'une des abbayes les plus importantes de l'ordre des bénédictins.

L'évêque Constantin confirma, dans l'année 696, la donation de Bulles, qui n'avait pas encore été réalisée, quoique datant de près de deux siècles.

Saint-Lucien disparut de nouveau en 845, pendant la dévastation du Beauvaisis par les Normands. On ne sait comment la maison se releva de ses ruines; mais la vie religieuse y était certainement rétablie au commencement du dixième siècle, puisque Bovon, évêque de *Beauvais* élu en 921, est désigné comme moine de Saint-Lucien. Ce prélat fit présent à l'abbaye des villages de *Fouquénies* et de *Saint-Just-des-Marest*. Quant à l'église abbatiale, monument historique du plus haut intérêt détruit pendant la révolution de 1789, elle ne fut construite que pendant les premières années du douzième siècle. L'architecte était un religieux de la maison, nommé Gautier; le maître maçon s'appelait Wirembold, et la principale tour, abattue pour cause de ruine imminente sous le règne de Louis XIV, était l'œuvre d'un autre maçon nommé Eudes.

L'évêque Druon légua vers 1050, au monastère, la justice de Warluis, la seigneurie et l'église de Bonnières.

La maison fut gouvernée par les évêques jusqu'à la fin du dixième siècle, ce qui la faisait considérer l'église comme une cathédrale. Les prélats et même les membres du chapitre y avaient leur sépulture. De là vient la procession que l'évêque faisait solennellement à Saint-Lucien le dimanche des Rameaux, et l'usage immémorial suivant lequel les nouveaux évêques partaient de l'abbaye pour faire leur première entrée.

On compte communément quarante-quatre abbés depuis l'origine du monastère jusqu'à l'institution de la commende. Toutefois, les dix premiers ne sont connus que de nom, et encore leur existence est-elle douteuse, sauf celle de saint Evrost cité plus haut. Leur pouvoir était presque tout entier dans la main des évêques.

Rainerus, qui florissait vers 1002, paraît le premier titulaire en dehors de l'épiscopat; il est cité à l'occasion de l'invention des vêtements de Saint-Lucien.

Sous Thibaut, qui avait assisté vers 1072 à la fondation du chapitre Saint-Vaast de *Beauvais*, les églises de Bulles, premières possessions de Saint-Lucien, furent attribuées, après une longue contestation, à l'abbaye de Vezelay.

Gislebert, quinzième abbé, obtint d'Etienne comte d'Aumale, vers 1096, la donation de l'église de Saint-Martin-d'Auchy.

Hugues, vingtième abbé, était de la maison de Clermont. D'abord abbé de Saint-Germer, il fut transféré en 1180 à Saint-Lucien, qu'il quitta trois années après pour l'abbaye de Cluny.

Jean de Thoiry ou Thury (*de Toiriaco*) est célèbre pour avoir fait construire une chaise magnifique dans laquelle on enferma les reliques de saint Lucien et de ses compagnons. La translation en fut faite dans l'octave de Pâques 1261, en présence de saint Louis, de Thibaut roi de Navarre, d'un grand nombre de princes, d'évêques, d'abbés et d'un concours prodigieux de peuple.

Eudes I de Nointel, frère du cardinal Chollet, gouverna le monastère de 1261 à 1288. L'abbaye, reconnaissante des bienfaits du cardinal, lui avait fait un mausolée d'une richesse incomparable, sur lequel était la statue en argent massif de ce prince de l'Eglise.

Plusieurs de ses successeurs appartiennent à des maisons considérables du Beauvoisis : Jacques de Chambly en 1298 ; Pierre de Sarnois en 1301 ; Eudes de Gouvieux en 1339 ; Pierre de Candeville en 1340.

Pendant le gouvernement de Jean de Boran, élu en 1341, Edouard roi d'Angleterre, qui ravageait la Picardie, vint coucher dans l'année 1346 à l'abbaye de Saint-Lucien, qu'il incendia le lendemain après avoir attaqué sans succès la ville de *Beauvais*. Ce désastre obligea Aimar de Fulcant, successeur de Jean, à vendre la statue d'argent du cardinal Chollet pour réparer les bâtiments et relever l'église.

Raoul, trente-neuvième abbé, était de l'illustre maison de Roye. Il devint en 1391 abbé de Corbie.

Raoul de Villers-Saint-Paul, abbé en 1444, eut pour successeur Jean V son neveu, pendant le gouvernement duquel l'abbaye fut pillée et brûlée par les Bourguignons, lors du siège de 1472.

Le premier commendataire est Antoine du Bois, évêque de Béziers, nommé le sept juillet 1492 par le pape Innocent VIII ; il fut considéré comme un des principaux bienfaiteurs du monastère, qu'il retira une fois encore de ses ruines.

Son successeur, Odet de Coligny, cardinal de Chatillon, eut l'abbaye à l'âge de vingt ans. Promoteur du protestantisme dans son diocèse, il employa les revenus de la commende à soutenir les huguenots. Il fit enlever les pierres tombales qui décoraient le chœur de l'église, pour en paver les cuisines du palais épiscopal.

Charles de Bourbon, cardinal, prétendu roi Charles X de la ligue, succéda vers 1572 au cardinal de Chatillon.

Après lui, on peut distinguer, en 1590, Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme. De son temps, le monastère fut pillé le sept octobre 1592, par le sieur Goville, chef de ligueurs ou plutôt de voleurs;

En 1595, Artur de Condren, aumônier du roi;

En 1602, Antoine de Bourbon, fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées;

Le cardinal de Bérulle, mort en 1629;

Armand Jean de Plessis, cardinal de Richelieu, qui, selon la *Gallia Christiana*, *reditus devoravit* ab an. 1630 ad 1642;

Le cardinal Mazarin, de 1643 à 1661;

Le cardinal François-Marie Mancini, neveu du précédent, sous lequel la réforme fut introduite; il avait en même temps les abbayes de la Chaise-Dieu, de Saint-Martin de Laon, etc.

Jacques-Bénigne Bossuet tint la commende depuis 1672 jusqu'en 1704, que son neveu, docteur de Navarre, lui succéda.

François de Villeneuve, évêque de Viviers, fut pourvu du temporel dans l'année 1743;

Philipeaux d'Herbault, archevêque de Bourges, en 1766.

L'abbé de Saint-Lucien avait le privilège de porter les ornements pontificaux.

Le monastère ne fut jamais compté au nombre de ces maisons savantes dont l'ordre des Bénédictins fournit tant d'exemples. Néanmoins, il était considéré comme d'une grande importance, et le chef tenait une place éminente dans le clergé.

L'abbaye tenait du roi, en baronie, ses terres et seigneuries. Elle était réputée châellenie, et avait sa justice particulière composée d'un bailli, d'un lieutenant-général et de trois prévôts. Elle était comprise dans le ressort de la prévôté royale de Beauvaisis, séant à Grandvilliers.

Elle possédait des terres dans quatre vingt-sept paroisses, et des bois dans plus de vingt, nonobstant les aliénations auxquelles elle avait été contrainte en différents temps. Il faut ajouter à ces revenus les moulins, dîmes, pressoirs, maisons, redevances de toute sorte qui en faisaient un des établissements les plus opulents de la province.

Le patronage de l'abbé comprenait les prieres de Milly, Saint-Maxien à *Montmille*, Lesseville près Pontoise. Picquigny, Senarpent, la Trinité-d'Eu, Flexicourt, les cures de *Notre-Dame-du-Thil*;

Gaudechart, Rochois, Bonnières, Oudeuil, canton de Marseille;

Grandvilliers, Cempuis, canton de Grandvilliers;

Crillon, canton de Songreons;

Luchy, Maulers, Muydorge, canton de Crevecœur;
Fontaine-Saint-Lucien, canton de Nivillers;
Abbecourt, Hodenc-Lévesque, Saint-Sulpice, Warluis, canton de Noailles;
Abbeville, Noirémont, Froissy, canton de Froissy;
Auviller, Thury, Saint-Félix, Hondainville, canton de Mouy;
Villers-Vicomte, canton de Breteuil;
Carillon, Fumechon, canton de Saint-Just;
Maimbeville, canton de Clermont;
Rosoy, canton de Liancourt;
Maysel, canton de Creil;
Foulangués, canton de Neuilly-en-Thelle;
Margny-lès-Compiègne,
Et des chapelles en grand nombre.

On y trouvait vingt-cinq moines profès en 1789.

Le curé de *Notre-Dame-du-Thil*, qui autrefois était un religieux de l'abbaye, se trouvait tenu à deux obligations principales pour marquer sa dépendance : 1° il devait marcher à la tête des processions du monastère portant une baguette couronnée d'un bouquet de fleurs; 2° le jour des Rogations, où la communauté allait en procession à la cathédrale, le curé devait donner autant d'échaudés qu'il y avait de moines, *tot placentas quot monachi*. Par contre, il recevait le past, c'est-à-dire, il dînait ce jour-là dans l'abbaye.

L'église et les bâtiments religieux ont disparu. Il ne subsiste qu'une partie du grand mur d'enceinte, rétabli dans le seizième siècle, et une tour de défense sur la rue Verte.

L'ancienne cure de *Notre-Dame-du-Thil* est aujourd'hui une succursale de Saint-Pierre de *Beauvais*.

On croit que l'église actuelle est celle qui fut bâtie sur le tombeau de saint Lucien; mais cette opinion ne peut être vraie qu'à l'égard de la nef, dont les murs sont de petites pierres rectangulaires analogues au revêtement des cités gallo-romaines; toutefois, il n'y a point ici d'assises de briques interposées. Cette nef est élevée, et ses jours primitifs consistent en petites baies à plein-cintre pratiquées vers la partie supérieure des murs, disposition qui est, avec l'emploi des pastoureaux, le caractère incontestable des constructions les plus anciennes.

L'édifice a subi d'ailleurs de nombreux remaniements, car il n'échappa point aux désastres dont l'abbaye eut à gémir à différentes époques, et de plus il éprouva par accident, le trente mars 1592, un incendie considérable.

Les baies ajoutées à la façade et à la nef constituent de larges ogives géminées de style tertiaire. Le clocher, central, est moderne et probablement la dernière partie réédifiée.

Le chœur ou plutôt le sanctuaire, de moyen appareil, est disposé en pans coupés ayant sur chaque face une fenêtre ogive, étroite, simple, un peu en retraite, sans aucun ornement. Le couronnement est une corniche anguleuse appuyée sur des corbeaux en console. Les voûtes ont des nervures un peu anguleuses, retombant sur des colonnes appliquées à long fût et à chapiteaux chargés de feuilles saillantes en volute. On rapporte cette partie de l'église au treizième siècle, les grandes fenêtres de la nef au seizième siècle, et les petites à l'époque du roman primitif quoiqu'elles soient peut-être antérieures.

Le cimetière de l'église servit longtemps à la sépulture des ecclésiastiques et des chrétiens des premiers temps pour la ville de *Beauvais*. Il est rempli de sarcophages, ainsi que les environs. Le chemin creux qui descend à *Saint-Lucien* et l'enclos de l'abbaye en contiennent aussi un grand nombre.

On découvrit le douze novembre 1839 un cercueil pareil au lieudit les Pierres, près de la rue aux Loups; mais celui-ci appartenait, d'après les vases et les médailles qu'il renfermait, à l'époque romaine.

Les débris de l'art romain abondent autour du *Thil* comme dans toute l'étendue du canton.

Cette commune compte plusieurs hameaux ou écarts.

Le plus considérable, qui est aussi le plus voisin du chef-lieu, est *Villers-Saint-Lucien* (*Villare Scti Luciani*). Il constitue dans le vallon de Calets une longue rue, depuis les approches de *Saint-Lucien* jusqu'au chemin dit des Vallées. Plus fort que *Notre-Dame-du-Thil*, il réunit environ deux cent trente feux.

Quelques écrivains ont voulu voir ici le lieu nommé *Villarsius* dans la charte de 869, par laquelle Charles-le-chauve donna ou restitua à l'abbaye de Saint-Lucien la terre de Luchy; mais il est constant que le titre désignait ainsi Arcy ou Hersy, actuellement dépendance de Bury, canton de Mouy.

Le Plouy-Saint-Lucien, autrefois *Le Plessis*, *Le Plois*, dans la plaine au nord du vallon de Calets, comprend quarante maisons disposées en plusieurs rues dont l'ensemble paraît considérable. C'était à l'origine une culture de l'abbaye.

En tirant de là vers l'ouest, on rencontre la *Ferme du Bois ou du Bos*, écart entre les routes de Crevecœur et de Calais; c'était aussi un lieu de culture ou de plaisance de l'abbaye.

En continuant toujours vers l'ouest, on arrive sur les bords du Thérain, au moulin qui constitue l'écart de *Miauroy*.

Miauroy, *Miauroi*, *Mauroi* (*Malredum* en 1269, *Medius rivus*, *Medium regis*, *Modium regis*), dont on a voulu faire ridiculement *La Mie au Roi*, fut débaptisé par ce motif en 1794, et reçut le nom de *Thérain*.

C'est le lieu précis où, selon les auteurs de sa vie, saint Lucien, après avoir été décollé, traversa la rivière, portant sa tête entre les mains, pour venir au *Thil*. La croyance locale ajoute qu'il passa le Thérain à pied sec. Plusieurs miracles éclatèrent, et l'on assure que la fontaine voisine sortit de terre en ce temps-là. Elle devint bientôt le but d'un pèlerinage qui s'est perpétué à travers les siècles.

On fonda plus tard à *Miauroy* une léproserie avec une communauté de frères destinée aux soins des malades.

Le pèlerinage détermina l'érection d'une chapelle dite de la sainte Vierge Marie de *Miauroy*, et la construction de quelques maisons. Le tout fut ruiné une première fois par les Bourguignons pendant le siège de 1472, et deux fois sous la ligue. Le régiment de Lorraine Tremblecourt y mit le feu le vingt août 1591, après avoir coupé plus de trois mille arbres dans le bois de Brûlet. Francastel, capitaine ligueur, avait relevé quelques maisons pour défendre le passage qui était important entre la rivière et le coteau; mais dès le trente novembre, Binet, autre chef ligueur de *Beauvais*, y fut attaqué et enlevé par la garnison royaliste de Gerberoy; les nouveaux bâtiments éprouvèrent dans le choc une destruction totale. L'église fut reconstruite en 1628, aux frais de dom Guillaume Fonteyne, religieux et trésorier de l'abbaye de Saint-Lucien, qui avait obtenu en 1606 l'insitution d'une confrérie près de cet oratoire. La chapelle ne constituait ni un bénéfice, ni une chapellenie proprement dite, mais son existence était reconnue par les abbés de Saint-Lucien qui y nommaient un chapelain pris parmi leurs religieux; elle fut ensuite annexée à l'office de la Trésorerie.

Le pèlerinage a lieu maintenant le lundi de Pâques. Cet usage est aussi la cause première de la fête dite de Saint-Lucien qui attire, le quinze août, une très-grande influence à *Villers*, et qui est l'une des plus suivies de l'arrondissement.

On voyait autrefois, sur le coteau qui sépare *Saint-Lucien* de *Miauroy*, une croix de pierre érigée « à cause de l'assassinat » commis en cet endroit par un Saisseval, seigneur de Troisse-reux, sur la personne de M. de Dromesnil, seigneur de Can-deville. A la suite d'une contestation de chasse, ils s'étaient

» donné rendez-vous pour un duel. M. de Saisseval, arrivé le
 » premier, voyant venir M. de Dromesnil comme lui à cheval,
 » lui courut sus et le tua d'un coup de pistolet avant que celui-
 » ci eut eu le temps de se mettre en défense. M. de Saisseval
 » s'enfuit en Angleterre. Les Dromesnil établirent un homme
 » aposté à Calais pour observer à l'arrivée de chaque paquebot
 » ou vaisseau s'il ne serait pas dedans. Après bien du temps,
 » Saisseval se hasarda de revenir, et il fut arrêté ayant encore
 » un pied dans le paquebot. Le roi lui refusa des lettres de
 » grace; il fut obligé de lever la fierte à Rouen. Cette affaire
 » coûta plus de cinquante mille écus à chacune des deux mai-
 » sons. (*Mém. ms.*). »

On entreprit, vers 1706, d'amener à *Beauvais* les eaux de la fontaine. L'abbaye céda, le trente mars, à la ville, la propriété de la source, à charge de fournir une dérivation de huit lignes dans son enclos. Il fallut poser une conduite en tuyaux de grès ayant seize cent quatre-vingt-dix toises de développement jusqu'au rempart de la ville et au pont Notre-Dame. On élevait les eaux au point de départ au moyen d'une machine construite exprès. L'œuvre achevée en 1709 coûta dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-six livres. Le fruit en fut bientôt perdu à défaut d'entretien, et surtout à cause des difficultés qui surgirent entre la justice du comté et celle de la ville, pour la police du nouvel établissement.

Il y avait anciennement sur le coteau qui domine *Miauroy* et du côté de *Villers*, un lieu nommé le *Clos Bruslé*, d'où on a fait, avec le temps, *Bruslet*, *Bruilet*, *Bruleth* (*Bruletum* en 1339). Il dépendait au treizième siècle de l'abbaye de Beaupré.

Ce hameau, appuyé au bois qui en a retenu le nom, fut entièrement rasé par les Bourguignons après leur échec devant *Beauvais*. Il ne resta qu'un hermitage dans lequel mourut le vingt-six juin 1649, en odeur de sainteté, frère Martin du Grou, surnommé de la Croix. On l'enterra dans l'église du *Thil*. Il était âgé de soixante-neuf ans, et en avait passé quarante-quatre dans la solitude.

On voit entre le bois de Brulet et *Villers-Saint-Lucien* un vaste édifice construit de 1837 à 1839; c'est l'une des écoles secondaires ecclésiastiques du diocèse.

Plus au sud, dans la vallée entre *Villers* et *Saint-Lucien*, est un groupe de maisons nommé *Praillon*, *Praillons*, ou *Prélong* (*Prahon* en 1245). C'est plutôt une rue dépendant de *Saint-Lucien*.

Il y a dans la vallée de Thérain, au bord du canal Gonard,

quelques maisons construites de 1818 à 1820 ; cet écart porte le nom de *Sainte-Hélène*, que le propriétaire imposa en souvenir de la captivité de l'empereur.

On doit encore mentionner l'écart appelé *La Ferme de l'Hôtel-Dieu*, touchant au vallon de Calets, au-dessus de *Villers* et à l'est du *Thil*.

Le château de *Beauséjour*, maintenant sur le territoire de *Marissel*, appartenait autrefois à la commune de *Notre-Dame-du-Thil*.

Enfin on nomme la *Borne-Trouvée*, et, par corruption, la *Borne-Trouée*, une rue formant la limite méridionale de la commune, depuis le canal Gonard au pont des Quatre-Vents, jusqu'à l'ancienne chaussée qualifiée de rue Verte. On y compte une douzaine de feux.

La route impériale de Paris à Calais, et la route départementale de *Beauvais* à *Crevecœur*, parcourent le territoire de *Notre-Dame-du-Thil*.

Les propriétés communales comprennent un presbytère, une école, un jeu de tamis, une pâture marécageuse de vingt-sept hectares.

Le cimetière tenant à l'église du côté méridional, est entouré de haies vives. On y voit une chapelle qui portait autrefois cette inscription : « Le lieu où est planté cette croix et l'environ, » même le pourpris de l'église de l'abbaye et cimetière, dès le » temps de Domitien empereur, estoit place publique, en laquelle saint Lucien, martyr et premier évêque de Beauvais, » esleut sa sépulture et fust inhumé. »

Une autre inscription, sur une plaque de marbre noir au-dessus de la porte, était ainsi conçue : « En l'année 1538, Pasquier Levesque fit faire cette chapelle. En 1638, cent ans » après, Laurent Levesque, sieur de Laroque, premier exempt » et ordinaire des gardes du Roi pendant trente-six années, » conseiller de S. M., Intendant et maître des couriers, contreleur des postes de Picardie, Artois, Calais, Pais reconquis, » et Catherine Cannivet sa femme l'ont fait rétablir. »

Selon un manuscrit dépourvu d'authenticité, « un jour à peu » près devant cette chapelle trois morts s'apparurent à trois cavaliers impies qui passaient sans aucun respect dans le cimetière ; les trois cavaliers tombèrent de peur de leurs chevaux » et moururent sur-le-champ avec leurs montures. Ces trois » morts et ces trois cavaliers sont dépeints en deux endroits différents, sur une chape noire de la paroisse, et dans l'église

» de Saint-Lucien au-dessus de la porte du cloître et du dordoir. Une longue explication de l'aventure était écrite sur la muraille. »

Il y a une compagnie de pompiers, avec une pompe, dans chacun des villages du *Thil*, de *Villers-Saint-Lucien* et du *Plouy*.

Les établissements industriels comprennent des carrières et argilières, deux fours à chaux, une briqueterie, un atelier d'ébénisterie, un moulin hydraulique à farine, un moulin à foulon, une filature de laine cardée, une fabrique de draps et couvertures.

La population est agricole, et fournit, vu la proximité, un assez grand nombre d'ouvriers des deux sexes à la ville de *Beauvais*.

Contenance : Terres labourables, 603 h. 66,90. — Jardins, 24 h. 15,55. — Vignes, 78 h. 07,75. — Vergers, 17 h. 74,25. — Bois, 109 h. 37,55. — Prés, 59 h. 53. — Pâtures, 15 h. 85,25. — Aunaies, 11 h. 01,60. — Carrières, 0 h. 05,05. — Argilière, 0 h. 17,80. — Friches, 5 h. 38,05. — Eaux, 5 h. 64,05. — Routes, chemins, places, 28 h. 36,90. — Propriétés bâties, 12 h. 86,10. — Total : 971 hect. 89,80.

Distance de *Beauvais*, 1 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 1430. — Nombre de maisons, 316. — Revenus communaux, 1,444 fr.

PIERREFITE, *Pierrefrite*, *Pierrefitte*, *Perefite* (*Petra ficta*, *Petræ frictæ*), entre *Savignies* au sud-ouest, le Mont-Saint-Adrien du canton d'Aunénil au sud-est, *Fouquenies* à l'est, *Herchies* au nord-est, La Neuville-Vault du canton de Marseille au nord-ouest, Lhéraule du canton de Songeons, et Hodenc-en-Bray du canton du Coudray à l'ouest.

Cette commune constitue une bande de terrain étroite, irrégulière, dépourvue d'eau, alignée à-peu-près du nord-ouest au sud-est. Le sol découvert presque en entier, présente quelques plis qui deviennent des ravines en se continuant sur les territoires limitrophes.

Le chef-lieu, à-peu-près central, est formé de quatre rues croisant à angle droit; les maisons, au nombre de cent trente, sont comme groupées en deux sections.

Pierrefite et ses dépendances constituaient de simples hameaux de la paroisse de *Savignies*. Il n'y a point d'église; cependant, la commune est ancienne.

Elle est comprise dans la succursale de *Savignies*.

Des lieux bâtis existaient autrefois à la limite méridionale du territoire, sur le cotcau de *Notivillers*. On y a rencontré, à différentes reprises, des sarcophages et des objets de l'art romain.

Herculez, Herculés, Herculay, Reculez, Reculé, Reculets, écart au nord-ouest, constituait anciennement une seigneurie importante.

On trouve Georges Binet dit Desprez, seigneur d'*Herculez*, mentionné dans les titres de l'abbaye de Saint-Paul de l'an 1508.

Son fils nommé Georges, était comme lui seigneur d'*Herculez* en même temps que de *Savignies*, dont il fit hommage au comté de *Beauvais* en 1541.

Louis Binet dit Desprez, fils du précédent, maria sa fille unique Louise, dame d'*Herculez* et de *Savignies*, à Jean de Boivin seigneur de Grandpré. Claude de Boivin fille et héritière de ceux-ci, épousa en 1605 Antoine Dubois, seigneur d'Hyan-court, et Olympe de Charny petite fille de Claude, apporta en dot la terre d'*Herculez* à Pierre-François de Siry de Marigny, président au parlement de Paris.

On prétend que le château d'*Herculez* fut bâti vers 1550 par Gilles Binet-Desprez frère de Georges II, abbé de Saint-Jean-d'Amiens, et aumônier de la reine, mort en 1559.

Le capitaine Thuilier, chef de ligueurs, s'en empara dans le mois de février 1592, et de là fatiguait la garnison royaliste de Gerberoy. Ce domaine qui était très-beau, éprouva un grand dommage et une ruine presque complète. Il fut relevé par Antoine Dubiez.

Incendié par accident vers 1785, M. de Siry fils du président de Marigny, y substitua une construction moderne grandiose, dont une partie a été démolie pendant la révolution.

Le hameau du *Détroit*, autrefois les *Destroits*, forme une rue de cinquante maisons à gauche du chemin de Gerberoy, à l'ouest d'*Herculez* et au nord de *Savignies*.

La commune n'a d'autre propriété qu'une maison d'école.

Les inhumations ont lieu dans l'ancien cimetière paroissial de *Savignies*.

Il y a une compagnie de pompiers, avec une pompe à *Pierre-fite* et une autre au *Détroit*.

On trouve une marnière et une briqueterie dans l'étendue du pays.

La population se compose d'agriculteurs, de sabotiers, et de voituriers qui transportent à Paris les produits des poteries de *Savignies*.

Contenance : Terres labourables, 459 h. 15. — Jardins, 11 h. 18,90. — Vergers, 17 h. 45,80. — Bois taillis, 54 h. 67,05. — Prés, 5 h. 63,70. — Carrières et marnières, 0 h. 15,70. — Friches, 1 h. 25,55. — Eaux, 0 h. 02,75. — Chemins, rues, places, 10 h. 16,85. — Propriétés bâties, 7 h. 47. — Total : 567 hect. 18,30.

Distance de *Beauvais*, 1 myr. 1 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 458. — Nombre de maisons, 176. — Revenus communaux, 608 fr.

SAINT-JUST-DES-MAREST, *des Marests*, *des Maretz*, *Maretz-l'Evêque*, *Saint-Just des-Marais* par corruption, *La Chaussée-de-la-Montagne* en 1794 (*Sanctus Justus de Maristis*, *Mariscus* en 1035, *Marescum* en 1142, *Sanctus Justus de Marisco* en 1157), entre *Goïncourt* au sud-ouest, *Beauvais* à l'est, *Notre-Dame-du-Thil* au nord-est, *Fouquenies* au nord, Le Mont-Saint-Adrien du canton d'Auneuil au nord-ouest.

Le territoire, situé dans la vallée du Thérain et à l'ouverture de celle d'Avelon, occupe aussi une petite partie du coteau couvert par la forêt du Parc. Il affecte une figure à-peu-près triangulaire dont un angle est tourné vers la ville de *Beauvais*. La rivière de Saint-Just, après avoir constitué une partie de la limite à l'est, passe auprès de l'église, coupe la grande rue, et vient se réunir à l'Avelon qui forme aussi une partie de la limite au sud. La rivière de Saint-Quentin sépare le terroir du faubourg Saint-Quentin de *Beauvais*.

Le chef-lieu actuel constitue une rue longue de sept cent cinquante mètres depuis la rue de Saint-Quentin à *Beauvais*, dont elle est la prolongation, jusqu'à la rencontre de la route de *Savignies*. Le chef-lieu primitif est au nord dans la vallée autour de l'église. Celui-ci est le véritable *Saint-Just*, surnommé aujourd'hui *Bergerette*; il réunit une vingtaine de feux, tandis que la grande rue ou *Marest-l'Evêque* en compte cent vingt.

Le nom de la commune ne vient nullement, comme on l'a prétendu, de sa situation sur un fonds marécageux. *Saint-Just* a commencé par une chapelle ou église isolée que l'évêque Bovon, qui avait été religieux à Saint-Lucien, donna vers 922 à l'abbaye en même temps que *Fouquenies*. Ce bénéfice fut desservi par un moine, jusqu'à son érection en cure, dont la date n'est pas certaine. *Marest* était un domaine dépendant de l'évêché de *Beauvais* dès le douzième siècle. Il comprenait, outre une ferme ou culture rurale, une petite forteresse qualifiée de château, dont on rétablit les murailles vers 1454, ce qui n'empêcha pas

les Bourguignons d'en consommer la ruine totale avec celle du village, pendant le siège de 1472.

L'appellation factice de *Saint-Just-des-Marais* a commencé d'être usitée ou plutôt écrite dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Marest ne doit pas être confondu avec *Aumarest*, qui dépend de *Saint-Martin-le-Nœud*.

La seigneurie de *Saint-Just*, ou plutôt de *Marest*, appartenait dans le treizième siècle à une famille du nom de Dauvet, déjà ancienne en Beauvaisis. Simon Dauvet était sous-chantre de la cathédrale en 1281.

Un autre Simon Dauvet, établi en Anjou, était, vers 1370, chambellan du roi Charles V. Le fils et le petit-fils de celui-ci furent premiers présidents au parlement de Toulouse pendant le quinzième siècle.

Ils possédaient les terres de Frocourt, Rieux, *Saint-Just*, etc., partagées entre les petits-fils du dernier, mort le quatre novembre 1471. Pierre Dauvet commença la branche des seigneurs des Marets.

Gaspard Dauvet, comte des Marets, avait en 1597 la charge de capitaine de *Beauvais*, que ses descendants conservèrent; il fut fait chevalier de l'ordre le trente-un décembre 1619.

Nicolas, fils de Gaspard, comte des Marets et baron de Bour-sault, devint grand-fauconnier de France le premier juin 1650, sur la démission du duc de Luynes.

Henri-François Dauvet, comte des Marets, marquis de Saint-Phale, gouverneur de *Beauvais*, fut grand-fauconnier après son père, mort en 1668.

Henri Dauvet, comte des Marets, gouverneur de *Beauvais* et lieutenant du roi en Beauvaisis, hérita en 1672 de la grande fauconnerie.

Son petit-fils François Louis Dauvet, comte des Marets, devint à son tour grand-fauconnier de France et lieutenant de Beauvaisis. Il mourut en 1748.

Saint-Just détruit au quinzième siècle, éprouva presque le même sort dans le siècle suivant. La garnison royaliste de Gerberoy, escarmouchant contre les ligueurs de *Beauvais*, s'en empara le dix août 1592, et fit subir aux misérables habitants un pillage complet.

La cure, dont l'abbaye de Saint-Lucien avait déferé le patronage au prieur de Saint-Maxien, entra dans le patronage de l'évêque après l'union du prieuré au séminaire diocésain. Il est remarquable que les pouillés la désignent sous le titre d'*Ecclesia*

des Marets, et non de *Scti Just*, qui est donné seulement comme vocable.

C'est aujourd'hui une des succursales de la cure de Saint-Pierre à *Beauvais*.

L'église fut reconstruite vers la fin du quinzième siècle, après avoir été incendiée par les Bourguignons. Les royalistes de 1592 lui firent presque autant de mal, en sorte qu'elle se compose de restes de ces deux époques et d'additions modernes. La façade est du seizième siècle, avec portes accolées, niches à dais pyramidaux et larges fenêtres ogives. Le clocher, couvert d'ardoises, est central.

La Vallée de l'Epine était autrefois un hameau au nord-ouest sur le chemin de *Fouquénies*. Il n'y a plus qu'une maison.

Plus au nord-ouest et sur la route de *Savignies*, la ferme du *Gros-Chêne* constitue un autre écart.

Un autre lieu nommé *Bréda*, voisin de *Saint-Just*, est composé de deux maisons.

Des briqueteries, construites il y a quinze années à quelque distance de la grande rue de *Marest*, présentent aujourd'hui l'aspect d'un hameau considérable.

Un peu au nord et en suivant le chemin qui monte vers le bois du Parc, existait anciennement un autre lieu nommé *La Trupinière* ou *Trépinrière*. Il n'y avait plus, depuis 1720, aucune construction, sauf une petite ferme qui a disparu récemment. Ce village s'appelait à l'origine *La Maison de saint Thomas des pauvres Clercs*. Une tradition incertaine veut que Thomas Bèquet, archevêque de Cantorbéry, y ait demeuré quelque temps lorsqu'il vint en France pour échapper à la persécution du roi d'Angleterre; ce saint prélat était né, comme on sait, à La Neuville-Vault, qui est à trois lieues au plus de *La Trupinière*.

Il y eut aussi un manoir ou château. Une lettre de l'official de *Beauvais*, du mois de mars 1236, confirma une vente faite à l'abbaye de Lannoy, de six arpents de vignes *sita super castrum Marisci que vocatur La Torpinière et La Cornoillère*.

La route impériale de Rouen à Reims traverse de l'est à l'ouest le territoire et le chef-lieu.

La commune possède un presbytère et deux marais ayant ensemble une contenance de trente-huit hectares.

Le cimetière, fermé par des fossés et des haies vives, entoure l'église.

Il y a une compagnie de pompiers.

On trouve dans *Saint-Just* une argillère, une marnière, deux

tuileries, une manufacture de passementerie, une filature de laine peignée, un moulin à foulon, une filature de laine cardée.

Cette commune fournit des ouvriers aux fabriques de *Beauvais*, et en reçoit aussi de la ville.

M. *Baron* y fonda, le premier janvier 1764, une manufacture d'indiennes qui s'y soutint avec un certain éclat jusque vers l'année 1820.

Contenance : Terres labourables, 179 h. 09,70. — Jardins, 19 h. 10,60. — Vignes, 11 h. 44,10 h. — Vergers, 1 h. 69,50. — Forêts et bois, 119 h. 33,05. — Prés, 42 h. 91,55. — Pâtures, 20 h. 89,45. — Oseraies, 0 h. 64,70. — Aunaies, 62 h. 79,15. — Friches, 0 h. 72,45. — Eaux, 2 h. 16,20. — Routes, chemins et places, 10 h. 59,40. — Propriétés bâties, 8 h. 62,30. — Total : 480 hect. 01,50.

Distance de *Beauvais*, 1 kil. — Marché, *Beauvais*. — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 668. — Nombre de maisons, 127. — Revenus communaux, 1,844 fr.

SAINT-MARTIN-LE-NOËUD, *Saint Martin-le-Neuf* par corruption (*Sanctus Martinus de Nodo*, *Sanctus Martinus de Novo* (falso), *Nodum*), entre *Goincourt* au nord-ouest, *Beauvais* au nord, *Allonne* à l'est, *Frocourt* du canton d'Auneuil au sud-est, *Auneuil* et *Berneuil* au sud, *Saint-Léger-en-Bray* et *Rainvillers* du canton d'Auneuil au sud-ouest.

Cette commune, dont le périmètre général approche de la figure rectangulaire, appartient au pays de Bray; elle remonte vers le nord-est sur les coteaux crayeux qui forment la limite naturelle de la vallée, et comprend, du côté opposé, les tertres du bois de *Belloy*, situés sur l'axe du Bray. Tous les lieux bâtis sont dans la vallée.

La dénomination primitive de la paroisse est *Le Nœud* (*Nodum*), et la petite dépression qui s'étend depuis l'Avelon jusqu'à *Senéfontaine*, entre les collines de *Flambermont* et le bois de *Belloy*, est appelée, dans les titres anciens, *Vallis Nodi*, du nom du village. C'est donc par erreur ou abus d'orthographe qu'on a écrit quelquefois *Saint-Martin-le-Neuf*; cette faute existe dans des titres du treizième siècle, toutefois par exception. Un acte solennel, c'est-à-dire une charte du mois de septembre 1220, par laquelle *Barthelemi de Loyer*, chevalier, remit la taille qu'il avait à prendre dans le village, dit que la remise est faite, *hominibus de Nodo Sancti Martini*.

Le chef-lieu est réduit aujourd'hui à l'église et à deux ou trois maisons récemment bâties un peu plus bas. On ne sait pas depuis

quelle époque ce monument est isolé, et l'on ne connaît pas d'acte écrit qui désigne avec certitude *Le Nœud*, c'est-à-dire le circuit de l'église, comme un lieu bâti.

L'église est au bord de la voie romaine qui conduisait de *Beauvais* aux environs de Gisors, près d'un carrefour où se réunissent sept chemins; ce sont, sinon des preuves, au moins des indices d'une haute antiquité.

Les alentours sont remplis de sarcophages. On fouilla, dans le siècle dernier, un champ qui en recélait vingt-deux rangées.

Le patronage de la cure fut donné à l'abbaye de Saint-Paul, vers 1030, par Druon évêque de Beauvais, et lui fut confirmé par l'évêque Guy vers 1072. L'abbesse jouissait des grosses dîmes.

La seigneurie appartenait à l'abbaye de Saint-Symphorien, peut-être aussi par donation du même évêque Druon, fondateur du monastère. Il est remarquable que le territoire de *Saint-Martin* comprenait en premier lieu l'emplacement de l'abbaye, presque aux portes de *Beauvais*.

Cette commune constitue maintenant une succursale de la cure de Saint-Etienne de *Beauvais*.

L'église, bien que remaniée, présente, comme celles de *Montmille* et du *Thil*, des caractères appartenant aux édifices les plus anciens de la contrée. La nef est construite de petites pierres, moins régulières toutefois que celles des deux autres; elle est élevée et percée sur chaque côté de quatre petites fenêtres à plein-cintre, dépourvues de toute moulure, ouvertes dans le haut des murs. Des contreforts étroits la soutiennent.

Le portail, sans caractère, est couvert par un bâtiment ajouté vers 1817. Une porte latérale paraît moderne.

Le chœur, en gros appareil, a été construit au commencement du seizième siècle. Il est éclairé par cinq grandes baies ogivales comprenant chacune deux divisions de style dit flamboyant. Un bandeau anguleux qui leur sert d'appui, circonscrit cette partie du monument, en passant sur de larges contreforts.

Le clocher posé sur le chœur, supporte une pyramide aiguë couverte d'ardoises.

Les arcs-doubleaux du chœur sont prismatiques, avec des fleurons aux points d'intersection. On remarque une meurtrière dans la travée du clocher.

Le hameau de *Flambermont*, au sud-ouest de l'église, considéré actuellement comme chef-lieu de la commune, comprend quarante feux. On y voit un petit manoir seigneurial qui appar-

tenait, au dix-septième siècle, au sieur de La Vacquerie-Bruneval. Le seigneur jouissait d'un droit de travers ou péage, dont il obtint confirmation par un arrêt du huit août 1730.

Il y eut une maladrerie au sud de *Flambermont*, au lieu dit aujourd'hui la *Ruelle-des-Malades*.

Plus loin et dans la même direction, est le hameau de *Senéfontaine*, *Sainefontaine*, *Senезfontaine* (*Sanofons*, *Serenofons*), le plus considérable de la commune. On y compte cent vingt maisons disposées en deux rues principales formant équerre.

Grand-Camp est un écart au sud-ouest de *Senéfontaine*, touchant presque à la limite de Saint-Léger-en-Bray.

Aumarest, *Haut-Marest* (*Altum Marisum*), et, par corruption, *Auxmarais* ou *Le Marais*, est à huit cent cinquante mètres à l'est de l'église. Cette section compte soixante-dix maisons disposées en une large rue principale avec un écart de quelques feux, surnommé le *Château-Bleu*, vers le bois de Belloy.

Aumarest formait un fief considérable d'où relevaient soixante-dix-sept arrières-fiefs, et qui donna son nom à une famille éteinte dont les armes étaient : d'or à un orle de six merlettes. Jean de *Alto Marisco*, miles, est mentionné dans des titres de *Saint-Lazare* en 1257 et 1272 ; il s'allia dans la maison de Méru, branche de celle de Nanteuil.

La terre d'*Aumarest* était possédée au seizième siècle par la maison de Mailli, avec Tillard et Silly qui n'en furent jamais séparés. Robert de Mailli, tué au siège de Pavie en 1524, y commandait la légion de Picardie.

Jean de Mailli dit le boîteux, son fils, fut gouverneur de Doullens. Cette famille s'éteignit sous Louis XIV ; les terres furent acquises en 1670 par le duc de Noailles.

Le château détruit sous la ligue, était au lieu nommé La Motte, entre *Aumarest* et la rivière d'Avelon.

Il y a près du four à chaux qui domine le village, sur le coteau de Saint-Jean, un ancien cimetière contenant quantité de sarcophages, avec des antiquités romaines.

La *Mare Tacon* était un fief ressortissant à la prévôté d'Angy, touchant au bois de Belloy. Il n'y reste aucune construction depuis deux cents ans.

Il y avait sur le coteau, au nord du bois-Lagrange qui en a retenu le nom, une ferme appartenant à l'abbaye de Saint-Symphorien. On la démolit pour cause de ruine imminente, par sentence rendue au bailliage de *Beauvais*, le vingt-trois novembre 1702.

D'autres constructions furent détruites sous la ligue, près du

bois du Mont, et à la pointe *Sainte-Claire*, au-dessus de l'église. Une maison noble de Picardie prenait son nom de ce dernier fief.

La route impériale d'Evreux à Breteuil traverse le territoire de *Saint Martin-le Nœud*.

La commune possède un presbytère et deux maisons d'école, l'une à *Senéfontaine*, l'autre dans *Aumarest*; un jeu de tamis à *Flambermont*, une place plantée dans *Aumarest*, une carrière, quatre-vingts hectares de terre à l'état de pâture.

On y trouve une pompe et une compagnie de pompiers.

Le cimetière, contigu à l'église, est entouré de haies vives. On y voit une croix en pierre, de l'époque de la renaissance.

Il y a plusieurs carrières, un moulin à eau et un four à chaux dans l'étendue du territoire.

Contenance : Terres labourables, 500 h. 73,50. — Terres plantées, 0 h. 24,75. — Jardins, 17 h. 45,35. — Vignes, 6 h. 80,80. — Vergers, 6 h. 23,05. — Bois, 320 h. 68. — Prés, 112 h. 31,55. — Prés plantés, 0 h. 49,50. — Pâtures, 86 h. 03,40. — Oseraies, 3 h. 82,25. — Aunaies, 18 h. 91,25. — Carrières, 1 h. 08,40. — Friches, 4 h. 38,30. — Friches plantées, 0 h. 83,35. — Eaux, 1 h. 63,25. — Routes, chemins, places, 21 h. 03,65. — Propriétés bâties, 8 h. 92,50. — Total : 1,118 hect. 54,35.

Distance de *Beauvais*, 5 kil. — Marché, *Beauvais* — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 839. — Nombre de maisons, 225. — Revenus communaux, 1,194 fr.

SAVIGNIES, *Savignie*, *Savigny*, *Savegnies*, *Saveugnies*, *Savegnie*, *Savegne*, *Savegnye* (*Saviriæ*, *Sabinæ*, *Sæbinæ*), à l'extrémité du canton, entre *Pierrefite* au nord-est, *Horlenc-en-Bray* du canton du Coudray à l'ouest, *La Chapelle-aux-Pots* du même canton au sud-ouest, *Saint-Germain-la-Poterie* du canton d'Auneuil au sud, *Le Mont-Saint-Adrien* du même canton au sud-est.

Le territoire de *Savignies*, crayeux et en plaine vers l'est, constitue dans le reste de son étendue des coteaux argilo-sablonneux qui appartiennent à la région du haut Bray, et s'incline vers le sud-ouest sur les pentes de la vallée. Son aspect est tourmenté, sauvage et comme montagneux. Le rû de *Saint-François* est son seul cours d'eau permanent; mais les talus inclinés du versant méridional fournissent, pendant la saison humide, des suintements dont la durée est quelquefois assez longue pour former de petits ruisseaux.

Savignies était à l'origine une des plus vastes paroisses du dio-

cèse ; son territoire comprenait les communes actuelles de *Pierrefite* et de *La Chapelle-aux-Pots* (canton du Coudray), *Le Plouy-Louvet*, avec le terroir entier d'Armentières, dont une partie seulement lui est restée. C'est l'indice d'une haute antiquité que fortifient encore les débris de tuiles et poteries antiques épars dans le pays. Il est probable que le village a commencé par une fabrique créée sous la domination romaine.

Le chef-lien, central au pied des coteaux, présente l'aspect d'un bourg, quoique les rues soient étroites, inégales et dépourvues d'alignement régulier. Il y a une place principale de laquelle rayonnent plusieurs voies. On y compte près de cent quatre-vingts maisons.

La terre relevait, à l'origine, du comté de Champagne et de Brie. Robert comte de Dreux, voulant vers 1160 entourer de fossés un manoir qu'il possédait dans *Savignies*, fut obligé de reconnaître la suzeraineté de la maison de Champagne.

Henri comte de Champagne, donna dans l'année 1167, à Barthélemy de Montcornet évêque de *Beauvais*, les fiefs de *Savignies*, et le prélat engagea sa foi, sa justice et son service en présentant un chevalier. Ce fait est constaté dans un acte (*chartula*) souscrit à Mantes par Louis-le-jeune. Mais les évêques possédèrent bientôt tout le domaine qu'ils aliénèrent, et les acquéreurs furent obligés envers eux au même devoir.

Alerme de Belloi, seigneur de *Savignies*, approuva dans l'an 1228 un traité fait par Guillaume de La Frenoye pour céder au prieuré de Clairfontaine des dîmes à prendre sur le territoire et à partager avec le curé.

Jean seigneur de *Savignies*, miles, donna en 1235, à l'abbaye de Beaupré, la ferme de Lhuyère. Il avait un mausolée dans l'église.

On a vu que cette terre avait appartenu, avec *Pierrefite*, à la famille des Binet dit Desprez, dont une fille et héritière épousa, vers 1605, Antoine Dubiez seigneur d'Hyancourt, descendant d'Oudart Dubiez, maréchal de France en 1544.

Claude-François Dubiez, colonel, leur petit-fils, obtint en 1665 l'érection de la terre de *Savignies* en marquisat. Il avait fait prisonnier le général Bec et son fils à la bataille de Rethel ; devenu maréchal de camp, il quitta le service à la prise de Dunkerque, n'ayant pu obtenir le grade de lieutenant-général que le cardinal Mazarin lui avait promis.

Antoine Oudart, dernier marquis de *Savignies*, mourut en 1725.

Les armes de cette maison étaient : d'or à trois saques de sable, à trois merlettes de même en chef.

Les Siry de Marigny, du château d'*Herculez*, continuèrent de s'intituler seigneurs de *Savignies*, mais ils ne possédaient pas les terres du marquisat qui comprenait, outre le chef-lieu, *Courcelle*, *Le Vault*, *Lhéraule* et *Le Plouy-Louvet*.

La cure, dédiée à saint Remy, était conférée par l'évêque de Beauvais.

Les dîmes étaient partagées entre le seigneur, le comte d'Hanvoile, le curé, l'abbesse de Saint-Paul, le curé de Milly et le prieur des Bons-Hommes ou de Clairfontaine.

C'est maintenant, avec *Pierrefite*, l'arrondissement d'une succursale dans la cure de Saint-Pierre de Beauvais.

L'église est une construction rectangulaire, en grès du pays. Le portail, moderne, a la date de 1739 inscrite au-dessus de l'entrée. La nef est éclairée à droite par deux fenêtres à ogives géminées, flamboyantes. Le chœur, double, est terminé en deux pignons compris sous un même toit. Le côté du nord montre une corniche à modillons en consoles ornées d'arabesques. Le côté opposé a des fenêtres ogivales pareilles à celles de la nef. On voit à l'intérieur que le chœur du même côté a des voûtes à doubles tores croisés descendant sur des colonnes romanes engagées, tandis que l'autre est à vives arêtes et à écussons.

La nef est lambrissée.

La sacristie appuyée au chœur, a été, selon une inscription, bâtie en 1766, aux frais de *M. de Siry, comte de Marigny, président au parlement de Paris, seigneur de Savignies*.

Le clocher, isolé à quelques mètres de la façade, fait unique dans le département, est une tour carrée, moderne, construite en grès dans les assises inférieures, et en briques vers le sommet qui est couvert d'un chapeau d'ardoises.

Plusieurs hameaux ou écarts dépendent de *Savignies*.

Le plus voisin est *Le Montchel* ou *Moncel*, au nord ouest, tenant presque au village. Il comprend une vingtaine de maisons.

Le Gorguet, autrefois *Les Gorguets*, est situé du côté opposé entre le bois des Grandes-Soyes et le mont des Corbeaux; on y compte seulement dix feux.

Le Mont-Benard et *Le Moulin* sont des écarts sur les coteaux qui dominent le village vers l'ouest.

Le hameau de *Courcelle* est à l'extrémité ouest du territoire, formant saillie entre les champs d'Hodenc-en-Bray et de *Pierrefite*.

Courcelle-sous-Bois, *Courcelles-lez-Saint-Paul*, *Courcheles* en 1302, (*Curcellæ*), *Corchelles*, réunit neuf maisons, y compris une ferme.

Foulques de Felchère (Feuquières) donna ce lieu en 1190 à l'abbaye de Saint-Lucien, sous l'approbation de Thibault d'Heilly, évêque d'Amiens.

La Frenoye, ou *Fresnoy*, ou *Fresnoye*, ou encore *La Frénoie*, *Le Freisnoye* en 1235, est au sud-ouest du chef-lieu, sur le versant de la vallée de Bray. Il y a une vingtaine de feux. C'était un fief distinct relevant de l'évêché.

La commune possède une marnière, un presbytère, une école, deux fontaines, des carrières, des argilières, dix hectares de terres labourables, et cent vingt-cinq hectares de friches.

Le cimetière qui tient à l'église, est enclos par des murs.

L'une des fontaines est alimentée par les sources du mont-Bernard, qui descendent de cinquante-cinq mètres dans une conduite ayant mille cinquante-quatre mètres de développement. On y a joint quatre bornes-fontaines.

Il y a une compagnie de pompiers.

On sait que *Savignies* est, depuis une époque qui se perd dans le moyen-âge, le centre d'une fabrique considérable de poterie de grais.

Une partie de la population est occupée par l'industrie de la poterie et ses travaux accessoires. Le surplus se compose d'agriculteurs, de bûcherons et de voituriers.

Contenance : Terres labourables, 428 h. 47,50. — Jardins, 12 h. 55,05. — Vergers, 62 h. 30,55. — Bois, 337 h. 52,40. — Prés, 38 h. 18,75. — Pâtures, 33 h. 05,65. — Friches, 41 h. 95,55. — Eaux, 0 h. 40. — Chemins et places, 18 h. 90,05. — Propriétés bâties, 9 h. 39,20. — Total : 982 hect. 74,70.

Distance de *Beauvais*, 1 myr. 2 kil. — Marchés, *Beauvais*, Gournay (Seine-Inférieure). — Bureau de poste, *Beauvais*. — Population, 885. — Nombre de maisons, 243. — Revenus communaux, 870 fr.

Les établissements ecclésiastiques du canton de *Beauvais* comprenaient en 1789 : un évêché, un chapitre, trois abbayes, six couvents, cinq collégiales, vingt cures, deux vicariats, cinquante-deux chapelles, en comptant celle de l'ordre de Malte.

Ils se composent aujourd'hui de l'évêché, du chapitre diocésain, de deux cures et de huit succursales.

Les cures ont, comme on sait, leurs chefs-lieux dans la ville ; la ligne de démarcation passe par la poterne Saint-Louis, les rues du Théâtre, de Beauregard, des Epingliers, traverse la place de l'Hôtel-de-Ville pour prendre les rues des Annettes, de la Madeleine et du Bout-du-Mur.

La partie au nord de cette ligne appartient à la cure de Saint-Pierre, avec les faubourgs Saint-Louis, Saint-Quentin, Basset, Gaillon et Saint-André, et les succursales de *Fouquénies*, *Goincourt*, *Marissel*, *Notre-Dame-du-Thil*, *Saint-Just-des-Marest* et *Savignies*.

Le reste de la ville dépend de la paroisse Saint-Etienne, avec les faubourgs Saint-Jacques, Saint-Jean, les succursales d'*Alonne* et de *Saint-Martin-le-Nœud*.

Les hameaux sont au nombre de dix-neuf, et les écarts de vingt-quatre : réunis aux dix chefs-lieux de commune (*Saint-Martin* n'en ayant pas), ils forment ensemble cinquante-trois centres distincts d'habitation.

La population moyenne par commune est de 2,008 habitants, et, déduction faite de la ville de *Beauvais*, de 756 seulement.

La superficie moyenne par commune est de 856 hectares.

Les revenus communaux ordinaires s'élèvent à la somme de deux cent quarante-un mille cent seize francs.

Centimes additionnels aux contributions directes..	6,057 f.
Attributions sur le produit des patentes.....	4,605
Produit des amendes de police et d'octroi.....	3,348
Attributions sur le produit des ports d'armes de chasse.....	1,090
Produit d'octroi municipal (<i>Beauvais</i>).....	169,737
Droits de place sur les foires et marchés (<i>Beau- vais</i>).....	17,714
Prix de fermage des biens communaux, et rede- vances.....	6,506
Produits de la vente d'herbes et fruits de terrains communaux, boues, élagages, etc.....	1,427
Taxes affouagères et de pâturage.....	1,140
Rentes sur l'État.....	1,614
Intérêts de fonds placés au trésor.....	2,249
Taxes communales diverses, concessions dans les cimetières, etc.....	6,494
Recettes diverses éventuelles.....	3,981
Valeur de la prestation en nature pour chemins vicinaux.....	13,857
Produit des centimes spéciaux pour chemins vici- naux.....	3,998
	243,817 f.

Le nombre des communes étant de onze, le revenu moyen de chacune serait de 22,828 fr., et, déduction faite des ressources spéciales aux chemins vicinaux, de 20,542 fr.

En défalquant les revenus de la ville de *Beauvais*, le terme moyen est réduit à 2,791 fr., et en déduisant les ressources spéciales attribuées à la voirie vicinale, à 1,275 francs.

Les dépenses des communes comprennent les articles ci-après :-

Frais d'administration.....	21,547 f.
(La ville de <i>Beauvais</i> entre dans cette dépense pour 17,119 fr.).	
Frais d'octroi (<i>Beauvais</i>).....	34,494
Salaire des gardes-champêtres et agents de police.	9,315
Frais de police, voirie, etc.....	15,370
Entretien des propriétés et biens communaux....	20,511
Secours aux établissements de charité.....	21,152
Dépenses relatives à l'exercice du culte.....	2,495
————— à l'instruction publique.....	41,821
(La ville de <i>Beauvais</i> est comprise pour 37,767 francs.)	
Dépenses relatives à la garde nationale.....	1,928
Pensions de retraite (à <i>Beauvais</i>).....	958
Contributions des propriétés communales.....	10,562
Dépenses diverses, fêtes publiques.....	11,628
Dépenses des chemins vicinaux.....	19,556
	217,337 f.

Le budget habituel de la ville de *Beauvais* présente un excédant de recettes. Les ressources des autres communes ne suffisent pas à leurs dépenses, et il y est pourvu au moyen de surimpositions et d'allocations sur les fonds du ministère de l'instruction publique ou du département, en ce qui concerne les chemins et l'enseignement primaire : ces suppléments peuvent être évalués à la somme annuelle de vingt-six mille francs.

Le tableau qui suit présente, par série décroissante, la liste comparative des communes, sous le triple rapport de leur population, de leur contenance territoriale et de leurs revenus.

Nos d'ordre.	POPULATION.	SUPERFICIE.	REVENUS.
1	Beauvais	Allonne	Beauvais.
2	Allonne	Saint-Martin-le-Nœud	Allonne.
3	Notre-Dame-du-Thil .	Notre-Dame-du-Thil .	Saint-Just-des-Marest
4	Savignies	Savignies.	Marissel.
5	Marissel	Beauvais	Notre-Dame-du Thil.
6	Saint Martin le-Nœud	Marissel.	Saint-Martin-le-Nœud
7	Saint-Just-des-Marest	Goincourt	Savignies.
8	Goincourt.	Fouquenies	Goincourt.
9	Pierrefite.	Pierrefite.	Pierrefite.
10	Herchies	Saint-Just-des-Marest.	Fouquenies.
11	Fouquenies.	Herchies	Herchies.

La ville de *Beauvais* a mairie, presbytère et maisons d'école.

Les communes d'*Allonne*, *Fouquenies*, *Goincourt*, *Marissel*, *Notre-Dame du-Thil* et *Saint-Martin le-Nœud* possèdent presbytère et école. Il y a une école seulement à *Herchies* et un presbytère à *Saint-Just-des-Marest*.

On compte dans tout le canton : un hôtel de-ville, une mairie, dix presbytères, douze maisons d'école communale (*Beauvais* et *Saint-Martin* en ont deux.)

Il y a vingt-quatre pompes. Toutes les communes, sauf *Fouquenies*, et les principaux hameaux en sont pourvus.

Les terrains communaux constituent une superficie d'environ six cent vingt-sept hectares, savoir :

Terres labourables (à <i>Savignies</i>)	10 ^{hect.}	21,14
Bois (<i>Allonne</i>)	29	11,10
Marais ou pâtures marécageuses (<i>Allonne</i> , <i>Beauvais</i> , <i>Marissel</i> , <i>Notre-Dame-du-Thil</i> , <i>Saint-Just</i>)	150	22,61
Pâtures sèches dites larris (<i>Allonne</i> , <i>Fouquenies</i> , <i>Herchies</i> , <i>Saint-Martin-le-Nœud</i>)	310	00,70
Friches ou pâtures sableuses (<i>Savignies</i>)	127	68,00
	627 ^{hect.}	23,55

Les terrains à l'état de marais comprennent la prairie dite *Pré-Martinet*, partagée, par ordonnance du vingt-deux août 1840, entre l'ancien fief de Montplaisir territoire de *Beauvais*, la section de *Wagicourt* commune de Therdonne (canton de Nivillers), les sections de *Voisinlieu* et de *Thire* commune d'*Allonne*, et la commune de *Marissel*, y compris *Bracheux*;

Et le marais dit de Saint-Quentin, partagé, par arrêté du trois juin 1848, entre les communes de *Beauvais* et de *Saint-Just-des-Marets*.

Les larris ou pâtures sèches sont les versants en pente très-inclinée qui forment la berge droite de la vallée du Thérain, depuis le *Moulin-des Forges* jusqu'à *Fouquénies*, et les pentes analogues du vallon de Berneuil et du Val, au nord-est de *Saint-Martin-le-Nœud* et d'*Allonne*.

Quant aux pâtures sableuses ou friches, elles occupent les coteaux entre *Savignies* et *La Frenoye*, sur le haut Bray.

Il y a des sablonnières publiques sur le territoire d'*Allonne*, des carrières à *Herchies*, *Saint-Martin-le-Nœud*, *Savignies*. Des extractions considérables d'argile sont pratiquées sur les friches de *Savignies*, au profit de la commune; elles alimentent, comme on sait, l'industrie locale.

Etablissements de charité. La ville de *Beauvais* possède dès longtemps deux grands hospices.

Le plus ancien de beaucoup, est l'hôtel-Dieu ou hospice des malades, dédié à saint Jean. Il existait, selon Louvet (1), dès l'an 840, près de l'église Saint-Etienne, et servait d'hôpital général pour tout le diocèse. Louvet cite à l'appui de cette assertion un passage des légendaires du Beauvaisis, où il est dit, en parlant de l'église dans laquelle était alors déposé le corps de saint Vaast, *in quâ Ecclesiâ pauperum hospitale totius Episcopatus tunc cum summa diligentia custodiebatur*.

Cet établissement fut transféré, dans l'année 1201, au faubourg Gaillon, où il occupa l'emplacement nommé la Couture de l'hôtel-Dieu; il y avait encore, dans l'année 1636, une chapelle qu'on détruisit dans l'appréhension d'une attaque prochaine des Espagnols. Le couvent, car alors la maison était tenue monacalement, avait là d'assez grandes propriétés; l'enclos des Capucins en faisait partie, ainsi que toute la partie du Franc-Marché qui n'était pas couverte par le bastion placé en avant de l'ancienne porte d'Amiens. On prétend que cette vaste étendue était une donation des seigneurs de Crevecœur, de même que la ferme dite de l'Hôtel-Dieu.

On bâtit, en 1300, un nouvel hôtel-Dieu, au lieu où est aujourd'hui l'hospice des malades, dans la ville, ou plutôt contre la

(1) Histoire du Beauvaisis, 1., p. 524.

ville, car alors il n'y avait pas encore d'enceinte fortifiée de ce côté.

Les bâtiments furent ruinés pendant le siège de 1472; rétablis immédiatement après, ils durèrent jusqu'en l'année 1828, où l'on commença de construire, sur les dessins de M. Landon, l'édifice actuel, remarquable par sa belle ordonnance et son appropriation.

L'hôtel-Dieu était administré par un supérieur religieux qui prenait le titre de *maître*, et qui avait sous ses ordres deux communautés, l'une d'hommes, l'autre de femmes. Ce régime subit, depuis le quatorzième siècle jusqu'au dix-huitième, des modifications nombreuses; et enfin des lettres-patentes du mois de septembre 1684, rendues à la demande du cardinal de Janson, décidèrent que le temporel serait régi par quatre notables, savoir : deux ecclésiastiques choisis, l'un par l'évêque, l'autre par le chapitre, et deux bourgeois désignés par le corps de ville, le tout restant subordonné aux trois-corps. Quant au spirituel, il était confié à un religieux ou recteur, élu par les religieuses, avec défense de s'immiscer en rien dans l'administration. Cet ordre de choses a duré jusqu'en 1789.

L'hôtel-Dieu avait droit de prendre chaque année huit setiers de sel sur le comté de Ponthieu, selon la concession faite en 1206 par le comte Guillaume. Après la réunion du comté à la couronne, la redevance, considérée comme foncière, fut maintenue par lettres-patentes du mois de janvier 1629.

L'hôtel-Dieu ou hôpital comprend cent trente-cinq lits. Il reçoit gratuitement les malades de la ville. Quant aux étrangers, ils ne peuvent être admis qu'en consignait à l'avance le prix des frais selon un tarif approuvé.

La maison est desservie par huit religieuses de la congrégation de Nevers.

L'institution du service permanent de santé est dû à la libéralité d'un ancien chanoine, ainsi que le constate une inscription conservée à juste titre, à l'entrée de l'hospice :

« *Vous qui venez dans ces lieux, offrez vos peines à Dieu*
» *pour le salut de vos âmes; priez pour les fondateurs et bien-*
» *faiteurs de cette maison; priez pour les personnes qui se con-*
» *sacrent à vous soulager; que les secours assidus du médecin et*
» *les travaux du chirurgien vous rappellent la mémoire de*
» *M. Joseph Bernard, prêtre licencié, sous-chantre et chanoine*
» *de l'église cathédrale qui les a établis; que la plus vive recon-*
» *naissance soit à jamais le prix d'un si grand bienfait; c'est pour*
» *en perpétuer le souvenir que M.M. les administrateurs de cette*

» maison ont fait élever ce monument, le 17 novembre 1769.
» Priez Dieu pour son âme. »

Le deuxième hospice, destiné aux indigents et connu sous le nom de bureau des Pauvres, ne remonte pas au-delà du dix-septième siècle. Les trois-corps reconnurent en 1629 la nécessité de mettre un terme aux désordres causés par la mendicité; les mendiants étaient devenus si nombreux et si insolents, que leurs bandes ne se bornaient pas à obséder les habitants sur la voie publique, mais qu'elles les poursuivaient dans les maisons, et qu'elles envahissaient les églises au point d'y interrompre le service divin. On arrêta dès-lors de secourir les nécessiteux à domicile, en les empêchant de circuler. On affecta à ce service, outre les aumônes, les biens de la maladrerie Saint-Lazare, dont les trois-corps avaient, depuis l'année précédente, le gouvernement.

Ces mesures étant insuffisantes, on se décida à créer un asile où seraient reçus les individus nécessiteux; et en effet, on organisa, vers le mois de janvier 1653, dans la rue du Moulin-à-l'Huile, un véritable hospice où furent réunis un certain nombre d'indigents auxquels on imposa des travaux de lainage.

« La nécessité d'établir le Bureau dans un local qui fût sa propriété, et dans un quartier plus sain, le fit transporter en 1655 à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui. On acheta d'abord une grande maison dans laquelle les pauvres furent logés immédiatement. Un ouvroir qui en dépendait fut converti en chapelle et conserva cette destination jusqu'en 1668, époque où fut construite la chapelle actuelle. En 1637, le bureau fut augmenté de deux maisons adjacentes, l'une achetée par l'évêque Choart de Buzenval, l'autre donnée par Pierre Cantarel, bourgeois. Le 31 décembre de la même année, les trois corps y réunirent l'hôtel de Saint-Just, occupé par les enfants de la Trinité. L'existence du bureau ainsi assurée, il restait à lui donner, pour ainsi dire, un caractère authentique : en août 1658, des lettres-patentes confirmèrent cette institution, son union avec la confrérie des Enfants de la Trinité, et celle de ses revenus avec les revenus de Saint-Lazare (1). »

Les lettres-patentes, datées du vingt-neuf août, confièrent l'administration à huit personnes, dont deux étaient au choix de

(1) Doyen, Histoire de Beauvais, II, p. 65.

l'évêque, deux désignées par le chapitre, et les quatre autres par le corps de ville. Elles ordonnaient en outre « une amende » de soixante sols pour la première fois, et de plus grande somme » pour les autres, contre toute personne de la ville et des faubourgs qui seraient l'aumône à ceux qui mendieraient, et » contre les mendiants, la prison à la discrétion des administrateurs de l'hospice, sans autre forme de procès. »

Au nombre des ressources affectées à l'hospice était aussi ce qu'on nommait la *chaussure* des pauvres. Cette institution avait commencé en 1564 par des quêtes dont une partie était employée en distributions de vêtements et de souliers aux quatre bonnes fêtes de l'année, le surplus étant réservé pour constituer des revenus certains.

L'importance du bureau s'accrut rapidement; on y établit plusieurs écoles de charité; chaque pensionnaire eut son lit particulier, amélioration immense dans un temps où les hospices de Paris entassaient jusqu'à six malades sur la même couche. On y adjoignit, en 1728, un local convenable pour recevoir les femmes pénitentes.

La chapelle fut érigée, dans l'année 1717, en succursale de la paroisse Saint-Laurent.

Le bureau accordait des secours aux indigents sortant de l'hôtel-Dieu, et des distributions hebdomadaires de pain ou d'argent aux pauvres familles de la ville. Cette institution si précieuse par ses résultats, traversa ainsi tout le dix-huitième siècle, et survécut même à la ruine dont la révolution de 1789 accabla les établissements utiles et populaires. Elle peut être offerte comme modèle d'une gestion intelligente inspirée par la bienfaisance et l'esprit de charité.

Elle réunit trois cent quatre-vingt-cinq lits. On y admet, outre les indigents de la ville, ceux qui ont domicile de deux années et soixante-dix ans d'âge, ou des infirmités entraînant impossibilité absolue de travail.

On y trouve une école de garçons, une école de filles, une crèche sous le titre de Sainte-Marguerite, et une salle d'asile.

La maison est confiée à dix dames laïques dont l'une est directrice.

On voit dans la chapelle un tableau contenant les noms d'environ cent cinquante bienfaiteurs de l'établissement. On remarque, sur cette liste honorable, les évêques Choart de Buzenzal, fondateur de la maison; cardinal de Janson, cardinal de Gesvres, La Rochefoucauld, Feutrier, des chanoines et ecclésiastiques en grand nombre, Pierre Borel, Nicolas Ticquet, Jacques

Danse, Claude-François Vualon, maire de *Beauvais*; des membres des familles Bullandre, Foi, d'Auxi, Gaudechart de Béchivillers, Lecaron, Tristan, Boicervoise, Motte, Michel, Le Mareschal, Auxcousteaux, de Malinguehen, de La Chaise, etc

Le service médical des deux hospices est fait par un médecin en chef, un médecin pour chaque maison, un aide à l'hôtel-Dieu, un pharmacien.

L'administration commune comprend un secrétaire, un receveur, un notaire.

Il y a un ouvroir pour chaque établissement.

Le nombre des employés et préposés s'élève à vingt-trois pour les deux hospices.

Les propriétés comprennent encore un assez grand nombre de terres ou domaines ruraux, provenant pour la plupart de donations faites pendant le moyen-âge, ou plus récemment, par les familles qui habitaient les châteaux de Crevecœur, Lihus, Reuil-sur-Brèche et autres seigneuries; par des évêques, des abbés et des bourgeois riches. On peut remarquer, entre ces domaines, les fermes de La Havotière, d'Haincourt, canton de Songeons; de Saint-Ladre à Noyers-Saint-Martin, de Tiremont, de Vrocourt, de Roncières dans le canton de Chaumont; un moulin à blé à Therdonne, la ferme dite de l'*Hôtel-Dieu*, etc. Les hospices possèdent aussi des bois d'une contenance totale d'environ cinq cents hectares, divisée en plusieurs massifs, tels que les bois du *Tronchois*, de *Houssoy*, des *Fondus*, dans le canton de Nivillers; celui de Fay à Saint-Félix, les bois *Calenger* près d'*Allonne*, ceux de *Brulet* et de *La Cave*, du *Tilleul*, de la *Ferme*, près de *Notre-Dame-du Thil*; le bois dit de l'*Hôtel-Dieu* à Trois-screux, ceux de la maladrerie à *Willy*, de la *Hortière* près d'*Escames*, du *Monthéron* à Villers-Saint-Barthélemy etc. Le massif principal est le bois de Belloy, contenant deux cent quarante-deux hectares sur les territoires de Rainvillers et de *Saint-Martin-le-Naud*. Il fut donné à l'hôtel-Dieu le quatorze mars 1516 par Thibaut Le Bastier, sous condition d'une messe à la vierge tous les samedis et d'un obit chaque mois. Il contenait alors six cent vingt arpents.

Les hospices de *Beauvais* possèdent en outre plusieurs maisons et diverses rentes. Leur revenu annuel peut être évalué à deux cent trente mille francs.

Il y a trois bureaux de bienfaisance seulement dans l'étendue du canton.

Celui d'*Allonne* a été institué en 1847, dans le but principal

de régler l'emploi du produit provenant de concessions de terrains pour sépultures. On y joint aussi le résultat de quelques quêtes; mais on n'a obtenu jusqu'à présent que des ressources minimales dont le chiffre, reposant sur des éventualités, est très-variable.

L'emploi en est fait en distribution de pain, deux fois par mois.

Le bureau de bienfaisance de la ville de *Beauvais* a été fondé en exécution de la loi du sept frimaire an cinq, qui prescrit l'organisation de semblables institutions dans toutes les communes. Il n'avait d'abord à gérer que le produit du dixième prélevé sur les recettes des spectacles publics; mais l'esprit de charité, si répandu dans la population, lui assura bientôt des revenus plus certains.

Le bureau possède des terres labourables et des prés d'une contenance totale de quinze hectares sis à *Goincourt*, *Saint-Martin-le-Nœud*, *Guignecourt*, *Valdampierre* et *Tillé*. Les ressources de tout genre comprennent les articles ci-après :

Fermage des biens ruraux.....	995 f.
Rentes sur l'Etat.....	5,898
Rentes sur particuliers.....	66
Intérêts des fonds placés au trésor public.....	150
Produits des droits sur les spectacles publics.....	450
Produit de la part dans les concessions de terrains pour sépultures, terme moyen.....	200
Produit des dons, aumônes, quêtes, etc., terme moyen.....	3,000
Subvention annuelle allouée par la ville.....	8,000
Total.....	18,759 f.

Une somme de deux cent cinquante-cinq francs, prise sur le produit des rentes, est spécialement affectée aux pauvres de la paroisse *Saint-Etienne*.

Les listes nominatives des indigents à secourir sont dressées chaque mois, et remises à huit dames de charité chargées du soin de distribuer le pain et les autres objets, car on donne aussi, selon les besoins, des vêtements, du linge, du bois ou de la tourbe, quelquefois de l'argent, aux familles surchargées d'enfants en bas âge. Le bureau subvient encore en partie au paiement des loyers de logement pour les ménages nécessiteux. Il aide les pauvres femmes en couches. La sollicitude est aussi variée que les causes des besoins sont nombreuses. L'institution des dames de charité est un véritable bienfait pour la classe malheureuse; car, par cet intermédiaire, il n'est pas de misère

que le bureau ne puisse connaître et secourir dans la mesure de ses ressources.

Les derniers recensements administratifs portent à seize cent seize le nombre moyen des individus à secourir, y comprenant cent soixante-huit vieillards, cinq cent trente deux chefs de famille surchargés d'enfants en bas âge, et neuf cent seize enfants.

Les pauvres de la commune de *Marissel* jouissent, depuis le vingt-huit avril 1850, d'une rente de cinquante-un francs, qui leur a été léguée par *M^{me} de Maucomble*. L'emploi en est fait exclusivement en distributions de pain.

Routes et chemins. Trois routes impériales, quatre routes départementales et un chemin vicinal de grande communication parcourent l'étendue du canton de *Beauvais*.

La route impériale n° 1, de Paris à Calais, pénètre sur la limite orientale du territoire d'*Allonne*, et, courant au nord-ouest, arrive, par une seule ligne droite de près de deux mille neuf cents mètres qui franchit le vallon d'*Allonne*, jusqu'à la rencontre de l'ancienne route, où elle s'infléchit un peu au nord; elle vient passer à *Saint-Lazare*, descend dans *Voisinlieu*, dont elle constitue la rue principale, se continue de même dans le faubourg *Saint-Jacques*, au bas duquel elle tourne un peu à droite pour traverser le Thérain à la porte-Paris. Cette première partie du trajet forme une ligne d'environ cinq mille cent mètres, y compris la rue de Saint-Jacques pour cinq cent soixante.

Le tracé suit dans la ville de *Beauvais* les rues de la Porte-Paris, Saint-Thomas, du Chariot-d'Or, de l'Ecu, le côté est de la place de l'Hôtel-de-Ville, la rue Neuve, les grandes rues Saint-Sauveur, Saint-Martin, Saint-Laurent, passe devant l'hôtel-Dieu, et traverse à la porte d'Amiens le canal de ceinture de la ville.

La route tourne ensuite au nord par le faubourg Gaillon, arrive dans le *Thil*, descend sur un tracé rectifié récemment le vallon de Calets, forme dans *Villers-Saint-Lucien* une rue secondaire; elle remonte sur un nouveau tracé l'autre flanc du vallon, laissant à gauche le bois de Brulet et à droite la *Ferme-du-Bois*, pour atteindre la limite de Troissereux, canton de Nivillers.

Le développement complet paraît être de neuf mille huit cent quatre-vingts mètres.

Le profil transversal est de quinze mètres cinquante-huit cen-

timètres, depuis la limite du canton de Noailles jusqu'à *Beauvais*. Il est réglé à neuf mètres soixante-quatorze centimètres dans la traverse de la ville, et uniformément à quatorze mètres depuis *Beauvais* jusqu'à la limite nord.

La chaussée est en empierrement de cailloux silex jusqu'à l'entrée de *Voisinlieu*, — en pavé de grès dans *Voisinlieu* et *Beauvais*, — et de là en empierrement jusqu'à la limite vers Calais.

La pente qui descend au pont d'*Allonne* a, pendant cinquante mètres, une inclinaison de six centimètres pour mètre.

Le pont au moyen duquel on franchit le rû de Berneuil a quatre mètres d'ouverture, quinze mètres entre les têtes, avec murs en ailes et parapets.

Il y a devant *Saint-Lazare* un arceau d'un mètre un tiers d'ouverture, et dix mètres entre les têtes avec murs en ailes.

On rencontre, après l'entrée de *Voisinlieu*, un autre arceau nommé le Pont de la Caille, de deux mètres d'ouverture et de neuf mètres entre ses têtes avec murs en ailes, parapets, et un radier en grès; il y a une chute de trois mètres à la tête d'aval.

Un autre pont a été construit vers 1835, au fond de *Villers-Saint-Lucien*, pour remédier aux crues qui, dans les temps de dégel, interceptaient le passage. Cet ouvrage conserve entre ses têtes le profil transversal de la route.

La route a été plantée de pommiers en 1755, depuis Warluis jusqu'à *Voisinlieu*. Les riverains obtinrent la permission de mettre des arbres à fruits au lieu d'ormes, sous condition que les branches n'avanceraient pas sur le chemin. C'était promettre l'impossible; une partie de cette plantation a été renouvelée vers 1830.

Les alignements de *Voisinlieu* ont été réglés par ordonnance du trente-un décembre 1830.

La traverse de *Beauvais*, qui forme une ligne d'environ douze cent soixante mètres, réglée par des arrêts du conseil des seize mai 1758 et trois février 1764, l'a été de nouveau par ordonnance du quatre septembre 1832, et celle de *Villers-Saint-Lucien* par une autre ordonnance du cinq avril 1837.

Les alignements de *Notre-Dame-du-Thil* ont été fixés par ordonnance du trente juin 1834.

Le relais de poste de *Beauvais* correspond au sud avec celui de Noailles, à un myriamètre cinq kilomètres de distance réduite, et au nord avec celui de Marseille à un myriamètre neuf kilomètres.

Le tracé actuel date de 1752. On passait avant, par le chemin

qui, venant de Warlois, traverse l'ancien bois Saint-Lucien, touche à l'extrémité du village d'*Allonne* à gauche de la route, et rejoint celle-ci à quatre cents pas avant *Saint-Lazare*.

La route impériale n° 31, de Rouen à Reims, suit dans le canton la direction générale de l'ouest à l'est. Elle pénètre du canton d'Auneuil sur le territoire de *Goincourt*, passe à l'*Italienne*, forme une série de lignes brisées au nord du chef-lieu de cette commune, et arrive, par un tracé irrégulier, jusqu'à l'entrée de *Saint-Just*, après un développement de trois mille huit cent quinze mètres. La traverse de *Saint-Just* comprend sept cent cinquante mètres, et la rue du faubourg Saint-Quentin cinq cents autres mètres, ce qui forme une voie bâtie de douze cent cinquante mètres depuis l'entrée de *Saint-Just* jusqu'à la porte-Limaçon de *Beauvais*. De là, on parcourt la droite formée par la rue Loisel, la place Saint Pierre, les rues Saint-Pierre, du Châtel, de La Harpe et des Jacobins, jusqu'à la rue Saint-André, où l'on prend au nord-est pour franchir le canal de ceinture et suivre la grande rue de la Poterne jusqu'au carrefour du même nom. Le tracé tourne ensuite à l'est, passe au-dessus de *Marissel*, traverse *Saint-Antoine*, et de là par une droite jusqu'à la limite vers Therdonne. Le parcours de la Poterne-Saint-André est de trois cent cinquante mètres, et la distance entre le carrefour et la limite, de trois cent cinquante mètres.

La longueur totale peut être évaluée à neuf mille cent cinquante mètres.

Le profil transversal a quatorze mètres à l'ouest de *Beauvais*, et douze mètres seulement sur le territoire de *Marissel*.

La chaussée est un empierrement de cailloux silex, sauf les traverses pavées de *Saint-Just* et de *Beauvais*.

Il y a, vis-à-vis *Goincourt*, une pente de six pour cent pendant six cents mètres.

Le pont du faubourg Saint-Quentin a trois mètres d'ouverture, huit mètres entre les têtes avec murs en ailes et parapets.

Celui de la rivière Saint-Quentin est ouvert de deux mètres seulement, avec six mètres entre les têtes, murs en ailes et parapets; il est en libages de grès.

Le pont de la rivière de *Saint Just* est en arc surbaissé de trois mètres d'ouverture et de onze mètres entre les têtes, avec murs en ailes et parapets en grès, parementés.

La route est garnie, dans la campagne, de jeunes plantations d'arbres fruitiers.

La traverse de *Beauvais*, qui forme une ligne de mille cin-

quante-cinq mètres, a été réglée par ordonnance du quatre septembre 1832.

Une ordonnance du trois juin 1831 a statué sur les alignements de la traverse de *Saint-Just*, et une autre ordonnance du cinq décembre 1830, sur ceux de *Saint-Antoine*.

Le relais de poste de *Beauvais* correspond avec celui du Vivier-d'Anger à un myriamètre cinq kilomètres de distance réduite ; l'intervalle réel est de quatorze mille six cent quatre-vingt-sept mètres. Vers l'est, il correspond avec le relais de Bresles, fixé à un myriamètre trois kilomètres.

La section comprise entre la limite du canton d'Auneuil et l'entrée de *Saint-Just* a été ouverte en 1784. La traverse de *Saint-Just* et du faubourg de Saint-Quentin, existant depuis des siècles, constituait ce qu'on appelait en 1780 un chemin détaché à l'entretien du roi, c'est-à-dire que, sans être classé parmi les grandes routes, il était néanmoins au compte de l'Etat et dans le service de la généralité. La section de l'est remonte à l'année 1769. Le tracé en fut fixé, après de longs débats, par l'influence des évêques, comme établissant la ligne la plus courte entre la ville et leur château de Bresles.

La route n° 31 était dénommée autrefois route de Champagne en Normandie.

La route impériale n° 181, d'Evreux à Breteuil, sortant du canton d'Auneuil dans la direction du nord-est, traverse le bois de Belloy, après lequel, abandonnant un ancien tracé, elle contourne le coteau de Saint-Jean, laissant à gauche et très-près *Aumarest*, *Goincourt*, et s'embranchant, après un trajet de quatre mille huit cent dix mètres, sur la route n° 31, près de la *Terre-Tortue*.

Elle emprunte ensuite le tracé de la route n° 31 jusqu'à la rue Saint-Sauveur dans *Beauvais*, puis la route impériale n° 1 jusqu'à la porte d'Amiens ; de là elle s'élève au nord vers la plaine de Tillé, par une rampe rectifiée dans l'année 1827, et arrive, en une seule droite d'environ deux mille soixante-dix mètres, à la limite du canton de Nivillers.

Les deux sections réunies forment une ligne de six mille huit cent quatre-vingts mètres, et en y joignant les emprunts faits dans la ville aux deux autres routes, on trouve pour celle-ci un parcours total de dix mille cinquante mètres.

Le profil transversal est de onze mètres, et la chaussée en empiérement.

Les fossés sont bordés d'arbres fruitiers, excepté à la sortie de

Beauvais, où quatre rangées d'ormes forment des allées de promenade sur les bas-côtés.

Le service de la poste aux chevaux a lieu vers le sud de *Beauvais* par le relais de Laboussoye, à un myriamètre quatre kilomètres de distance réduite, et au nord par celui de Noirémont, à un myriamètre six kilomètres.

La distance réelle de Laboussoye est de seize mille quatre cent quatre-vingt-trois mètres, et celle de Noirémont de quinze mille huit cent vingt-trois mètres.

La route de *Beauvais* à Gisors a existé dans tous les temps; c'était la seule communication directe vers la Normandie avant la création de la route de Rouen à Reims par Gournay. Le tracé a dû varier à mesure que l'accroissement de la circulation obligeait de rendre le parcours plus facile. On a suivi pendant des siècles la chaussée romaine qui, sortant de *Beauvais* par Saint-Symphorien, allait droit à l'église de *Saint-Martin-le-Nœud*, en descendant dans la vallée de Bray, près de la pointe Sainte-Claire, avec une pente qui ressemble aujourd'hui à un précipice; de là on continuait vers l'église de Saint-Léger en Bray. On adopta, vers 1770, une autre direction qui établit une longue percée dans le bois de Belloy, laissa au sud-est le clocher de *Saint-Martin-le-Nœud*, et prit en écharpe le coteau crayeux en face de *Goincourt*, pour descendre ensuite dans le faubourg Saint-Jean de *Beauvais*, et suivre dans la ville la rue Saint-Jean, la place de l'Hôtel-de-Ville et la rue de la Taillerie jusqu'à la rencontre de la route n° 31, rue du Châtel. Cette ligne fréquentée pendant soixante-dix ans, conservait encore des inclinaisons de neuf pour cent dans le bois de Belloy, de sept sur les coteaux de Saint-Jean. Après plusieurs recherches infructueuses pour arriver à leur correction, on se détermina à rester dans la vallée, et l'on adopta la ligne actuelle, qui a été livrée à la circulation dans l'année 1842.

La section du nord fut établie vers 1755. Le tracé à la sortie de *Beauvais*, longeant la place du Franc-Marché, a été corrigé dans l'année 1827, lorsque la ville supprima l'ancienne porte dite de l'Hôtel-Dieu, pour la remplacer par la porte d'Amiens, qui se trouve dans l'axe de la route et dans celui de la grande rue Saint-Martin.

La route départementale n° 5, de *Beauvais* à Pontoise, appartient en entier, depuis l'adoption d'un nouveau tracé, au territoire d'*Allonne*. Elle commence sur la route impériale de Calais, immédiatement avant le pont d'*Allonne*, et remonte en écharpe le flanc droit du vallon de Berneuil jusqu'à la hauteur de *Bon-*

genoult, où elle retombe dans l'ancien tracé et court au sud jusqu'au canton d'Auneuil, après avoir décrit un parcours de trois mille trois cents mètres.

Le profil transversal est de onze mètres dans la nouvelle section, et de huit mètres seulement pour l'ancienne.

De jeunes plantations de pommiers garnissent les deux bords.

Cette route est en empierrement de cailloux silex.

Elle est desservie par les relais de poste de *Beauvais* et de Saint-Quentin, à distance réduite d'un myriamètre un kilomètre. L'intervalle réel est de onze mille huit cent cinquante mètres.

• L'ancienne route, établie vers 1808 comme chemin cantonal, partait de *Beauvais*, sur la place du faubourg Saint-Jacques, passait devant le *Pressoir-Coquet*, longeait le bois Quéquet, traversait le hameau de *Bongenoult*, pour remonter sur le plateau du bois de Fecq. On a été obligé de l'abandonner, à cause des pentes et rampes excessives qui empêchaient la circulation des gros transports.

Le redressement par *Allonne* a été réalisé dans l'année 1840.

La route départementale n° 9, de *Beauvais* à Mantes, consiste, pour le canton, dans la section de la route impériale d'Evreux à Breteuil, déclassée après l'adoption du tracé qui traverse la vallée d'Avelon. Elle forme la rue du faubourg Saint-Jean, passe à *Pentemont*, s'élève jusqu'au droit de *Goincourt*, pour redescendre vers l'église de *Saint-Martin-le-Nœud*, qu'elle laisse à gauche, et rejoindre la route impériale au-dessous du bois de Belloy. Elle comprend une ligne de cinq mille cinq cents mètres. Elle a conservé sa largeur de près de douze mètres.

La route départementale n° 11, de *Beauvais* à Montdidier, commence sur le territoire de *Beauvais*, près du carrefour de la poterne Saint-André, et traverse la plaine de *Marissel* dans un développement rectiligne de trois mille trois cent vingt mètres, après lequel elle se continue, dans le canton de Nivillers, entre les territoires de Therdonne et de Tillé. Elle est assise sur la chaussée romaine de Bavai (Nord) à *Beauvais*, ce qui explique la rectitude complète de l'alignement; toutefois, elle a été détournée un peu au sud en descendant dans la vallée de Thérain, afin d'éviter la pente très-rude du chemin creux qui formait son prolongement jusqu'à *Beauvais*.

Elle a huit mètres de largeur. Classée par ordonnance du vingt-six juin 1826 dans la voirie départementale, elle était considérée,

avant, comme chemin de grande communication sous la dénomination de *Beauvais* à *Saint-Just-en-Chaussée*.

Le relais de poste de *Beauvais* correspond, par cette ligne, avec celui de *Saint-Just-en-Chaussée*, à une distance réduite d'un myriamètre neuf kilomètres.

La route départementale n° 19, de *Beauvais* à *Crevecœur*, appartient au territoire de *Notre-Dame-du-Thil*, s'embranchant au-dessus de *Villers-Saint-Lucien*, à droite de la route impériale de Calais. Elle court presque au nord jusqu'au droit de la *Ferme-du-Bois*, où elle quitte un ancien tracé pour arriver obliquement aux haies du *Plouy-Saint-Lucien*; de là elle se continue dans la même direction jusqu'à la limite du canton de Nivillers, entre les territoires de *Verderel* et de *Tillé*. Sa longueur totale est de trois mille huit cent vingt mètres, et son profil de huit mètres.

Elle a été placée dans la voirie départementale par ordonnance du cinq juin 1837; c'était antérieurement un chemin de grande communication.

Elle est construite, comme la plupart des autres voies de l'arrondissement, en empierrement de cailloux.

Les grès employés dans la grande voirie sont tirés des carrières de *Frétoy* et de *Grémévillers*, au canton de *Songeons*. Les cailloux abondent partout sur les terrains superficiels de la région crayeuse. Le sable vient, selon les lieux, de *Fourneuil* canton de *Nivillers*; de la butte de *Bracheux*, du vallon de *Berneuil* au-dessus d'*Allonne*.

Le chemin de grande communication de *Beauvais* à *Gournay-en-Bray* s'embranché sur la route impériale n° 31, à l'extrémité de la grande rue de *Saint-Just-des-Marest*, et, courant au nord, passe au-dessous de la forêt du Parc jusqu'à la ferme du *Gros-Chêne*, après laquelle il se détourne vers le nord ouest, entre les bois du Parc et de *Saint-Quentin*, coupe quelques saillants du territoire du *Mont-Saint-Adrien* et forme, jusqu'à l'étoile, limite entre cette commune et celle de *Fouquénies*. Il rentre à partir de l'étoile sur *Saint-Paul*, touche à l'angle sud-ouest du territoire de *Pierrefite* à la sortie du bois; il se dirige ensuite par un seul alignement jusqu'à *Savignies*.

Parvenu sur la place, il prend au nord par la rue Rouge jusqu'à la rencontre de l'ancien chemin de *Gerberoy*, qu'il emprunte, et, courant toujours au nord-ouest, il traverse le hameau du *Détroit*, pour se continuer au-delà vers *Lhéraule*, canton de *Songeons*.

La distance de *Saint-Just*, à l'entrée de *Savignies*, est de huit mille deux cents mètres, y compris les petites sections sur le territoire du Mont-Saint-Adrien, canton d'Auneuil, qui, réunies, formeraient néanmoins une ligne de trois mille quatre cents mètres. Le surplus du tracé est évalué à trois mille trois cents mètres, en sorte que le parcours est d'environ huit mille cent mètres pour le canton de *Beauvais*.

La section de *Saint-Just* à *Savignies* a l'aspect et les proportions d'une route impériale, son profil transversal étant de onze mètres. Elle fut ouverte en 1785, comme ligne de Champagne en Normandie, et la direction adoptée fut préférée à celle de la vallée de Bray par l'influence des évêques, qui favorisaient *Savignies*, commune ancienne du comté, faveur justifiée d'ailleurs par la nécessité de donner des moyens de transport à l'industrie importante du pays. On comprit ensuite la route dans le système de défense militaire du nord, ce qui n'empêcha pas de l'abandonner en 1793 pour reporter les travaux sur le tracé de la vallée déjà construit jusqu'au pont de Saint-Paul. Néanmoins, la route de *Beauvais* à *Savignies* fut conservée comme de troisième classe, jusqu'à la réorganisation du service des ponts-et-chaussées, ordonnée par le décret impérial du seize décembre 1811. Elle disparut alors de la grande voirie; mais son importance la fit considérer et traiter comme chemin de grande communication, avant même que ce genre mixte eût acquis une existence légale.

La section au-delà de *Savignies* a été régularisée depuis 1837.

La première section est garnie de pommiers sur ses bords.

La distance de *Saint-Just* au *Gros-Chêne*, où commence le bois du Parc, est d'environ deux mille mètres. La traversée de la forêt comprend une section de près de deux mille six cents mètres.

Le passage du ravin de Plantoignon, entre la forêt et *Savignies*, présente une pente et une rampe rectilignes de neuf pour cent sur deux cents mètres d'étendue.

Les chemins vicinaux, classés au nombre de soixante-seize, ont un développement de quatre-vingt-dix-neuf mille cent cinquante-huit mètres; cette longueur réunie à celles des routes de grande voirie et du chemin de grande vicinalité, donne une ligne totale de cent quarante-neuf mille cent huit mètres pour l'ensemble des communications dont l'utilité publique a été reconnue.

Il existe en outre cinq cent cinquante chemins vicinaux non

classés, ayant ensemble un développement de trois cent dix-neuf mille neuf cent soixante-quatre mètres; en sorte que la voirie publique comprend six cent vingt-six lignes de toute sorte, ayant une longueur réunie de quatre cent soixante-neuf mille soixante-douze mètres, ou cent dix-sept lieues.

Cette quantité considérable, eu égard à la contenance médiocre du canton, s'explique par l'importance ancienne de la ville de *Beauvais*, qui, dès le temps de l'occupation romaine, était un centre duquel rayonnaient des routes nombreuses; par les changements que les guerres du moyen-âge et l'intérêt de la défense du pays ont amenés dans le système de communications, de telle sorte que de nouvelles directions étaient créées sans qu'on supprimât les anciennes; et aussi par les relations que la présence d'un évêché joint à une seigneurie temporelle considérable, et la prééminence de la ville comme chef-lieu d'un grand service administratif, ont étendues et multipliées en tout sens.

On peut signaler parmi les anciens chemins remarquables à un titre quelconque :

1° le vieux chemin de Gerberoy à *Beauvais*, venant de La Neuville-Vault dans le canton de Marseille, passant à l'est du *Détroit* et de *Savignies*, près du *Gorguet*; de là, au Mont-Saint-Adrien canton d'Auneuil, suivant ensuite la lisière du bois du Parc, et descendant par *La Trupinière*, vers *Saint-Just* et *Beauvais*. C'était aussi le chemin de *Beauvais* à *Savignies* avant la création de la route actuelle; il y a un embranchement direct du *Gorguet* au bourg;

2° l'ancienne route de *Savignies* à Gournay-en-Bray, franchissant le mont-Benard, traversant le bois des Fosses, descendant à *Courcelles-sous-bois*, et de là au nord d'Hodenc-en-Bray, vers Ville-en-Bray;

3° le vieux chemin de Marseille à Ons-en-Bray, venant de Bonnières et de Lhéraule, à *Courcelle* et à *La Frenoye*, puis au Pont-aux-Clayes et à Lhuyère, canton du Coudray. Il est presque détruit;

4° le chemin de *Beauvais* à Saint-Paul et à Saint-Germain par le vallon de Boyauval, pénétrant de là dans le haut Bray;

5° la voie romaine de *Beauvais* à Gisors ou aux environs, sortant de la ville par la porte Saint-Jean; elle longeait la ravine qui aboutit sur la petite place, en sorte que les eaux torrentielles d'orage ont emporté presque tout l'empierrement, dont il existe cependant des restes incontestables, notamment au lieu dit le Noyer-Ferré; elle venait droit à la pointe Sainte-Claire et à

l'église de *Saint-Martin-le-Nœud*, et de là à travers le bois de Belloy à Saint-Léger et à Auneuil;

6° l'ancien chemin de *Beauvais* à Chaumont; c'est la voirie creuse et accidentée qui prend dans le faubourg Saint-Jacques, à droite de l'ancienne route de Pontoise, venant passer près du bois de La Grange et des carrières de *Flambermont*, formant l'une des rues de *Flambermont*, se continuant entre le bois de Belloy et la ferme de *Grand-Camp*, puis à Tiersfontaine, canton d'Auneuil;

7° le chemin de *Beauvais* à Vaux, large voirie commençant sur le précédent, près le bois de La Grange, ou plutôt donnant naissance au vieux chemin de Chaumont. Il se prolonge très-près de *Senéfontaine*, pour se diriger, à travers le bois Dargies sur le Vexin français, par le territoire de Berneuil et de Villotran. Cette ligne et la précédente proviennent, selon toute apparence, de la voirie romaine;

8° le chemin dit des Potiers, qui était un embranchement de l'ancienne route de Gerberoy à *Beauvais*, mentionnée ci-dessus; son nom indique assez qu'il devait aboutir à *Savignies*. On pense qu'il descendait du Mont-Saint-Adrien à Boyauval, puis à *Goincourt* et à *Aumarest*. Ses traces sont presque perdues dans tous ces lieux, mais on les retrouve entre *Goincourt* et l'église de *Saint-Martin-le-Nœud*; il passe au carrefour de l'église, de là entre *Flambermont* et les carrières, au dessus de *Senéfontaine*. On le nomme ensuite ruelle des Vignes et chemin de *Senéfontaine* à *Bongenoult*. Il passe, en effet, au-dessus de *Bongenoult*, puis vers *Allonne*, où il est nommé *sentier des Bassures*; on le retrouve encore dans la rue au nord de l'église, à partir de laquelle il devient le chemin d'*Allonne* au moulin de *Villers-sur-Thère*, et de là à Therdonne, canton de Nivillers. D'après cet itinéraire et la dénomination, il est évident que cette voirie avait pour but d'éviter le passage, à travers la ville de *Beauvais*, des transports allant de *Savignies* vers l'Ile-de-France ou les environs de Senlis;

9° la chaussée Brunehaut ou voie romaine de *Beauvais* à Paris. On présume qu'elle se séparait à Saint-Symphorien de la voie de Gisors; cependant, on ne la voit plus distinctement qu'à partir de l'ancien chemin de Chaumont (ci-dessus n° 6); elle vient de là sur l'emplacement du bois Quéquet aujourd'hui défriché, passe le vallon de Berneuil à l'extrémité ouest de *Bongenoult*, forme ensuite limite entre les territoires d'*Allonne* et de Frocourt, d'*Allonne* et de Saint-Sulpice, et se continue à travers le canton de Noailles;

10° l'ancien chemin de *Beauvais* à *Mouchy-le-Châtel*, sortant de *Voisinlieu*, conduisant à *Villers-sur-Thère* et à *Bruneval*, puis à *Merlemont*, *Montreuil-sur-Thérain*, etc. ;

11° la chaussée *Brunehaut* ou voie de *Beauvais* à *Saint-Martin-Longueau*, autrefois route de *Beauvais* à *Clermont*. Elle prend à gauche de la route actuelle dans le hameau de *Saint-Antoine*, et se poursuit en droite ligne jusqu'à la rencontre du chemin de *Bracheux* ou chemin de *Saint-Marc*, après lequel elle fléchit un peu à l'ouest, pour se continuer au nord de *Ther-donne*, *Laversines*, etc. ;

Le prolongement de premier alignement est une autre chaussée qui conduisait à *Bulles*, et qui sort du canton après deux cents pas de parcours ;

12° l'ancien chemin de *Beauvais* à *La Fraye*, s'embranchant sur la route de *Breteuil*, et venant passer au-dessus de *Tillé*, canton de *Nivillers* ;

13° la basse-chaussée de *Montdidier* ou chemin de *Bonlier*, dite au seizième siècle chaussée d'Oroër, commençant un peu au-dessus du précédent ; très-fréquentée pendant le moyen-âge ;

14° un ancien chemin d'Amiens, et probablement une chaussée, prenant naissance sur la route de *Calais*, au Calvaire de *Notre-Dame-du-Thil* ; il traverse le vallon de *Calets* au milieu du village de *Villers*, et vient passer près du *Plouy-Saint-Lucien*, où la route départementale de *Crevecœur* l'emprunte jusqu'au bout du hameau ; il se continue ensuite à gauche de la route, qu'il croise de nouveau avant d'entrer dans *Verderel* ;

15° la chaussée de la *Mer*, ou voie romaine de *Beauvais* à *Eu*, formant le chemin qu'on appelle la rue Verte, entre *Beauvais* et *Notre-Dame-du-Thil*. Elle descendait dans *Saint-Lucien*, où elle est détruite ; c'est ensuite l'ancien chemin de *Beauvais* à *Troisseeux*, entre le *Thérain* et le bois de *Brulet*. Elle touche *Miauroy* sur la gauche et vient couper obliquement, après le bois, la route de *Calais* pour se diriger par les bois d'en-Haut sur *Saint-Maurice* (canton de *Nivillers*).

On franchit le *Thérain* : 1° sur une passerelle en bois vis-à-vis *Fouquenies* ; 2° au moulin de *Miauroy* ; 3° sur les ponts correspondant aux portes de la ville de *Beauvais* ; 4° sur une passerelle à *Villers-sur-Thère*.

Il y a un pont sur la rivière *Saint-Quentin*, entre la préfecture et le moulin, et un autre sur la route de *Rouen*.

Il y a de même un pont sur la rivière de *Saint-Just*, route de *Rouen*.

Aucun des cours d'eau n'est navigable, mais il a été question à plusieurs reprises d'agrandir, dans ce but, le lit du Thérain. On flottait du bois sur cette rivière, sous le règne de Louis XIV, depuis Héricourt-Saint-Sanson jusqu'à *Beauvais*, habitude que l'établissement des routes et les difficultés opposées par les propriétaires d'usines hydrauliques ont fait dès longtemps abandonner.

Le projet d'établir un canal de navigation qui reliât directement l'Oise à la Manche, vers Dieppe, paraît avoir été conçu dès le règne de Charlemagne, et il est certain que, dirigé par la vallée de Thérain et le pays de Bray, l'ouvrage eût été d'une facile exécution.

Il fut repris à la fin du quinzième siècle par l'impulsion de Louis XI, et à cause de l'intérêt que ce monarque habile prenait à la prospérité de la ville de *Beauvais* depuis la défense héroïque de 1472.

On rencontre, à ce sujet, les mentions suivantes dans les anciens registres du chapitre de la cathédrale :

« 1482, trente septembre. Députés nommés pour conférer avec M. de Beauvais, le lieutenant de Senlis, et ceux de la ville de Beauvais, au sujet d'un canal navigable qui serait pratiqué dans le Térain jusqu'à l'Oise, et qui puisse transporter les blés, pierres, etc., et aviser si ce canal serait utile ou dommageable soit au public, soit aux particuliers. »

Ces conférences étaient nécessaires à cause des droits seigneuriaux de l'évêque, du chapitre et de la ville sur les cours d'eau.

« 1483, quinze décembre. Comparait Pierre Le Coustellier, se disant procureur général du roi dans le diocèse de Beauvais, requérant, priant humblement Messieurs de vouloir consentir à ce que la rivière du Térain soit rendue navigable, portant *naves*, soutenant que cela serait fort avantageux à tout le royaume et à tout le diocèse de Beauvais, montrant certaine ordonnance du roi et plusieurs lettres de consentement des seigneurs riverains. Chanoines nommés pour examiner le tout et en faire le rapport au chapitre. »

« — Dix-sept décembre. On ne prend là-dessus aucune conclusion avant que d'en avoir communiqué avec les maire et pers, nobles et autres intéressés. »

« 1484, vingt-six janvier. Le chapitre ne consent pas, attendu les dommages et incommoditez qui en reviendraient, tant à l'église de Beauvais qu'à tout le pays. »

« — Six février. Permis au sieur Le Coustellier, entrepreneur du canal, et qui proposait plusieurs systèmes tant pour la cons-

truction des vaisseaux que pour leur transport d'ici à Rouen, d'ôter les relais et vannes de Voisinlieu en donnant caution de les rétablir à ses dépens. »

On ne trouve pas que ces recherches aient amené aucun résultat.

Mais le projet s'étant reproduit sous le règne d'Henri IV, le chapitre nomma, le six octobre 1604, « des commissaires pour dresser un mémoire sur le désavantage que le canal lui causerait à cause de ses moulins sur le Thérain. Le chanoine Garnier fut chargé le huit octobre de porter ce mémoire aux commissaires du roi, à Paris. »

Les événements du temps, bien plus que cette opposition, suspendirent la suite de l'affaire.

Reprise sous l'administration de Colbert, on décida que le canal irait de l'Oise sur Dieppe par *Beauvais*. On ne voit pas qu'on s'en soit occupé efficacement depuis, jusqu'à l'année 1780, qu'un arrêt du conseil approuva les projets dressés par le corps des ponts-et-chaussées.

On en était encore là en 1790, lorsque la nécessité de donner un travail profitable à la classe laborieuse, dont les bras étaient inoccupés depuis la réunion de l'assemblée constituante, fit reprendre avec ardeur plusieurs propositions de grandes entreprises, entre lesquelles figurait le canal de l'Oise.

Toutefois, il fut alors demandé de conduire le tracé par Gisors au lieu de *Beauvais*. Les villes de *Beauvais* et de Dieppe opposèrent un terme moyen, c'est-à-dire un embranchement qui se dirigerait du tracé primitif vers la ville de Rouen par la vallée d'Andelle (1).

Les événements politiques marchaient vite pendant ces débats, et bientôt il ne fut plus question d'aucune ligne.

Après la paix de 1815, les esprits étant portés de nouveau vers les améliorations intérieures, une société se forma dans l'année 1819, pour faire étudier, au moyen de souscriptions, la possibilité d'établir, à peu de frais, la section de ce canal sans cesse ajourné, comprise entre *Beauvais* et la vallée de l'Oise.

Mais les études étant terminées, le gouvernement réclama la communication des pièces, afin de les coordonner avec les nouvelles recherches ordonnées vers Dieppe.

(1) Recueil de pièces relatives à l'ouverture d'un canal de navigation de l'Oise à Rouen et à Dieppe. — Dieppe, 1790, in-4°.

On n'avait rien décidé, lorsque le roi, revenant du camp de Saint-Omer, arriva le dix-neuf septembre 1827 à *Beauvais*. A la demande instante du conseil municipal, auquel s'était jointe une députation de la ville de Dieppe, Sa Majesté promit son concours bienveillant, et, comme une première preuve d'intérêt, permit que la ligne si désirée reçût le nom de *canal Charles X*.

Mais ces nouvelles tentatives furent arrêtées par les intrigues de la compagnie qui semblait alors se former pour réaliser le projet autrement gigantesque d'un canal de Paris au Havre.

Le gouvernement sorti de la révolution de juillet ne s'occupa plus de cette affaire, et l'impulsion nouvelle donnée aux voies de fer ne permet pas d'espérer qu'il en soit question désormais sérieusement.

Finances. Les contributions et redevances de toute nature, perçues annuellement dans le canton de *Beauvais*, et les dépenses payées, se composent des articles ci-dessous détaillés, relevés sur les comptes de l'exercice 1847 :

RÉCETTES.

Contributions directes.	Foncière.....	150,988	} 357,749 ^c
	Personn ^{le} et mobilière.....	59,370	
	Portes et fenêtres.....	74,729	
	Patentes.....	72,662	
Formules de patentes.....		1,982	
Frais d'avertissement.....		520	
Produit de la vérification des poids et mesures..		1,269	
Domaine et enregistrement.....		608,265	
Produits des forêts.....		46,700	
Contributions indirectes.....		368,038	
Poste aux lettres.....		73,992	
Octroi municipal (à <i>Beauvais</i>).....		177,835	
Ressources spéciales aux chemins vicinaux.....		17,855	
		<u>1,654,250^c</u>	

DÉPENSES.

Centimes communaux ordinaires.....	6,072 ^c
extraordinaires.....	10,229
spéciaux pour l'instruction	
primaire.....	<u>1,757</u>
<i>A reporter</i>	18,058 ^c

<i>Report</i>	18,058 ^f
Dépenses des chemins vicinaux.....	19,556
Service de la recette générale, du payeur et des percepteurs	52,347
Frais d'avertissement et poursuites.....	420
Attribution des communes dans le droit de patente	4,605
Dépenses administratives départementales.....	71,100
—— du clergé.....	152,533
—— de l'ordre judiciaire	37,076
—— du tribunal de commerce.....	800
—— de l'administration militaire (compris la garnison de <i>Beauvais</i>).....	380,082
—— de la gendarmerie départementale....	26,176
—— des prisons.....	32,106
Frais de l'enregistrement et des domaines.....	55,878
—— des contributions directes	33,718
—— des contributions indirectes.....	19,500
—— de l'octroi (<i>Beauvais</i>).....	34,494
—— des forêts.....	9,300
Dépenses des ponts-et-chaussées, personnel et matériel.....	75,274
Pensions et rentes.....	471,027
Ordonnances de décharge pour non-valeurs et cotes irrecevables.....	1,507
	<u>1,495,557^f</u>

RÉCAPITULATION.

Sommes perçues dans le canton.....	1,654,250 ^f
Sommes dépensées dans le canton.....	<u>1,495,557</u>
Différence versée au trésor public ou à la caisse du département	<u>158,693^f</u>

Le contingent moyen payé par chaque individu est de soixante-quatorze francs quatre-vingt-quatre centimes.

Les contributions payées dans le canton forment un peu plus de la huitième partie du contingent du département.

Le canton a été cadastré en 1830. Voici le tableau de sa contenance :

Terres labourables.....	4,901 ^{hect.}	15 ^{a.}	35 ^{c.}
Terres plantées	62	24	15
Jardins	168	30	45
<i>A reporter</i>	<u>5,131^{hect.}</u>	<u>69^{a.}</u>	<u>95^{c.}</u>

<i>Report.</i>	5,131	hect. 69 ^a .	95 ^c .
Bois et forêts	2,016	21	45
Vignes.....	439	85	65
Vergers et pépinières.....	136	91	75
Oseraies	8	84	20
Aunaies	144	30	10
Herbages	2	17	85
Marais légumiers (<i>aires</i>).....	47	36	30
Marais	9	29	00
Prés.	595	07	90
Prés plantés.	10	63	20
Pâtures.	326	85	55
Argilières.	0	20	65
Sablonnières.....	0	20	10
Carrières	5	36	10
Friches.	88	51	00
Friches plantées	7	72	05
Eaux.	37	89	55
Routes, chemins et places.....	253	77	85
Propriétés bâties	155	06	20
Total.....	9,417	hect. 96 ^a .	70 ^c .

Cette contenance équivaut à un peu plus de la soixante-deuxième partie de la superficie générale du département.

§. 4. Agriculture.

Les terres labourables du canton de *Beauvais* présentent, dans leurs qualités et leur force productrice, une assez grande diversité, due sans doute aux différences des roches qui leur servent de base. Considérées en général, elles constituent des sols médiocres plutôt que bons, ce qu'on doit attribuer au relief tourmenté du pays, eu égard à sa contenance et à l'absence de plaines horizontales continues. Le diluvien argileux qui, dans toute la Picardie, fournit d'excellents guérets, n'a dans ce canton ni sa consistance, ni son épaisseur normales. Presque toutes les surfaces étant inclinées, la partie supérieure et productive de cette argile a été entraînée par les eaux atmosphériques.

Les terres de *Marissel* et de *Notre Dame-du-Thil*, qui sont à l'extrémité, ou, si l'on veut, à l'origine du plateau crétacé, appartiennent à la variété dite *cauchîn*, qui est un mélange d'argile tenace, rougeâtre, et d'un peu de sable, empâtant des cailloux; c'est la partie inférieure du diluvium, celle dont la for-

tilité est moindre avec une culture plus difficile. En s'éloignant à l'est et au nord-est, on rencontre des terres douces de qualité supérieure, mais elles touchent à la limite du canton. Les champs des environs de *Voisinlieu*, d'*Allonne*, de *Villers*, sont très-caillouteux, avec peu d'argile; plus près d'*Allonne* et dans les plis qui descendent vers le vallon, la roche crayeuse est si voisine de la surface, que l'action de la charrue rend les terres calcaires. Il en est de même sur le plateau de *Saint-Symphorien*, dont toute la bordure est calcaire, tandis que la plaine, inclinée et ravinée vers *Beauvais*, montre les argiles rougeâtres et compactes du cauchin.

Il y a par places, et surtout vers *Allonne*, des champs sablonneux ainsi constitués par les restes de couches meubles glauconieuses; ils sont si maigres, qu'on les avait dès longtemps réservés pour la production du bois, et que les défrichements tentés avec quelque imprudence depuis vingt ans, ont diminué, au lieu de l'accroître, le revenu des propriétaires.

Les parties basses du territoire de *Saint-Just* contiennent des cailloux en grande quantité, et sont réputées bonnes, tandis que les parties élevées sont sèches, courtes, calcaires, de même que les bordures de la forêt du Parc et les territoires presque entiers de *Fouquénies*, *Herchies* et *Pierrefite*. Le plateau traversé par le ravin de *Plantoignon*, et compris entre la forêt du Parc, *Savignies*, *Pierrefite* et le *Détroit*, est encore très caillouteux, mais avec des terres fortes, rougeâtres, devenant calcaires dans les moindres inflexions du sol.

Le reste du canton dépend du pays de Bray, dont la constitution géologique a une influence immédiate sur la nature des terres. C'est, en général, un massif sableux, plus ou moins imprégné de fer, mêlé d'argile, traversé par des couches argileuses compactes. Les hauteurs de *Savignies* présentent le même sol que les vallons de *Goincourt*, d'*Aumarest*, de *Saint-Martin*, et que le bois de *Belloy*. Cette contrée est essentiellement forestière, propre à la production du chêne, et les parties les plus argileuses forment des prairies naturelles. La culture des céréales y est pour ainsi dire artificielle; elle exige beaucoup plus de soins et d'engrais, pour obtenir des produits médiocres, que n'en réclament les blés de qualité supérieure du Vexin, du Valois et des environs d'Estrées-Saint-Denis.

La profondeur de l'humus proprement dit varie depuis trente jusqu'à soixante-dix centimètres; elle est ordinairement de quarante à cinquante; elle atteint à peine onze ou douze centimètres dans la région du Bray.

Mode de culture. Les grands domaines sont devenus exceptionnels; la division des terres en lots moyens est à peu près générale, mais avec une tendance rapide vers le morcellement.

On peut encore citer, comme domaines considérables, la ferme de *Savignies*, qui compte cent vingt-huit hectares; — celles de *Villers-sur-Thère*, de cent vingt-cinq hectares; — de l'*Hôtel-Dieu*, terroir de *Notre-Dame-du-Thil*, lorte de cent quatorze; — la ferme du *Gros-Chêne*, près *Saint-Just*, de quatre-vingt-dix hectares; — la ferme du *Bois*, de quatre-vingt-deux hectares; — celles du *Plouy-Saint-Lucien*, *Saint-Lazare*, et de *Saint-Symphorien*, ayant chacune soixante-seize hectares; — de *Courcelles-sous-bois* et de *La Frenoye*, sur le territoire de *Savignies*, ayant chacune de soixante à soixante-trois hectares; — celles de *Valoires* près *Goincourt*, et de *Grand-Camp*, terroir de *Saint-Martin-le-Nœud*, qui en comptent cinquante-un chacune; — la ferme *Jécuyer* à *Saint Just*, de cinquante hectares.

Ces contenance réunies forment au plus la cinquième partie des terres labourables.

Le nombre des propriétaires étant de six mille soixante-cinq, il y a dix ans, on en comptait environ quatre mille huit cents qui ne payaient pas vingt francs de contributions. Parmi les autres, quatre cent vingt-six payaient de vingt à trente francs; — quatre cent seize, de trente à cinquante; — deux cent soixante-dix-neuf, de cinquante à cent francs; — cent douze, de cent à trois cents francs; — treize, de trois cents à cinq cents; — neuf, de cinq cents à mille francs; — et deux seulement, imposés mille francs ou au-dessus.

Le nombre des parcelles est d'environ cinquante neuf mille cent quatre-vingt-dix, ce qui revient à $2\frac{3}{5}$, terme moyen, par tête d'habitant.

La contenance moyenne de la parcelle, évaluée sur une contenance imposable d'environ huit mille trois cent vingt-six hectares, serait de quatorze centiares, ce qui attribuerait à chaque individu une contenance de trente-six centiares 40 seulement.

Les deux tiers au moins des terres sont cultivées directement par les propriétaires, à cause de la division des héritages; cependant, on évalue qu'il existe encore cinq cent soixante-dix baux de fermage.

Leur terme est réglé par six, neuf et douze ans; néanmoins, la révolution novenaire est générale. Les contributions demeurent à la charge du fermier, comme dans toute la Picardie. On stipule toujours le maintien de l'assolement triennal; et cependant le tenancier dirige sa culture à peu près comme il l'entend,

pourvu qu'en fin de bail il rende en jachère un tiers du domaine. Les règles du Code civil sont appliquées en ce qui concerne les réparations d'entretien; cependant encore, dans quelques lieux, vers le Bray notamment, le propriétaire s'oblige aux travaux des bâtiments, sans doute parce que l'étendue du fermage est médiocre et n'offre que de minces profits. La coupe des taillis ne peut être effectuée qu'une seule fois dans la période de neuf années; lorsque le bail est plus long, la restriction est maintenue, mais le fermier choisit l'année de l'abattage. Le marnage est au compte du fermier, sans qu'on lui fasse une obligation d'employer cet amendement qui exige des frais considérables, hors de proportion avec les produits de cultures dont l'étendue est restreinte. On doit fumer tous les trois ans. Les arbres morts appartiennent au fermier, mais sous condition de les remplacer; on déroge facilement à cette clause, comme à toutes celles qui imposent des frais accessoires, et c'est alors le propriétaire qui prend soin des plantations. Enfin, on met par le bail les cas fortuits à la charge du prenant, sauf encore à se relâcher, selon l'occasion, de cette clause rigoureuse.

Assolements, labours, etc. La division triennale des terres sert toujours de base au système de culture; mais dès longtemps, l'observation du repos absolu de la troisième sole a cessé d'être rigoureuse. La superficie laissée sans produit a diminué de cinq huitièmes environ, et l'on estime qu'elle ne comprend pas maintenant plus de six cent soixante hectares. La disparition des jachères est presque complète dans la banlieue de *Beauvais*. Elles n'occupent pas sur *Marissel* plus du dixième des terres labourables, et leur rapport général avec l'ensemble de la contenance paraît être : 1 : 7 $\frac{1}{2}$.

La rotation triennale ordinaire, dans le Bray, est : 1° blé et seigle; 2° orge et avoine; 3° bizaïlle, fourrages légumineux, colza et jachère.

Les terres reçoivent quatre façons pour les céréales d'automne; les grains de mars en réclament trois seulement, ou même deux lorsque le sol est léger. Les hersages égalent le nombre moyen des labours.

On se sert presque partout de la charrue picarde, attelée de deux chevaux; cependant, à *Savignies* et dans le Bray, on fait usage d'une variété de charrue dite *Vexinière* ou à *maillets*, et l'on est souvent obligé, à cause de la fréquence des sols glaiseux, d'y atteler trois et quatre chevaux.

On évalue à vingt-cinq hectares la superficie moyenne qu'une

charrue peut faire valoir ; cette contenance s'élève dans quelques localités jusqu'à trente et trente-six hectares.

On a adopté l'usage des herses en fer, et celui de l'extirpateur inventé par M. *Gratien*, du Hamel. Quelques personnes emploient aussi, pour défricher les luzernières, une forte charue dite de *Maules*.

Engrais, amendements, etc. Le fumier et le parc fournissent la masse principale des engrais. La proximité d'une ville considérable donnerait beaucoup d'engrais à l'agriculture, si la plus grande partie n'était employée dans les jardins maraîchers.

On répand le *fumier* dans la proportion moyenne de vingt voitures à l'hectare, quantité faible, mais que l'étendue médiocre des propriétés tend à restreindre pour diminuer les frais de culture. Les terres sableuses du Bray exigeraient surtout une plus grande masse d'engrais.

Le *parcage* des moutons représente un dixième au plus de l'ensemble des fumures. On le réserve surtout pour les terres légères, c'est-à-dire pour celles qui ne contiennent pas une quantité suffisante d'argile diluvienne, et que les agriculteurs désignent par l'épithète de terres *creuses*. L'amendement d'un hectare exige, dit-on, la présence de trois mille bêtes pendant une nuit ; mais il n'est pas possible d'atteindre partout cette condition, à cause de l'insuffisance des troupeaux. Le parcage est spécialement utile sur les jachères destinées à recevoir des céréales secondaires mélangées avec des fourrages légumineux.

La *poudrette* est considérée comme un stimulant très-actif, mais la production en est si faible, que l'emploi en devient exceptionnel. On ne peut s'en servir que sur les cultures les plus rapprochées de la ville.

On peut en dire autant de la *colombine* et de la *poulée*, sauf que chaque ferme met en œuvre toute la quantité de ces substances données par la basse-cour. Ce serait l'engrais le plus approprié aux terres du canton de *Beauvais* qui, la plupart, ont besoin de stimulants chauds. Il est sans influence sur l'ensemble de la production, vu sa rareté.

Le procédé du *marnage* est laissé, comme on l'a dit, à l'appréciation du fermier. Son emploi n'est pas général, et les terres de la région crayeuse n'en ont aucun besoin, si ce n'est du côté du *Plouy-Saint-Lucien* où l'on s'avance vers les guérets très-argileux du canton de *Crevecœur*. On marne quelquefois dans la contrée du Bray, et toujours lorsqu'il s'agit de convertir des prairies artificielles ou des marécages, en terres de céréales. On

se sert de la craie dite marneuse, c'est-à-dire des parties moyennes du massif crétacé, entre la craie blanche, proprement dite, et le calcaire à nœuds; cette roche est à découvert sur les pentes des coteaux de *Goincourt* et de *Saint-Jean*. On estime qu'une quantité de deux mille hectolitres est nécessaire pour l'amendement d'un hectare.

On se sert aussi autour de *Goincourt* d'une marne argileuse verdâtre prise à la base de la craie, que l'on va chercher dans le ravin de *Boyanval*, près *Saint-Paul*, canton d'*Auneuil*.

L'usage du *plâtre*, comme amendement, a suivi le développement des prairies artificielles. Essayé vers 1780, ensuite abandonné, puis repris vers 1815, il n'était pas borné aux fourrages proprement dits, mais il s'étendait aussi aux semis de vesce et de pois. Il en fallait environ trois hectolitres pour un hectare. La cherté de cette substance provenant des frais de transport, en a fait diminuer l'emploi, et il y a une tendance marquée à l'abandonner.

On y supplée largement par les cendres de tourbe, fort communes dans le pays, et l'on pense subvenir à leur moindre action en augmentant la quantité. On répand en effet les cendres dans une proportion qui s'élève quelquefois jusqu'à vingt hectolitres par hectare.

Les produits des fabriques de couperose de *Goincourt* et du *Béquet* canton d'*Auneuil*, sont employées aussi comme stimulants, et l'on en obtient un effet aussi puissant que des cendres des lignites tertiaires si abondantes dans l'arrondissement de *Compiègne*. L'usage en est restreint, toutefois, aux territoires de *Goincourt* et de *Saint-Martin-le-Nœud*.

On ne connaît ici ni l'urate, ni la castine, ni les différents composés.

L'époque des semailles est conforme aux usages généraux de *Picardie* : en automne, le seigle d'abord, puis le blé au mois d'octobre; — l'avoine, du vingt-cinq mars au vingt-cinq avril; — l'orge, du vingt-cinq avril au dix mai.

Le trèfle incarnat ou anglais est la première semaille de l'année agricole; on l'effectue au mois de septembre. Le sainfoin, le trèfle et la minette accompagnent les grains de mars. La luzerne est semée au mois de mai.

Les plantes nuisibles aux récoltes sont surtout celles qui croissent de préférence dans les terres sèches et calcaires, telles que le *chardon* (*Cirsium arvense*), le chiendent et la *sanvre* (*Sinapis*). Cette dernière est quelquefois multipliée dans les semis d'avoine,

au point de faire croire qu'elle constitue la culture principale; on doit ajouter qu'une telle abondance est presque toujours l'indice d'un sol mal préparé. Les moissons contiennent d'ailleurs des bleuets, des coquelicots, différents *vescerons* (*Vicia cracca*, *angustifolia*, *Lathyrus aphaca*, *Ervum*), le bassinet (*Ranunculus arvensis*), plusieurs *Bromus* et *Lolium*. On ne détruit pas les graminées, quoique fort nuisibles par leur racines; on arrache autant qu'on le peut les grandes herbes à la main. Le sarclage est pratiqué seulement sur les petites parcelles.

La nielle et le blé noir ne sont pas rares; mais ces parasites ne prennent jamais un développement qui puisse nuire à l'ensemble d'une récolte. Le morcellement des terres ne paraît pas leur être favorable, et lorsqu'ils envahissent un champ un peu étendu, ce sont les sillons moyens et intérieurs qu'ils semblent occuper de préférence.

Le procédé de l'enchaillage est passé dans la pratique agricole. On l'effectue par arrosage, et surtout par immersion. Quelques personnes jettent dans l'eau enchaillée du sel marin, ou bien une dissolution de vitriol. On emploie ordinairement trente litres d'eau et deux litres de chaux pour préparer un hectolitre de semence; à Savignies, on ajoute aussi du sulfate de soude et de l'arsenic, et l'on se sert d'eau de roussie. On a recours, lorsque le blé noir a pris quelque extension, au renouvellement absolu des semences; c'est-à-dire qu'on emploie des grains récoltés dans un autre champ et même dans une autre contrée.

Le blé noir n'est qu'un accident sur l'avoine, de même que l'ergot sur le seigle.

On signale au nombre des animaux nuisibles, les moineaux et plusieurs autres oiseaux granivores; mais le dommage qu'ils causent, bien que réel vu leur extrême voracité, est borné au voisinage des bois, et il n'équivaut pas au bienfait résultant de la destruction d'une énorme quantité d'insectes dont ils délivrent les jeunes plantes. Le mulot est un ennemi bien plus dangereux; il habite surtout les terres un peu fortes et résistantes du plateau crayeux au Plouy-Saint-Lucien, à Notre-Dame-du-Thil, à Marissel; il y pullule en sûreté, quelquefois avec excès, et brave les pièges, les jattes remplies d'eau ou les semences empoisonnées jetées dans ses galeries. Ce fléau naturel n'est bien détruit que par un autre agent physique, par l'abondance des eaux de dégel qui noie en peu d'instant tous les individus.

Les taupes causent des dommages bien moindres, parce que leur multiplication est restreinte. On les prend d'ailleurs assez

bien au moyen de certains engins dont l'emploi forme comme une profession spéciale.

Les *vers blancs* (larve du hanneton), qui deviennent très-abondants lorsque le premier printemps n'est pas pluvieux, détruisent alors une partie des produits de toute sorte. On n'a aucun moyen direct de lutter contre un tel ennemi.

Les récoltes ont lieu dans l'ordre suivant : les fourrages artificiels en juillet, — le seigle vers le vingt-cinq juillet, — le blé du premier au dix août, — l'avoine à la fin de ce mois, — et l'orge en septembre.

Les salaires habituels des moissonneurs sont de vingt-six francs pour un hectare, ou de soixante-quatre litres de blé.

La récolte de l'avoine est payée à raison de vingt francs, ou bien trente-deux litres de blé et trente-deux d'orge.

On donne trente-deux francs par hectare pour faucher, faner et lier les fourrages.

La moisson n'est réglée que par la volonté du cultivateur.

Selon les anciens usages, le glanage ne devrait avoir lieu qu'après l'enlèvement total de la récolte : cette règle n'est pas observée rigoureusement.

Grains. Les terres labourables comprennent environ quatre mille neuf cent soixante-trois hectares, c'est-à-dire deux cent soixante-cinq hectares de plus que la moitié de la contenance générale du canton.

Dans cette surface, soixante-deux hectares environ sont plus ou moins garnis d'arbres fruitiers.

La culture des céréales s'étend sur trois mille trois cent dix-huit hectares, formant un peu moins des deux tiers des terres labourables.

Le *froment* ou blé pur couvre environ mille dix-huit hectares, c'est-à-dire près du tiers de la superficie consacrée aux céréales, un peu plus du cinquième des terres labourables, et un neuvième de la superficie générale du canton. Le cinquième de la contenance appartient au territoire d'*Allonne*, et un dixième environ à chacun des terroirs de *Marissel*, *Pierrefite*, *Savignies*, la dix-neuvième partie au plus à celui de *Beauvais*. Quant à *Saint-Martin-le-Nœud*, à peine y trouve-t-on trente hectares ensemencés en blé, et encore y a-t-il un mélange constant, quoique variable, de seigle ; c'est au plus la trente-septième partie de la culture du blé, bien que la contenance des terres labourables prenne près

de la moitié du territoire qui est le deuxième en étendue dans le canton.

Les races cultivées sont les blés rouge et blanc sans barbe, mais le premier fait le fond des récoltes, le blé blanc s'y trouvant mélangé, sans former, ou du moins bien rarement, une culture séparée. Il y a aussi quelques parties en blé dit de *Flandre*, à épi gros et large, et quelques autres de blé barbu de la variété bleuâtre. On le sème en bordure près des bois, essayant ainsi d'éloigner les oiseaux.

La quantité de la semence varie depuis trois hectolitres par hectare sur *Allonne* et *Saint-Just*, jusqu'à deux et un tiers autour de *Beauvais*; mais le terme moyen peut être évalué à deux hectolitres cinquante litres. Les terres sableuses exigent une plus grande quantité de semence, et les petites propriétés en emploient davantage parce que d'ordinaire on marque les limites par une *haie*, c'est-à-dire par un semis un peu plus serré.

On n'évalue pas la reproduction au-delà de six fois et demie, ce qui est une démonstration de la qualité généralement médiocre des terres arables.

Le poids moyen de l'hectolitre est de soixante-dix-sept kilogrammes.

Le *méteil* est composé d'une part de seigle avec deux parts de blé, mais ce rapport varie; dans la section à droite du Thérain, on met seulement un quart de seigle, et aux environs de *Savignies* il y en a un sixième au plus contre cinq sixièmes de froment. Le *méteil* occupe une superficie de quatre cent trente hectares, ou deux cinquièmes de la contenance du froment, un septième de la surface consacrée aux céréales et un onzième des terres labourables. Un quart environ appartient au territoire d'*Allonne*, un cinquième à ceux de *Notre-Dame-du-Thil* et de *Saint-Martin le-Nœud*. On trouve à peine quelques parcelles de ce mélange sur le terroir de *Saint-Just*, et il n'y en a point à *Goincourt* et à *Pierrefite*. On sème dans la proportion de deux hectolitres trente litres par hectare; la reproduction est à peu près la même que celle du blé. Le poids moyen de l'hectolitre varie entre soixante-quatorze et soixante-seize kilogrammes.

La culture du *seigle* est moindre de moitié de celle du *méteil*, car elle ne couvre pas plus de deux cent quarante-quatre hectares, ou un treizième environ de la superficie consacrée aux céréales. Sa production est plus considérable que celle du *méteil* à *Herchies* et *Fouquenies*, et elle y supplée sur les territoires de

Houquemies et de *Goincourt*. Le territoire de *Saint-Martin-le-Nœud* est celui qui en fournit la plus grande quantité. On sème deux hectolitres par hectare pour obtenir huit à dix fois la semence.

Le poids moyen est le même que celui du méteil.

L'orge occupe une superficie double de celle du seigle, ce qui est pour le département de l'Oise un cas exceptionnel. Sa culture couvre quatre cent quatre-vingt-douze hectares, ou près du sixième de la surface consacrée aux céréales, et près du dixième des terres labourables. La race la plus répandue est l'orge d'été. L'*escourgeon* ou *pamelle* ne fournissant que quelques parcelles destinées à être consommées sur pied. Le territoire de *Marissel* fournit un quart environ de la récolte totale.

La quantité de la semence varie entre un hectolitre et demi et un hectolitre trois quarts; on recueille douze à treize pour un. Le poids de l'hectolitre paraît varier entre soixante-trois et soixante-cinq kilogrammes.

La culture de l'avoine dépasse d'un dixième, en étendue, celle du blé. Elle couvre une contenance totale de onze cent trente-cinq hectares, représentant le tiers des terres à céréales, un peu plus du quart des terres labourables, et la huitième partie de la superficie du canton.

Les territoires de *Notre-Dame-du-Thil* et de *Saint-Martin-le-Nœud* fournissent plus du quart de la récolte. Ceux d'*Allonne*, de *Beauvais*, *Marissel*, produisent, au contraire, moins d'avoine que de froment.

L'avoine noire commune constitue la base de cette culture, qui comprend aussi quelques parcelles d'avoine de Brie, variété dite blanche, et un peu d'avoine à grappes dont la paille est trop faible pour sa hauteur, ce qui empêche la propagation de cette grande espèce.

La proportion moyenne de la semence peut être fixée à deux hectolitres par hectare, étant un peu plus forte dans les lieux où la production est considérable, et plus faible dans ceux où cette culture est moins étendue. La reproduction est très-variable comme la nature du sol; mais on peut l'indiquer, en terme moyen, à dix pour un.

Ainsi, selon l'ordre d'importance des céréales, l'avoine tient le premier rang, ensuite le froment, puis l'orge, le méteil et le seigle. Cet arrangement est le même que dans le canton de *Nivillers*, contigu à celui de *Beauvais*. Dans les autres parties du département, le méteil occupe la troisième place et l'orge vient en dernière ligne.

Les grains sont battus au fléau et nettoyés au moyen du tarare, On commence cependant à employer des machines à battre. •

Le tableau qui suit fait connaître, par commune, le produit annuel moyen de chaque espèce de céréales.

COMMUNES.	NOMBRE D'HECTOLITRES.					
	BLÉ.	MÉTÉIL	SEIGLE	GRGE.	AVOINE.	TOTAL.
Allonne	4,040 ^h	2,054 ^h	1,045 ^h	1,805 ^h	4,728 ^h	15,652 ^h
Beauvais	864	408	216	1,440	600	5,228
Fouquenies.....	1,008	428	450	289	1,408	2,985
Goincourt	1,620	"	552	260	1,968	4,200
Herchies	1,424	470	252	457	1,800	4,085
Marissel	5,124	1,452	540	2,640	1,760	9,516
Notre-Dame-du-Thil ...	1,550	1,620	475	950	5,500	7,695
Pierrefite	2,594	"	252	580	2,540	5,566
Saint-Just-des-Marest...	688	56	428	200	946	1,998
Saint-Martin-le-Nœud ...	480	1,080	752	1,459	5,475	6,924
Savignies	1,696	468	216	457	2,420	5,257
	18,688 ^h	7,596 ^h	4,458 ^h	9,697 ^h	24,945 ^h	64,882 ^h

La consommation des grains est plus faible dans ce canton que dans le reste du département, à cause de la présence d'une population urbaine qui compte pour les deux tiers dans le recensement général des individus, et qui emploie pour sa nourriture deux tiers au plus de la ration de pain qui, pour la classe inférieure rurale, fournit presque toute l'alimentation.

La consommation, par tête, ne paraît pas dépasser deux hectolitres.

1° *Blé* : semence calculée à raison de deux hectolitres et demi par hectare : pour 1,018 hectares..... 2,545^{hect.}

Nourriture, à raison d'un hectolitre par tête. 22,089

24,634^{hect.}

2° *Méteil* : semence calculée à raison de deux hectolitres trente litres par hectare : pour 430 hectares..... 980^{hect.}

Nourriture, à raison de vingt-cinq litres par tête : pour 22,089 individus..... 5,522

6,511^{hect.}

3° *Seigle* : semence calculée à raison de deux hectolitres par hectare : pour 244 hectares..... 488^{hect.}

Nourriture, à raison de cinquante litres par tête :
pour 22,089 individus..... 11,044

11,532^{hect.}

4° *Orge* : semence calculée à raison d'un hectolitre et demi :
pour 492 hectares..... 738^{hect.}

Nourriture à raison de vingt-cinq litres par tête :
pour 22,089 individus..... 5,522

6,260^{hect.}

Comparaison

de la Production à la Consommation.		Différence.	
Blé.....	18,688 ^{hect.} ... 24,634 ^{hect.} ...	5,946 ^{hect.}	en moins.
Méteil...	7,396 ... 6,511 ...	865	en plus.
Seigle...	4,158 ... 11,532 ...	7,376	en moins.
Orge....	9,697 ... 6,260 ...	3,437	en plus.
	39,939 ^{hect.} ... 48,937 ^{hect.}		

La consommation de l'avoine comprend principalement :

1° la semence, à raison de deux hectolitres par hectare : pour 1,135 hectares..... 2,270^{hect.}

2° la nourriture des chevaux, à raison de vingt-huit hectolitres par tête : pour 1,074 chevaux.... 30,072

32,342^{hect.}

La différence en moins de la production à la consommation est de 7,399 hectolitres.

Le produit moyen, dans tout le canton, de l'hectare de terre labourable, est de 3 hectol. 76 en blé, — 1 hect. 49 en méteil, — 0 hect. 83 en seigle, — 1 hect. 95 en orge, — 5 hect. 02 en avoine, — 13 hectol. 07 en toute sorte de grains.

Menus grains. La culture des plantes diverses, réunies sous le nom commun de *mangeailles*, n'a qu'une faible importance, et elle perd de son étendue dans la proportion du développement des prairies artificielles. Le plus répandu de ces fourrages secondaires est la vesce d'hiver; on le préfère à cause de sa rusticité qui lui fait supporter les intempéries, et qui s'accommode des sols médiocres. La vesce est souvent mêlée à l'orge et au seigle. La vesce d'été est bien moins commune. On confond, sous le nom de *pois*, la bisaille ou véritable pois des champs, et le *jara*

ou *pois carré* qui est la gesse ordinaire ; ces deux plantes semblent particulières aux cultures de *Marissel* et de *Saint-Just des-Marest* ; cependant on voit de la bisaille à peu près sur tous les terroirs. Il y a aussi quelques parcelles de *lentilles* réservées à la nourriture des chevaux , et des *lentillons* dont les troupeaux de bêtes ovines sont très-friands.

Les menus grains n'occupent pas la vingtième partie de la contenance des terres labourables.

Pommes de terre. Leur première introduction remonte à près de quatre-vingts ans ; on l'attribue à l'exemple donné, vers 1770, par M. de Corberon, dans sa terre de Troissereux qui touche aux limites du canton. Les conseils de M. de La Rochefoucauld, dernier évêque de Beauvais (avant 1790), contribuèrent à faire adopter cette nouvelle culture avec une rapidité qui n'est pas dans les habitudes du pays. Elle était répandue à peu près partout, quoique resserrée dans les jardins, lorsque le terrible hiver de 1788 fit périr presque toutes les plantes qui étaient en terre, en détruisant d'ailleurs, par la gelée, les racines déjà récoltées. Les pommes de terre tombèrent en désaveur, malgré les publications faites pour prémunir la population contre un abandon absolu (1). On n'y est guère revenu que sous le gouvernement de la restauration, après la cherté des grains qui marqua l'année 1816. A compter de cette crise, la pomme de terre a commencé d'occuper une partie de l'assolement. Elle n'y tient cependant qu'une place minime, car elle ne prenait pas, il y a cinq ans, plus de vingt-cinq hectares sur toute la surface du canton. Mais elle a reçu dans les jardins une plus grande extension, et chaque famille rurale en cultive à peu près la quantité nécessaire aux besoins du ménage.

Cette plante exige des soins multipliés. On la plante à la charrue ou à la bêche, on la sarcle deux fois ; on arrache à la main les mauvaises herbes et on butte les tas vers le milieu de l'été. On multiplie de préférence les variétés dites *grosse jaune*, *rouge*, *vitelote*, et une race dure, blanchâtre, grossière, recherchée par les bestiaux.

Autres cultures. Les autres cultures secondaires n'ont pas acquis d'importance jusqu'à présent.

(1) Lettre à M. Br. sur l'usage à faire des pommes de terre gelées, par Louis Nivet : Saint-Lucien-les-Beauvais, décembre 1789.

On voit quelques parcelles de *betterave* dont le produit est donné aux vaches. Cette plante comprend près d'un hectare sur le territoire de *Marissel*. Il est probable qu'elle entrera dans la rotation des assolements.

Il y a aussi quelques semis de *colza*, notamment dans la banlieue de la ville, surtout de la variété dite d'hiver.

On sème encore de la *navette d'hiver* et de la *quarantaine* ou navette d'été.

Ces plantes sont cultivées seulement à cause de leurs propriétés oléagineuses, sans exercer aucune influence dans la succession des récoltes.

On ne connaît dans le pays ni l'œillette, ni la cameline, ni le sarrazin. Le houblon et le chardon drapier n'y ont jamais été introduits.

Mais on a essayé autrefois la culture de la garance avec un succès qui aurait justifié une plus grande persévérance.

Les registres du bureau d'agriculture, institué en 1761 pour l'élection de *Beauvais*, rapportent qu'en 1762 « MM. Guérin, » teinturiers, employent des racines de garance fraîche cultivée » sur les remparts de la ville. Trente-une livres produisent la » même quantité que soixante livres de garance de Hollande. » La teinture paraissait supérieure quant à la vivacité de la » couleur.

» 1763. Nouveaux essais de teinture avec la garance de Beauvais, par MM. Guérin. Il en résulte 1° que la partie ligneuse » de la racine est celle qui donne la couleur la plus vive et plus » d'abondance; 2° que le parenchyme est moins abondant en » couleur, et elle a moins de vivacité; 3° que la racine entière » produit une très-belle couleur et infiniment supérieure à celle » que donne la poudre de Hollande; 4° que l'emploi des racines » fraîches entières donne quatre septièmes de bénéfice sur la » poudre de garance de Hollande.

» On plantait la garance en boutons.

» 1764. On sème la garance en plein champ entre Saint-Symphorien et le bois Quéquet.

» On fait des essais de culture de garance à Saint-Germer, » dans le Bray. On en sème dans l'enclos de *Saint-Lucien*. »

On en sema aussi au-dessus du mont-Capron; cette plante s'y est conservée dans les haies.

Les registres sont muets sur les causes qui firent abandonner des expériences dont les résultats étaient si favorables.

Ils constatent d'ailleurs que dans la même année 1764 on essayait avec succès la production de la pimpernelle à *Senéfontaine*.

Le chanvre est cultivé dans les parties basses des territoires de *Notre-Dame-du-Thil*, *Marissel*, *Saint-Just*, *Saint-Martin-le-Nœud*, *Goincourt* et à *Savignies*, sans être nulle part l'objet d'une spéculation considérable. Sa production n'a d'autre but que l'entretien du ménage, en sorte que les chènevières forment de très-petites parcelles. Les plus nombreuses sont dans le val du Nœud, à *Senéfontaine*, *Aumarest* et vers *Goincourt*; la totalité ne fournirait pas, pour tout le canton, une contenance de dix hectares. Les semis ont lieu en mai, dans la proportion de huit hectolitres pour un hectare. La récolte s'effectue au mois de septembre, en commençant par l'espèce hâtive ou femelle, ce qui signifie par les pieds mâles, et en continuant par les tiges fructifiées, qualifiées de mâles. Les conditions du sol et les façons sont conformes aux usages généraux. On n'élève que la race commune. Le rouissage est effectué entre deux eaux, c'est-à-dire en immergeant les bottes de manière à ce qu'elles soient recouvertes, mais sans tomber au fond du rouissoir, qui consiste en une mare ou une fosse d'eau stagnante. On prépare la filasse au moyen de la broie ordinaire.

La production du chanvre, quoique bien restreinte, s'est accrue du double depuis 1789. On pense qu'en cela elle a suivi le mouvement de la population, aux besoins de laquelle elle est employée sans intermédiaire.

La culture du *lin*, assez considérable au seizième siècle, a disparu presque complètement. A peine en rencontre-t-on quelques parcelles minimales vers la vallée de Bray.

Les recensements cadastraux indiquent sous le nom d'*oseraies* une contenance d'environ onze hectares, sur laquelle la moindre production est assurément celle de l'osier. Ce sont des prairies marécageuses entourées de quelques saules, d'aunes ou autres arbres, dont plusieurs ont été converties en herbages normands (à *Goincourt*). Il n'y a de véritables oseraies que dans la vallée basse d'Avelon, vers les fermes de *Pentemont* et de *Valoires*, et vers *Saint-Martin-le-Nœud*; elles donnent de l'osier blanc, et leurs produits n'ont aucune importance commerciale. Les rigoles des *aires* sont bordées, par places, d'osier rouge et vert.

La culture des légumes occupe au-dessous de la ville de *Beauvais* les terrains marécageux, connus sous le nom d'*aires*, dont la contenance est d'environ cinquante hectares, tant sur le territoire de *Beauvais* que sur celui de *Marissel*. Les jardins légumiers sont circonscrits entre le canal de ceinture de la

ville, les annales de *Marissel* et la rivière de *Thérain* du côté de *Poisinlieu*. Cette superficie dont le fond est tourbeux fut d'abord consacrée à la production du chanvre et à celle du lin, à l'époque où le Beauvaisis fournissait des matières premières aux fabriques de toile de la Flandre; c'est vers la fin du seizième siècle et après la chute du commerce des lins, que la culture maraîchère fut substituée à celle des plantes textiles. Elle acquit assez d'importance pour que les *airiers* formassent avec les vigneron et laboureurs, l'un des corps et métiers qui concouraient à l'élection des magistrats municipaux.

Le sol trop humide des *aires* a été asséché au moyen de rigoles qui en morcellent l'étendue en une multitude de parcelles, division qui s'accorde avec la diversité des produits et avec la rotation perpétuelle des cultures. Chaque parcelle produit en effet de trois à quatre récoltes par an sans aucune intermittence. On obtient un tel résultat par l'emploi des fumiers de mouton et de cheval.

La culture comprend des oignons, carottes, pommes de terre, radis, salades diverses, poireaux, salsifis, et plusieurs sortes de choux; ces plantes sont associées dans les semis, de manière à récolter un produit à peu près tous les deux mois. Ainsi l'on mélange des radis, des oignons et des laitues, pour recueillir les premiers en mai, les salades en juin et les oignons à la fin d'août; on remplace les premiers produits par des choux; plusieurs autres combinaisons sont pratiquées, mais toutes dirigées de manière à obtenir presque toujours quatre récoltes.

Les deux tiers environ des *aires* sont cultivés par les propriétaires, le surplus est donné en location. La main-d'œuvre est exécutée en général par des femmes et des enfants. On estime que cette industrie rapporte de vingt à vingt-cinq pour cent. La plus grande partie des produits est consommée dans la ville de *Beauvais*.

Il y a aussi quelques jardins légumiers vers les faubourgs de *Basset*, de *Saint-Quentin*, ainsi qu'à *Saint-Just-des-Marests*.

Vignes. Le vignoble des environs de *Beauvais* avait, pendant le moyen-âge, une grande étendue, et ses produits jouissaient d'une réputation que leurs qualités actuelles ne sauraient justifier. Les vins du Beauvaisis étaient recherchés dans la Flandre et dans la Belgique; ils étaient acceptés comme un supplément convenable, lorsque les récoltes de la Champagne se trouvaient insuffisantes. Les vignes occupaient alors toutes les pentes des vallées, avec une partie de la plaine allant vers le canton de *Mivillers*; elles partageaient en outre, avec le bois, tout l'espace.

compris entre les vallées de Thérain et de Bray, depuis les coteaux de Saint-Jean jusqu'aux anciennes friches de *Bongenoult*.

La réduction de l'étendue des vignobles, commencée dès le quinzième siècle dans les cantons septentrionaux de l'arrondissement, n'atteignit pas les approches de *Beauvais* avant le règne de Louis XIV. L'hiver mémorable de 1709 fut particulièrement funeste aux vignes, et depuis ce moment, leur culture a subi un décroissement non interrompu.

Il y avait encore, vers 1789, sept cents hectares environ consacrés à la production du vin. Cette superficie était réduite à cinq cent quatre hectares en 1830. La contenance actuelle, résultant du cadastre, est d'environ quatre cent quarante hectares, équivalant à la onzième partie de la contenance des terres labourables et à la vingt-unième partie de la surface totale du canton.

Les deux tiers des vignobles occupent les versants de la vallée de Thérain sur les territoires de *Notre-Dame-du-Thil*, de *Beauvais*, de *Marissel*. Un quart dépend de la commune d'*Allonne*, notamment au voisinage des hameaux de *Voisinlieu* et de *Bongenoult*. Le surplus couvre les pentes qui descendent du bois du Parc vers *Goinecourt* et *Saint Just*, et celles de la vallée de Bray vis-à-vis de *Senéfontaine*, *Flambermont*.

La contenance totale est divisée en seize cent vingt parcelles, qui représentent à peu près autant de propriétaires dont la part moyenne est seulement de 0 h. 27. Une propriété aussi faible ne peut guère être louée; aussi la plupart des vignerons possèdent-ils la petite étendue de vignes à laquelle ils donnent leurs soins.

La culture exige des opérations multipliées plus nombreuses même que dans les contrées où la production du vin est exercée, en grande proportion. Elle est pratiquée sur les pentes exposées au midi et sur les versants tournés vers le nord, de même sorte que sur les plateaux; on dispose les fossés ou trauchées qui contiennent les ceps de manière à concentrer l'action de la chaleur. Le sol est à l'état de *grouettes*, c'est-à-dire que la roche sous jacente est presque à nu, ou bien il est rempli de cailloux provenant du brisement de la même roche. On est obligé de le fouir profondément et d'y répandre une quantité de fumier égale aux deux tiers de celle donnée aux champs destinés aux céréales; on mêle quelquefois de l'argile à l'engrais.

On donne trois façons à la bêche ou à la houe. Les vignerons divisent le sol en *jetée* ou partie sur laquelle on couche les vieux ceps afin d'obtenir du jeune bois, en *provins* où l'on forme de nouvelles souches, et en *parquet* qui contient un mélange de ceps, anciens et nouveaux. On taille la vigne en mars; on place

ensuite les échalas après la deuxième façon, puis vient la *lieure* ou l'attachage des sarments qui s'effectue à deux reprises, en mai et en juillet, et la *casse* qui consiste à retrancher les pousses qui ne porteraient point de fruits; il faut encore opérer une sorte d'émondage, et le sarclage ou arrachage des herbes qui est une précaution indispensable sur les terres maigres. Après autant de soins, on obtient au mois d'octobre une récolte médiocre, quelquefois fort compromise lorsque l'été n'a pas été chaud, ou que l'arrivée de la température pluvieuse est précoce.

L'administration municipale règle le *ban*, c'est-à-dire l'ouverture des vendanges et l'ordre suivant lequel chaque vignoble doit être entrepris. A *Beauvais*, on commence du côté de *Marissel*, de là à *Voisinlieu*, puis aux faubourgs Saint-Jacques et Saint-Jean.

Les variétés cultivées sont : 1° le raisin *cagnard* ou *cagnart*; 2° le *rouget* qui forme le fond des vignobles; 3° le *chépin verd* à gros grain faiblement coloré; 4° le *gros chépin*; 5° le *raisin gris*. Il y a quelques parcelles de raisin blanc dans les vignobles de *Voisinlieu*, de *Saint-Just* et de *Saint-Martin*. Le vin rouge compose les cinq sixièmes au moins de chaque récolte.

Le produit moyen de l'hectare, qui était pour tout le canton de trente-deux hectolitres en 1789, était descendu en 1830 à vingt-sept, et il ne paraît pas dépasser maintenant vingt-quatre hectolitres. Encore cette évaluation est très-incertaine, à cause des variations continuelles de la récolte qui n'est jamais complète et qui présente des différences considérables selon la température générale de chaque année.

On estime le produit moyen de l'hectare à dix-huit hectolitres sur les territoires de *Beauvais* et de *Saint-Just*, — à vingt hectolitres pour les vignes de *Marissel*, — à douze seulement sur *Goincourt*, — à vingt-six et trente hectolitres pour les vignobles d'*Allonne* et de *Notre-Dame-du-Thil*.

La production totale d'une bonne année moyenne peut être évaluée à près de onze mille cinq cents hectolitres.

On doit remarquer que les ceps sont beaucoup plus espacés que dans les contrées où la culture de la vigne est à l'état normal, et que la plupart des pièces présentent des lacunes ou vides employés la plupart à la production de légumes, ce qui réduit d'autant la contenance réelle des vignobles.

Les vins sont consommés en petite quantité par la population des communes qui les produisent; la plus grande partie est importée dans la ville de *Beauvais*, qui reçoit en outre des provenances de l'Orléanais, des environs de Paris et de la haute Bourgogne.

Arbres fruitiers. La culture des arbres à fruit et la production du cidre n'ont pas, dans le canton, l'importance que l'on pourrait déduire de la présence d'une population agglomérée considérable, et de l'insuffisance des vignobles. Contrairement à l'opinion commune, l'usage du cidre n'est ni d'origine locale, ni même très-ancien. Il a été déterminé par la destruction graduelle des vignes, et l'on ne pourrait pas en faire remonter l'emploi, avec quelque certitude, au-delà de deux cent cinquante ans. On commença par importer des cidres de Normandie, longtemps avant de planter; les premiers arbres vinrent de la vallée de Bray, lorsque l'impossibilité d'arrêter la réduction des vignobles passa dans la croyance générale.

Les pommiers sont placés principalement au bord des chemins; on en voit peu de disposés en quinconce sur les champs, si ce n'est dans les communes qui dépendent du pays de Bray ou qui en sont voisines, comme *Pierrefite*, *Savignies*, *Goincourt*. Le nombre de ces arbres n'est pas considérable, si l'on prend pour comparaison la quantité qu'en présentent les cantons du Coudray, de Songeons, de Nivillers, contigus à celui de *Beauvais*.

On divise les pommiers à cidre en quatre races principales : 1° la *pomme d'orgueil* dont le fruit est rouge et la saveur assez douce. C'est la variété la plus répandue, parce qu'elle produit abondamment; la quantité des pommes est quelquefois telle, dans les bonnes années, que les branches rompent sous le poids. L'orgueil est une race tardive qui ne fleurit qu'à la fin de juin, et donne par cela même une récolte plus assurée, parce que la floraison n'a rien à craindre des gelées; 2° le *montant haut* ou *Barbari à glène* se distingue à la forme élancée de sa tête; le fruit est blanc et âpre; 3° la *pomme de Barbari* ou *pomme blanche*, ou encore pomme de Normandie, à fruit rond, blanc et renflé; la floraison a lieu au commencement de juin; 4° la *pomme de cave*, qui paraît la même que la pomme d'œil-amère des cantons voisins, est précoce, à fruit rouge et à saveur âcre.

On trouve encore autour de *Savignies* les races dites *vert-chambuy*, *amère-rouge*, *fréquin*, *peau de vache*, *pomme de vierge*, et *nouée*.

Ces variétés dont les qualités économiques paraissent différentes, sont mélangées sans choix ni proportion dans la confection du cidre; on en obtient une liqueur dont la qualité médiocre, déjà constatée vers le commencement du siècle par Cambry, ne s'est pas améliorée depuis. On ne donne pas de grands soins à la fabrication du cidre, ce qui est dû sans doute à la facilité avec

laquelle on peut s'approvisionner, dans les cantons voisins, d'une boisson saine et presque à vil prix.

Les poiriers deviennent très-rares, parce qu'on saisit toutes les occasions de les remplacer par des pommiers. Ce sont, en général, de vieux arbres, élevés, ramifiés, développés en larges touffes, dispersés dans les plantations de pommiers. On en compte trois races, dont la principale donne la poire de *carisi*, avec laquelle on peut confectionner, si on l'emploie seule, une liqueur dont la saveur rappelle celle de quelques crus blancs communs de Champagne. La *poire grise* est petite, à pédoncule court et à fruit acerbe. Le poirier dit d'*oignon* ou *glène d'oignon*, se reconnaît à la couleur vert-foncé du fruit qui est d'une âpreté excessive. Il faut encore ajouter, comme moins communs, le *petit carisi*, le *carisi rouge* et la *poire de gai*.

On ne fabrique pas ou presque pas de poiré. Les fruits des poiriers sont mêlés avec ceux des pommiers dans la préparation du cidre, ce qui contribue à la médiocrité du produit obtenu.

On évalue à quinze mille hectolitres la production moyenne annuelle du cidre.

Bois. L'étendue totale du sol forestier est d'environ deux mille seize hectares, ce qui équivaut à un peu plus du cinquième de la superficie générale et aux deux cinquièmes de la surface des terres labourables.

Cette nature de contenance existe surtout vers le pays de Bray dans la section nord-ouest qui entoure *Savignies*, et aux abords de la vallée vers *Allonne* et *Saint-Martin le-Nœud*. Elle était beaucoup plus considérable autrefois; les bois de *Savignies* tenaient sans discontinuité à la forêt du Parc; les environs du *Plouy-Saint-Lucien* n'étaient pas défrichés, et le plateau entier de Saint-Symphorien constituait un massif dont les bosquets disséminés à la crête de la vallée de Bray sont les derniers restes.

Le peuplement varie selon la contrée. Sur les plaines crayeuses de l'est et du sud-est, le hêtre est l'essence dominante, puis le chêne, le charme, le tilleul, le merisier, et autres espèces ordinaires.

Les sables du Bray, soit sur les hauteurs, soit dans la vallée, sont très-favorables à la production du chêne qui constitue les trois quarts au moins des massifs, le surplus étant rempli par le bouleau.

Voici l'indication des principaux groupes selon l'ordre décroissant de leur contenance :

bois de *Belloy*, sur un tertre de la vallée de Bray, comprenant deux cent quinze hectares du territoire de *Saint-Martin-le-Nœud*, le surplus (vingt-sept hectares et demi) dépendant de Rainvillers, canton d'Auneuil. Il repose sur un sable argilo-ferrugineux assez profond, recouvrant des bancs de glaise. Ce massif appartenant aux hospices de *Beauvais*, a été aménagé par ordonnances des quinze novembre 1829 et vingt-deux juillet 1837, en coupes de vingt-cinq ans, avec une réserve de cent dix-sept hectares. Il comprend dans le canton de *Beauvais*, les coupes ou cantons de *Belloy*, *Grand-Camp*, *Le Marais*, *Saint-Léger*, les *Terriers*, la *Réserve*, la *Plaine*, les *Sables*, *Montrouge*. Le peuplement est en chêne et bouleau; cette dernière essence tend à remplacer l'autre qui réussirait complètement si on la laissait croître, comme autrefois, en futaie;

forêt dite le *bois du Parc*, provenant de l'évêché de *Beauvais*. Elle n'appartient que pour cent deux hectares au territoire de *Saint-Just*, le surplus (quatre cent soixante-dix hectares), dépendant de Saint-Paul, canton d'Auneuil. Le bois du Parc constitue, avec ceux dénommés de *Toerte*, de *Saint-Maxien*, de *Saint-Quentin*, de *Pentemont* et des *landes de Montmille*, un seul massif de huit cent soixante hectares, en comptant les sections du canton d'Auneuil. Il a été aménagé en vingt-cinq coupes par ordonnance du sept décembre 1825. Le peuplement principal est en hêtre et charme sur les parties élevées où la craie est voisine de la surface, et en chêne mêlé d'autres essences sur les plans inclinés qui ont un diluvium argileux assez épais. Cette forêt est remarquable par la beauté de ses produits;

bois de *Saint-Quentin*, commune de *Fouquencies*, comprenant cent soixante hectares de taillis divisés par coupes de vingt-cinq ans par ordonnances du vingt-trois août 1763 et du vingt-deux août 1824, avec réserve de cent vingt ans. Il est considéré comme annexe de la forêt du Parc, et lui est semblable à tous égards; néanmoins, le hêtre y est plus nombreux, parce que la craie, à raison des mouvements de terrain, est voisine de la surface sur une plus grande étendue. C'était une propriété de l'abbaye dont il porte le nom; elle lui fut donnée en 1079 par Guy de Vermandois, évêque de *Beauvais*, dont les lettres la qualifient ainsi : *totam sylvam quæ Parcus nominatur*;

bois de la *Marquayenne*, sur les coteaux de *Savignies*; cent quatre hectares, taillis de chêne avec baliveaux;

bois des *Fosses*, commune de *Savignies*, cinquante-cinq hectares, dans les mêmes conditions que le précédent; il a pris son nom des puits qu'on y a creusés en grand nombre et au détri-

ment de la production forestière, pour extraire des terres à pots;

bois de *Pentemont*, commune de *Goincourt*, contigu à la forêt du Parc, dont il forme une dépendance; il comprend aujourd'hui quarante-deux hectares, restes d'une contenance plus considérable qui appartenait à l'abbaye de Pentemont. Ses conditions sont exactement les mêmes que celles de la forêt. Il a été aménagé en taillis par coupes de vingt ans, suivant arrêt du onze octobre 1788;

bois de *Toerte*, près *Fouquenies*, de quarante-un hectares, annexé à la forêt du Parc, aménagé le vingt-cinq juin 1771 en deux coupes à l'âge de dix-huit ans;

bois des *Vallées*, à *Savignies*, comprenant trente-neuf hectares;

bois de *Calenger* ou *Saint-Ladre*, territoire d'*Allonne*, contenant trente-huit hectares, dont vingt-trois en réserve. C'est un taillis de chêne et bois blanc sur un sol de sable grossier. Il appartient aux hospices de *Beauvais*, et a été aménagé en quatorze coupes par arrêt de l'année 1783;

bois de *Brulet* ou *Bruley*, territoire de *Notre-Dame-du-Thil*, comprenant, avec l'ancien bosquet de la cure du *Thil* qui lui est contigu, trente-deux hectares et demi. Il domine au sud-ouest la vallée de Thérain, et se trouve limité à l'opposite par la route de Calais. Il est placé sur un bon fonds de terrain superficiel de la craie, appartient aux hospices de *Beauvais*, a été divisé dans l'année 1780 en neuf coupes exploitables à l'âge de vingt-cinq ans. Il est peuplé de chêne et tilleul;

bois du *Mont*, territoire d'*Allonne*, appelé par corruption bois d'*Aumont*, comprenant vingt-neuf hectares, sur le terrain de craie;

bois de *Saint-Lucien*, même commune, sur un fonds de sable grossier; vingt-huit hectares, taillis de chêne défriché en partie. Il appartenait à l'abbaye dont il a conservé le nom;

bois de la *Grange*, territoire de *Saint-Martin*, dominant le val du Nœud, au-dessus des carrières de craie; il contient vingt-huit hectares comme le précédent;

bois de l'*Italienne* près de *Goincourt*, et de *Saint-Sanson* près de *Savignies*, chacun de vingt-cinq hectares, taillis de chêne, assis sur les sables ferrugineux du pays de Bray;

bois de *Saint-Maxien*, territoire de *Fouquenies*, comprenant le buisson de *Tuerse*, de onze hectares, et celui dit *Dubert*, de seize, en tout vingt-sept hectares. C'est une ancienne propriété de l'abbaye de Saint-Lucien, comme dépendant du prieuré de *Montmille*. Il est confondu sous le nom de forêt du Parc avec les

autres massifs déjà indiqués. Il a été aménagé en coupes de vingt-cinq ans par arrêt du premier février 1780 ;

bois des *Champs-du-Roi* près de *Pierrefite*, embrassant vingt-deux hectares ;

bois de *Grand-Camp*, de vingt-un hectares, dans la vallée de Bray, territoire de *Saint-Martin-le-Nœud* ;

le *bosquet* d'*Allonne*, qui en compte vingt ;

bois des *Coutîmes* à *Allonne*, des grandes *Soyes* ou *Saies*, territoire de *Savignies*, de dix-huit hectares chacun, exploités à l'âge de neuf ans ;

bois de la *Tiliolle* ou du *Tilleul*, de la *Carte* et de la *Ferme*, tous les trois sur la commune de *Notre-Dame-du-Thil*, comprenant chacun environ dix-huit hectares. Ils sont peuplés en chêne, tilleul, hêtre et bois blanc, et appartiennent aux hospices de *Beauvais*. Ils ont été réglés, par arrêt de 1780, en cinq et six coupes à l'âge de vingt-cinq années ;

le parc d'*Herculez*, commune de *Pierrefite*, comprenant seize hectares ;

bois des *Landes-de-Montmille*, dit aussi *bois Notre-Dame*, comprenant onze hectares, formant annexe de la forêt du Parc ;

bois du *haut-Limon* à *Saint-Martin-le-Nœud*, bois *Brocard* et bois de *Saint-François*, terroir de *Savignies*, chacun de dix hectares ;

bois des *Toquets* ou du *Séminaire*, à *Fouquemies*, comprenant huit hectares, aménagé en six coupes à l'âge de douze ans par décret du cinq novembre 1813 ;

bois du *Chauffour*, territoire de *Saint-Just-des-Marest*, consistant en huit hectares ;

bois de la *Vitriole* et bois *Leuiller*, à *Goincourt*, du *Pati* terroir d'*Allonne*, chacun de quatre hectares.

Les taillis sont coupés à l'âge de neuf, douze ou quinze ans.

On estime que la production annuelle des bois, dans le canton, donne, terme moyen, deux mille deux cents stères en bois dur, treize cents stères en bois blanc, deux mille cinq cents stères en bois à charbon, deux mille cinq cents fagots, et quarante mille bourrées. C'est à peu près le quart de la consommation habituelle, dont on évalue ainsi qu'il suit les quantités :

bois dur, treize mille six cents stères ; — bois blanc, cinq mille sept cents stères ; — bois à charbon, sept mille deux stères ; — fagots, dix-huit mille, et cent quarante-huit mille bourrées.

Le déficit est couvert par des provenances des cantons de Songeons, de Marseille, de Noailles, et surtout celles de la forêt de Hez.

Le bois *Quéquet* appartenant aux hospices de *Beauvais*, sur

la limite du territoire, et les bois d'*Allonne*, de *Fecq* et *Bernier*, commune d'*Allonne*, des *Communes* ou de *Bongenoult*, même terroir, ont été défrichés depuis vingt-cinq années.

Ces pertes du sol forestier n'ont été compensées par aucun semis important, et le mouvement de la propriété tend vers la destruction des bois durs.

Mais on a planté une grande quantité de peupliers d'Italie dans les vallées. Les alentours de *Beauvais* en sont couverts, et le plus bel exemple consiste dans les boulevards, dont l'établissement a commencé dans l'année 1804. C'est un des actes principaux de l'administration habile et bienfaisante de M. de *Nully-d'Hécourt*, qui a créé un capital considérable pour la ville, tout en l'embellissant. Les promenades comprennent quatre rangées d'arbres continuées sans interruption depuis la porte de Paris jusqu'à celles d'Amiens et de Limacon.

Les marais de *Marissel*, *Voisinlieu*, *Saint-Just*, sont couverts aussi de belles plantations de peupliers dont les produits fournissent maintenant une part notable dans la consommation de détail, le chauffage des fours, etc.

L'essence la plus répandue est le peuplier d'Italie, introduit en 1762 sous l'administration de M. *Berthier de Sauvigny*, qui fit distribuer deux cent vingt pieds tirés des pépinières de Nemours, avec plusieurs fagots de boutures.

On voit aussi quelques aunaies nouvelles près d'*Allonne* et dans la vallée d'Avelon.

Les friches sises sur le plateau de *Bongenoult* ont été rendues, depuis 1830, à la production des céréales.

Les terrains marécageux manquent en général d'écoulement, quoique les fossés nombreux qui les traversent attestent les soins dont ces pâtures ont été l'objet dès longtemps. Les inconvénients de la stagnation des eaux sont sensibles, surtout en amont de la ville de *Beauvais*, dans les prairies de *Saint-Lucien*, de *Savoie* ou *Saint-Just*, de *Fouquenies*. Le val du Nœud présente aussi, par places, des parcelles inondées, dues à la nature glaiseuse du fond et aux irrégularités de la surface; on pourrait les rendre à une production régulière.

Une partie des marais de *Saint-Just* a été divisée en douze cents lots, la plupart affectés à la culture légumière. Les autres bas-fonds servent au pâturage des bêtes à cornes.

Les friches sableuses des coteaux de *Savignies* sont d'anciens bois qui pourraient être regarnis. On essaya d'en tirer parti en 1793 et l'on y sema du seigle, mais le produit ne couvrit pas les frais.

Les coteaux crayeux de *Fouquénies* et d'*Herchies* sont trop abruptes pour qu'il soit possible d'y établir une culture réglée; on y met pâturer les moutons. L'expérience a prouvé qu'on pourrait recouvrir la plus grande partie en noyers, ormes et saules. Ces entreprises exigeraient des ressources que les caisses communales ne peuvent fournir.

Prairies et pâturages. Les prairies naturelles ont une contenance d'environ soixante-six hectares, dont près de onze hectares sont plantés d'arbres fruitiers. Elles équivalent à la quinzième partie de la contenance générale, à la huitième partie des terres labourables, et à près du tiers du sol boisé.

La moitié environ de cette étendue est située dans la vallée du Thérain, entre les coteaux de bordure et les marais tourbeux qui constituent le plafond. Deux cents hectares à peu près appartiennent à la vallée de Bray, sur les terroirs de *Goincourt* et de *Saint-Martin-le-Nœud*. Il y a aussi quelques parties de prés dans le vallon d'*Allonne*. Le surplus, contenant une centaine d'hectares, occupe les lieux humides des environs de *Savignies* et de *Pierrefite*, constituant ce qu'on pourrait appeler de *hauts-prés*, eu égard à leur situation.

Cette dernière section donne les meilleurs produits, à cause de son assiette sur un sol argileux mêlé de sable, qui conserve l'humidité tout en permettant l'imbibition de l'eau. Il y croît une herbe fine et savoureuse. Les autres prairies demeurent exposées à tous les inconvénients des inondations. Certaines parties, comme aux environs de *Fouquénies* et d'*Herchies*, sont reconvertes à plusieurs reprises dans le cours d'une année. Les joncs et autres plantes marécageuses y dominent; les foins qui en proviennent ne procurent qu'une nourriture médiocre, indépendamment du mal causé par la présence de végétaux pernicieux. On changerait sans aucun doute cet état de choses en exécutant des travaux considérables pour abaisser le niveau moyen de l'eau; mais les frais de pareilles opérations ne seraient pas couverts par un bénéfice immédiat. La contenance des prairies naturelles était plus considérable autrefois dans la vallée du Thérain; l'intérêt des propriétaires en a fait convertir une partie en terres labourables et en jardins maraîchers.

Les foins du pays de Bray varient de qualité, comme la nature très-changeante du sol; ils sont préférables, à tout prendre, à ceux du Thérain, parce que les prés sont moins souvent et moins constamment inondés.

La production moyenne de l'hectare est évaluée à trois mille

six cents kilogrammes pour les environs de *Savignies*, à trois mille kilogrammes dans les prairies inondées d'*Herchies* et de *Fouquenies*, de deux mille cinq cents à deux mille huit cents dans le val du Nœud et à *Saint-Just*, et de quatre à cinq mille pour le reste de la contenance.

La production totale moyenne paraît varier entre dix-neuf cent quatre-vingt-deux mille et deux millions de kilogrammes. Le territoire de *Goincourt* en fournit un cinquième, celui d'*Allonne* un sixième. La consommation locale, aidée par la présence d'une garnison de cavalerie dans la ville, absorbe et au-delà cette quantité, au déficit de laquelle il est suppléé par des provenances des cantons de *Marseille* et de *Songeon*.

Les premiers essais de culture de fourrages artificiels remontent à l'année 1762. L'introduction de cette innovation si féconde en résultats utiles, fut l'un des motifs qui déterminèrent le gouvernement à organiser des sociétés ou comités d'agriculture dans chaque élection de la généralité de Paris. A peine instituée, la société de *Beauvais* s'occupa de la propagation de la luzerne, dont les graines furent fournies par l'intendant *Berthier de Sauvigny*. Il était aussi question alors de l'amélioration de la race bovine, et l'un des motifs allégués en faveur de la luzerne, était que cette plante paraissait particulièrement profitable aux vaches laitières. Le trèfle n'a été introduit que longtemps après, et le sainfoin encore plus tard, bien que le canton offre des sols calcaires spéciaux pour la production de cette dernière légumineuse.

L'extension des fourrages artificiels s'est effectuée lentement d'abord, à cause de l'esprit de prudence et de circonspection propre aux populations beauvaisines, ensuite par la difficulté pratique, pour les cultivateurs, de rompre les habitudes contractées pendant plusieurs siècles, à l'occasion de l'assolement triennal. La perturbation venue des événements politiques de 1789 arrêta, comme on sait, toute espèce de progrès agricole, et ce fut seulement sous l'administration impériale que purent être reprises les expériences ayant pour objet les améliorations réelles et positives. Les prairies artificielles avaient acquis assez d'importance en 1816 pour entrer dans l'assolement.

Elles occupent aujourd'hui une superficie d'environ huit cent quatre-vingts hectares, comprenant plus de la moitié de l'ancienne sole de jachère, et environ deux onzièmes de l'étendue des terres labourables. Un tiers à peu près de cette contenance appartient aux territoires d'*Allonne* et de *Notre-Dame-du-*

Thil, un huitième au plateau de *Savignies*, quatre-vingts hectares au territoire de *Beauvais*, sur lequel il ne reste plus dix hectares en jachère.

La base de cette culture est maintenant le trèfle rouge ordinaire, ou trèfle des prés, parce qu'il se prête facilement aux modifications dans l'étendue des pièces, tandis que la luzerne, par sa longue durée, convient mieux aux grandes propriétés, que le mouvement général tend à réduire.

La luzerne, qu'on distingue en variétés du Poitou et de Provence, tient le second rang après avoir été pendant près de vingt ans, dans l'origine, le seul fourrage connu.

Le sainfoin couvre les terres labourables en pente, presque toutes calcaires à cause de la dénudation de l'humus, entraîné par les eaux pluviales. On le distingue en simple et en sainfoin double ou à deux coupes. On le sème souvent avec l'orge et le seigle.

Le trèfle incarnat ou anglais occupe un dixième de la contenance, et il s'étend chaque année, à cause de sa précocité et de l'abondance habituelle de la récolte.

Le trèfle blanc et la minette sont cultivés par grandes parcelles pour être consommés en vert.

Le produit ordinaire de l'hectare paraît être de trois mille quatre cents kilogrammes sur les terrains tourmentés de *Saint-Martin-le-Nœud*, de quatre mille cinq cents à cinq mille autour de *Beauvais* et de *Savignies*, de cinq à six mille sur *Goincourt* et *Pierrefite*. La récolte annuelle totale peut être évaluée à quatre millions cent vingt mille kilogrammes, non compris les quantités consommées sur place.

Animaux ruraux. Le cheval est le seul animal de trait employé pour les gros travaux de l'agriculture et pour les transports. Les fermiers et principaux propriétaires se servent de chevaux boulonnais, percherons, de bêtes du Vimeux et de bidets normands pour la monture. Ces diverses races sont vendues sur le marché de *Beauvais* par des maquignons ambulants; les chevaux du Vimeux forment comme un commerce d'entrepôt entre le franc-marché et les foires de Gamaches et d'Oisemont. L'espèce de cheval préférée jusqu'au siècle dernier était la race flamande, qui couvrait le nord de la France de ses produits; elle a comme disparu depuis trente ans.

Les petits propriétaires n'emploient guère que des animaux de race picarde, croisés sans choix, venant de la vallée de la Somme, de Poix, de Gisors, etc. Quant à la petite culture, et notamment

à la culture maraîchère, elle se sert, à cause de leur bas prix, de petites bêtes mal conformées, nées par hasard sur les pâtures communes, et rebutées, à cause de leur faiblesse, par les gros exploitants.

Il n'y a pas de race principale ou dominante; le soin et l'éducation des chevaux n'entrent pas dans les combinaisons de l'agriculture, sans doute à cause de la qualité inférieure des pâturages. Cependant, quelques moyens propriétaires sont dans l'usage d'acheter, à la foire de Saint-Just-en-Chaussée, de très-jeunes poulains qu'ils élèvent et font travailler jusqu'à l'âge de cinq ans pour les revendre. On produit rarement ainsi des animaux vigoureux, parce qu'on abuse de leur force pendant la croissance, et qu'on ne les soumet point à un régime calculé.

Les chevaux de la grande propriété sont bien tenus, nourris avec de l'avoine aux trois repas, de la luzerne rationnée, du foin, peu de trèfle, du son mêlé avec des carottes hachées, dont ils se montrent très-friands. La nourriture diminue d'abondance et de qualité avec la fortune du cultivateur. Les réductions portent d'abord sur l'avoine et sur les racines; on substitue à la luzerne du trèfle et des menus grains.

Enfin, les bêtes les plus chétives sont aussi les plus mal nourries. Les maraîchers leur donnent des feuilles de légumes, de choux, un peu de bisaille, etc.; jamais d'avoine : aussi ces animaux dépérissent-ils promptement et succombent-ils presque toujours à des affections de l'appareil digestif.

Les autres maladies propres au canton paraissent être l'angine, la gourme, et surtout la fluxion périodique des yeux, qui finit trop souvent par la perte de la vue, et dont la cause est dans le séjour ou l'abandon des animaux sur des pâtures humides. Cette affection est comme endémique, en Picardie, sur toutes les prairies à fond tourbeux qui ne sont pas suffisamment asséchées. Elle attaque avec promptitude les jeunes poulains introduits dans le pays, et elle a empêché la population rurale de s'adonner à l'élève des chevaux.

Le nombre actuel de ces animaux est de mille soixante-quatorze, partagé en cinq cent soixante-onze chevaux, quatre cent soixante-treize juments, et seulement trente poulains, dont un tiers environ à *Herchies*. La ville de *Beauvais* compte à peu près deux cents têtes, et les communes d'*Allonne* et de *Marissel* cent soixante chacune, mais avec une différence notable dans la race; car les chevaux d'*Allonne* sont employés par la grande culture, tandis que la population chevaline de *Marissel* est composée d'animaux au service des maraîchers.

On compte dans tout le canton trente-cinq *mulets* : quinze dans la commune d'*Allonne*, dix à *Beauvais*, huit sur *Notre-Dame-du-Thil*, les deux autres à *Goincourt* et *Marissel*. Ils sont employés dans les usines hydrauliques à farine, et encore le nombre en diminue-t-il chaque année, les meuniers leur préférant, sans qu'on sache trop pourquoi, des chevaux moins forts et bien plus vite usés. Ce sont des bêtes normandes amenées sur le franc-marché de *Beauvais* à l'âge de vingt mois; ils s'acclimatent immédiatement.

Le nombre connu des *baudets* est de deux cent cinquante-six, contingent qui paraît considérable comparativement à celui des mulets, mais qui s'explique par l'existence d'une ville dont les approvisionnements journaliers de ménage sont apportés, selon l'antique usage, au moyen des bêtes asines. Les villages dépendant de *Marissel*, d'*Allonne* et de *Notre-Dame-du-Thil*, qui fournissent de laitage et de fruits la ville de *Beauvais*, comprennent les deux tiers de cette population, et les faubourgs comptent, par le même motif, une vingtaine de baudets. Les autres sont employés, sur divers points, aux menus transports agricoles.

Une petite quantité de ces utiles animaux est amenée au franc-marché, des environs de Breteuil, d'Amiens et de Conty. Le plus grand nombre naît sur les pâtures communales ou dans les fermes, par cas fortuit ou hasard, car personne ne s'occupe de faire des élèves, et, malgré leurs services incessants, les baudets n'obtiennent presque aucun soin de leurs maîtres; on les excède de travail; on les nourrit à peine en hiver, et, en été, on les met à la pâture avec le troupeau du village, pour se dispenser de leur donner des aliments à l'étable.

Le relevé des bêtes de race bovine comprend aujourd'hui treize taureaux, treize cent soixante vaches, six cent soixante-cinq veaux, en tout deux mille trente-neuf têtes; mais il faut y ajouter huit cent trente bœufs et trois mille veaux importés pour servir à la nourriture locale.

On ne trouve point de bœufs dans le pays.

Les taureaux sont placés dans les fermes de la grande propriété. Il n'y a pas de race dominante, parce que l'élève des bêtes à cornes, pas plus que l'éducation des chevaux, n'est ici une spéculation de l'art agricole. On achète indifféremment des animaux de l'espèce normande ou du type flamand. Quant aux petits cultivateurs, ils n'ont que des vaches communes ou picardes pro-

duites dans le pays, ou provenant de la vallée de Bray, des prairies du canton de Nivillers et des environs de Breteuil.

On n'élève que les bêtes communes nées sur place et destinées à l'utilité des propriétaires. Les autres animaux sont amenés du pays d'Auge, du Cotentin et de la Flandre par des marchands qui habitent le canton de Nivillers, et qui font de ce commerce leur industrie spéciale; ils les exposent sur les foires de Saint-Just-en-Chaussée, de La Neuville-en-Héz. de *Beauvais*, Noailles, Chaumont, etc., où les cultivateurs les achètent à des époques déterminées, notamment à la Saint-Martin de novembre.

Les vaches sont conservées pendant sept ou huit ans, après lesquels on les vend comme bêtes laitières aux nourrisseurs de Paris, ou bien on les cède au commerce de la boucherie.

Les veaux sont, pour la plupart, gardés afin de renouveler les animaux de race picarde; ou livrés à la boucherie. Le canton fournit très-peu de sujets au commerce des *veaux de Pontoise*; on y importe bien plus de bêtes qu'on n'en vend à l'extérieur.

Le lait et le beurre sont consommés dans le pays.

Les vaches sont tenues pendant l'hiver à l'étable, où on leur donne de la paille, du foin, du son, des fourrages variés, des pailles d'avoine et d'orge. On les conduit à la pâture dès le quinze avril. On les soigne assez bien, à cause de la nourriture qu'elles fournissent chaque jour; cependant, celles des petits tenanciers ont un aspect misérable, déterminé par leur mauvaise et insuffisante alimentation, et par l'état généralement défectueux des étables.

Ces animaux sont sujets à des météorisations provenant de l'emploi d'aliments mouillés ou couverts de moisissures. L'affection la plus connue et la plus redoutable est la péripneumonie ou pommelière, qui se développe par le séjour dans des lieux humides ou mal clos, et par la demeure trop prolongée sur les pâtures à fond tourbeux. Elle se propage par voie d'infection, et cause parfois des épizooties qui emportent successivement toutes les vaches d'une localité. La population de *Savignies* éprouva, sous cette influence, de grands dommages en 1824, et celle de *Fouquénies* en 1825.

On estime que la nourriture locale consomme chaque année huit cent trente-cinq bœufs, six cents et quelques vaches, trois mille cinquante veaux.

La ville de *Beauvais* entre dans ce contingent pour huit cents bœufs, trois cents cinquante vaches, deux mille quatre cents veaux. Les communes de *Manisrel* et de *Saint-Just*, contiguës en la ville, absorbent le surplus des bœufs; cent vaches, trois cents cinquante veaux.

La consommation des grosses viandes est à peu près nulle dans les villages qui dépendent de *Fouquentes*, *Herchies* et *Saint-Martin-le-Nœud*.

La population ovine comprend quatorze béliers, dix-neuf cent quarante-quatre moutons, mille quatre-vingt huit brebis, sept cent soixante agneaux ; mais ce dernier contingent se renouvelle dans l'année. Le nombre présent des bêtes à laine est donc de trois mille huit cent trois. Il faudrait y ajouter plus de trois mille moutons importés par le commerce de la boucherie, et aussitôt livrés à la consommation.

La masse des troupeaux est composée de moutons picards mélangés de quelques métis. Des essais assez nombreux ont été tentés depuis 1825 pour l'amélioration des laines, et quoiqu'ils aient réussi, on a renoncé depuis peu au croisement pour s'en tenir à la race commune, dont les toisons ont cependant acquis un léger degré de finesse. On ne fait plus ou presque plus de métis, sous le prétexte que les conditions hygiéniques du canton ne sont pas favorables aux provenances de la race espagnole. Le motif véritable du retour à l'ancien ordre de choses, est dans la division générale des terres par moyennes propriétés, peu favorable à l'établissement et au maintien de grands troupeaux, et à toute sorte de véritable progrès agricole.

Les bêtes ovines sont achetées sur les marchés du pays de Santerre et du Vexin français. Les cultivateurs louent d'ailleurs, pendant la période de saillie, un béliers au moyen duquel on remplace successivement les individus devenus vieux, dont le commerce de la boucherie s'empare.

Les troupeaux des fermes ne contiennent pas au-delà de deux cent cinquante têtes; le nombre le plus habituel est deux cents. Les petits propriétaires ont de vingt à trente moutons, qu'on réunit en troupeau communal sous la garde d'un seul berger.

La nourriture, dans l'étable, se compose de regains de foin et de fourrages artificiels, de paille d'avoine et d'orge, de *pro-vendes* ou mélanges comprenant des grains, des menues pailles, rarement des racines.

Les troupeaux sont menés en pâture sur les jachères pendant toute la belle saison. On les conduit aussi sur des semis de trèfle blanc, de minette, d'orge et de seigle, qu'ils mangent en vert, nourriture excellente lorsqu'on en ménage l'emploi; mais l'abus des herbes vertes, ou leur ingestion non préparée par une légère alimentation sèche, déterminent souvent des tympanites dont l'issue est funeste.

Le piétin ou ulcère de la fourche est assez fréquent parmi les troupeaux laissés sur des pâtures marécageuses. Cet accident n'est pas produit directement par l'humidité, comme on le croit communément, mais il provient de blessures faites par certaines herbes dures ou à angles tranchants, comme les grandes cypéracées, blessures que le séjour sur une terre bourbeuse maintient et envenime. On cicatrise mécaniquement ces ulcères au moyen de liquides caustiques. Le claveau est devenu très-rare. Les affections inflammatoires de la gorge et des bronches sont endémiques dans les vallées.

La toison picarde pèse de trois à trois kilogrammes et demi. La dépouille d'un métis est plus lourde d'un tiers.

Les tentatives faites pour créer des métis ont eu un résultat salubre, en faisant supprimer les anciennes bergeries et en y substituant des locaux spacieux, suffisamment éclairés et aérés, dans lesquels l'entretien de la propreté est une heureuse innovation. Les troupeaux y ont gagné d'ailleurs une nourriture plus rationnelle et une surveillance intelligente. Les épizooties, fréquentes autrefois, produites ou entretenues par l'infection des bergeries, ont complètement disparu.

On évalue à cinq mille trois cent trente le nombre des moutons détruits chaque année pour la nourriture locale. La ville de *Beauvais* compte pour quatre mille quatre cents dans cette estimation, non compris les agneaux, dont la consommation est faible relativement, car elle ne s'élève pas à plus de quatre cents têtes dans tout le canton.

Chaque ménage rural élève un *porc* destiné à la nourriture de la famille. On en trouve un certain nombre dans les fermes, et l'on vend les plus beaux à la charcuterie de la ville de *Beauvais*. Cet animal, dont l'éducation est si facile et si peu coûteuse, ne donne lieu à aucune autre spéculation. On l'achète très-jeune à des marchands ambulants, ou sur les marchés à quatre lieues à la ronde, et on en revend un très-petit nombre de la même manière. Ce sont des bêtes normandes ou picardes. On élève aussi, depuis quelque temps, la petite race dite *tonquin*, qui est familière, robuste, et plus productive en viande.

On pense que le nombre présent, plusieurs fois renouvelé dans l'année, peut être de sept cent quatre-vingts, et que la nourriture locale en détruit deux mille huit cents, sur lesquels quinze cents sont consommés dans la ville de *Beauvais*.

Ainsi, la consommation totale de la viande dans le canton peut être évaluée comme il suit :

	<i>Beauvais.</i>		Communes rurales.		Total.
Bœufs et vaches.....	1,160	...	280	...	1,440
Veaux	2,400	...	644	...	3,044
Moutons	4,400	...	915	...	5,315
Agneaux	250	...	150	...	400
Porcs	1,500	...	1,300	...	2,800

On peut évaluer les poids moyens en viande, pour le canton, à 175 kil., bœuf et vache; — 40 kil., veau; — 30 kil., mouton; — 12 kil., agneau; — 75 kil., porc.

Sur ces bases, la masse de la viande annuellement consommée est de 748,010 kilogrammes, ce qui revient à 33 kil. $\frac{63}{100}$ par tête d'habitant.

En séparant la consommation urbaine de celle des communes rurales, on trouve pour *Beauvais* une quantité de 546,500 kil., ou 37 kil. $\frac{61}{100}$ par tête d'habitant;

et pour les communes rurales, 201,510 kil., ou 26 kil. $\frac{64}{100}$ par tête.

Il y a dans tout le canton dix-huit chèvres, dont douze dans les faubourgs de *Beauvais*, le surplus à *Marissel*, *Notre-Dame-du-Thil*, *Pierrefite* et *Savignies*.

L'éducation de la *volaille* et des *pigeons*, dans les communes rurales, n'a d'autre but que l'approvisionnement du marché de la ville. Les œufs et autres produits accessoires reçoivent la même destination, sauf la part considérable retenue par la consommation locale. Ce qui est singulier, c'est que les articles de même nature provenant des cantons septentrionaux tels que *Songeons*, *Marseille*, *Formerie*, quoique plus éloignés de la capitale, traversent le canton de *Beauvais* chaque semaine pour arriver à la halle de Paris.

On voit dans la plupart des villages un petit nombre de ruches dont le miel alimente quelques maisons. Ce sont les derniers restes de la production du miel, autrefois très-considérable dans le Beauvaisis, qui s'est affaiblie progressivement depuis le quinzième siècle devant l'extension croissante de l'emploi du sucre.

§. 5. *Industrie.*

Le canton de *Beauvais* possède les établissements industriels qui se développent partout au milieu des populations agglomérées d'une certaine importance. La ville a été, dans tous les temps, un centre de spéculations commerciales dont l'étendue a éprouvé de très-grandes variations. Cambry va même jusqu'à dire que : « les Bellovaques s'établirent à Beauvais pour jouir » des avantages que ses eaux et sa position présentent aux » manufacturiers. » Il ajoute que depuis la conquête des Francs, *Beauvais* eut ses fabriques d'étoffes, comme Amiens, comme Abbeville, mais que les ravages des Normands en ont fait perdre les traces. Outre les manufactures qui représentent ou remplacent aujourd'hui l'ancien état de choses, le canton renferme des usines hydrauliques, des fabriques célèbres de terre cuite, quelques exploitations de matières minérales.

Carrières. La craie tendre des environs de *Beauvais* a été exploitée depuis un temps qui remonte peut-être jusqu'à l'occupation romaine, soit pour fournir un amendement à l'agriculture, soit comme donnant des matériaux de construction, bien que sa fragilité et sa gélivité ne permettent pas d'en tirer des pierres de gros appareil. On a trouvé, au contraire, dans la roche dure calcaire et noduleuse qui couronne les coteaux, sur le bord de la vallée de Bray, les éléments principaux de tous les grands édifices religieux ou civils. On rencontre dans la plupart des communes des carrières à ciel ouvert ou en galeries, abandonnées ou en activité, et des traces nombreuses d'anciens ateliers aujourd'hui comblés.

La plus vaste de ces exploitations est certainement la carrière dite de *Saint Pierre*, sise sur le territoire d'*Allonne*, à la limite du canton d'Auneuil, près la ferme du Metz et du village de Frocourt. Les galeries s'étendent à plusieurs centaines de mètres dans la profondeur des coteaux. On en a tiré pendant plusieurs siècles la pierre désignée par l'appellation vulgaire d'*ail de perdrix*, qui reçoit, des nœuds endurcis dont elle est parsemée, une grande solidité. Elle était possédée dès le douzième siècle par le chapitre diocésain dont elle a pris le nom ; on a construit, avec les produits, les soubassements de la cathédrale, l'ancienne église de Saint-Quentin, le mur de clôture de l'abbaye devenue aujourd'hui la préfecture, et beaucoup d'autres édifices. Les extractions ont cessé depuis plusieurs années.

L'abbaye de *Saint-Lucien* et le chapitre de *Saint-Michel* possédaient aussi, près de *Bongemout*, des carrières dont l'activité fut très-grande au quinzième siècle après le siège de *Beauvais*. On n'en tire plus rien depuis longtemps.

Les coteaux de *Flambermont* et de *Saint-Martin-le-Nœud* ont également plusieurs ateliers, dont le principal ouvert au seizième siècle, forme une large entaille vis-à-vis le premier de ces villages. On y trouve une roche jaunâtre, dure, qui peut être extraite dans les plus grandes dimensions, et qui se travaille bien; ses produits sont employés dans les communes voisines, ainsi qu'à *Beauvais* et dans le canton d'Auneuil.

Il y a, vers la crête du coteau, au-dessus de l'église, à la pointe *Saint-Claire*, plusieurs galeries, aujourd'hui abandonnées, qui ont été en activité depuis le temps de saint Louis jusqu'à l'époque de la ligue; la ville de *Beauvais* qui en tira une grande partie des matériaux de remplissage de ses fortifications, les tenait à loyer en 1394, à raison de quatre livres par an.

En allant de là vers *Goincourt*, la continuation du coteau offre des inégalités provenant d'exploitations souterraines dont le ciel s'est écroulé.

On trouve vis-à-vis *Goincourt*, près de l'ancienne route d'Evreux, deux carrières de pierre dure à nœuds, appartenant aux familles *Huprel* et *Mosnier*. Ouvertes de 1778 à 1780, elles ont fourni les matériaux du séminaire de *Goincourt*, de la chapelle du collège à *Beauvais*, et de plusieurs autres édifices. La roche est d'un assez beau grain, et pèse à peu près seize cents kilogrammes le mètre cube.

Ces carrières ont des galeries de soixante mètres dans une étendue d'un hectare. La masse qu'on y exploite présente des fissures prolongées qui ont causé plusieurs fois des éboulements considérables.

Les coteaux de *Saint-Jean* recèlent plusieurs ateliers ouverts en galeries dont quelques uns ont eu autrefois de l'importance. On n'en tire guère aujourd'hui que des moellons ou matériaux de remplissage, des pierres tendres taillées en carreaux, et de la marne ou craie friable pour l'alimentation des fours à chaux.

Les pentes du bord gauche de la vallée du Thérain, dépendant de *Notre-Dame-du-Thil*, présentent aussi d'assez nombreuses carrières et des vestiges d'anciens ateliers, pratiqués la plupart dans la craie tendre. La plus grande partie des produits est utilisée par les fours à chaux; d'autres qui peuvent supporter la taille, sont façonnés en carreaux ou pierres de petit appareil.

L'une des principales carrières, située à *Saint-Lucien* près du jeu

de tamis, fut pratiquée vers 1730, par la famille *Hérault* dont les descendants la possèdent encore, à l'occasion de la reconstruction du bâtiment claustral de l'abbaye de Saint-Quentin et de gros travaux exécutés dans le monastère de Saint-Lucien. Elle est exploitée en galeries à piliers tournants qui permettent d'y conduire des voitures attelées. Les bancs inférieurs de l'exploitation atteignent la craie dure et pourraient fournir de gros blocs.

La carrière dite *Gaucherelle*, parce qu'elle appartient à la famille de ce nom, existe depuis près d'un siècle au lieu dit la montagne de *Villers* ; mise en activité vers l'année 1810, elle forme aujourd'hui un assez vaste atelier en galeries avec piliers tournants. On en tire annuellement cinquante voitures de moellons, dont quelques-uns taillés en carreaux pour la construction des murs, des piliers montants des granges, des caves et encore des maçonneries mélangées de briques. Les silex épars dans la masse sont recueillis et vendus séparément.

On trouve encore à la montagne de *Villers* des ateliers appartenant à MM. *Cauillet*, *Delamarre*, *Deschampeaux*, *Dumesnil-Bonjean*, en tout cinq carrières d'où l'on extrait des moellons ou des marnes converties en blanc d'Espagne. Les travaux sont souvent suspendus, et la production n'acquiert presque jamais d'importance.

Trois excavations existent aussi près du calvaire de *Notre-Dame-du-Thil* touchant à la route de Calais. L'une ouverte par M. *Dégory*, vers 1808, est devenue la propriété de M. *Louvet* qui n'y fait travailler que sur demande; les deux autres ont cessé leur activité.

La commune possède, près de *Miauroy*, une carrière à ciel découvert qui est à la disposition des habitants; on y prend quelquefois les matériaux nécessaires à l'amendement des chemins vicinaux.

Il y en avait encore une autre non loin de celle-ci, au lieu dit les *Gazelles* ; elle a été abandonnée et comblée vers 1810.

Il en est de même de plusieurs autres que les religieux de *Saint-Lucien* avaient fait pratiquer en plusieurs lieux sur des terrains en friche dépendant de leur seigneurie, et qui ont été remplies par mesure de police ou par l'effet d'éboulements.

On peut voir sur la pente des coteaux qui portent le bois du Parc, vis-à-vis *Goincourt*, plusieurs embouchures de carrières abandonnées et en partie comblées. Il y a aussi quelques ateliers à ciel ouvert sur la route de Gournay; le travail n'y est pas constant.

En résumé, les carrières pratiquées dans la craie occupent de

trente à quarante ouvriers (les maîtres compris), dont le prix moyen de journée peut être évalué, selon la saison et la durée des travaux, de un franc cinquante centimes à deux francs. Il serait difficile d'évaluer, même approximativement, la quantité des produits extraits, lesquels consistent en pierres d'appareil, moellons de remplissage, carreaux, marnes et cailloux-silex.

Les grès ferrugineux du pays de Bray fournissent une roche qui est très-recherchée, notamment pour les constructions hydrauliques. La seule exploitation du canton est située dans les terrains communaux de *Savignies*, sur la déclivité du mont-Benard qui est tournée vers le hameau de *La Frenoye*. La roche extraite a reçu, par ce motif, le nom de pierre de *La Frenoye*, comme aussi celui de *pierre grise*. La carrière qui appartenait au domaine de l'évêché, est à ciel ouvert sur la pente de la colline. Le massif est irrégulier, c'est-à-dire dépourvu de bancs ou divisions horizontales; les fissures divergentes qui le traversent aident seules au dégagement des blocs, et la consistance fort variable du tissu oblige à laisser une grande quantité de rebuts sur place.

On rapporte à l'année 1760 l'ouverture de la carrière de *La Frenoye*; mais évidemment il ne peut s'agir que d'une reprise de travaux, car la pierre grise a été employée dans la plupart des églises voisines, dont quelques-unes datent de plusieurs siècles.

La masse exploitable a une puissance moyenne de deux mètres 60 c. On peut estimer à cinq cents mètres cubes la quantité de la matière extraite annuellement. Outre les matériaux d'appareil, on en tire beaucoup de moellons, et l'on confectionne avec le grès le plus dur, des auges dont l'usage est indestructible.

La pierre de *La Frenoye*, ne pouvant être sciée, est façonnée au pic et à la pointe. Elle est fort recherchée pour les travaux publics; elle entre dans la construction des ponts, des aqueducs, des usines; elle fournit les soubassements des gros édifices, et de tous les bâtiments qui peuvent redouter l'action de l'humidité. Cette roche doit être spécialement appréciée dans une contrée crayeuse dont les autres matériaux sont presque tous gélifs. Son extrême porosité la rend beaucoup plus légère que la roche calcaire, et elle ne paraît pas peser plus de quinze cents kilogrammes le mètre cube.

La carrière de *La Frenoye* appartient à la commune de *Savignies*, qui en met l'exploitation en fermage. Le fermier occupe

quatre à cinq ouvriers pour un salaire moyen d'un franc cinquante centimes.

Fours à chaux. Le nombre actuel des usines de cette sorte est de cinq.

M. *Touret* en a fondé, vers 1844, à *Saint-Martin-le-Noëud*, une qui prépare huit cents hectolitres de chaux par année.

Un autre four plus important existe depuis vingt-cinq années sur le coteau de *Goincourt*, près de l'ancienne route d'*Evreux*. Cette usine a été gérée successivement par M. *Lebel* qui rétablit les bâtiments, puis par M. *Heu*, et aujourd'hui par M. *Hérault*, dont la fabrication s'élève jusqu'à trois mille hectolitres.

M. *Pringuet* a établi en 1840, sur le chemin de Bretagne territoire de *Beauvais*, une usine chauffée à la houille qui prépare environ quatre cents mètres cubes de chaux dans une campagne. La matière première est prise aux carrières de *Saint-Jean*, et le combustible vient de Belgique.

La carrière de *Saint-Lucien*, appartenant à la famille *Hérault*, alimente aussi un four à chaux dont la création remonte au commencement du siècle. Cette usine, chauffée à la houille, fournit environ dix mille hectolitres par an. On confectionne, en outre, du blanc d'Espagne dans une quantité d'au moins deux cent mille. Tous ces produits sont vendus dans les villes de *Beauvais*, Chaumont, Gisors, Etrépagney, Gournay, Forges, Neuchatel, Aumale, etc.

Un autre four construit en 1830, au lieu dit la *busse montagne de Villers*, par M. *Cœuillet*, prépare environ quinze cents hectolitres dans une campagne. Il est chauffé avec des bournées, selon l'usage ancien.

Les usines établies sur le même territoire de *Notre-Dame-du-Thil*, en 1846, à l'occasion de la construction du séminaire diocésain, ont cessé leur activité.

La confection de la chaux et du blanc d'Espagne occupe, dans le canton de *Beauvais*, une vingtaine d'ouvriers dont le salaire moyen peut être évalué à deux francs. Quelques-uns cependant, payés à la tâche, reçoivent vingt ou vingt-deux francs par fournée. La production générale paraît être de dix-huit mille hectolitres.

Briqueteries et tuileries. Il y a dans le canton six usines de cette classe, et d'importance diverse.

La plus ancienne fut fondée sur le territoire de *Pierrefite*, lorsqu'on réablit, vers 1786, le château d'*Herculez*. Créée par

le marquis de Siry, elle passa dans les mains de ses successeurs qui l'abandonnèrent, et, après divers incidents, cet atelier appartient aujourd'hui à M. *Letailleur*.

Le nombre des ouvriers est seulement de six, hommes, femmes et enfants par tiers, habitants de *Pierrefite* et de *Savignies*. Les salaires peuvent être évalués, selon l'âge et le sexe, à deux francs, un franc cinquante centimes, soixante-quinze centimes.

On met en œuvre les argiles superficielles remaniées qui recouvrent la craie et qui servent à la confection des briques, une petite partie du gault extrait près du *Détroit*, et les argiles rouges néocomiennes du pays de Bray, qui fournissent les meilleures tuiles de la Picardie.

La fabrication annuelle paraît comprendre cent mille briques, cent mille tuiles et autant de carreaux.

MM. *Sangnier* ont organisé, dans l'année 1819, près de *Saint-Lucien*, une briqueterie dont la formation paraît avoir été déterminée par la présence d'un dépôt d'argile diluvienne superficielle, épais et plus alumineux que ne le sont en général ces sortes d'amas. Ces terres sont propres à la confection de briques communes de bonne qualité. Le personnel comprend deux hommes, une femme, deux enfants. Le salaire, réglé à la pièce, est évalué à un franc cinquante centimes. La production d'une campagne s'élève jusqu'à trois cent mille, étant doublée depuis vingt ans.

Deux autres usines plus importantes sont situées sur le territoire de *Saint-Just-des-Marest* : l'une près de la route de Gournay, formant par l'agglomération de ses bâtiments, un hameau considérable; l'autre sur la route de *Savignies*, vis-à-vis la gare du bois du Parc.

La première a été fondée, vers 1798, par M. *Graux*, des mains duquel elle est passée à M. *Foubert*, et de celui-ci à M. *Coponet*, propriétaire actuel. Son activité a toujours été en croissant jusqu'à l'année 1848, époque à laquelle les événements ont arrêté le mouvement commercial et réduit de moitié la production industrielle. Le nombre des ouvriers est descendu de cinquante cinq à vingt quatre.

La deuxième tuilerie date de l'année 1802; elle est due à M. *Bourdon* qui en avait fait d'abord une simple briqueterie. M. *Prevotel-Thiberge* propriétaire actuel, ajouta, dans l'année 1834, une tuilerie et depuis un an, il a organisé, en outre, un atelier supplémentaire à la chaussée Saint-Nicolas. L'entreprise de M. *Prevotel* emploie au total trente-quatre individus.

Les autres détails sont communs aux deux usines.

Les ouvriers appartiennent au village de *Goincourt* qui est voisin des ateliers, et à ceux de *Sorcy* commune de *Saint-Paul*, et de *Saint Germain-la-Poterie*, lieux dans lesquels l'industrie des terres cuites est exercée de toute antiquité.

Les salaires sont réglés à la pièce, et les taux moyens paraissent être : pour les hommes, d'un franc cinquante à deux francs cinquante centimes; — pour les femmes, d'un franc vingt-cinq centimes; — pour les enfants, de soixante à soixante-quinze centimes. Ces rétributions sont supérieures d'un tiers aux salaires agricoles, mais le travail est interrompu pendant l'hiver.

La population ouvrière comprend une moitié en hommes, un quart en femmes, un autre quart en enfants des deux sexes depuis l'âge de douze ans.

On emploie à la confection des briques les argiles diluviennes qui recouvrent la craie, et qui existent sur le champ même des ateliers. Les autres produits ont pour matière première les argiles rouges du *Bray*, qualifiées de *glaises*, dont on l'approvisionne dans une vaste extraction du territoire de *Goincourt*.

Les opérations s'exécutent à la main, selon les anciens procédés perfectionnés par la pratique; cependant, on doit ajouter que *M. Prévotel-Thiberge* a pris un brevet d'invention pour une machine à broyer et délayer l'argile, dont il fait usage depuis 1848.

La production actuelle des deux établissements peut être évaluée à quatre cent cinquante mille briques, huit cent mille tuiles, quatorze cent mille carreaux.

Ces articles sont considérés comme excellents par le commerce; ils sont expédiés dans tout le département, ainsi que dans la *Somme*, l'*Eure*, et une partie de l'*Ile-de-France*.

Les deux autres usines sont la propriété de *M. Pringuet*, qui a fondé l'une vers 1842, sur le territoire de *Marissel*, au lieu dit le *Haut Romain*, et qui s'est rendu acquéreur d'une briqueterie bâtie en 1850, dans la même commune, près du *Buquet*.

La terre à briques est extraite à pied d'œuvre. On emploie, pour la confection des tuiles et carreaux, les argiles rouges néocomiennes qu'on va chercher dans la vallée de *Bray*, aux *Montoiles* canton d'*Auneuil*.

La tuilerie du *Haut-Romain* occupe trois hommes, quatre femmes, trois enfants; la briqueterie emploie seulement un homme, une femme, deux enfants. Les salaires sont de deux francs, un franc cinquante centimes, et un franc, selon le sexe et l'âge.

La fabrication actuelle est évaluée à sept cent mille briques, deux cent cinquante mille tuiles, deux cent cinquante mille carreaux. Les produits sont consommés dans les cantons de *Beauvais*, Nivillers, Froissy, etc. Il y a tendance prononcée vers l'augmentation.

Outre le produit de ses usines intérieures, le canton de *Beauvais* emploie aussi des provenances de *Saint-Germain-la-Poterie*, Saint-Paul et Vessencourt canton d'Auneuil; Lhéraule canton de Songeons; Warluis canton de Noailles.

Poteries. La commune de *Savignies* doit une certaine renommée à la fabrique de poterie dite de *grais*, dont elle est le siège de toute ancienneté.

La création et la persistance de cette industrie sont dues, sans aucun doute, à la présence des matières premières, qui consistent dans les argiles néocomiennes de diverses sortes recouvertes par les sables ferrugineux du pays de Bray. Mais l'époque de la fondation est perdue dans les obscurités du moyen-âge.

La tradition locale, soigneusement conservée, dit que Jésus-Christ, accompagné de saint Pierre, est venu visiter la fabrique, ce qui signifie sans doute la haute antiquité du lieu et du travail.

Il est plus certain qu'elle existait dès le temps de l'occupation romaine : les débris de vases de cette époque, rencontrés en divers points, en sont la preuve incontestable.

On croit que Strabon l'avait en vue lorsqu'il rapporte (*Geogr. lib. iv*, pag. 200) que les Gaulois faisaient commerce avec les habitants des îles Cassitérides et Britanniques, et qu'ils leur donnaient de la vaisselle de terre.

Les produits de *Savignies*, tout communs qu'ils paraissent aujourd'hui, avaient une grande valeur et une utilité générale avant l'invention de la faïence et de la porcelaine. Ils ont approvisionné d'ustensiles de ménage, pendant plusieurs siècles, la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Flandre, la Belgique, la Hollande, et quelquefois les provinces méridionales de l'Angleterre.

Les auteurs de l'époque de la renaissance semblent les célébrer à l'envi. Bernard Palissy en relève l'importance; Rabelais cite les *goubelets de Beauvais*; Hermant qui écrivait sous Louis XIV, dit que la terre de *Savignies* fournissait de pots et de vaisselle la France et les Pays-Bas. D'autres auteurs compa-

rent cette vaisselle à celle de Venise, qui était en grand renom à la même époque.

On offrait les produits de *Savignies* aux rois et aux grands personnages; le corps de ville de *Beauvais* en présenta au roi Louis XI, le dix-sept octobre 1434. On apprend, par les registres capitulaires, que lorsque François I traversa *Beauvais* dans son voyage d'Arras qui était nouvellement conquis, le chapitre diocésain, par délibération du seize mai 1520, décida de présenter à la reine des bougies et des vases de *Savignies*. — Autre délibération du quatre septembre 1536, portant qu'on fera présent au roi d'un buffet de *Savignies*; — actes semblables datés du six août 1540 et seize juillet 1544. — La ville rendit un hommage pareil à la reine d'Angleterre, le trois janvier 1689, lorsqu'elle se réfugia en France.

L'évêque avait, comme seigneur temporel, un droit de *forestage* d'un tournois pour chaque fournée de pots; chaque roue tournant à faire pots devait payer deux deniers à Noël et autant le jour de Saint-Jean.

Ces redevances féodales avaient été plus considérables. On trouve, en effet, dans le dénombrement de l'évêché servi au quatorzième siècle sous l'épiscopat de Guillaume de Hollande, les articles ci-après :

- « item, de chaque fournée de pots ou ouvrages de terre que » on cuit audit *Savignie*, seize deniers parisis à payer le lundi » prochain après qu'il est cuit, et ne peuvent ceux à qui ladite » fournée est, fourir ou remuer terre pour faire autres ouvrages » sur l'amende de soixante sols après ladite fournée cuite jus- » qu'à ce qu'ils auront payé lesdits seize deniers.
- » item, pour faire lesdits ouvrages ledit seigneur peut lever » ou bailler terres en quelques lieux et à tel prix qu'il lui » plaît. »

L'importance des poteries de *Savignies* a subi, depuis vingt années, quelque réduction, à cause de l'épuisement des couches d'argiles voisines du bourg, et de la nécessité d'y suppléer par des approvisionnements apportés d'assez loin à grands frais.

La matière principale est la marne argileuse bleue ou grise qu'on exploite sur le mont Benard, au moyen de puits descendant jusqu'à vingt mètres. La terre dite à plomures ou à plombures vient aussi du mont-Benard; mais elle se trouve en général au-dessous du grès ferrugineux, et peut être prise, sur quelques points, à ciel découvert.

L'argile bleue étant à peu près épuisée, les potiers sont obligés d'aller en chercher aux glaisières d'Armentières et d'Héricourt,

canton du Condray, ainsi que dans le bois de Soavre, du canton d'Auneuil.

Une troisième sorte de terre, dite *gane* ou jaune, est l'argile-gault, dont il existe des amas sur la bordure du Bray, depuis *Savignies* jusqu'au-delà du *Détroit*.

Une description des usines de *Savignies*, faite vers 1699 par ordre de l'intendant de Paris, présente un tableau des procédés de cette industrie qui est encore exact, ou à peu près, après cent cinquante années d'intervalle.

« Pour ce qui concerne les fabricants de potteries en grez, tout ce qu'ils font de pots, vases et autres ustensiles se cuit dans des fours faits exprès, et chaque cuisson est appelée *fournée*.

» Toutes les choses qui se cuisent dans ces fours consistent en bien des parties comme pots, cruches, fontaines bourgeoises qui sont de très-grande utilité, tuyaux pour les maisons royales, aqueducs et fontaines publiques, bertes pour les eaux fortes, creusets, cornues, alambiques, récipients pour les distillateurs, vases pour les parfumeurs, et enfin un nombre infini de choses qui forment une seule cuisson. Mais chaque cuisson est extrêmement dispendieuse par les frais qu'elle occasionne de toute nécessité. Ils sont si considérables qu'à peine les fabricants y trouvent-ils un bénéfice qui soit proportionné à leur labeur.

» Chaque cuisson dure huit jours entiers, et elle consume dix-huit cordes de bois billon et quatre cents lagots considérés pour quatre cordes de bois, ce qui fait vingt-deux cordes.

» Pour former une *fournée*, c'est à-dire pour préparer toutes les matières qui y doivent entrer jusqu'à la perfection, on emploie huit sortes d'ouvriers qui sont : *charrieurs de terre* : *marcheurs* qui sont ceux qui apportent la terre : *avanceurs* sont ceux qui mettent et attachent les ances aux pots : *repasseurs* sont ceux qui polissent finement l'ouvrage : *tourneurs* sont ceux qui forment les pots et autres vases : *mouleurs* sont ceux qui font les thuyaux ou canaux : *enfourneurs* sont ceux qui enfournent la matière dans le four. Plus trois personnes qui pendant la cuisson accompagnent et aident l'enfouneur à attiser le feu et en tirer les braises.

» Ils tirent de leurs *fournées* un total de trois mil pots, et font environ chacun cinq *fournées* l'un portant l'autre pour chacun an.

» Et pour ce qui concerne les fabricants de potterie en plommure, il convient les mettre en trois classes, parce qu'il y a de trois différentes grandeurs de fours. Pour former une cuisson, ils y entrent moitié en couleurs et moitié en terre, c'est à-dire

qu'il n'y a que la moitié de cette cuisson qui est vendable, et l'autre, qui est en terre, rentre une seconde fois dans la deuxième cuisson, après qu'on luy a mis sa vernissure, qui forme la moitié d'une autre cuisson; par conséquent, pour faire une fournée complète, il faut qu'elle soit composée de deux cuissons. »

La longueur des fours est d'environ douze mètres, leur largeur d'un mètre et demi à deux mètres, leur élévation de deux mètres et demi. Cependant, depuis quelque temps, on confectionne des fours de dimension moindre et pourvus de cheminée, qui donnent une cuite plus rapide.

Le nombre des fours a diminué de trente à douze pour le grais simple. Les fabricants de cette sorte sont : MM. *Bigot-Hutan*, *Daret*, *Delarue*, *Godin (Théodore)*, *Godin-Laffineur*, *Godin-Cressonnier*, *Godin (Louis)*, *Goré-Hutan*, *Hutan (Louis)*, *Hutan (Jacques)*, *Laffineur (Honoré)*, *Laffineur-Hazard*, *Laffineur-Fosse*, *Laffineur-Peaucelle*.

Il n'existe plus que deux fabriques de poterie vernissée dite *plommure* ou *plombure*; elles sont dirigées par MM. *Laffineur-Vie* et *Bertin (Simon)*.

Les usines occupent ensemble cent quarante personnes, dont les deux cinquièmes de femmes. Les unes sont rétribuées à la tâche, les autres à la journée. Le salaire commun moyen peut être évalué à un franc cinquante centimes pour les hommes, un franc pour les femmes, soixante centimes pour les enfants. Ces prix sont supérieurs d'un cinquième aux salaires agricoles.

Les produits peuvent être rapportés à trois classes :

1° un tiers en poterie usuelle de ménage, bouteilles, cruches, terrines, pots à boire, à lait, à beurre, à fromage, bouteilles d'encre, soupières, casseroles, assiettes, brocs, etc. ;

2° un tiers vases pour les manufactures de produits chimiques, cornues, ballons, taurilles, récipiens, creusets, etc. ;

3° un tiers tuyaux, mîtres, fontaines, et articles employés dans la maçonnerie. Ce dernier tiers est fabriqué avec la terre jaune.

On estime que la production totale annuelle comprend quatorze cent mille pièces de toute sorte et grandeur.

Les terres cuites de *Savignies* sont envoyées principalement à Paris et à Rouen; il s'en expédie beaucoup encore dans un rayon de cinquante lieues, ainsi qu'en Belgique. Les vases destinés aux préparations chimiques sont livrés aux manufacturiers qui en ont fait la commande.

Les transports sont faits, en grande partie, par des voituriers qui habitent la commune de *Pierrefite*.

Le mélange des fours avec les maisons et les jardins imprime au bourg de *Savignies* une physionomie toute spéciale que Cambry avait déjà signalée (1). « Il n'est point, dit-il, d'aspect aussi » bizarre que celui de ce tas de maisons séparées, placées sur un » terrain inégal, et formant cependant une espèce de rue : au » milieu d'énormes monceaux de fagots et de bois qui les rapprochent, et des arbres qui les dominent; c'est un bûcher » immense qui n'attend qu'une étincelle pour s'embraser, et qui » par un miracle de toute heure et de toute minute, subsiste » au milieu de vingt-cinq fours allumés, et dans une incroyable » activité, laissant par cent crevasses échapper des torrents de » flammes, d'étincelles et de fumée. Tous les toits sont couverts » de chaume au milieu de ces fournaies ardentes; mais sans » doute un dieu les protège, comme ces grands vaisseaux qu'une » planche sépare de l'abîme. Les maisons, les cours, des » planches rangées par étages, sont couvertes de pot-ries; les » murs sont faits d'une espèce de glaise remplie de tessons, de » pots cassés, de cruches, d'un aspect singulier, etc. »

M. *Ziegler*, peintre célèbre d'histoire, a trouvé dans les argiles néocomiennes du Bray la matière première d'une fabrique de grès d'ornement, qu'il a fondée, vers l'année 1839, à *Voisinlieu*. Les terres à pots qu'on avait toujours regardées comme aptes seulement à la confection des ouvrages usuels les plus communs, sont éminemment propres aux formes de la céramique étrusque et des modèles allemands du seizième siècle. La manufacture de M. *Ziegler* prit rapidement une certaine notoriété, et les grès bronzés de *Voisinlieu*, qui ont été imités depuis, ont pris rang parmi les produits élégants de l'industrie française.

La manufacture occupait à l'origine seize ouvriers, mais elle a reçu une plus grande extension sous la gestion de M. *Mansard* qui en est devenu propriétaire. Elle emploie maintenant vingt-cinq hommes et six femmes travaillant à la pièce et gagnant journellement de un franc cinquante centimes à cinq francs. Ce salaire fort supérieur à celui des opérations agricoles, permet des économies dont l'emploi est fait en acquisitions de propriétés ou en placements sur l'État.

Les argiles ont été prises successivement dans le bois de

(1) Description du département de l'Oise, tome 1, pag. 492.

Belloy, aux environs de Saint-Paul, et aussi à la Chapelle-aux-Pots, à une distance assez considérable pour que les frais de transport absorbassent une part des bénéfices de l'entreprise.

La production annuelle paraît comprendre environ deux cent cinquante mille pièces. Une partie consiste en vases de luxe et en pièces ornées de très grandes dimensions; c'était même la seule fabrication à l'origine de l'établissement; aujourd'hui il fournit en plus grande quantité des objets usuels, tels que cruchons, bouteilles à encre, pots, etc., toutefois sous des formes recherchées. On confectionne aussi des articles destinés aux manufactures de produits chimiques.

Une autre fabrique a été fondée, en 1842, à l'imitation et dans le voisinage de celle de *Voisinlieu* par MM. *Joye* et *Dumontier*, des mains desquelles elle est passée à MM. *Taupin* et *Clerc*. L'entreprise, en voie d'accroissement, occupe aujourd'hui huit hommes, cinq femmes, trois enfants; les salaires sont les mêmes que dans l'atelier précédent.

Les terres viennent aussi de La Chapelle-aux-Pots et des environs de Saint-Paul.

La fabrication annuelle peut être de quarante mille pièces, partie en articles de luxe, le surplus en vases à fleurs, porte-fleurs et autres ustensiles d'horticulture, bouteilles, cruchons, etc.

La plus grande part des produits des deux fabriques de *Voisinlieu* est expédiée sur Paris, où l'on en trouve plusieurs dépôts; quelques envois sont dirigés sur Rouen, Amiens, la Champagne; ceux-ci comprennent surtout les articles d'usage commun, tandis que les grès à formes élégantes sont envoyés dans la capitale.

Indépendamment des argilières de *Savignies* et du bois de Belloy, on extrait encore des terres à pot et des terres propres à la confection des tuiles et des carreaux sur le territoire de *Saint-Just* et sur celui de *Goincourt*; ce sont surtout des argiles rouges ou variées, qui paraissent plus propres que les autres à la fabrication des carreaux.

Il y a aussi des argilières de terres communes employées dans la maçonnerie, à La Trupinière au-dessus de *Saint-Just*, à *Goincourt*, à *Saint-Lucien*, *Voisinlieu*, *Herchies*, etc.

Faïencerie. La présence des argiles néocomiennes a déterminé la formation d'une autre usine destinée à la confection des terres cuites émaillées ou faïence. Cet établissement, placé près du bois

de l'*Italienne* sous lequel existe le gisement des matières mises en œuvre, a donné naissance à un écart de la commune de *Goincourt*, sur la route de Gournay. Fondée vers 1795 par MM. Michel, la fabrique de l'*Italienne*, après avoir longtemps appartenu à M. Cauvet, est devenue la propriété de M. Touzard qui a renouvelé une partie des bâtiments, et qui occupe vingt-cinq ouvriers habitant les villages de *Goincourt*, *Saint-Paul* et autres lieux voisins.

Les marnes argileuses bleues ou grises sont extraites à une assez grande profondeur, au moyen de puits, dans le bois voisin. On emploie, en outre, des argiles rouges ou variées, qu'on prend à une grande argillère sise non loin du chef-lieu de la commune; les silex de la craie fournissent une partie des émaux; les autres matières sont tirées à Paris.

Les ouvriers travaillent, la plupart, à la tâche, et l'on estime que le salaire moyen, plus faible pour les femmes, varie d'un franc cinquante centimes à trois francs.

Le combustible est fourni par les bois des environs, à *Saint-Paul*, à *Saint-Germain*, *Goincourt*, etc.

La production consiste en terre brune dite faïence à feu ou de ménage, et en carreaux blancs ou fleuris, ce dernier article dans une quantité de quatre cent mille par an. On évalue à cinquante le nombre annuel des fournées affectées aux pièces de faïence.

La manufacture de l'*Italienne* qui est en voie de prospérité, livre ses produits au commerce de Paris, de Rouen et des autres villes situées dans un rayon de vingt-cinq lieues.

Couperose. Le territoire de *Goincourt* possède, au lieu dit la *Vitriole*, une fabrique de couperose fondée dans l'année 1774, à l'imitation de celle qui avait été organisée deux années auparavant près du hameau du Bequet canton d'Auneuil; ces deux ateliers furent les premiers de ce genre qu'ait possédés la France.

L'établissement de *Goincourt* commença vers 1754, par une exploitation de tourbes, la première aussi pratiquée dans le Beauvaisis, sur les recherches de MM. Guérin, teinturiers à *Beauvais*, qui découvrirent ensuite les dépôts tourbeux d'Auneuil, Merlemont, Bresles, Froidmont, Bracheux, etc. (1). C'était une pâture commune qui portait déjà le nom de *tourbière*, ce qui

(1) Mémoires sur la découverte de la tourbe et l'établissement des fabriques de vitriol près de Beauvais, p. 2, par M. Coutel, in-4°, 1778.

semblait impliquer une exploitation antérieure. On affecta, vers 1757, huit arpents à l'extraction de la tourbe par lots, et quatre autres lots furent maintenus à l'état de pâturage.

Cependant, la première fabrique ayant commencé son activité, on reconnut bientôt que la tourbière de *Goincourt* était une minière dont la richesse égalait celles des terres exploitées au *Bequet*. Le sieur *Lebesgue* (*Antoine*), maître d'école, essaya d'organiser un deuxième atelier; mais, ne pouvant subvenir aux frais préalables d'organisation, ni y suppléer par un travail assidu, il se trouva bientôt contraint de quitter le pays. Ce même *Lebesgue*, expatrié, découvrit les cendrières aujourd'hui si connues des environs de La Fère (Aisne).

M. *Warnier*, propriétaire de l'usine du *Bequet*, voulut alors acquérir la tourbière de *Goincourt*; mais il trouva de l'opposition chez les principaux habitants; on attaqua comme irréguliers les partages faits en 1757; ces contestations donnèrent lieu à des arrêts du conseil du vingt-six juillet 1774, quinze mai 1780, douze mars 1781, pendant l'intervalle desquels *Warnier* cessa de posséder le *Bequet*, et MM. *Guérin* créèrent définitivement l'usine actuelle qui devint bientôt la propriété exclusive de *Guérin* (*Louis*). Elle est restée à ses héritiers, représentés aujourd'hui par M. *Signez*.

Cette fabrique qui dans tous les temps a été conduite avec une extrême prudence, commença seulement avec six ouvriers. Sous l'empire, époque de sa plus grande activité, elle en occupa jusqu'à quatre-vingt-dix, moitié à extraire le minerai, et moitié, femmes et enfants, à en effectuer le transport. Le nombre actuel paraît être de quarante-quatre.

Les salaires varient entre un franc et un franc soixante centimes, selon l'âge, le sexe, la nature du travail. Ces prix sont proportionnellement supérieurs à ceux des travaux agricoles.

L'usine comprend quatre lessiviers, onze chaudières, cinquante cristallisoirs, six pompes à bras. On est obligé d'épuiser sans cesse, la partie inférieure de la minière étant inondée. Les crues de l'hiver couvrent presque toujours d'eau le chantier, ce qui arrête les travaux et cause une lessivation naturelle dommageable, quoique faible.

La fabrication annuelle s'élevait encore, en 1820, à deux cent cinquante mille kilogrammes; elle n'était plus que de cent cinquante mille en 1834, à cause de l'affaiblissement du minerai, dont la couche inférieure contenait moins de fer pyriteux; par le même motif, elle est descendue maintenant à quatre-vingt mille kilogrammes.

La couperose dite de *Beauvais*, qui provient des usines de *Goincourt* et du *Bequet*, est fort estimée dans le commerce. Elle est expédiée sur les villes de Rouen, Lyon, Lille, Besançon, etc., et une faible partie sur Paris.

Le minéral conserve, après la lessivation, assez de sel pour composer une cendre vitriolique active, recherchée des agriculteurs.

L'établissement peut en fournir jusqu'à six mille hectolitres dans une campagne.

Tabletterie. L'industrie de la tabletterie, qui est, comme on sait, l'occupation principale des populations aux environs de Méru et de Noailles, a été introduite depuis quelques années dans la ville de *Beauvais*. Exercée dès l'année 1832 par quelques personnes isolées, cette spéculation est passée, vers 1844, à l'état de fabrique et paraît destinée à s'accroître. Deux maisons principales y sont adonnées; la plus ancienne est celle de M. *Tellier-Vacquerie*, qui occupe maintenant deux cents ouvriers de l'un et l'autre sexe. MM. *Dupont* et *Deschamps* ont fondé, au mois d'octobre 1848, la seconde qui emploie aussi deux cents personnes.

M. *Tellier* a fait établir en 1849 une machine à vapeur de la force de trois chevaux. MM. *Dupont* et C^e ont approprié à leurs opérations un ancien moteur hydraulique.

Un quart au plus des ouvriers travaille à l'atelier; le reste demeure à domicile, soit en ville, soit dans les villages voisins. C'est une population économe et laborieuse, qui est payée à la tâche, et qui, sans doute par ce motif, emploie tout son temps. Plusieurs familles rurales ont transporté leur résidence à *Beauvais* pour être à portée de la fabrique.

Les salaires peuvent être évalués de deux à trois francs pour les hommes, d'un franc à deux pour les femmes, de cinquante centimes à un franc et demi pour les enfants et jeunes filles. Les ouvriers de la maison *Dupont* et C^e ont fondé, sur leurs économies, une caisse de secours destinée à procurer des remèdes et des conseils médicaux aux confrères atteints de maladies.

Indépendamment des moteurs, il y a des machines pour scier les os, d'autres pour la fabrication des boutons, et d'autres qui confectionnent des brosses.

Les os employés viennent de France et d'Angleterre. Les soies nécessaires à la confection des brosses sont tirées, pour la plus grande partie, de la Champagne. La macre est apportée de Panama par la voie du Havre.

La production actuelle peut être ainsi appréciée : boutons de nacre, quatre mille grosses; boutons d'os, trois cent mille grosses; broserie fine, à dents et à ongles, cinquante mille douzaines.

Ces articles sont expédiés en Amérique pour les deux tiers, et le surplus est réparti entre la France, la Belgique et quelques provinces allemandes.

Ebénisterie. M. *Le Faure* a introduit, depuis l'année 1851, ce nouveau genre d'industrie dans la commune de *Notre-Dame-du-Thil*. Son établissement est la succursale d'une maison de Paris qui entretient des relations considérables à l'étranger. Le nombre actuel des ouvriers est de trente, habitant la commune, ou le faubourg voisin de *Beauvais*. Le travail, exécuté à la pièce, donne un salaire moyen de deux francs vingt-cinq centimes. M. *Le Faure* s'adonne surtout à la fabrication des meubles, chaises, canapés et fauteuils. Les bois de hêtre et de noyer viennent des forêts du département; les bois exotiques, notamment l'acajou, sont envoyés de Paris. Cette entreprise prendra certainement de l'importance lorsqu'elle aura, en nombre suffisant, des ouvriers expérimentés.

Mouture des grains. Il n'y a plus qu'un seul moulin à vent dans l'étendue du canton; il est placé au lieu dit les *Terres-aux-Fonds*, commune de *Marissel*, près la route d'Evreux à Breteuil. Celui qui existait au sommet du mont-Benard, au-dessus de *Savignies*, et qui formait l'un des points trigonométriques de la carte de France, ayant été renversé par un coup de vent, vers l'année 1834, fut transporté aux environs de Froissy.

Plusieurs autres moulins occupaient, au dix-septième siècle et antérieurement, la crête des triches qui couronnent les coteaux entre *Goincourt* et *Saint-Martin-le-Nœud*. Il y avait alors aussi un petit hameau auprès du bois du Mont, et un autre au bois de La Grange. Toute trace d'habitation a disparu depuis longtemps de ces lieux.

Le nombre actuel des usines hydrauliques destinées à la mouture des grains est de dix-neuf; elles sont ainsi réparties sur le Thérain : une à *Fouquénies*, une à *Notre-Dame-du-Thil*, quatre à *Beauvais*, deux à *Allonne (Voisinlieu)*, deux à *Villers-sur-Thère*;

sur les dérivations du Thérain dans la ville de *Beauvais*, trois;

sur le rû de Wage, une à *Bracheux* ;
sur l'Avelon, une à *Saint-Martin-le-Nœud*, deux à *Goincourt*,
une à *Beauvais* ;
sur le rû de Berneuil, une à *Allonne*.

Le tableau ci-après fait connaître la situation et l'importance de ces moulins :

COMMUNES.	SECTIONS OU HAMEAUX.	COURS D'EAU.	DÉSIGNATION des USINES.	NOMBRE d'ouvriers.	PRODUITS.
Allonne	Voisinlieu	Thérain	Thiré	5	5,000 ^h
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Lhermiller	5	4,000
<i>Idem</i>	Villers	<i>Idem</i>	Jony	5	5,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Rémond	5	5,000
<i>Idem</i>	Allonne	rû de Berneuil	Bongenohlt	4	550
Beauvais	Beauvais	Thérain	Limaçon	4	8,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Neuf	5	6,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Avelon	Saint-Jean	5	7,500
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Thérain	porte Paris, en dedans	5	5,500
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	porte Paris, en dehors	5	4,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	bras du Thérain	Allard	5	12,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Saint-Laurent	5	10,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	à Huile	5	8,000
Fouquénies	Bracheux	Thérain	petit-Bracheux	2	4,800
Goincourt	Goincourt	Avelon	Goincourt	4	8,000
<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	<i>Idem</i>	Terre-Tortue	4	4,800
Marissel	Bracheux	Wage	Bracheux	2	4,500
N.-D.-du-Thil	Miauroy	Thérain	Miauroy	5	4,500
S.-Martin-le-Nœud	»	Avelon	Aumarest	5	5,200
49.				56	94,950 ^h

Le moulin de *Voisinlieu*, qui a successivement appartenu à **MM. Thiré, Morel et Mabon**, est une usine fort ancienne à laquelle on a adapté un système de nettoyage, montage et bûlage. La chute est d'un mètre trente centimètres; la roue, à aubes, a un rayon de deux mètres trente centimètres, sur cinquante centimètres de largeur. Elle met en jeu deux paires de grandes meules. Ce moulin qui fabrique trois sortes de moutures, travaille pour la consommation locale.

Le deuxième moulin de *Voisinlieu* se trouve dans les mêmes

conditions que le précédent, mais il est pourvu de trois paires de meules.

Ces deux usines sont obligées d'écluser au moins douze heures chaque jour pendant quatre à cinq mois.

Il en est de même encore des deux moulins de *Villers*, qui n'ont chacun que deux tournants.

Le moulin de *Bongenoult*, situé sur le rû de Berneuil, a été fondé par M. *Carbonnier*, des mains duquel il est passé à M. *Monnier* qui a introduit quelques améliorations dans ses mécaniques. L'activité de l'usine est limitée à six mois par an et à six heures environ par jour. La chute est haute de trois mètres; la roue est à pots et dans les dimensions anciennes. Il y a deux paires de meules du diamètre d'un mètre 65 c. Tous les produits sont absorbés par la consommation locale.

Le moulin dit de *Limaçon*, sis à la porte de Gournay de la ville de *Beauvais*, faisait partie, depuis le siège de 1472, du domaine épiscopal. Il a été monté à l'anglaise en 1845, par les soins de M. *Delaporte*, mécanicien à Soustraine canton de Liencourt, et tous les bâtiments ont été reconstruits dans le goût moderne à la même époque. Une chute d'un mètre vingt-cinq centimètres fait tourner une roue à aubes, large de quatre mètres sur un diamètre de sept. Le nombre des paires de meules est de cinq, toutes au diamètre d'un mètre soixante-sept centimètres. Leur activité est ainsi réglée : quatre en hiver, c'est-à-dire pendant trois mois, trois pendant six mois, deux seulement pendant le trimestre d'été; tous les mouvements sont exécutés à l'aide de mécaniques. L'usine de *Limaçon* ne fait que de belles farines; elle tire ses blés des arrondissements de *Beauvais* et de *Clermont*. Elle a été réglée par ordonnance du neuf août 1839.

Le moulin *Neuf*, attenant à la Tour-Boileau, faisait aussi partie du domaine de l'évêque depuis 1745, année de sa construction. Il a reçu récemment de grandes améliorations; il compte deux roues et trois paires de meules. Cette usine a été réglée par ordonnance du vingt-sept mai 1836, dont les termes sont reproduits dans le règlement général des eaux de la ville, en date du neuf août 1839.

Le moulin de *Saint-Jean* fut construit, à une époque reculée, par les religieux de Saint-Symphorien; des titres authentiques constatent qu'il existait depuis très-longtemps en 1426. M. *Rous-*

ad, propriétaire actuel qui a renouvelé entièrement cette usine, a substitué à la roue une turbine de deux mètres et demi de diamètre. Les anciennes meules ont été remplacées par trois paires au diamètre d'un mètre et demi, qui touelois ne marchent ensemble que par intervalle. Tous les bâtiments ont été reconstruits ou réparés dans l'année 1843.

La turbine vient des ateliers de M. *Fontaine*, à Chartres; les gros mouvements ont été fournis par M. *Anticq*, de Paris. L'usine de Saint-Jean s'approvisionne dans les cantons de *Beauvais*, Breteuil, Crevecœur, Froissy, Grandvilliers, Songeons; elle ne fait que de la mouture dite à blanc, et livre la plus grande partie de ses produits aux halles de Paris et de Rouen. Elle a été réglée par l'ordonnance générale du neuf août 1830.

Le moulin *Allard*, qui appartenait au chapitre de *Beauvais*, porte le nom du chanoine auquel la tradition locale en attribue la construction. Il a reçu récemment des améliorations qui en font à peu près une usine moderne. On a substitué à l'ancienne roue un tournant à aubes large de trois mètres; il y a quatre paires de meules, y compris l'ancienne, de grande dimension, qu'on n'a pas remplacée. Elles fonctionnent ensemble pendant huit mois seulement. Cet établissement confectionne des farines blanches qui sont expédiées sur les halles de Paris, Rouen, Abbeville, Amiens et Lille; il n'en reste à *Beauvais* qu'une très-faible partie. Il est compris dans le règlement général du neuf août 1839.

L'un des moulins de la porte-Paris était, comme le précédent, une dépendance du chapitre diocésain. M. *Warmé-Morel*, propriétaire actuel, l'a fait monter à l'anglaise, dans l'année 1847, par M. *Delaporte*, mécanicien déjà cité, demeurant à Soustraine près Liancourt. Une chute d'un mètre vingt-cinq centimètres donne l'impulsion à une roue nouvelle dont le diamètre est de cinq mètres vingt centimètres pour une largeur d'un mètre un tiers; celle-ci fait tourner deux paires de meules, l'une à petit, l'autre à grande dimension. Les opérations diverses sont exécutées au moyen de mécaniques qui épargnent le temps et la main-d'œuvre. Cette usine confectionne de la mouture blanche qui est consommée dans l'arrondissement de *Beauvais*.

Le deuxième moulin de la porte-Paris, appartenant à la famille *Mabon*, a été amélioré dans plusieurs de ses parties, vers l'année 1840, par M. *Anticq*, mécanicien à Paris. Les bâtiments

qui ont été reconstruits après un incendie arrivé en 1841, contiennent, outre l'usine à farine, la fabrique de tabletterie appartenant à MM. Dupont et Deschamps. On a conservé l'ancienne roue, mais on a porté à trois le nombre des paires de meules qui sont uniformément au diamètre d'un mètre et demi.

La contiguïté des deux moulins les oblige à fonctionner ensemble; aussi sont-ils habituellement dans les mêmes mains; leurs produits sont similaires et reçoivent une même destination. Ils ont été réglés par ordonnance du dix-sept juillet 1839.

M. Anticq a également amélioré, selon le système moderne, vers l'année 1840, le moulin dit de *Saint-Laurent*, qui est une des plus anciennes usines de la ville, et qui est compris d'ailleurs dans le règlement du neuf août 1839. La chute est restée d'un mètre un tiers, mais la roue, à aubes, a été portée au rayon d'un mètre et demi sur une largeur de deux mètres. Le nombre des paires de meules est de trois; toutefois, elles ne peuvent marcher ensemble que pendant quatre mois, et en été l'activité d'une paire est seule possible. Le moulin Saint-Laurent tire ses grains des cantons de Formerie, Crevecœur, Breteuil, Froissy; les farines, de première qualité, sont placées aux environs de *Beauvais*, quelquefois à Rouen, rarement à Paris.

L'ancien moulin du Ratel, nommé aujourd'hui moulin à l'huile, ce qui indique sans doute sa destination primitive, avait été converti, vers 1791, en moulin à draps, mais il fut ensuite restitué à la confection des farines. Un mécanicien de Rouen l'appropriä, vers 1839, aux conditions du système moderne, et toutes les opérations y sont faites au moyen de chaînes et d'engrenages, dans des bâtiments reconstruits exprès. On a conservé une chute de deux mètres qui fait tourner une roue à aubes de trois mètres de diamètre sur une largeur de deux. Les paires de meules sont au nombre de trois et ne peuvent marcher ensemble que pendant l'hiver. Le moulin à l'huile manutentionne de la mouture blanche qui est destinée à la consommation de *Beauvais* en grande partie, et le surplus dirigé sur les halles de Rouen et de Paris. Cette usine est comprise à l'art. 17 du règlement général des eaux de la ville, en date du neuf août 1839.

Le moulin du petit-*Bracheux* près *Fouquénies*, ancienne propriété du prieuré de *Montmille*, a été amélioré partiellement selon la méthode anglaise, de 1843 à 1847, par M. *Outelard*,

mécanicien du faubourg Saint-Jacques de *Beauvais*. Presque tous les bâtiments ont été reconstruits.

Quoique alimenté par le Thérain, ce moulin est obligé d'écluser la nuit depuis le vingt mars jusqu'au vingt juin, parce qu'une partie de l'eau est employée à l'irrigation des prairies. L'usine comprend une chute de cinquante-sept centimètres, une roue à aubes ayant un mètre soixante-quinze centimètres de diamètre sur une largeur de cinq mètres trente-cinq centimètres, deux paires de meules de petite dimension (un mètre et demi), qui marchent alternativement. Elle manutentionne du blé principalement, du seigle et de l'orge dans la proportion du quart par rapport au blé. Ses grains viennent surtout des communes de Troissereux, Juvignies, *Pirrefite*, *Notre-Dame-du-Thil*, Verderel. Les farines sont vendues en partie au marché de *Beauvais*, et livrées en partie dans les villages de *Fouquenies*, *Pierrefite*, *Savignies*, Troissereux.

Le moulin de *Goincourt* est une ancienne provenance de l'abbaye de Saint-Paul, appartenant depuis un siècle à la famille Mosnier. Il a été reconstruit et converti en usine moderne vers l'année 1838, sous la direction de M. *Delaporte (Nicolas)*, de Soustraine, déjà cité. Il y a une chute de deux mètres, une roue à aubes large de cinq mètres sur un rayon d'un mètre, quatre paires de meules d'un diamètre d'un mètre soixante-dix centimètres. On est obligé d'écluser douze heures pendant quatre mois; trois tournants fonctionnent ensemble pendant les six mois des grosses eaux, deux pendant deux mois, une seule paire dans la période d'été qui dure quatre mois. Le propriétaire travaille à façon, c'est-à-dire reçoit les grains des cultivateurs, et leur rend les farines sans aucun intermédiaire.

Le moulin de la *Terre-Tortue*, qui date de 1792, travaille sur commande comme le précédent; c'est une usine de l'ancien système, à laquelle on a ajouté seulement un appareil de montage. On est obligé d'écluser six heures par jour pendant près de six mois. La chute est d'un mètre vingt-cinq centimètres; la roue, à aubes, n'a pas été changée; les meules au nombre de deux paires, fonctionnent alternativement.

Le moulin de *Bracheux* a été construit à l'anglaise dans l'année 1826, par M^{me} la comtesse de *Castéja*, sous l'habile direction de M. *Fercot*, ingénieur civil à Paris; mais, alimenté seulement par le ruisseau de Wage, le moteur n'a pas une force

proportionnée à la puissance de l'usine, qui pourrait donner des produits quadruples; c'est dans l'espérance d'obtenir le supplément d'eau nécessaire qu'on entreprit en 1829 au pied des bâtiments, le forage d'un puits artésien, resté inachevé. Dans l'état actuel, on est obligé d'écluser quatorze heures sur vingt-quatre, et de borner à cinq mois l'activité du travail. Le moulin comprend une chute de deux mètres quarante centimètres, une roue à aubes ayant deux mètres et demi de rayon sur une largeur d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres, trois paires de meules du diamètre d'un mètre un tiers, marchant l'une après l'autre, tous les appareils nécessaires de montage, nettoyage, blutage, etc. On confectionne des moutures à blanc et des moutures à bis, ces dernières dans la proportion d'un sixième seulement. Les produits sont livrés au marché de *Beauvais*.

L'usine de *Miawoy* appartenait, dès le quatorzième siècle, à l'office du trésorier dans l'abbaye de Saint-Lucien. C'était un moulin banal pour les paroisses de *Notre-Dame-du-Thil*, *Abbeville-Saint-Lucien*, *Fontaine-Saint-Lucien*, *Luchy*, *Maulers* et *Muilorge*. On y a fait, dans l'année 1849, quelques améliorations qui ont augmenté sa valeur et la somme de ses produits. L'activité est bornée à six heures par jour, mais la force du moteur permettrait un travail continu. La hauteur de la chute est d'un mètre trente-cinq centimètres; la nouvelle roue, à aubes, présente une largeur d'un mètre sur trois mètres trente centimètres de diamètre. Il y a trois paires de meules dont deux tournent ensemble pour moudre du blé, et dont la troisième, réservée à l'orge, fonctionne à part. Ce moulin s'approvisionne dans un rayon rapproché, sur les communes de *Verderel*, *Guignecourt*, *Fontaine-Saint-Lucien* et *Fouquenies*. Ses produits sont transportés au marché de *Beauvais*.

Enfin, le moulin sis près d'*Amarest* territoire de *Saint-Martin-le-Naud*, est une création de l'année 1772, qui a reçu récemment quelques améliorations dans ses procédés. Le travail est incessant, bien qu'on soit obligé d'écluser pendant trois mois de saison sèche. L'usine se compose d'une chute de deux mètres, d'une roue à aubes ayant un mètre et demi de rayon sur une largeur d'un mètre trente centimètres, de quatre paires de petites meules dont l'activité est simultanée. La mouture comprend quatre sortes de grains dans les proportions suivantes : blé, moitié; seigle, un quart; orge et avoine, chacune un huitième. Les approvisionnements viennent de *Frocourt*, *Saint-Léger-en-*

Bray, Saint-Sulpice, Rainvillers, *Goincourt*, apportés par des propriétaires qui reprennent les farines, l'usine travaillant seulement pour la consommation locale.

Presque tous les grains récoltés dans le canton sont manutentionnés par les usines intérieures; une faible partie est amenée au moulin de Rieux canton de Nivillers.

Moulin à huile. Il n'en existe actuellement qu'un seul, situé dans la commune de *Fouquenies*, où s'en trouvait un deuxième qui paraît avoir cessé son activité depuis quinze ans.

L'usine actuelle a deux siècles au moins d'existence. Elle portait, sous le règne de Louis XIV, le surnom de *moulin des Huguenots*, peut-être parce qu'elle avait été fondée par des religieux expulsés de *Beauvais* du temps de la ligne et réfugiés à *Fouquenies*. *Machue* (*Philippe*) qui la possédait en 1677, et *Bérthelin* (*Bernard*) petit gendre et successeur de *Machue*, étaient l'un et l'autre protestants. Ce moulin est encore dans la possession de leur famille.

Les bâtiments ont été reconstruits en 1842. L'établissement comprend une chute de soixante-cinq centimètres prise sur le Thérain, une roue à aubes d'un diamètre de trois mètres soixante-sept centimètres sur quatre-vingts centimètres de largeur, une seule paire de meules. L'activité est continue pendant neuf mois, et elle durerait pendant toute l'année si, du cinq avril au cinq juillet, les eaux n'étaient détournées pour servir à l'irrigation des prairies voisines. Le travail est fait à petite mouture, c'est-à-dire sur la commande des personnes qui apportent les fruits. On prépare de l'huile de colza en plus grande quantité, et secondement des huiles de navette, quarantaine, cameline, chenevis, faine, noix, noisette, *sanvre* ou moutarde, madi, etc. Ces graines viennent des cantons voisins, dans les arrondissements de *Beauvais* et de *Clermont*. On estime la quantité totale manutentionnée annuellement à douze cents hectolitres, qui rendent deux cent cinquante à trois cents hectolitres de liquide, dont moitié environ en huile de colza.

Deux ouvriers, rétribués à raison de deux francs ou deux francs cinquante centimes, suffisent au mouvement de l'usine.

Pressoirs. On compte dans tout le canton cinquante-neuf pressoirs publics à cidre ou à vin, savoir : huit à *Beauvais*, — douze à *Notre-Dame-du-Thil*, — neuf à *Pierrefite* et autant à *Savignies*, — huit à *Saint-Martin-le-Nœud*, — quatre à *Herchies*, — trois à *Allonne*, — deux à *Fouquenies* ainsi qu'à *Goincourt*.

et *Marissel*, et ils occupent quatre-vingt-seize personnes. La quantité moyenne de cidre résultant de leur activité est évaluée à dix-huit mille sept cents hectolitres.

Brasseries. Il y a dans la ville de *Beauvais* trois fabriques de bière, dont la plus ancienne, surnommée brasserie de *la Rose rouge*, fut fondée vers 1780 par M. *Villette*, à la sollicitation des ouvriers attachés à la manufacture royale de tapisseries. Cet établissement dont les progrès ont été lents, mais soutenus, occupe l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine et de plusieurs maisons contiguës, qu'il s'est successivement appropriées. M. *Sommereux*, propriétaire depuis l'année 1815, a substitué en 1848 aux anciens bâtimens une belle construction en briques qui permet de donner un grand développement à la fabrication, et même de lui adjoindre au besoin d'autres produits. L'entreprise est largement pourvue de pompes, moulins, manèges et ustensiles nécessaires. Elle occupe six personnes; les unes travaillent à tâche et peuvent gagner de trois à cinq francs; les autres à salaire fixe, mais recevant une indemnité à raison de chaque pièce fabriquée.

Les orges sont prises facilement au marché de *Beauvais*, les houblons viennent du nord. On estime à mille hectolitres la quantité de chacune de ces matières mise en œuvre chaque année. Le chauffage principal est fourni par les tourbières de *Bresles*.

La deuxième brasserie, créée vers 1820 par M. *Laurent*, est devenue depuis l'année 1840 la propriété de M. *Desprez* qui occupe deux à trois ouvriers pour un salaire commun de deux francs cinquante centimes. L'arrondissement de *Beauvais* fournit les orges; les houblons sont tirés de l'Alsace et de la Belgique.

La troisième fabrique appartient à M. *Weyhault*.

Ces établissemens comptent ensemble six chaudières, représentant une contenance de cent à cent vingt hectolitres. On estime qu'ils peuvent livrer au commerce environ huit mille hectolitres de bière, qui trouvent une consommation assurée dans la ville et dans les bourgs voisins.

Etoffes de laine. La ville de *Beauvais* a possédé, dès une époque reculée, des fabriques importantes d'étoffes tissées de laine. On croit ces manufactures plus anciennes que celles d'Amiens et de Normandie; on veut même qu'elles remontent jusqu'au temps de l'occupation romaine. Selon d'autres suppositions, elles dateraient de l'époque mérovingienne, ou seulement du règne de Charlemagne. Elles existaient depuis longtemps au douzième

siècle, et devaient être considérables, puisqu'un article de la charte de commune, donnée en 1144 par Louis-le-jeune, statue sur l'étendage des draps, dont un acte aussi important n'aurait pas fait mention, si l'industrie du tissage n'eût pas été dès-lors un objet d'intérêt public. La charte prescrit de planter des perches d'égale hauteur pour exposer les draps à l'air : *ad extensionem quoque Pannarum penditane equali altitudine infingantur* (art. 16).

Les fabriques étaient en dehors de la cité, au lieu nommé Richebourg (*Dives burgus* dans les titres), qui devint plus tard la paroisse Saint-Jacques. On connaît même un acte du mois de novembre 1247, qui désigne cette paroisse sous le titre de *Saint-Jacques de Richebourg*.

La charte de commune de Philippe-Auguste répète, à l'art. 14, la prescription relative aux *pandouers* ou pieux d'étendage. Plusieurs actes du douzième siècle concernent les moulins à foulon, dont le nombre indique l'importance des fabriques. On voit qu'en 1173, l'abbé de Saint-Quentin s'était engagé envers l'évêque, à faire bâtir, dans l'espace de cinq années, trente moulins nouveaux.

Cette industrie fut toujours protégée par les rois; les drapiers pouvaient transporter leurs marchandises dans les foires sans payer aucun droit de travers, faveur énorme qui fut constatée dans une enquête de 1186.

La communauté des drapiers, chaussetiers et marchands de draps teints, formait un destrente-un corps d'états de la ville, désigné sous le nom de *prise de la draperie de Beauvais* (1). Elle était régie par des maîtres et syndics, et surveillée par des visiteurs ou *esgards*, que le commerce choisissait parmi les gens du métier. La connaissance des contraventions constatées par ces préposés souleva, au quinzième siècle, une contestation entre la justice municipale et celle du comté. L'affaire fut portée au parlement qui, statuant par arrêt du jeudi avant le dimanche des Rameaux 1308, reconnut pour les maires et pers le droit *ponendi gardas seu custodes in lana, filo, tinturaria et aliis ad pannos faciendos in tota villa Belvacensi*, mais attribua le jugement des faits à la juridiction seigneuriale.

Un autre règlement de l'année 1379 prescrivit l'emploi d'aunes de bois, celles de cordes dont on se servait aidant trop facilement à la fraude.

(1) Lafontaine, II, p. 20.

Le roi Jean cite les drapiers de *Beauvais* dans une ordonnance du mois de mars 1350, concernant les ouvriers de draps de Normandie (1).

Par sentence du comté du vingt-huit octobre 1463, la longueur des draps devait être de trente-quatre aunes et un quart; il y avait alors cent dix tisserands. Le commerce de la draperie acquit une grande importance pendant les quatorzième et quinzième siècles. La ville avait des halles particulières à Compiègne, à Senlis, etc., et une toute spéciale dans la grande halle de Paris; elle conserva cette dernière jusqu'en 1484.

Aux termes d'un édit du dix-neuf mars 1571, portant règlement sur les *façons et tainctures* des draps, « les draps de Beau- » voisin faicts pour estre mis à la taincture, seront d'une aulne » et demy-quart de largeur, y compris les lisières, et vingt- » quatre aulnes de longueur. Les estaniets et sarges auront entre » deux lisières cinq quartiers de largeur et n'excéderont pas » vingt-quatre aulnes de moison, ou environ. »

On comptait en 1636 trois mille métiers à draps dans la ville de *Beauvais*; ils étaient réduits à dix-neuf cents sept ans après, par l'effet de l'invasion espagnole qui ravagea la Picardie. Mais bientôt d'autres règlements, promulgués sous l'administration de Colbert, rendirent un nouvel essor à cette industrie. Des statuts concernant les manufactures de draperie et de sergetterie de *Beauvais* furent publiés, au mois de janvier 1667, en trente-six articles. Quelques années après, les ouvriers locaux ne suffisaient plus aux exigences du commerce, et les mémoires du temps disent que, le dix mai 1684, il arriva une grande quantité de flamands pour fortifier la fabrique.

Le siècle suivant vit paraître différents actes de l'autorité sur le même objet.

Le seize avril 1726, arrêt du conseil d'Etat portant règlement pour les étoffes qui se fabriquent dans la ville de *Beauvais*. Il est composé de quarante-six articles.

— quatre janvier 1729, arrêt concernant les longueurs et largeurs des différentes espèces d'étoffes des manufactures de *Beauvais*;

— vingt-deux janvier 1730, autre arrêt concernant les étoffes qui se fabriquent dans la ville de *Beauvais* et aux environs;

— vingt décembre 1735, arrêt qui défend aux drapiers-

(1) Recueil des Ordonn., II, p. 59.

drapants et aux sergers de *Beauvais* de fabriquer des serges façon de Mouy, autrement qu'en soixante portées, etc.;

— trente-un mars 1739, arrêt qui fixe les jours pendant lesquels doivent se tenir les bureaux de fabrique et de contrôle, dans la ville, pour la visite et la marque des étoffes de draperie, etc.;

— cinq mai 1739, arrêt qui permet aux drapiers-drapants de la ville de *Beauvais*, de continuer à fabriquer et faire fabriquer des vestipolines;

— vingt-sept septembre 1740, lettres-patentes portant règlement pour les différentes espèces d'étoffes de laine confectionnées à *Beauvais*. Ce règlement qui remplaça les précédents, comprenait cent treize articles; il statuait sur la nature, les dimensions, couleurs, qualités, etc., des différentes sortes de tissus désignés par les noms de ratines, flanelles, sommières, vestipolines, molletons, espagnolettes, revêches, bayettes, anacostes, serges de Rome, sempiternes, etc. Il fut refondu quarante ans plus tard en d'autres lettres-patentes, qui statuèrent sur la fabrication des étoffes de laine dans la généralité de Paris, en suite de la suppression des communautés d'arts et métiers, effectuée le dix-neuf mai 1778.

Ce dernier acte, daté du vingt-deux juillet 1780, constate que la fabrique de *Beauvais*, distincte de celles de Mouy, Blicourt, Hanvoile, etc., comprenait quatre sortes de serges.

L'industrie des laines atteignit, pendant les années suivantes, le maximum de sa prospérité; on comptait alors huit cents métiers battants et dix mille ouvriers confectionnant environ soixante mille pièces. Le traité de commerce signé en 1788 avec l'Angleterre ouvrit une concurrence qui devint immédiatement fatale. Dès 1789, le nombre des métiers avait baissé à six cents, celui des ouvriers à six mille, et le nombre des pièces fabriquées à quarante-deux mille.

La production était alors divisée en deux sortes principales : d'une part, les *draps* proprement dits, dans les largeurs de quatre et de cinq quarts, et des *étoffes* comprenant, à cette époque, des sommières, vestipolines, casimirs, molletons rayés, carreaux pour couvertures à chevaux et revêches employées dans les papeteries. Cette deuxième catégorie était, de beaucoup, la plus considérable et pour le nombre des ouvriers et pour la quantité des produits.

Le travail, à peu près suspendu pendant la période des troubles politiques, se rétablit avec l'ordre, mais sans recouvrer son ancienne splendeur. Le nombre des métiers était encore de cinq

cents en 1810, celui des ouvriers de quatre mille huit cents à cinq mille, à raison de dix environ pour un métier, la moitié appartenant aux communes rurales. La fabrication comprenait trente-six mille pièces.

On avait substitué aux laines d'Italie, de Berry, de Brie, de Sologne et de Beauce, uniquement employées autrefois, des toisons du pays, des provenances de race métiés et quelques laines espagnoles; mais le travail n'en suivit pas moins une marche décroissante.

On comptait encore cent soixante-dix fabricants dans l'année 1821.

En 1834, la draperie constituait une manufacture et deux établissements dont il sera question plus bas. Quant aux étoffes, il ne restait que vingt-neuf fabricants, occupant quatre-vingt-dix ouvriers, et produisant au plus quatre mille huit cents pièces, dont un quart en molleton rayé.

Enfin, il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul fabricant.

La confection des étoffes paraît s'être reportée dans les cantons de Songeons et de Marseille, où il existait depuis des siècles des industries analogues, notamment dans l'ancien bourg d'Hanvoile, de même que la draperie s'est développée à Mouy, tandis que son importance diminuait ici.

La ville de *Beauvais* a conservé, néanmoins, ou vu naître depuis trente années des entreprises dont la matière première est la laine, comme on en jugera par l'énumération suivante, qui comprend aussi quelques ateliers accessoires.

Lavage et filage des laines. Le lavage des laines formait autrefois une spéculation distincte, et l'on comptait alors dans *Beauvais* plusieurs ateliers consacrés exclusivement à cette première préparation. Les grands établissements de tissage ayant depuis quelques années concentré toutes les opérations relatives au lamage, les anciens lavoirs ont été supprimés ou bien ont compris dans leur activité le lavage et le peignage des laines.

C'est ainsi que M. *Brosser* a converti une entreprise de lavage importante, sise à *Saint-Just-des-Marest*, en une filature qui employait d'abord deux cent cinquante personnes, nombre réduit maintenant à soixante par l'introduction récente de machines à peigner. Ces ouvriers sont presque tous habitants de *Saint-Just*, du faubourg Saint-Quentin ou de la ville. Le salaire, réglé à la tâche, peut être ramené au taux commun de deux francs, qui est bien supérieur à celui des travaux agricoles. La masse des matières préparées est considérable et destinée à alimenter les

manufactures de Roubaix, Turcoing, Reims, Saint-Quentin, etc.

Un autre lavoir, fondé en 1813 à *Voisinlieu* par M. *Thouret*, devenu maintenant la propriété de M. *Brosser*, a réuni le lavage au peignage des laines; quarante ouvriers, dont un quart de femmes, sont occupés par ces deux industries. Le prix commun de journée est seulement d'un franc cinquante centimes, parce que les opérations de lavage réclament une moindre rétribution. Les produits sont expédiés, comme ceux de l'atelier de *Saint-Just*, dans les contrées de l'est et du nord.

Le moulin de Saint-Quentin, presque aussi ancien que l'abbaye de ce nom, détruit par les Bourguignons pendant le siège de 1472, reconstruit depuis sans améliorations, a été la cause première, assure-t-on, de l'établissement de la rivière artificielle qui lui donne l'impulsion. Cette usine a été convertie, dans l'année 1822, en une filature de laine peignée qui a constamment prospéré sous l'influence d'une direction prudente et habile. M^{me} *Lucet* veuve du fondateur, occupe environ soixante ouvriers, dont un quart enfants et un sixième hommes, les femmes suffisant au service des mull-jennys que le moteur hydraulique fait marcher. Cette population laborieuse est fournie par le faubourg Saint-Quentin, par *Saint-Just* et *Saint-Lucien*. Les salaires moyens sont assez forts, à cause des bonnes habitudes de travail imprimées dès longtemps dans les ateliers : on les évalue à deux francs cinquante centimes pour les hommes, un franc et demi pour les femmes, quatre-vingt-dix centimes pour les jeunes filles, quarante à cinquante centimes pour les enfants.

La filature de St-Quentin, qui préparait en 1830 quatre mille kilogrammes de laine, embrasse aujourd'hui dans ses opérations de soixante à soixante-dix mille kilogrammes dans la qualité dite *fin de lys*, qui est destinée à la confection des tissus de mérinos.

Le moulin à eau de la commune d'*Herchies* a été converti, dans l'année 1830, en une filature qui est passée des mains de M. *Roy*, avec plusieurs intermédiaires, dans celles de MM. *Bollé* et *Letellier*, sous la gestion desquels l'entreprise a pris un notable accroissement. L'usine comprend quatorze cardes dites de *loup*, et sept métiers à filer. Le nombre des ouvriers est de cinquante, trente hommes, treize femmes, sept enfants, presque tous de la commune, le surplus venant de Candeville canton de Marseille, Milly, Troissereux, etc.

Les salaires sont plus faibles que ceux donnés dans les usines déjà mentionnées, ce qui s'explique par la position de l'atelier au milieu d'un village; on en fixe le taux moyen à un franc soixante-quinze centimes, un franc, cinquante centimes, selon le sexe et l'âge. La filature d'*Herchies* prépare environ cinquante mille kilogrammes de matières achetées en Flandre et en Normandie.

Les eaux du Thérain rendent, assure-t-on, les laines lavées éminemment propres à recevoir la teinture de garance.

Moulins à foulon. Ces usines, nombreuses autrefois lorsque la fabrique de draps avait une grande importance, étaient réputées d'ailleurs à cause de la qualité attribuée aux eaux. On apprend, par un arrêt du conseil du premier septembre 1733, que les sergers de Ravenel et de Tricot obtinrent, comme une faveur, d'envoyer leurs pièces dans les moulins à foulon « établis à Beauvais et environs. »

Le principal de ces ateliers aujourd'hui est situé au hameau de *Miauroy*. Il appartenait à l'abbaye de Saint-Lucien, et sa création remonte à plusieurs siècles. Il est affecté depuis longtemps au service de la manufacture Hubert Nô et C^{ie}, dont il sera parlé ci-dessous. On y emploie deux fondeuses à cylindre et quatre auges. Le travail annuel comprend environ quatre mille pièces.

L'usine hydraulique du Ratel à *Beauvais*, les filatures de M. *Thiot*, de M. *Thiré* et de MM. *Marthe* et *Gromard* à *Voisinlieu*, de M. *Thiberge* à *Saint-Just*, de M. *Bollé* à *Herchies*, réunissent chacune à leur travail principal, une batterie appropriée au foulage des draps.

Filatures de laine cardée. Le nombre actuel de ces établissements est de sept.

Deux sont situés au hameau de *Voisinlieu*, qui peut être considéré comme un faubourg de *Beauvais*. Le plus ancien appartient à M. *Thiré* qui a conservé dans ses ateliers, comme on vient de le dire, un ancien moulin à foulon. Huit hommes, neuf femmes, six enfants, apprennent, au moyen de six cardes, quatre-vingt mille kilogrammes de laine par année.

La filature dirigée par M. *Thiot*, fondée vers 1832, comprend, comme la précédente, un moulin à foulon. Elle occupe seulement huit personnes, les trois quarts du sexe féminin; elle est pourvue de deux cardes dont le travail annuel ne paraît pas dépasser dix mille kilogrammes.

L'établissement de MM. *Marthe* et *Gromard* provient, comme moulin à foulon, du chapitre de *Beauvais*. Il emploie pour les

opérations de foulage, de cardage et de filage, trois hommes et quatre femmes, dont le travail annuel se résume en dix-neuf mille cinq cents kilogrammes de laine filée, deux tiers en gros, et le surplus en fil moyen. Les salaires sont de deux francs ou un franc cinquante centimes, selon le sexe. Les mécaniques, comprennent quatre métiers à filer marchant à bras, deux cardes américaines, deux brises, quatre piles de foulonnage. Les matières premières sont tirées, en majeure partie, des environs d'Hanvoile.

Une autre filature a été établie en 1838 dans le moulin à huile de *Villers-sur-Thère*, ancienne dépendance du marquisat de Verderonné. Le nombre des ouvriers est de dix-huit, tant hommes que femmes; les salaires varient entre un franc soixante-quinze centimes et deux francs. L'activité de l'usine comprend le dégraissage, le cardage et le filage, exécutés au moyen de métiers à bras, de cardes à feuillets et de cardes boudineuses. La production annuelle consiste en vingt-cinq mille kilogrammes de fil dit *Cabry* et en quarante-cinq mille kilogrammes de laine filée.

L'usine hydraulique à blé, existant de toute ancienneté à *Saint-Just*, a été affectée depuis vingt-cinq années à d'autres spéculations industrielles, dont l'une est une filature dirigée par M. *Poll-Deviermes*, préparant des laines destinées à la confection des draps et des couvertures, dans une quantité moyenne de dix-sept mille kilogrammes par an.

La fabrique de draps de MM. *Thiberge* à *Saint-Lucien*, file les laines qu'elle met en œuvre, et travaille en outre à façon pour le public. Les produits totaux de la filature sont évalués à soixante mille kilogrammes.

M. *Lechien* tient dans *Beauvais* une autre filature à façon, qui met en œuvre environ vingt mille kilogrammes.

Couvertures. La confection des couvertures de laine, isolée ou jointe à d'autres produits, occupe six ateliers, quatre desquels sont situés dans la ville de *Beauvais*.

La plus ancienne de ces manufactures est dirigée par MM. *Bollé* et *Letellier*, qui l'ont fondée en 1826, dotant ainsi le pays d'une nouvelle industrie. Cette entreprise, conduite avec une extrême prudence, s'est maintenue en voie d'accroissement. Elle emploie maintenant quarante-trois hommes, dix-huit femmes et quelques enfants. Les salaires, réglés à la pièce, varient, selon l'âge et le sexe, depuis cinquante centimes jusqu'à deux francs cinquante; ils augmentent de vingt centimes pendant la saison des longues

journées. Les laines proviennent principalement de l'Artois. La production annuelle paraît être de vingt mille articles, qui trouvent leur placement dans un rayon de seize myriamètres autour de la ville.

MM. *Tétard* ont établi en 1839, auprès du moulin Saint-Jean, une autre fabrique qui a pris une telle extension, que l'usine à blé semble en être un appendice. La force motrice est donnée par la turbine déjà mentionnée, la seule employée jusqu'à présent dans la ville.

Le nombre des ouvriers s'est élevé de soixante à trois cent cinquante, savoir : cent soixante-dix hommes au salaire moyen de deux francs cinquante centimes, cent trente femmes gagnant un franc vingt-cinq centimes, cinquante enfants pour une rétribution journalière de soixante centimes. Ils appartiennent presque tous à la ville, sauf un très-petit nombre, venu d'Abbeville et d'Amiens. Les laines sont achetées sur les divers marchés du département et des villes voisines; un tiers environ vient du Levant par la voie de Marseille ou de Paris.

La maison confectionne annuellement quarante mille couvertures en laine et coton, plus une certaine quantité de tapis. Tous ces produits sont livrés au commerce.

M. *Cavrel-Bourgeois* a fondé, vers la même année 1839, une autre fabrique dans l'ancien moulin à blé de Saint-François, qui avait été, pendant longues années, converti en filature. L'entreprise, après avoir doublé son activité en peu de temps, emploie maintenant quatre-vingts ouvriers, dont un quart femmes ou enfants. Les salaires varient depuis soixante centimes jusqu'à deux francs. Il y a douze cardes, sept métiers à filer, un loup, un foulon, des tondeuses et autres machines d'apprêt. Les laines sont tirées de l'arrondissement de *Beauvais*, de l'Artois et du pays de Caux. La production annuelle comprend huit mille couvertures et environ huit cents pièces d'étoffes dites de *Beauvais*, sommières, molletons, etc.

Un autre établissement analogue existe au faubourg Saint-Jean, sous la direction de M. *Beauve* (*Toussaint*) qui l'a organisé en 1841. Les ouvriers sont au nombre de vingt, les trois quarts du sexe masculin, les salaires les mêmes que dans la fabrique Saint-François. La production consiste exclusivement en couvertures dans une quantité approximative de deux mille par an. Cette usine file elle-même ses laines.

La moitié de l'usine de *Saint-Just*, qu'on a déjà dit contenir la filature de *M. Polle-Deviermes*, a été consacrée pendant quelque temps à la confection de couvertures et de draps de diverses sortes. Aujourd'hui, MM. *Thiberge* frères l'ont appropriée au foulage et à l'apprêt des étoffes; ces préparations s'appliquent à six mille couvertures environ et à trente mille mètres de draperie.

Les mêmes MM. *Thiberge*, confectionnent dans leur usine sise sur le canal Gonard, près de *Saint-Lucien*, outre la draperie, des couvertures dans une quantité annuelle qu'on évalue à six mille articles.

Draps et étoffes de laine. L'établissement le plus considérable de beaucoup, en même temps que le plus ancien, est la manufacture sise dans la rue du faubourg Saint-Quentin, constituée en 1810 par M. *Maurice Loignon*. Créée pour subvenir aux approvisionnements de la guerre, cette entreprise reçut dès le premier jour un grand développement, en vertu du décret qui obligeait les fournisseurs à fabriquer eux-mêmes et à posséder un matériel complet; elle a dû un succès constant à l'habileté de sa gestion. Longtemps dirigée sous la raison sociale M. *Loignon, Nô et Cie*, elle prend maintenant celle de *Hubert Nô et C.*

Elle occupe l'emplacement d'une ancienne fabrique d'indiennes sur lequel ont été bâties de nombreuses constructions; on y trouve plusieurs moteurs hydrauliques, deux machines à vapeur de la force de vingt-cinq chevaux, cent vingt métiers, des batteries, lous, cardes, dégraisseuses, souleuses, laineries, etc.

Le nombre moyen des ouvriers peut être fixé à quatre cents, en comptant cent femmes et vingt-cinq enfants. Ils appartiennent tous à la ville ou à ses faubourgs, et aux communes de *Saint-Just* et de *Notre-Dame-du-Thil*. Les salaires réglés à la tâche, sont évalués à un franc cinquante centimes, un franc, soixante-cinq centimes, selon le sexe et l'âge. Ces prix dépassent un peu les salaires de l'agriculture; ils se sont accrus par l'usage de mécaniques qui fournissent plus rapidement et en plus grande quantité, les premières préparations, en sorte que le travail manuel est devenu plus abondant, et par conséquent la journée mieux rétribuée, quoique en résultat, la fabrication revienne à meilleur compte.

La manufacture du faubourg Saint-Quentin emploie des laines provenant des départements de la Champagne, du Berry, du

Poitou, de la Provence; elle reçoit aussi des approvisionnements de Russie, d'Espagne, du Maroc, et même de Buenos-Ayres. La production comprend un dixième environ de drap fin en pièces de quarante-huit aunes, et des draps de troupe de vingt-cinq mètres à la pièce.

On évalue la fabrication annuelle à cent vingt mille mètres; les forces de l'établissement permettraient de la tripler au besoin.

Les produits servent à l'habillement des troupes de terre et de mer; une partie est, en outre, expédiée en Amérique.

M. *Gillard* a converti, depuis 1828, en une fabrique d'étoffes une ancienne usine destinée à la confection exclusive des couvertures. Cette entreprise occupe trente personnes, tous habitants de *Beauvais* ou des lieux voisins. Les produits sont de deux sortes : des étoffes dites de *Beauvais*, employées comme vêtement, et du *tartan* commun avec lequel on confectionne des couvertures de cheval; ce dernier article comprend les trois quarts environ de la fabrication, dont la masse totale annuelle peut être évaluée à cinq cents pièces.

M. *Budin-Signeux* continue la fabrication des feutres dits *manchons*, destinés aux papeteries, que M. *Mauger* jeune organisa vers 1836, dans l'ancien moulin à tan des religieux de Saint-François. Le nombre des ouvriers employés par cette maison paraît varier entre vingt et trente, et le salaire journalier peut être d'un franc trente centimes en terme moyen.

On estime que la production annuelle s'élève à trois mille mètres courants; l'usine pratique aussi la filature de laines à façon. Les matières premières sont achetées dans l'arrondissement. Une partie des feutres est placée à l'étranger.

M. *Fortin-Bouteiller* a introduit dans la ville de *Beauvais*, vers la même époque (1836), une nouvelle industrie qui consiste dans la fabrication d'étoffes de laine légères à divers usages. Tout a été créé à neuf pour cette entreprise, dont le chef a constamment adopté les machines les plus nouvelles et les procédés perfectionnés qui résultent de l'expérience. Dans des conditions aussi favorables, le nombre des ouvriers a plus que doublé : il compte aujourd'hui cinquante hommes, vingt femmes, dix enfants, dont les salaires moyens peuvent être de deux francs, un franc, et soixante centimes. Une partie des ouvriers vient de la commune d'Hanvoile canton de Songeons, bien connue comme

ancien centre de commerce pour des étoffes qui portent le nom du pays.

Les produits consistent en draps légers propres aux vêtements d'été, en tartans destinés aux doublures, et en feutres dits *étouffoirs*, qui sont employés dans la confection des pianos. Ce dernier article, dont la préparation réclame de l'habileté, est recherché, notamment par les artistes anglais, et la plus grande partie en est exportée sur Londres.

Les matières premières, qui doivent être choisies, et par cela même d'un prix élevé, sont prises dans les entrepôts de Paris.

On évalue le résultat annuel à quatre mille pièces d'étoffes, et autant de feutres-étouffoirs.

L'usine de MM. *Thiberge* à *Notre-Dame-du-Thil*, déjà citée comme filature, réunit à la production des couvertures indiquée plus haut, la fabrication de draps et de flanelles dans une quantité moyenne annuelle de douze à quinze cents pièces. Cette entreprise occupe plus de soixante personnes, tant de *Beauvais* que de *Notre-Dame-du-Thil*; elle joint au moteur hydraulique une machine à vapeur de la force de seize chevaux, et elle pourrait, avec ces éléments, doubler son activité.

Tapis. La confection des tapis de laine, qui fut pendant un assez long intervalle l'une des industries brillantes de la ville de *Beauvais*, n'y est plus représentée aujourd'hui que par deux fabriques spéciales d'importance restreinte.

L'une, montée en 1835 par M. *Caron*, occupe cinq personnes pour autant de métiers, et confectionne, année moyenne, treize cents tapis dits descentes de lits.

M. *Rumilly* a fondé, vers 1845, une entreprise plus considérable, puisqu'elle compte vingt-cinq ouvriers, et qu'elle produit douze cents pièces de haute-laine qui sont livrées au commerce en gros de Paris.

Mais la belle fabrique de Saint-Jean, appartenant à MM. *Té-tard*, réunit à la confection des couvertures celle des tapis dans une proportion considérable; elle peut livrer, en effet, au commerce, chaque année, soixante-dix mille tapis de foyer ou de lit, et cent mille mètres courants de tissus propres à l'établissement de grands tapis d'appartements.

On sait d'ailleurs que la ville possède une des deux grandes entreprises nationales créées dans le siècle de Louis XIV. La manufacture de tapisseries perfectionnées existant à *Beauvais* de-

puis près de deux siècles, jouit, à juste titre, d'une grande célébrité. Elle fut fondée à l'instigation de Colbert, au moment où ce ministre illustre profitait d'une époque de paix pour relever et stimuler le travail national, alors incapable de se soutenir de lui-même. Henri IV avait déjà voulu introduire en France les tissus de soie et laine dont la production faisait, de son temps, une des gloires de la Flandre. Le règne de son successeur et les premières années de celui de Louis XIV ne furent pas favorables aux spéculations commerciales; mais lorsque le pouvoir eut recouvré sa puissance, une grande impulsion fut donnée à tous les travaux, et le gouvernement seconda, comme on sait, les entreprises qui pouvaient affranchir le pays du tribut qu'il payait à l'industrie étrangère. Un édit daté du mois d'août 1664, donna permission à Louis Hinart, marchand tapissier et bourgeois de Paris, d'établir à *Beauvais*, ou en toute autre ville de Picardie, une manufacture de « *toutes sortes de tapisseries de verdure et* » *personnages de haute et basse lice*, » lui accordant un privilège de trente années, un secours de trente mille livres, et un prêt de dix mille livres sans intérêt pendant six ans. Avec ces avantages, le concessionnaire devait, dès la première année, employer cent ouvriers, et en porter le nombre jusqu'à six cents pendant les cinq années suivantes.

L'entreprise, ainsi constituée, précéda de trois ans la création des Gobelins; mais elle ne put se soutenir, et au bout de vingt ans on fit venir de Tournay un ouvrier nommé *Béhacle*, qui, avec le secours du roi, fonda réellement la manufacture; les bâtiments s'élevèrent avec une telle rapidité, que, deux ans après, c'est-à-dire en 1686, Louis XIV put visiter les ateliers, alors en pleine activité. Une pierre, qu'on voit encore, fut placée dans le jardin, au lieu même où le roi avait félicité Béhacle de son activité et de ses succès.

Depuis ce moment, la maison subsista avec des fortunes diverses. Prête à succomber plusieurs fois sous la gestion de directeurs inhabiles ou infidèles, les bienfaits du gouvernement en prévirent toujours la ruine; elle jeta un grand éclat pendant l'administration du peintre Oudry, qui la prit à bail de 1726 à 1755.

De Menou, l'un des successeurs d'Oudry, établit une fabrique de tapis de pied dont les produits étaient aussi beaux que ceux de la Savonnerie, mais d'un prix moins élevé. Cette combinaison amena une splendeur qui durait encore en 1790.

La maison fut fermée pendant la révolution; on y maintint cependant, non sans difficulté, six ouvriers, dont la présence

arrêta la ruine imminente de cette fondation royale. Elle resta dans cette situation jusqu'au vingt-trois brumaire an XI, que le premier consul étant venu à *Beauvais*, recommença l'ouvrage de Louis XIV, appelant un nouveau directeur et lui donnant les fonds nécessaires au renouvellement total du personnel et du matériel de l'établissement. On abandonna la fabrication des tapis de pied.

Depuis, la manufacture de *Beauvais* fut rattachée au domaine de la couronne, avec celles de Sèvres et des Gobelins.

Les bâtiments ont été reconstruits de 1817 à 1825.

Le nombre des ouvriers est de quarante-cinq, celui des élèves de quinze. Il y a en service cinquante-deux métiers de basse-lisse et trois métiers à condre (1). Les dessins de tapisseries sont fournis par les dessinateurs du gouvernement.

L'établissement consomme par an, terme moyen, soixante-dix kilogrammes de soie teinte, soixante-cinq kilogrammes de laine teinte, soixante kilogrammes de laine pour chaîne, et dix kilogrammes de fil blanc et de laine.

Les soies dites de Grenade sont achetées à Paris, et les laines à Essonne (Seine-et-Oise). Les unes et les autres sont teintées à la manufacture des Gobelins.

Les produits ont servi, dès l'origine, à l'ameublement des palais et grands établissements publics. Une partie est donnée en présents diplomatiques ou autres; le surplus est mis en vente au prix de revient.

La fabrication annuelle peut être évaluée, en terme moyen, à cent mètres superficiels ou un peu plus. On estime à près de sept cents francs le prix du mètre courant.

Les étoffes de *Beauvais* égalent en beauté les tapisseries des Gobelins; elles sont considérées comme atteignant la perfection de l'art, surtout depuis qu'on y a introduit, vers 1829, le travail à l'endroit, et c'est à juste titre que Cambry a représenté cette manufacture à produits magnifiques comme étant le *diamant* de la ville (2).

Impressions sur tissus. La ville de *Beauvais* a possédé pendant plusieurs années des fabriques d'étoffes de laine imprimées dont les produits occupaient un rang honorable dans l'industrie fran-

(1) Notice historique sur la manufacture royale de tapisseries de *Beauvais*, par M. Dubos, p. 59.

(2) Description du département de l'Oise, t. II, p. 500.

caise. Un seul de ces établissements subsiste aujourd'hui : fondé dans l'année 1833 par M. *Polle-Deviernes*, il s'est développé sous l'influence d'une gestion prudente, et le nombre des ouvriers s'est élevé, en terme moyen, jusqu'à cent vingt. On y compte de soixante à quatre-vingts hommes, autant d'enfants et huit à dix femmes. Un tiers appartient à la population de la ville, un autre tiers vient des villages voisins, et le surplus comprend des étrangers dont les mutations fréquentes causent quelque variation dans la quantité absolue des bras employés.

Les salaires, réglés à la tâche, sont élevés, puisqu'ils vont de trois à quatre francs pour les hommes de main-d'œuvre ; les manouvriers gagnent un franc cinquante centimes seulement, les femmes un franc, et les enfants quarante centimes. Toutes les opérations sont exécutées sans le concours d'aucune machine ou mécanique.

Les articles de droguerie sont fournis par le commerce de Paris. Les étoffes viennent des manufactures de Reims et de Saint-Quentin.

Les objets fabriqués consistent en nouveautés qui varient sans cesse comme le goût de la mode ; ils comprennent principalement des châles et des écharpes en laine ; on en porte le nombre moyen annuel à cinquante mille. On apprête aussi depuis quelque temps des tapis de table et des pièces à l'aune.

La destination principale des produits est vers la capitale.

Bonneterie. La confection des bas de laine au métier et au tricot, industrie autrefois importante par son étendue aux environs de *Beauvais*, compte encore deux fabricants dans la ville.

M. *Maillard* occupe une dizaine d'ouvriers qui peuvent produire par an un millier d'articles tricotés, canisoles, etc. Il réunit à cette spéculation le commerce beaucoup plus important de la bonneterie fabriquée à Feuquières et autres lieux du nord de l'arrondissement.

M. *Mignon-Gouble* qui a commencé vers 1844 par travailler seul, compte maintenant vingt-cinq ouvriers employant des métiers nouveaux dits à *mailles retournées*. On pense que la masse du travail donne environ sept mille articles qui sont livrés au commerce de détail.

Les laines employées sont des *pelures*, c'est-à-dire des toisons de moutons sortant de la boucherie. La journée, réglée à la pièce, varie de un franc vingt-cinq centimes à un franc soixante-quinze.

Passementerie. Deux ateliers destinés à la confection de la passementerie d'ameublement, existent dans l'étendue du canton.

Le plus ancien, fondé en 1825 par la famille *Morin*, s'établit d'abord dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Quentin, et y demeura jusqu'à ce que la translation de la préfecture l'obligeât à chercher un autre local. La fabrique alors fut transférée à *Saint-Just-des-Marest*, où elle occupe l'emplacement d'une ancienne blanchisserie. On y a construit une pompe à feu et les ateliers nécessaires à la préparation des matières premières mises en œuvre.

Cette fabrique occupait environ cent vingt ouvriers en 1840.

M. *Tassart* a organisé en 1839, dans le faubourg Saint-Quentin, un second atelier qui emploie aujourd'hui environ trente ouvriers, dont moitié du sexe masculin, et le surplus femmes ou enfants. Le salaire, réglé à la tâche, est en terme moyen de deux francs, un franc vingt-cinq centimes, soixante-quinze centimes, selon l'âge et le sexe. Cet établissement tire ses cotons de la Seine-Inférieure, ses soies de Lyon, les autres matières de Paris. Il confectionne surtout des franges et garnitures d'appartement; il a une tendance manifeste vers un plus grand développement,

Sangles. Cette industrie occupe, dans le faubourg Saint-Quentin, huit à dix ouvriers sous la direction de M. *Dupuis* qui, après avoir commencé seul vers 1844, est parvenu à organiser le travail en fabrique. Les salaires varient de un franc cinquante centimes à un franc soixante-quinze centimes, comme dans la plupart des autres ateliers. On met en œuvre des fils de lin tirés des environs d'Abbeville. La production, qui consiste exclusivement en sangles, peut être évaluée à quatre-vingt mille mètres courants; une grande partie est livrée au commerce de la tapisserie à Paris.

Teintureries. Les ateliers de teinture étaient nombreux dans la ville, alors que la fabrique des étoffes y avait un grand développement. Le décroissement de l'une a dû déterminer une diminution graduelle des opérations relatives à l'apprêtage et aux préparations diverses des tissus. Il ne reste aujourd'hui que deux teintureries importantes.

La maison de la famille *Caron* existait dès le dix-septième siècle, et elle fut, jusqu'à l'époque de la révolution, un des établissements privilégiés ayant le droit exclusif de faire ce qu'on appelle le *grand teint*. Elle emploie maintenant une douzaine d'ou-

vriers pour un salaire commun de un franc vingt-cinq centimes. On y prépare non seulement les étoffes fabriquées dans la ville et celles venant des cantons de Formerie, Grandvilliers, Songeons, mais aussi des molletons achetés à Mazamet par le commerce en gros de Paris. Le travail annuel peut comprendre six mille pièces.

La teinturerie de MM. *Fruitier et Cie* compte neuf ouvriers, y compris, par exception, une femme. Elle apprête cinq mille pièces et une quantité de trois mille kilogrammes en poil.

Tanneries. Le nombre des ateliers destinés à la préparation des peaux est réduit à trois.

Le plus ancien est celui qui appartient à la famille *Mouret* ; il existe depuis l'année 1615, et réunit les opérations de corroyerie à celles de tannage ; douze à quatorze hommes qui y sont employés, reçoivent un salaire moyen de deux francs. Une partie des peaux apprêtées est absorbée par la consommation locale ; le surplus est expédié sur la halle de Paris.

Une autre usine, possédée depuis 1776 par la famille *Danse*, occupe de trente à quarante ouvriers ; elle travaille surtout à façon pour des négociants de Paris.

Une troisième tannerie, sise à *Voisinlieu*, appartient à M. *Duguèvre*, qui suffit, avec le secours de ses enfants, à l'activité de l'établissement.

On estime que les trois ateliers peuvent apprêter chaque année huit à neuf mille peaux de toute sorte.

Il y a deux machines à tan dans le hamcau de *Voisinlieu*.

Outre cette longue série d'entreprises industrielles, on trouve encore, dans la ville de *Beauvais*, deux imprimeries, deux ateliers lithographiques, un atelier d'horlogerie, des fabriques de cardes, une scierie mécanique, quelques métiers de bonneterie et de draperie, quelques ateliers pour l'apprêtage des draps, etc. La plupart de ces spéculations sont exercées isolément ou avec un très-petit nombre d'ouvriers.

Indépendamment de la fabrique d'étoffes, dont l'origine remontait à plusieurs centaines d'années, cette ville a été, pendant le dix-huitième siècle, le centre de plusieurs industries considérables. A l'époque où florissait dans le Beauvaisis, la confection des toiles dites de demi-Hollande ou de Bulles, trois grandes blanchisseries donnaient la dernière façon à ces tissus précieux qu'on y apportait de tous les cantons. De 1789 à 1810, quatre cent cinquante personnes travaillaient à la filature et au tissage du coton ; sept ma-

nufactures d'indiennes ou toiles peintes employaient une partie des calicots, occupant ainsi près de neuf cents ouvriers, tandis que la fabrique des étoffes dites sommières, molletons, vestipolines, etc., en employait trois mille dans la ville et autant au dehors. Le nombre des tanneries était de treize dans le même temps. On a vu plus tard se développer des fabriques de tulles, de tapis et d'impressions sur tapis. L'état actuel, qui vient d'être présenté sommairement, permet de reconnaître les changements notables survenus dans la situation industrielle du canton; il est plus facile de les constater que d'en apprécier exactement les causes.

La ville de *Beauvais* est en possession d'une foire mensuelle, d'une foire annuelle spéciale à la vente des laines, et de deux marchés hebdomadaires.

La foire mensuelle ou *marché-franc*, fut instituée par ordonnance du roi Henri II, datée de *Beauvais* le vingt-quatre novembre 1555, enregistrée le vingt-cinq février suivant. D'après les lettres d'institution, elle doit tenir « le jour de samedi de chacun » mois où il ne se ferait de fêerie; auquel serait ledit franc-marché remis et tenu le lendemain non férié. » Cette prescription a toujours été observée en ce qui concerne la suspension de la série des jours fériés, mais non quant à sa translation au lendemain. La dénomination de *franc-marché* provient de ce qu'à l'origine on y vendait certains objets en exemption de droits.

La foire a une grande importance; on y vient de tous les cantons situés sur le bord droit de l'Oise, de Senlis, de Pontoise, Gisors, Gournay, Aumale, etc. Elle a lieu le même jour que le marché hebdomadaire; mais on y met en vente des chevaux, des bestiaux de toute espèce, des produits industriels divers. La population semble doublée pendant sa tenue.

La foire aux laines a été instituée par décision ministérielle du vingt-cinq mars 1836, dans le but de soutenir les industries qui emploient le lainage comme matière première. Son siège est sur le boulevard de l'Hôtel-Dieu. On y vient de tous les cantons de l'arrondissement, de ceux de Breteuil, Clermont, Crevecœur, Froissy, Maignelay, Mouy, Saint-Just, arrondissement de Clermont, Creil, Crépy, Neuilly-en-Thelle, Pont-Sainte-Maxence, Senlis, et encore des environs de Gournay-en-Bray, Gisors, Aumale, Forges, Neufchâtel (Seine-Inférieure), Poix, Conty, Montdidier (Somme), Beaumont-sur Oise, Magny (Seine-et-Oise).

On y apporte des laines communes dites picardes, des laines

lavées à dos, des toisons d'agneaux. L'industrie locale achète tous ces articles, qui paraissent représenter, en total, une quantité de dix-huit à vingt mille kilogrammes.

Le marché hebdomadaire principal tient depuis une époque que l'on ne connaît plus, le samedi concordant ainsi au commencement de chaque mois avec la foire ou marché-franc.

C'est un des forts marchés à grains des environs de Paris, correspondant avec ceux de Gisors, Pontoise, Marines, Beaumont-sur-Oise, etc. Il est approvisionné par les cantons de l'arrondissement de *Beauvais*, auxquels il faut ajouter les cantons de Crevecœur, Breteuil, Froissy, Saint-Just, de l'arrondissement de Clermont, et celui de Neuilly-en-Thelle.

On y vend, sauf les bestiaux, tout ce qui constitue l'approvisionnement d'une foire ordinaire. Cet établissement a reçu avec le temps une grande extension; on estime qu'il a doublé d'importance depuis vingt-cinq années; le nombre des voitures qui s'y rendent est évalué à deux mille.

La quantité annuelle de céréales mise en vente dépasse cinquante mille hectolitres. Le blé entre pour les quatre cinquièmes dans ce contingent, l'avoine pour un septième environ, l'orge pour un seizième; le seigle y est représenté par cent cinquante hectolitres au plus.

Le deuxième marché hebdomadaire a lieu le mercredi; il est comme tombé en désuétude, l'importance de la réunion du samedi ne permettant pas qu'elle puisse se reproduire à des intervalles moindres de huit jours. On n'y trouve guère que des objets de ménage et de consommation journalière, légumes, fruits, beurre, œufs, etc.

Les mêmes menues denrées apportées au marché du samedi y sont achetées, en grande partie, pour l'approvisionnement de la capitale.

Voici le tableau des mesures de toutes sortes, qui étaient usitées dans l'étendue du canton, avant l'adoption du système décimal :

MESURES AGRAIRES.

Anciennes mesures.

Nouvelles mesures.

Arpent forestier de 400 verges, divisé en 2 mines, verge de 22 pieds.	{ En usage dans tout le canton.	{	54 ^{ares} 07,20 l'arpent.
			25 55,60 la mine.
			0 54,07 la verge.

Anciennes mesures.

Nouvelles mesures.

Mise de 48 verges, verge
e 22 pieds. { En usage à *Beauvais*. { 24 ares 51,46.

Mise de 56 verges, verge
e 22 pieds. { En usage à *Beauvais*. { 18 ares 58,59.

MESURES POUR LE BOIS.

Code de 8 pieds sur 4,
lois de 4 pieds. { En usage à *Allonne, Fou-*
quenies, Goincourt,
Herchies, Pierrefite,
St.-Just-des-Marest,
Savignies. { 4^{stères} 58,75.

Code de 7 pieds 4 pouces
sur 5 pieds 8 pouces,
lois de 4 pieds.
(*Mesure de Beauvais.*) { En usage à *Beauvais,*
Bracheux, Marissel,
St.-Martin-le-Nœud. { 5^{stères} 68,67.

Code de 7 pieds 4 pouces
sur 5 pieds 8 pouces,
bois de 5 pieds 8 pouces
(*Mesure de Clermont.*) { En usage à *Notre-Dame-*
du-Thil. { 5^{stères} 57,95.

MESURES POUR LES LIQUIDES.

Muid de 40 veltes, vette
de 8 pintes divisée en
4 pots de 2 pintes.
(*Mesure de Beauvais.*) { En usage dans tout le { 2hect. 98,02 le muid.
canton. { 0 7,45,05 la vette.
{ 0 4,86,26 le pot.
{ 0 0,95,15 la pinte.

A quoi il faut ajouter comme mesures de détail :

la chopine de *Beauvais*..... 0lit. 46,57.
le demi-setier... .. 0 25,28.
la roquille ou poisson 0 44,64.

MESURES POUR LES GRAINS.

4° POUR LE BLÉ.

Muid de 2 sacs, sac de 6
mines, mine de 4 quar-
tiers (1), quartier de 8
pintes $\frac{1}{16}$. { En usage dans tout le { 5hect. 60,42 le muid.
canton. { 1 80,21 le sac.
{ 0 50,05 la mine.
{ Pinte de Paris, 4^{lit.} 15,44.

(4) Par arrêt du parlement du cinq septembre 1761, fut ordonné que la mine à blé de la ville de *Beauvais* serait, comme par le passé, de trente-deux pintes à vin, mesure de Paris, et un demi-septier pour l'évent.

V

Anciennes mesures.

Nouvelles mesures.

Muid de 14 mines $\frac{2}{3}$.
(Mesure de l'abbaye Saint-Lucien.)

{	En usage à Notre-Dame- du-Thil, Fouquenies.	{	4hect. 40,44.

Muid de 16 mines.
(Mesure d'Allonne.)

{	En usage à Allonne.	{	4hect. 80,56.

2° POUR L'ORGE.

Muid de 5 sacs, sac de 4 mines, mine de 4 quartiers et de 40 pintes $\frac{5}{16}$.

{	En usage dans tout le canton.]	{	4hect. 50,52 le muid.	
			1	50,17 le sac.
			0	57,54 la mine.
			0	09,59 le quartier.

5° POUR L'AVOINE.

Muid de 5 sacs, sac de 4 mines, mine de 4 quartiers et de 48 pintes 58.

{	En usage dans tout le canton.	{	5hect. 40,65 le muid.	
			1	80,21 le sac.
			0	45,05 la mine.
			0	44,26 le quartier.

Muid de 12 mines $\frac{1}{2}$.
(Mesure de l'abbaye Saint-Lucien.)

{	En usage à Fouquenies, Notre-Dame-du-Thil.	{	5hect. 75,12.

Muid de 15 mines.
(Mesure d'Allonne.)

{	En usage à Allonne.	{	6hect. 75,65.

Paris

0 a i l l e s

Paris Lith. Thiercy Fr^{es} Cte Baigne N^o 1





